

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La disparition de Maura

Gerritsen, Tess

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TESS
GERRITSEN

La disparition de Maura

sang d'encre

PRESSES
DE LA CITÉ



DU MÊME AUTEUR

Chimère, Presses de la Cité, 2000

Le Chirurgien, Presses de la Cité, 2004 ; Pocket, 2007

L'Apprenti, Presses de la Cité, 2005 et 2013 ; Pocket, 2007

Mauvais Sang, Presses de la Cité, 2006 ; Pocket, 2008

La Reine des Morts, Presses de la Cité, 2007 ; Pocket, 2009

Lien fatal, Presses de la Cité, 2008 ; Pocket, 2010

Au bout de la nuit, Presses de la Cité, 2009 ; Pocket, 2011

En compagnie du diable, Presses de la Cité, 2010 ; Pocket, 2012

L'Embaumeur de Boston, Presses de la Cité, 2011

Le Voleur de morts, Presses de la Cité, 2012

Tess Gerritsen

LA DISPARITION
DE MAURA

Roman

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Serval*



A Jack R. Winans, de la Kearny High School de San Diego

*De toute ma vie, je n'oublierai jamais ce que vous m'avez
enseigné*

La Plaine des Anges, Idaho

C'est elle l'élue.

Ça fait plusieurs mois qu'il l'observe, depuis son arrivée au village avec sa famille. Son père, George Sheldon, un médiocre charpentier, appartient à l'équipe de construction. Sa mère, insignifiante, est affectée à la boulangerie communautaire. Tous deux étaient désespérés et sans emploi quand ils ont poussé la porte de cette église d'Idaho Falls, cherchant le salut et la consolation. Jeremiah a alors plongé son regard en eux et vu ce qu'il désirait y voir : des âmes perdues en quête d'un point d'ancrage.

Ils étaient prêts à tomber dans ses rets.

A présent, les Sheldon et leur fille Katie habitent le cottage C, dans le tout récent lotissement du Golgotha. Chaque semaine, ils assistent à l'office du sabbat sur le banc qu'on leur a assigné, au quatorzième rang. Des roses trémières et des tournesols apportent une touche de gaieté bienséante à leur jardin, comme à ceux de tous leurs voisins. A première vue, rien ne les différencie des soixante-quatre autres familles du village, qui œuvrent, prient et rompent le pain le soir du sabbat, toutes ensemble.

Pourtant, à leur manière, les Sheldon sont uniques. Le Seigneur leur a accordé une fille d'une beauté exceptionnelle, celle-là même dont Jeremiah ne peut détacher les yeux.

Il la voit parfaitement depuis sa fenêtre. C'est la pause de midi, et les élèves profitent de la douceur de cette belle journée de septembre dans la cour de l'école, les garçons en chemises blanches et pantalons noirs, les filles en longues robes de couleur pastel. Tous ont l'air bien portants et le teint hâlé, comme il convient à des enfants. Cygne parmi les cygnes, Katie Sheldon se détache du lot avec sa taille élancée, ses boucles disciplinées et son rire cristallin. Avec quelle rapidité se transforment les petites filles ! En un an à peine, celle-ci est presque devenue une femme. Son regard étincelant, ses cheveux brillants, ses joues roses, tout en elle respire la fertilité.

Elle s'abrite du soleil à l'ombre d'un chêne avec deux de ses amies. Penchées les unes vers les autres, elles semblent échanger des secrets, à l'écart de leurs camarades qui parlent fort, jouent à la marelle ou tapent dans un ballon.

Soudain, Jeremiah remarque un garçon qui se dirige vers le trio. Il a dans les quinze ans, des cheveux blond paille, des jambes trop

longues pour son pantalon. Il marque un arrêt à mi-chemin, comme s'il rassemblait son courage, puis il relève le menton et marche droit vers les jeunes filles... vers Katie.

Jeremiah approche son visage de la vitre.

Katie aperçoit le garçon et lui sourit. C'est un sourire innocent, adressé à un camarade de classe qui n'a probablement qu'une idée en tête. Oh oui ! Jeremiah imagine sans peine les pensées du jeune garçon. Le péché et l'ordure se lisent sur ses traits. Katie et lui entament une conversation tandis que les deux autres filles s'éloignent discrètement. Le brouhaha couvre leurs voix, mais l'attitude de la jeune fille trahit une vive attention et Jeremiah la voit rejeter ses cheveux en arrière d'un mouvement de tête plein de coquetterie. Penché vers elle, le garçon paraît s'imprégner de son parfum. On dirait le gosse des McKinnon – Adam... ou Alan. Le village compte à présent tellement de familles et d'enfants que Jeremiah ne peut retenir tous les prénoms.

Il reste un moment à couvrir les deux adolescents d'un regard jaloux, les ongles plantés dans le cadre de la fenêtre. Puis il tourne les talons, quitte la pièce et descend l'escalier d'un pas furieux avant de claquer la porte de la maison derrière lui.

Il fait une halte devant le portail de l'école, le temps de se calmer. Il est exclu qu'on le voie en colère.

La cloche retentit, invitant les élèves à regagner leur classe. Jeremiah prend une profonde inspiration. Il se concentre sur l'odeur du foin fraîchement coupé et sur celle du pain en train de cuire dans la cuisine communautaire toute proche. La plainte d'une scie et des coups de marteau résonnent à travers le village, provenant du chantier du futur temple – autant d'échos d'un honnête labeur, de la ferveur d'une communauté rassemblée dans la célébration du Créateur. Et c'est lui son berger, lui qui lui montre la voie. Il n'a qu'à regarder autour de lui pour mesurer le chemin déjà parcouru. Une dizaine de maisons en construction témoignent de la vitalité et de la prospérité du village.

Enfin, il pousse le portail. Il dépasse la classe des élèves du primaire, où les enfants récitent l'alphabet, et pénètre dans la suivante.

Le professeur se lève d'un bond.

— Prophète Goode ! Je ne savais pas que vous alliez venir...

Jeremiah sourit et la femme rougit, ravie de l'attention qu'il lui manifeste.

— Surtout, ne vous dérangez pas pour moi, sœur Janet. Je voulais juste dire bonjour à votre classe, et m'assurer que tout se passait bien.

Sœur Janet se tourne vers ses élèves.

— Le prophète Goode nous fait l'honneur de nous rendre visite.

Souhaitons-lui la bienvenue.

— Bienvenue, prophète Goode, scandent les élèves à l'unisson.

— Vous êtes contents de votre école ? demande Jeremiah.

— Oui, prophète Goode, répondent les élèves avec un ensemble tellement parfait qu'on pourrait croire qu'ils ont répété.

A son entrée, il a repéré Katie Sheldon, au troisième rang. Le garçon blond avec qui il l'a vue flirter est assis derrière elle. Jeremiah se met à flâner à travers la salle, feignant de s'intéresser aux textes et aux dessins punaisés aux murs. En réalité, toute son attention est dirigée vers Katie, qui garde les yeux chastement baissés.

— Je vous en prie, poursuivez la leçon, dit-il à sœur Janet. Faites comme si je n'étais pas là.

— Hum ! Bien... Les enfants, veuillez ouvrir vos manuels de mathématiques à la page 203 et faire les exercices 10 à 16. Quand vous aurez terminé, nous passerons à la correction.

Jeremiah continue à aller et venir dans un silence à peine troublé par le bruissement des pages et le frottement des mines de crayon sur le papier. Les élèves, intimidés, fixent leur pupitre du regard. La leçon porte sur l'algèbre, une matière à laquelle Jeremiah n'a jamais accordé le moindre effort. Il s'arrête près du garçon blond et déchiffre le nom écrit sur la couverture du manuel : *Adam McKinnon*. Il faudra qu'il règle son compte à ce perturbateur.

Il s'approche ensuite de Katie et se penche par-dessus son épaule. D'un geste nerveux, elle efface la réponse qu'elle vient de griffonner. Ses cheveux écartés laissent entrevoir sa nuque, qui s'empourpre subitement sous le regard brûlant de l'homme.

Il se penche un peu plus, respire son odeur, et le désir l'envahit. Il ne connaît rien de plus enivrant que l'odeur d'une très jeune fille, et celle-ci est délicieuse entre toutes. Il distingue le renflement de sa poitrine naissante à travers le corsage de sa robe.

— Rassure-toi, lui murmure-t-il. Moi non plus, je n'ai jamais été très bon en algèbre.

Elle relève la tête et lui adresse un sourire tellement éblouissant qu'il en reste sans voix.

Sans aucun doute, c'est elle l'élue.

Des rubans décorent les bancs et tombent en cascade des poutres du nouveau temple. Une profusion de fleurs parfumées, aux couleurs chatoyantes, transforme celui-ci en un véritable jardin d'Eden. La lumière du jour pénètre à flots par les fenêtres circulaires.

Deux cents voix joyeuses chantent un hymne : « Seigneur, nous Te servons. Fertile est Ton troupeau et Ta récolte abondante... »

Tandis que les voix s'éteignent, l'orgue attaque une fanfare. Tous

se tournent alors vers le seuil où vient d'apparaître Katie Sheldon. Pétrifiée, la jeune fille fait face aux dizaines de regards fixés sur elle. La robe blanche lacée cousue par sa mère découvre à peine les pointes de ses mules en satin neuves. Elle est coiffée d'une couronne de roses. La congrégation attend qu'elle s'avance, mais tout son être s'y refuse.

Son père lui agrippe le bras, l'obligeant à faire le premier pas. Ses doigts fermement plantés dans sa chair ne lui laissent pas le choix. Ne me fais pas honte, lit-elle dans ses yeux.

Alors elle se met en marche ; ses pieds douloureux la portent malgré elle vers l'autel dressé au bout de l'allée, et vers l'homme que Dieu a désigné pour être son époux.

Elle distingue des visages familiers parmi l'assistance, professeurs, amis, voisins... sœur Diane, qui travaille à la boulangerie avec sa mère, frère Raymond, qui prend soin des vaches qu'elle aime tant caresser... et sa mère, assise au premier rang, à la place d'honneur. Comme elle a l'air fière ! Elle-même coiffée d'une couronne de roses, elle se tient aussi droite qu'une reine, entourée des membres les plus importants de la communauté.

— Maman... murmure Katie.

Un nouveau cantique vient étouffer sa plainte.

Son père ne la libère qu'au pied de l'autel et va rejoindre sa femme. Comme la jeune fille fait volte-face pour le suivre, le prophète Jeremiah Goode lui coupe le chemin.

Des doigts brûlants se referment sur ceux, glacés, de la jeune fille. La main de l'homme est si grande qu'on dirait celle d'un géant.

L'assistance enchaîne sur un hymne nuptial : « Union bénie des cieux, à jamais scellée devant Ses yeux... »

Le prophète Goode la tire vers lui, lui arrachant un gémissement de douleur.

Tu es à moi, semble-t-il lui dire. Tu me dois obéissance, par la volonté de Dieu.

Elle se tourne vers ses parents. Du regard, elle les implore de l'arracher à ce cauchemar et de la ramener chez eux, mais leurs visages rayonnent de joie. Elle cherche alors du secours parmi la foule, ne rencontre que des sourires approuvateurs.

Les couleurs des fleurs resplendent au soleil, les voix des deux cents chanteurs résonnent à travers l'espace, les rendant sourds aux cris muets d'une malheureuse enfant de treize ans.

Seize ans plus tard

Leur relation arrivait à son terme, même si ni l'un ni l'autre n'étaient prêts à l'admettre. Ils préféraient échanger des banalités sur la pluie, la circulation – particulièrement difficile ce jour-là –, le retard probable du vol que devait prendre Maura à l'aéroport Logan. Ils évitaient soigneusement d'évoquer ce qui les préoccupait, même si leurs voix trahissaient leur éloignement. Pourtant, Maura Isles et Daniel Brophy s'efforçaient de croire que rien n'avait changé entre eux. S'ils paraissaient amorphes, c'était uniquement parce qu'ils avaient passé la moitié de la nuit à ressasser les griefs et les regrets qui surgissaient inmanquablement après l'amour.

« J'aimerais que tu passes toutes tes nuits avec moi... me réveiller chaque matin à tes côtés.

— Je suis là, Maura.

— Pas complètement. Tu ne le seras pas tant que tu n'auras pas pris une décision. »

Elle contemplait par la vitre les voitures qui roulaient au ralenti sous des trombes d'eau, songeant au choix impossible auquel était confronté Daniel. Même s'il renonçait à la prêtrise, à sa chère église, le remords se dresserait toujours entre eux telle une maîtresse invisible. Les essuie-glaces balayaient sans relâche le pare-brise. Le gris plombé du ciel reflétait l'humeur de la jeune femme.

— Ça va être juste, remarqua Daniel. Tu as pensé à t'enregistrer en ligne ?

— Oui, hier. J'ai imprimé ma carte d'embarquement.

— Parfait. Ça te permettra de gagner quelques minutes.

— Mais je dois encore faire enregistrer ma valise. Je n'ai pas pu caser tous mes vêtements d'hiver dans mon sac de cabine...

— Les organisateurs de ton congrès auraient pu choisir un endroit chaud et ensoleillé, au lieu du Wyoming. En plein mois de novembre !

— La vallée de Jackson Hole est magnifique, paraît-il.

— Les Bermudes aussi.

Elle le regarda à la dérobée. La pénombre de l'habitable effaçait les rides de son front mais pas ses cheveux gris, de plus en plus nombreux. Comme nous avons vieilli, en un an à peine ! songea-t-elle. La conséquence de leur amour...

Elle reprit :

— A mon retour, je propose qu'on parte tous les deux au soleil,

juste pour un week-end... Et merde ! Envoyons balader tout le monde et partons un mois entier.

Daniel garda le silence.

— C'est trop te demander ? ajouta-t-elle d'un ton presque timide.

— Même si on l'envoie balader, le monde continuera d'exister, répondit-il avec un soupir. Il faudra bien rentrer un jour...

— Rien ne nous y oblige !

Il lui lança un regard infiniment triste.

— Tu sais que c'est faux, Maura, dit-il en reportant son attention sur la route.

Tu te trompes, pensa-t-elle. La seule chose qui nous retienne, c'est notre fichu sens des responsabilités. Je me lève tous les jours pour aller travailler, je paie mes impôts à l'heure, je fais tout ce qu'on attend de moi. J'ai beau me prétendre capable de fuir avec toi sur un coup de tête, je n'en ferai jamais rien... et toi non plus.

Il se rangea le long du trottoir à l'extérieur du terminal et ils restèrent un moment sans bouger. Maura gardait les yeux fixés sur ses futurs compagnons de vol qui faisaient la queue devant le comptoir d'enregistrement extérieur. Enveloppés dans leurs imperméables, ils semblaient attendre le départ d'un convoi funéraire. Elle n'avait aucune envie de quitter l'intérieur douillet de la voiture pour se mêler à cette foule maussade.

Je pourrais prendre le vol suivant, se dit-elle, et lui demander de me ramener à la maison. Si on s'accorde le temps de discuter, on trouvera peut-être une solution...

Des coups frappés sur le pare-brise la tirèrent de ses réflexions. Debout près de la voiture, un policier les fusillait du regard.

— Circulez ! aboya-t-il. Vous êtes garés sur un arrêt-minute !

Daniel baissa sa vitre et expliqua :

— Je dois juste déposer quelqu'un...

— Dans ce cas, magnez-vous !

Daniel ouvrit sa portière.

— Je vais descendre tes bagages, dit-il à Maura.

Ils restèrent quelques secondes à frissonner sur le trottoir, silencieux au milieu du vacarme des bus et des sifflets. S'ils avaient été mariés, ils se seraient embrassés, mais ils évitaient soigneusement toute marque d'affection en public. Même si Daniel ne portait ce matin-là aucun des signes distinctifs de son état, une simple étreinte paraissait trop risquée.

— Je ne suis pas obligée d'assister à ce congrès, tenta la jeune femme. Comme ça, on pourrait passer la semaine ensemble...

— Maura, je ne peux pas disparaître pendant une semaine.

— Quand, alors ?

— Je dois d'abord m'organiser. Mais on partira ensemble, je te le

promets.

— Oui, dans un endroit où personne ne nous connaît. Ce que je voudrais, moi, c'est passer toute une semaine avec toi sans devoir aller ailleurs.

Daniel jeta un coup d'œil au policier qui revenait vers eux.

— On parlera de tout ça à ton retour.

— Hé, vous ! cria le flic. Dégagez immédiatement !

Maura eut un rire amer.

— Parler, ça, on sait le faire ! Malheureusement, ça s'arrête là.

Il lui prit le bras comme elle empoignait sa valise.

— Maura, je t'en prie... Je t'aime, tu le sais. Mais j'ai besoin de temps.

Le remords, les mensonges et les hésitations des derniers mois avaient marqué son visage et assombri le bonheur qu'il avait trouvé auprès d'elle. Elle aurait pu le rassurer d'un sourire, d'une simple pression de la main, mais sa douleur était trop forte. A cet instant, elle n'aspirait qu'à rendre coup pour coup.

— Du temps ? dit-elle. J'ai peur qu'il ne nous en reste plus beaucoup.

Au moment où les portes de l'aérogare se refermaient derrière elle, elle regretta ses paroles. Mais quand elle se retourna, Daniel était déjà remonté en voiture.

Les jambes écartées de l'homme dévoilaient ses testicules éclatés, des brûlures sur ses fesses et son périnée. La photo, prise à la morgue, était apparue sans avertissement préalable de la part du conférencier, toutefois aucun des spectateurs n'avait manifesté la moindre émotion. Tous étaient habitués au spectacle des corps abîmés, et un simple cliché paraît bien inoffensif à quiconque a déjà manipulé des chairs calcinées et respiré leur puanteur. Le voisin de Maura, un médecin aux cheveux blancs, s'était même assoupi. Dans la semi-obscurité du salon de conférence de l'hôtel, elle le voyait dodeliner de la tête, indifférent aux images horribles qui se succédaient à présent sur l'écran.

— Vous voyez là le genre de blessures occasionnées par l'explosion d'une voiture piégée. La victime, un homme d'affaires russe de quarante-cinq ans, est montée un matin à bord de sa Mercedes – très belle voiture, soit dit en passant. En mettant le contact, elle a déclenché la bombe placée sous son siège. Comme le révèlent les rayons X...

D'un clic de souris, le conférencier fit apparaître à l'écran le cliché d'une radiographie pelvienne. L'os coxal était brisé, les tissus mous criblés d'éclats d'os et de métal.

— ... l'explosion a projeté des fragments de la voiture à travers le

périnée, provoquant une rupture du scrotum et de la tubérosité ischiatique. Hélas, avec la multiplication des attentats, nous sommes de plus en plus souvent confrontés à ce type de lésions. Dans ce cas, il s'agissait d'une bombe de faible puissance, destinée à tuer une cible précise. Dans les attaques terroristes de plus grande ampleur, le nombre des victimes peut être beaucoup plus élevé.

Un nouveau clic fit apparaître une photo d'organes excisés, exposés sur un drap chirurgical vert comme à la devanture d'une boucherie.

— Parfois, les dommages externes sont presque inexistants. Vous voyez ici le résultat d'un attentat-suicide dans un café de Jérusalem. Cette adolescente de quatorze ans a subi une perforation des poumons et des viscères abdominaux. Pourtant, son visage est intact. Regardez, on dirait un ange...

Des murmures attristés fusèrent de l'assistance jusque-là indifférente. Le visage parfait de la jeune victime respirait la sérénité, ses yeux sombres semblaient fixer l'objectif à travers ses cils épais. C'était moins l'horreur contenue dans l'image que la beauté de l'adolescente qui frappait l'imagination. A quoi pensait-elle quand la mort l'avait fauchée ? A ses amies de lycée, à la jolie robe qu'elle convoitait, à un garçon aperçu dans la rue ? A coup sûr, elle était loin de se douter que ses poumons, son foie et sa rate s'étaleraient bientôt sur une table d'autopsie et que sa photo bouleverserait un jour une assemblée de médecins légistes aguerris.

Quand les lumières se rallumèrent, l'émotion était encore palpable. Tandis que la salle se vidait, Maura resta assise sur sa chaise à contempler ses notes. Bombes à clous ou enterrées, voitures et colis piégés, quand il s'agissait d'infliger le mal, l'ingéniosité humaine ne connaissait pas de limites. Comment se fait-il que nous soyons tellement doués pour nous entretuer et si peu pour nous aimer ? se demanda-t-elle.

— Pardon, vous ne seriez pas Maura Isles ?

L'homme qui venait de lui adresser la parole avait à peu près le même âge qu'elle. Grand, athlétique, il arborait un bronzage et une chevelure blond pâle qui évoquaient irrésistiblement le soleil de la Californie. Son visage lui était vaguement familier, mais elle n'aurait su dire où elle l'avait rencontré. Étonnant, car ce n'était pas le genre de type qu'une femme oublie aisément.

Il éclata de rire.

— Je l'aurais parié ! C'est bien toi, pas vrai ? Je t'ai reconnue à la seconde où tu es entrée.

— Je suis désolée, mais je ne parviens pas à vous situer...

— C'est vrai que ça fait un bail. Et à l'époque, j'avais les cheveux longs. Doug Comley. On s'est croisés à Stanford, en première année de

prépa. C'était quoi, il y a vingt ans ? Ça ne me surprend pas que tu m'aies oublié. Moi-même, je me rappelle à peine qui j'étais !

Soudain l'image d'un jeune garçon coiffé d'une queue-de-cheval blonde, des lunettes de protection en équilibre sur son nez brûlé par le soleil, surgit dans la mémoire de Maura. Il était plus maigre et dégingandé alors.

— On suivait un cours ensemble ?

— Oui, en labo de chimie analytique.

— Et tu t'en souviens encore après vingt ans ? Impressionnant !

— Je ne me rappelle pas un mot du cours, mais toi, je ne t'ai pas oubliée. Tu occupais la paillasse voisine de la mienne et tu étais la première de la classe. Tu n'avais pas l'intention de poursuivre tes études à San Francisco ?

— Si, mais maintenant je vis à Boston. Et toi ?

— J'ai fait ma médecine à San Diego. Je n'ai pas pu me résoudre à quitter la Californie. Trop accro au soleil et au surf...

— Je te comprends ! On est à peine en novembre, et j'en ai déjà assez du froid.

— J'aime bien patauger dans la neige. Je trouve ça marrant.

— Parce que tu n'y es pas obligé quatre mois par an !

La salle s'était entièrement vidée pendant qu'ils parlaient. Les employés de l'hôtel avaient entrepris de ranger les chaises et le matériel de sonorisation. Maura glissa son carnet de notes dans son fourre-tout et se leva.

— On se verra tout à l'heure, au cocktail ? demanda-t-elle tandis que Doug et elle se dirigeaient vers la porte.

— Oui, je pensais y faire un tour. Ensuite, on a quartier libre pour le dîner, non ?

— C'est ce qui est indiqué dans le programme.

Le hall était rempli de médecins portant les mêmes badges blancs et les mêmes sacs fourre-tout qu'eux. Ils attendirent ensemble devant les portes des ascenseurs, faisant des efforts pour alimenter la conversation.

— Tu es venue avec ton mari ? s'enquit Doug.

— Je ne suis pas mariée.

— Pourtant, il me semblait avoir lu un faire-part dans le journal des anciens de Stanford...

Elle lui lança un regard étonné.

— Tu prêtes attention à ce genre de trucs ?

— J'aime bien savoir ce que deviennent mes ex-compagnons d'études.

— En effet, j'ai été mariée, mais j'ai divorcé il y a quatre ans.

— Oh ! Je suis désolé.

— Pas moi.

L'ascenseur les déposa au deuxième étage.

— A tout à l'heure, dit Maura en tirant sa carte magnétique de son sac.

— Tu as des projets pour le dîner ? Moi non. Si tu veux te joindre à moi, passe-moi un coup de fil et je tâcherai de nous dégoter un bon restau.

Comme elle s'apprêtait à lui répondre, elle le vit s'éloigner le long du couloir, son sac sur l'épaule, et cette image en fit surgir une autre de sa mémoire : un Douglas Comley plus jeune de vingt ans, en jean, traversant le campus appuyé sur des béquilles.

— Tu ne t'étais pas cassé la jambe durant l'année de prépa ? lui lança-t-elle. Juste avant l'examen final ?

Il se retourna vers elle et rit.

— C'est ça, ton seul souvenir de moi ?

— Ça me revient, à présent. Un accident de ski, ou un truc dans le genre.

— On peut le dire comme ça, oui.

— Ce n'était pas un accident de ski ?

Il secoua la tête.

— J'ai trop honte pour en parler.

— Trop tard ! Tu as éveillé ma curiosité.

— Je te raconterai tout, si tu acceptes de dîner avec moi.

L'ascenseur s'ouvrit et un couple en descendit. Ils remontèrent le couloir, bras dessus, bras dessous, sans crainte de s'afficher ensemble. Comme le font les couples normaux, songea Maura alors qu'ils pénétraient dans leur chambre et en refermaient la porte derrière eux.

— J'ai hâte d'entendre ton histoire, dit-elle à Douglas.

Ils s'esquivèrent du cocktail pour dîner au restaurant du Four Seasons de Teton Village. Après une journée entière de conférences sur les blessures par arme blanche, balle ou explosion de bombe et le cycle de vie des mouches à viande, Maura trouvait reposant de parler d'autre chose que de cadavres en état de décomposition plus ou moins avancée et de ne pas avoir à faire de choix plus crucial que celui du vin qui accompagnerait le repas.

— Alors, cette jambe cassée ? demanda-t-elle tandis que Doug agitait son verre de pinot noir.

— J'espérais que tu aurais oublié, dit-il avec une grimace.

— Tu as promis de me raconter ! C'est même pour ça que j'ai accepté de dîner avec toi.

— Ce n'était pas pour ma conversation pleine d'esprit ni pour mon charme juvénile ?

Elle éclata de rire.

— Si, en partie... Mais surtout pour l'histoire de ta jambe cassée. J'ai l'intuition qu'elle en vaut la peine !

— D'accord, soupira-t-il. Tu veux savoir la vérité ? Je faisais l'idiot sur le toit de Wilbur Hall et je suis tombé dans le vide...

— Quoi ? Bon sang, tu as dû faire une sacrée chute !

— Je confirme.

— J' imagine que tu avais bu ?

— Evidemment.

— Donc, c'était une banale farce d'étudiant qui a mal tourné...

— Tu as l'air déçu.

— J'espérais quelque chose de plus... original ?

— Bon, je l'avoue, j'ai passé quelques détails sous silence.

— Par exemple ?

— Eh bien, j'étais déguisé en ninja, avec un masque noir, un sabre en plastique... Et je ne te parle pas de mon arrivée à l'hôpital en ambulance. La honte absolue !

Elle l'étudia d'un regard froid, très professionnel.

— Tu as gardé l'habitude de te promener sur les toits habillé en ninja ?

— Tu vois ? s'esclaffa-t-il. C'est ça qui te rend tellement intimidante. N'importe qui se serait payé ma tête. Mais toi, tu restes calme et logique.

— Tu as une explication logique à me fournir ?

— Pas la moindre !

Il leva son verre pour porter un toast.

— Buwons aux farces d'étudiants idiots. Puissent-elles ne jamais sombrer dans l'oubli !

Elle but une gorgée et reposa son verre.

— Tu as dit que j'étais intimidante...

— Tu l'as toujours été. Moi, j'étais un dilettante, un fêtard qui oubliait souvent de se lever pour aller en cours. Mais toi... Tu savais exactement ce que tu voulais.

— Et ça me rendait intimidante ?

— Limite effrayante, même.

— J'ignorais que je faisais cet effet aux gens...

— C'est toujours le cas.

Maura songea au silence qui saluait immanquablement son apparition sur une scène de crime, aux fêtes de Noël où elle s'accordait une unique coupe de champagne quand ses collègues buvaient plus que de raison. Le Dr Maura Isles, elle, n'aurait jamais osé parler fort ou adopter un comportement indécent en public. Les autres ne percevaient d'elle que ce qu'elle souhaitait leur montrer. En effet, une telle maîtrise devait avoir quelque chose d'effrayant.

— Ce n'est pas une tare de savoir ce qu'on veut, se défendit-elle. C'est même la clé de la réussite.

— Ça explique sans doute qu'il m'ait fallu si longtemps pour réussir quelque chose.

— Tu as été admis en fac de médecine...

— Oui, après avoir glandé pendant deux ans et rendu mon père presque fou de rage. J'ai été barman en Basse-Californie, prof de surf à Malibu... Je passais mon temps à fumer des pétards et à me soûler. Je me suis bien marré, mais je ne crois pas que le Dr Maura Isles aurait approuvé !

— En tout cas, je ne t'aurais pas imité...

Elle but une gorgée avant d'ajouter :

— Pas à l'époque, du moins.

— Et maintenant ?

— Les gens changent, tu sais.

— J'en suis l'exemple vivant ! Si on m'avait dit que je finirais par découper des cadavres au sous-sol d'un hôpital...

— Que t'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui a pu métamorphoser le mordu de surf en un médecin respectable ?

Ils se turent car le serveur apportait leurs commandes – canard rôti pour elle, côtes d'agneau pour lui. Doug attendit qu'il ait rempli leurs verres et se soit éloigné pour répondre :

— Je me suis marié.

Elle remarqua alors qu'il portait une alliance, et cette révélation

la prit au dépourvu : jusque-là, il n'avait fait aucune allusion à sa situation sentimentale. Quand elle releva les yeux, elle surprit le regard qu'il adressait à la table voisine, occupée par un couple et deux petites filles.

— Dès le départ, c'était mal barré, lui confia-t-il. J'ai rencontré ma femme à une soirée – une superbe blonde aux yeux bleus, avec des jambes interminables. Je m'apprêtais à entrer en fac de médecine ; elle s'est vue menant la vie de l'épouse d'un riche chirurgien. Elle n'avait pas prévu qu'elle passerait la plupart des week-ends seule pendant que je serais coincé à l'hôpital. Le temps que j'achève mon internat, elle m'avait déjà trouvé un remplaçant. Mais j'ai obtenu la garde de Grace, ajouta-t-il en coupant sa viande.

— Grace ?

— Ma fille. A treize ans, elle est déjà aussi belle que sa mère, mais moins superficielle... Je fais ce qu'il faut pour ça.

— Et ton ex-femme ?

— Remariée à un banquier. Elle vit à Londres, et on s'estime heureux si elle donne de ses nouvelles deux fois dans l'année.

Doug reposa couteau et fourchette avant de poursuivre :

— C'est comme ça que je suis devenu un papa poule. Une grande fille, un crédit immobilier, un boulot à l'hôpital de San Diego... Qu'est-ce qu'on peut rêver de mieux ?

— Tu es heureux ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'était pas l'existence que j'imaginai quand je jouais au ninja sur les toits de Stanford, mais je ne me plains pas. On s'adapte à la réalité. Toi, tu as eu plus de veine, ajouta-t-il avec un sourire. Tu voulais être médecin légiste, et tu as réussi.

— Mais mon mariage a lamentablement échoué.

— J'ai du mal à croire qu'il n'y ait personne dans ta vie, dit Doug, la dévisageant.

Maura poussa un morceau de canard sur le bord de son assiette. Elle avait perdu tout appétit.

— En fait si, il y a quelqu'un... Ça dure depuis un an.

— C'est sérieux, alors.

— Pas sûr.

Gênée par le regard insistant de Doug, elle reporta son attention sur son assiette. La conversation désinvolte du début de soirée avait pris une tournure intime qui la troublait. Il lui semblait voir ses secrets étalés sur une table de dissection.

— Il y a du mariage dans l'air ? reprit Doug.

— Non.

— Pourquoi ça ?

Maura marqua une hésitation.

— Parce qu'il n'est pas libre.

L'étonnement se peignit sur le visage de Doug.

— Une fille aussi rationnelle que toi, tomber amoureuse d'un homme marié ?

Maura fut tentée de le corriger mais elle se ravisa. En quelque sorte, Daniel Brophy était marié, à l'Eglise en l'occurrence, et il n'existait pas d'épouse plus jalouse ni exigeante. Elle aurait eu de meilleures chances de l'emporter contre une femme ordinaire.

— Il faut croire que je ne suis pas aussi rationnelle que tu le penses, dit-elle.

Il eut un rire surpris.

— Comment ai-je pu manquer ton côté sombre, à Stanford ?

— C'était il y a si longtemps...

— Les gens ne changent pas du tout au tout.

— Tu as bien changé, toi.

— Pas tant que ça. Sous ce blazer Brooks Brothers bat toujours un cœur de surfeur. La médecine n'est pour moi qu'un job alimentaire. Mon vrai moi est ailleurs.

— Et moi ? Qui suis-je, à ton avis ?

— La personne que tu étais déjà à Stanford : très pro, compétente, ne commettant jamais d'erreurs...

— J'aimerais bien !

— Cet homme... Tu le considères comme une erreur ?

— Oui, même si je ne veux pas me l'avouer.

— Et tu le regrettes ?

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle n'était pas heureuse, sans aucun doute. Pourtant, elle connaissait des moments de bonheur, quand elle entendait la voiture de Daniel dans l'allée ou qu'il frappait à sa porte. Mais il y avait aussi toutes ces nuits où elle ne trouvait pas le sommeil et veillait seule dans la cuisine, à ressasser sa vie en buvant verre de vin sur verre de vin.

— Je n'en sais rien, dit-elle enfin.

— Moi, je ne regrette jamais rien.

— Même pas ton mariage ?

— Même pas mon mariage catastrophique. Je suis persuadé qu'on apprend de chaque erreur qu'on commet. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de se tromper. Je fonce tête baissée, et parfois je m'éclate le front contre un mur. Mais les choses finissent toujours par s'arranger.

— Tu as une foi aveugle dans la providence ?

— Oui, et je dors chaque nuit sur mes deux oreilles. Je ne connais ni le doute ni l'angoisse. La vie est courte, alors autant en profiter au maximum.

Le serveur revint pour débarrasser leurs assiettes. Si Maura avait à peine touché à son plat, Doug avait dévoré le sien de la même manière

qu'il semblait dévorer l'existence. Il commanda ensuite une part de cheesecake et un café tandis que la jeune femme demandait une camomille. Une fois servi, il fit glisser son assiette vers le milieu de la table.

— Vas-y, pioche dedans, dit-il. Je sais que tu en meurs d'envie.

Elle préleva une bouchée généreuse de gâteau avec sa fourchette.

— Tu es mon mauvais génie, plaisanta-t-elle.

— Si on était toujours raisonnables, on s'ennuierait à mourir, non ? Et le cheesecake n'est qu'un péché véniel...

— Dont je me repentirai en rentrant chez moi.

— Quand repars-tu, au fait ?

— Dimanche après-midi. J'ai décidé de rester un jour de plus pour visiter un peu la vallée.

— En solitaire ?

— Oui, à moins qu'un beau mâle ne propose de me servir de guide.

Doug prit une bouchée de gâteau et la mastiqua d'un air pensif.

— Je n'ai pas de « beau mâle » en stock, dit-il enfin, mais je peux te suggérer une solution de rechange. Je suis venu avec ma fille et un couple d'amis de San Diego. Ce soir, ils l'ont emmenée au ciné. On a prévu de passer la journée de samedi dans une station de ski de fond. On dormira là-bas avant de repartir dimanche matin. Si tu veux te joindre à nous, on trouvera bien une place pour toi dans le break et dans le chalet.

— J'ai peur de déranger...

— Pas du tout ! Mes amis vont t'adorer, et ils devraient te plaire également. Arlo est un de mes meilleurs potes. Le jour, il exerce l'activité barbante de comptable. Mais le soir... Le soir, il se transforme en la créature mystérieuse connue sous le nom de « Mr Chips », acheva Doug avec un tremblement sinistre dans la voix.

— « Mr Chips » ?

— Un des plus célèbres blogueurs gastronomiques. Il a testé tous les restaurants étoilés des Etats-Unis avant de s'attaquer à l'Europe. Je l'ai surnommé Bruce, comme le requin des *Dents de la mer*.

Maura rit.

— On ne doit pas s'ennuyer avec lui, remarqua-t-elle. Et l'autre personne est... ?

— Elaine, la copine d'Arlo. Elle est décoratrice d'intérieurs, un truc dans ce genre. Vous devriez bien vous entendre. En plus, ça te donnera l'occasion de rencontrer Grace.

Maura prit une nouvelle bouchée de gâteau et réfléchit longuement, sans répondre.

— Hé ! Je ne t'ai pas demandée en mariage, la taquina Doug. C'est juste l'affaire de vingt-quatre heures, et ma fille sera là pour nous

surveiller.

Il se pencha au-dessus de la table et planta ses yeux bleus dans ceux de la jeune femme.

— Allez, accepte... Mes idées de week-end farfelues se révèlent presque toujours excellentes.

— Presque ?

— On n'est jamais à l'abri d'un imprévu. C'est ce qui donne du piment à l'existence. Parfois, il faut sauter dans le vide sans se poser de questions et faire confiance à la vie...

A cet instant, Maura eut la sensation que Doug Comley avait percé son armure et la voyait telle qu'elle était : une femme qui avait toujours craint de suivre les mouvements de son cœur.

Elle baissa les yeux vers l'assiette. Celle-ci était vide. Pourtant, elle n'avait aucun souvenir d'avoir terminé la part de cheesecake.

— Je vais y réfléchir, promit-elle.

— Bien sûr ! s'esclaffa Doug. Sinon, tu ne serais pas Maura Isles.

De retour à l'hôtel, Maura téléphona à Daniel.

A son attitude, elle comprit qu'il n'était pas seul. Il se montra poli mais impersonnel, comme s'il s'adressait à une de ses ouailles. A l'arrière-plan, plusieurs voix discutaient du prix du fuel, du coût de la réparation du toit, de la baisse des dons... Apparemment, elle l'avait surpris en pleine réunion paroissiale.

— Comment ça se passe, là-bas ? demanda-t-il d'un ton neutre.

— Il fait beaucoup plus froid qu'à Boston. La neige tient déjà au sol.

— Ici, il n'a pas arrêté de pleuvoir.

— Je rentre dimanche soir. Tu peux toujours venir me chercher à l'aéroport ?

— Pas de problème.

— Après, on n'aura qu'à manger un morceau chez moi, si tu veux rester dormir...

Un silence.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir... Je vais y réfléchir.

C'était au mot près la réponse qu'elle avait faite à Doug un peu plus tôt.

Daniel reprit :

— On en reparle samedi ? J'aurai une idée un peu plus précise de mon emploi du temps.

— D'accord. Ne t'inquiète pas si tu n'arrives pas à me joindre. Je ne garantis pas que l'endroit où je me trouverai soit couvert par le réseau.

— A samedi. Bonne nuit.

La conversation s'acheva sans même un « Je t'aime ». Ils ne pouvaient s'abandonner à leurs sentiments que derrière des portes closes. Chacune de leur rencontre, prévue de longue date, était ensuite disséquée et analysée, sans pour autant leur livrer la clé du bonheur.

« Parfois, avait dit Doug, il faut sauter dans le vide sans se poser de questions. »

Maura appela ensuite la réception de l'hôtel.

— Pourriez-vous me passer la chambre de Douglas Comley, je vous prie ?

Il décrocha à la quatrième sonnerie.

— C'est moi, Maura. Ton invitation tient toujours ?

Leur excursion avait pris un assez bon départ.

Ils avaient convenu de se retrouver autour d'un verre, le vendredi soir. Quand Maura pénétra dans le bar de l'hôtel, Doug et ses compagnons l'attendaient, assis à une table. Plutôt replet, le cheveu rare, Arlo Zielinski semblait dévorer la vie avec le même appétit que les nombreuses spécialités répertoriées dans le guide Michelin.

— Plus on est de fous et plus on rigole ! s'exclama-t-il au moment des présentations. Maintenant, on a une bonne excuse pour commander une deuxième bouteille. Tu ne vas pas regretter d'être venue, Maura... Surtout que c'est Doug qui régale.

Il se pencha vers elle et lui glissa à l'oreille :

— Je me porte garant de sa moralité. Ça fait des années que je m'occupe de sa déclaration de revenus. Crois-moi, nul ne connaît mieux tes secrets les plus intimes que ton comptable.

— Qu'est-ce que tu racontes encore sur mon compte ? demanda Doug.

— Je lui disais juste qu'on avait braqué le jury contre toi, répondit Arlo d'un air innocent. Le dossier était vide ; il n'aurait jamais dû te condamner.

Maura rit de bon cœur. Décidément, le meilleur ami de Doug lui plaisait déjà beaucoup.

Elle était plus réservée concernant Elaine Salinger. Depuis le début de la conversation, celle-ci affichait un sourire crispé parfaitement accordé à son fuseau de ski noir et à son visage tellement lisse qu'il semblait en cire. A peu près du même âge et de la même taille que Maura, elle avait la minceur extrême et l'attitude étudiée d'un top model. Alors que Doug, Arlo et Maura partageaient une bouteille de vin, Elaine trempait les lèvres dans un verre d'eau minérale décoré d'une tranche de citron et dédaignait la coupelle de cacahuètes dans laquelle son compagnon puisait généreusement. Ces deux-là formaient un couple bien mal assorti...

La fille de Doug, Grace, était tout aussi déroutante. De toute évidence, elle avait hérité des gènes de sa mère : à treize ans à peine, elle était déjà d'une beauté renversante – blonde, avec des yeux d'un bleu limpide –, mais sa froideur décourageait toute tentative d'approche. Elle avait à peine desserré les dents depuis le début de la soirée. Les écouteurs de son iPod vissés sur les oreilles, elle poussait des soupirs languissants en croisant et décroisant ses longues jambes.

— Papa, demanda-t-elle, je peux monter dans ma chambre ?

— Chérie, reste un peu avec nous, d'accord ? Tu t'ennuies tant que ça en notre compagnie ?

— Je suis fatiguée...

— Tu veux rire ? la taquina Arlo. A ton âge, on pète le feu !

Doug parut seulement alors remarquer l'iPod.

— Eteins ce truc, s'il te plaît, dit-il d'un ton sévère. Fais un effort, participe à la conversation.

Grace lui décocha un regard rempli de morgue adolescente et s'enfonça dans son fauteuil.

— ... la liste des restos du coin et je n'en ai trouvé aucun qui vaille le déplacement, disait Arlo.

Il fourra une poignée de cacahuètes dans sa bouche, frotta le sel qui collait à ses mains potelées et essuya ses lunettes avant de poursuivre :

— Je propose donc qu'on se rende directement au chalet et qu'on déjeune au grill, en espérant qu'ils y servent une viande correcte...

— On vient à peine de dîner ! protesta Elaine. Ne me dis pas que tu penses déjà au prochain repas ? !

— Tu me connais, je suis un homme prévoyant. Je ne mets jamais tous mes œufs dans le même panier.

— Non, tu préfères les manger en omelette.

— Papa, gémit Grace. Je voudrais aller me coucher...

— D'accord, soupira Doug. Mais demain, je veux te voir debout à 7 heures, compris ? Départ à 8 heures, dernier carat.

— On ferait bien d'aller se coucher aussi, remarqua Arlo en se levant.

Il brossa les miettes de sa chemise et demanda :

— Tu viens, Elaine ?

— Il est à peine 21 h 30 !

Arlo désigna discrètement Doug et Maura de la tête.

— Oh !

Elaine se leva à son tour avec une souplesse féline.

— Heureuse d'avoir fait ta connaissance, dit-elle, posant un regard circonspect sur Maura. A demain matin.

Doug attendit d'être seul avec la jeune femme pour s'excuser :

— Je te demande pardon pour l'attitude de Grace.

— Ta fille est magnifique, Doug.

— Elle a aussi un QI de 130, même si elle ne l'a guère montré ce soir. D'habitude, elle n'a pas la langue dans sa poche.

— Peut-être est-elle mécontente que je vous accompagne ?

— Si ça lui pose un problème, tant pis pour elle. Elle devra s'adapter.

— Je ne voudrais pas que ma présence gêne qui que ce soit...

— Et toi, tu te sens gênée ?

Devant le regard scrutateur de Doug, elle se sentit obligée de dire la vérité.

— Un peu, oui.

— Maura, c'est juste une gamine de treize ans ! A cet âge, on se fait une montagne de tout. Je ne la laisserai pas diriger ma vie.

Il leva son verre pour porter un toast :

— A notre expédition !

Elle leva également son verre et sourit. Dans la pénombre flatteuse du bar, Doug ressemblait à l'étudiant dont elle gardait le souvenir, ce jeune homme casse-cou qui escaladait les toits en costume de ninja. Elle aussi se sentait plus jeune en sa compagnie – jeune et aventureuse.

— Tu ne regretteras pas ta décision, lui assura Doug. Je te le garantis.

Il se mit à neiger pendant la nuit. Le temps qu'ils finissent de charger leurs bagages à l'arrière du break noir, un épais tapis blanc recouvrait le parking, suscitant des réactions admiratives de la part des Californiens. Doug et Arlo insistèrent pour photographier les trois filles en tenue de ski devant l'entrée de l'hôtel, les joues rosies par le froid. Maura avait l'habitude de la neige, pourtant, ce matin-là, elle s'émerveilla comme ses compagnons de voir les flocons tournoyer en silence avant de se poser délicatement sur ses cils. Durant les hivers interminables de Boston, la neige devait être déblayée chaque matin à la pelle ; elle détrempeait les bottes et rendait les chaussées glissantes. Elle était un désagrément qu'il fallait subir jusqu'au printemps. Mais cette neige-ci lui semblait différente ; elle donnait un aspect neuf et brillant à tout ce qu'elle touchait.

— Je la sens bien, cette journée, affirma Doug en fixant les skis qu'ils avaient loués sur le toit de la voiture. De la neige fraîche, une agréable compagnie, un dîner devant un feu de cheminée... C'est bon, on peut y aller.

Grace s'attribua d'autorité le siège du passager avant.

— Chérie, lui dit son père, tu veux bien laisser Maura monter devant ?

— Mais c'est ma place !

— Maintenant, c'est celle de notre invitée.

— Doug, laisse-la, intervint Maura. Ça ne me dérange pas de monter derrière.

— Sérieusement ?

— Oui, acquiesça Maura en prenant place sur un siège du troisième rang. Je suis très bien installée.

— OK. Vous pourrez peut-être échanger vos places dans un moment ?

Doug jeta un regard désapprobateur à sa fille, mais celle-ci ne l'écoutait déjà plus. Ses écouteurs enfoncés dans les oreilles, elle fixait la vitre d'un air absent.

En réalité, cette disposition convenait parfaitement à Maura. Elle jouissait d'une vue imprenable sur la calvitie naissante d'Arlo et la coupe impeccable d'Elaine. En tant que pièce rapportée, elle avait parfois du mal à suivre la conversation et à comprendre les plaisanteries de ses compagnons, aussi trouvait-elle sa position de simple observatrice reposante.

A la sortie de Teton Village, ils prirent la direction du sud. La neige tombait de plus en plus dru. Les essuie-glaces balayaient les flocons avec une régularité de métronome. Enfoncée dans son siège, Maura regardait le paysage défiler. Elle savourait la perspective d'un déjeuner au coin du feu, suivi d'une longue balade à ski – du ski de fond, donc aucun risque qu'elle se casse une jambe, se fracasse le crâne ou fasse une chute humiliante. Elle s'imagina glissant à travers les bois dans un silence à peine troublé par le frottement de ses skis sur la neige poudreuse, l'agréable brûlure de l'air glacé dans ses poumons... Après toutes les photos de corps mutilés qu'elle avait visionnées durant le congrès, elle appréciait de pouvoir penser à autre chose qu'à la mort.

— Il tombe quelque chose, dis donc, remarqua Arlo.

— On a des pneus spéciaux, dit Doug. L'employée de chez Hertz m'a assuré qu'ils pouvaient supporter ce temps.

— En parlant du temps, tu as consulté les prévisions météo ?

— Oui, et ils annonçaient de la neige. Etonnant, non ?

— Rassure-moi, on sera arrivés à l'heure du déjeuner ?

— Lola indique 11 h 32 comme heure d'arrivée, et Lola ne se trompe jamais.

— Qui est Lola ? interrogea Maura.

Doug désigna du doigt le boîtier GPS fixé au tableau de bord.

— Je te présente Lola, dit-il.

— Pourquoi assimile-t-on toujours le GPS à une femme ? demanda Elaine.

— Parce que vous n'arrêtez pas de nous dire quoi faire et où aller, répondit Arlo. Si Lola a raison, on pourra déjeuner tôt.

Elaine soupira.

— Ça t'arrive de penser à autre chose qu'à manger ?

— Le nombre de repas que tu peux espérer déguster au cours de ton existence est limité, alors...

— ... autant faire de chacun un moment inoubliable, acheva Elaine. On connaît tous ta philosophie.

Arlo se retourna vers Maura.

— Ma mère était une super cuisinière, expliqua-t-il. Elle m'a enseigné à ne jamais gâcher mon appétit avec des nourritures médiocres...

— C'est sans doute pour ça que tu es si maigre, lâcha Elaine.

— Tu t'es levée du mauvais pied ou quoi ? Je croyais que tu te réjouissais à l'idée de faire cette balade ?

— Je suis crevée. Tu as ronflé la moitié de la nuit. A l'avenir, je prendrai une chambre séparée.

— Je t'achèterai des boules Quies, promis.

Arlo passa un bras autour du cou d'Elaine et l'attira vers lui.

— Chérie, mon petit cœur... Je t'en prie, ne me laisse pas dormir tout seul.

— Arrête, tu me fais mal à la nuque ! protesta Elaine en se dégageant.

Doug intervint :

— Au lieu de vous chamailler, admirez plutôt le spectacle. On dirait un paysage de conte de fées...

Ils avaient dépassé Jackson depuis une heure quand ils aperçurent un panneau indiquant : *BOUTIQUE GRUBB'S – DERNIÈRE POMPE À ESSENCE AVANT LA MONTAGNE !* Doug engagea la voiture sur le parking de la station-service. Ils profitèrent tous de la halte pour se rendre aux toilettes ou se dégourdir les jambes en parcourant les rayons étroits de la boutique, sur lesquels s'alignaient des friandises, des magazines poussiéreux et des raclettes pour pare-brise.

— Qui peut bien bouffer ces saloperies ? demanda Arlo, montrant des bâtons de bœuf séché sous cellophane. Composées à quatre-vingt-dix pour cent de nitrite de sodium et d'un cocktail de colorants cancérigènes pour le reste...

— Des chocolats Cadbury, annonça Elaine. On en prend ?

— Ils doivent être là depuis au moins dix ans. Berk ! Des lacets de réglisse. Ils m'ont rendu malade quand j'étais gosse. On se croirait revenus dans les années 1950...

Lasse des commentaires sarcastiques de ses compagnons, Maura prit un journal sur un présentoir et s'approcha de la caisse.

— Tu as vu qu'il datait de la semaine dernière ? lui lança Grace.

Maura fit volte-face, surprise. C'était la première fois que la fille de Doug lui adressait la parole. Grace avait ôté les écouteurs de ses oreilles, et un crépitement grêle s'échappait de son iPod toujours allumé.

— Tout est obsolète ici, poursuivit-elle. Les chips ont, genre, plus d'un an. Je parie que même le carburant est périmé !

— Merci de m'avoir prévenue, mais j'avais envie d'un truc à lire. Ceci fera l'affaire.

Comment une gamine de treize ans connaissait-elle le mot « obsolète » ? Grace était décidément intrigante, et pas uniquement à cause de son vocabulaire. Maura la regarda se diriger vers la porte en balançant légèrement les hanches dans son jean serré. Le vieil homme qui tenait la caisse en resta bouché bée, à croire que sa boutique n'avait jamais accueilli de créature aussi exotique.

Quand Maura ressortit, Grace était déjà installée dans la voiture, cette fois à l'arrière.

— On dirait que la princesse a fini par renoncer au trône, murmura Doug à Maura en lui ouvrant la portière.

— Franchement, ça m'était égal de rester derrière...

— A moi, non. Aussi, j'ai eu une conversation avec elle.

Elaine et Arlo sortirent à leur tour de la boutique et regagnèrent leurs places, riant aux éclats.

— Cet endroit, dit Arlo, c'est une vraie machine à remonter le temps. Vous avez vu les distributeurs de bonbons Pez ? Ils avaient au moins vingt ans ! Et le vieux derrière la caisse... On l'aurait cru sorti d'un épisode de *La Quatrième Dimension* !

— En effet, il était plutôt bizarre, approuva Doug, démarrant le moteur.

— Il était carrément flippant, oui ! Tu sais ce qu'il m'a dit ? « Faites gaffe à pas vous retrouver au royaume des cioux » !

— Non ? !

— Tremblez, pécheurs ! gronda Arlo, imitant la voix et la diction d'un télévangéliste. Cette route conduit droit en enféeer...

— Peut-être voulait-il juste nous recommander la prudence, suggéra Elaine. A cause du temps.

— A ce propos, on dirait qu'il neige moins, observa Doug. Il me semble même apercevoir un coin de ciel bleu, ajouta-t-il, penché vers le tableau de bord.

— Espèce d'optimiste, va ! plaisanta Arlo.

— Rien de tel que la pensée positive. Ça marche à tous les coups.

— Alors, je vais penser très fort au déjeuner qui nous attend à destination.

— Lola dit qu'on arrivera à 11 h 49, indiqua Doug, jetant un coup d'œil au GPS. Rassure-toi, tu ne mourras pas de faim.

— Je meurs déjà de faim, et il est à peine 10 heures et demie...

« Au prochain embranchement, tournez à gauche », récita la voix féminine du GPS.

— « Tout ce que veut Lola... » se mit à chanter Arlo tandis que la voiture changeait de direction.

Maura scruta le ciel à travers la vitre, sans pouvoir distinguer la moindre bande de bleu. Elle ne vit qu'un plafond bas de nuages et les silhouettes blanches des montagnes à l'horizon.

— Il recommence à neiger, remarqua Elaine.

— On a dû se tromper, hasarda Arlo.

La neige tombait plus dru que jamais. A peine les essuie-glaces l'avaient-ils dégagé que le pare-brise se couvrait d'une nouvelle dentelle de flocons. La route à flanc de montagne qu'ils avaient empruntée une heure plus tôt disparaissait à présent sous un tapis blanc. Doug tendait le cou pour distinguer quelque chose devant lui.

— Tu es sûr que c'est la bonne direction ? demanda Arlo.

— Lola dit que oui.

— Lola n'est qu'une voix désincarnée qui sort d'un boîtier.

— Je l'ai programmée pour qu'elle nous indique l'itinéraire le plus direct.

— Mais pas le plus rapide.

— Tu veux le volant ?

— Je me renseignais, c'est tout.

— On n'a croisé aucune autre voiture depuis qu'on a pris cette route, remarqua Elaine. En réalité, on n'a pas vu âme qui vive depuis cette foutue station-service. Comment ça se fait ?

Maura intervint :

— Doug, tu as une carte ?

— Il doit y en avoir une dans la boîte à gants. Elle était comprise dans la location. Mais d'après le GPS on se trouve exactement là où on doit être.

— C'est ça, marmonna Arlo. Perdus au milieu de nulle part...

Maura sortit la carte et la déplia. La région lui étant inconnue, il lui fallut quelques minutes pour se repérer.

— Je ne vois cette route nulle part, dit-elle alors.

— Donne...

Doug lui prit la carte des mains et l'étaleta sur le volant tout en conduisant.

— Si tu m'autorises un conseil, lui lança Arlo, tu ferais bien de garder les yeux sur la route...

— Elle est nulle, cette carte ! gronda Doug, repoussant celle-ci d'un geste brusque. Pas assez détaillée.

— Lola se trompe peut-être, suggéra Maura.

C'était le bouquet ! Voilà qu'elle affublait un stupide gadget d'un prénom ridicule...

— Elle est plus récente que ta carte, lui rétorqua Doug.

— Si ça se trouve, il s'agit d'une route privée, ou saisonnière...

— On aurait vu un panneau à l'entrée.

— Vieux, je crois qu'on devrait faire demi-tour, reprit Arlo. Sérieusement.

— Il y a presque cinquante kilomètres jusqu'à l'embranchement. Tu veux arriver pour déjeuner ou non ?

La voix de Grace s'éleva de l'arrière de la voiture :

— Papa ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, chaton. On discute de l'itinéraire.

— Ça veut dire qu'on est perdus ?

Doug poussa un soupir exaspéré.

— Non, on n'est pas perdus ! Si on parlait d'autre chose ?

— Doug, fais demi-tour, insista Arlo. Cette route commence à me filer les jetons.

— Je propose qu'on vote, dit Doug. Alors ?

— Je suis d'avis de faire demi-tour, déclara Arlo.

— Elaine ?

— Je laisse le chauffeur décider.

— Merci ! Et toi, Maura ?

Ce n'était pas une question innocente. « Soutiens-moi », lui disait le regard de Doug, et ce regard lui rappelait l'étudiant qu'elle avait connu, insouciant et décontracté dans sa chemise hawaïenne délavée... Le genre de garçon qui survivait à tout, même à une chute d'un toit, et dont une jambe cassée ne parvenait pas à doucher l'optimisme. Elle lui aurait volontiers accordé la confiance qu'il lui réclamait, mais son instinct lui soufflait de n'en rien faire.

— Je crois qu'on devrait rebrousser chemin, dit-elle.

Doug n'aurait pas paru plus blessé si elle l'avait insulté.

— Si c'est une mutinerie, alors je m'incline, soupira-t-il. Je fais demi-tour à la première occasion.

— J'étais de ton côté, Doug, signala Elaine. Ne l'oublie jamais.

— Ici, c'est assez large...

— Doug, attends ! s'écria Maura.

« Il y a peut-être un fossé », allait-elle ajouter, mais Doug tournait déjà le volant. Soudain le sol s'affaissa sous eux et la voiture bascula vers la droite, plaquant Maura contre la portière.

— Bon sang, qu'est-ce que tu fous ? ! hurla Arlo.

Après un soubresaut, le break s'immobilisa, presque couché sur le flanc.

— Merde, merde, MEEERDE !

Furieux, Doug appuya à fond sur la pédale d'accélérateur. Le moteur rugit, les roues patinèrent. Il passa ensuite la marche arrière. La voiture recula de quelques centimètres, et s'arrêta de nouveau.

— Essaie d'avancer puis de reculer... conseilla Arlo.

— C'est ce que je fais, bordel !

Doug enclencha la première. Les pneus crissèrent sur la neige mais la voiture ne bougea pas.

— Papa ? gémit Grace, paniquée.

— Tout va bien, chérie. N'aie pas peur.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

— Appeler un dépanneur, répondit Doug, sortant son téléphone portable. Il va nous tirer de là et on se remettra en route. Tant pis pour le déjeuner ! Au moins, tu auras quelque chose à raconter à tes copines quand tu les reverras...

Il se figea, les yeux rivés sur l'écran de son portable, et demanda :

— L'un de vous a du réseau ?

— Pas toi ? s'exclama Elaine.

— Vous pourriez tous vérifier, s'il vous plaît ?

Maura tira son téléphone de son sac.

— Je n'ai aucune barre, annonça-t-elle.

— Je ne capte rien non plus, ajouta Elaine.

— Pareil, dit Arlo.

Doug se retourna vers sa fille.

— Et toi, Grace ?

Elle secoua la tête.

— On est coincés ici ? pleurnicha-t-elle.

Doug prit une profonde inspiration.

— Gardez votre calme, d'accord ? Si on ne peut pas téléphoner, on se débrouillera tout seuls. On va pousser cette saleté d'engin.

Il passa au point mort et reprit :

— Descendez tous, maintenant. On va y arriver.

Sa portière étant bloquée, Maura enjamba le levier de vitesse et Doug l'aida à sortir de son côté. En voyant l'inclinaison du break, elle mesura brusquement la gravité de la situation. Les roues du côté droit étaient enfouies jusqu'au châssis tandis que celles de gauche ne touchaient même pas le sol. Même en joignant leurs forces, ils n'avaient aucune chance de déplacer un véhicule aussi lourd.

— On va y arriver ! répéta Doug, plein d'enthousiasme.

— Tu veux qu'on fasse quoi ? demanda Arlo. Il faudrait une grue pour sortir ce monstre de là !

— Moi, je veux bien essayer, déclara Elaine.

— On voit que tu n'as pas mal au dos !

— Arrête de geindre, Arlo. Allez, au boulot !

— Merci, Elaine, dit Doug, cherchant ses gants dans ses poches. Grace, mon chou, tu veux bien remonter et prendre le volant ?

— Mais je ne sais pas conduire !

— Tu auras juste à le tourner.

— L'un de vous ne peut pas s'en charger ?

— C'est toi la plus légère. Nous, on poussera. Viens, je vais

t'aider.

Terrifiée, Grace se glissa à la place du conducteur.

— Bravo, ma puce !

Doug sauta dans le fossé et s'y enfonça jusqu'aux genoux. Puis il appuya ses mains gantées contre l'arrière du break.

— Vous venez ? demanda-t-il à ses compagnons.

Elaine fut la première à le rejoindre. Maura sauta à son tour et sentit la neige s'infiltrer dans ses bottes et sous son pantalon. Ses gants étant restés dans la voiture, elle posa directement les mains sur la carrosserie, si froide qu'elle ressentit aussitôt une brûlure.

— Je vais me claquer le dos, protesta Arlo.

— C'est ça ou crever de froid, lui répliqua Elaine. Tu t'amènes, oui ou non ?

Arlo prit son temps pour enfiler ses gants, se coiffer d'un bonnet de laine et enrouler une écharpe autour de son cou. Ainsi protégé du froid, il pataugea dans la neige pour les rejoindre.

— On y va tous ensemble... leur dit Doug. Maintenant !

Maura poussa de toutes ses forces. Elle entendit Arlo grogner à ses côtés, et la voiture se redressa de quelques centimètres.

— Grace, le volant ! cria Doug.

L'avant de la voiture se déporta légèrement vers la chaussée. Les bras de Maura tremblaient, et il lui semblait que ses tendons d'Achille allaient se rompre sous l'effort. Elle ferma les yeux, retint son souffle, concentrée sur son objectif. Soudain ses talons glissèrent sur le sol gelé, et le break bascula vers la droite.

— Attention ! hurla Arlo.

Maura s'écarta juste avant que les trois tonnes d'acier de la voiture ne retombent sur elle.

— Bon sang ! s'écria Arlo. Elle aurait pu nous écraser !

— Papa ! Je ne peux pas détacher la ceinture !

— Tiens bon, chérie ! Je viens t'aider !

S'étant extrait du fossé, Doug ouvrit la portière du conducteur et tira sa fille à l'extérieur. Grace atterrit dans la neige, au bord des larmes.

— On est dans la merde, déclara Arlo.

Ils regagnèrent la route et restèrent debout près de la voiture couchée sur le flanc dans le fossé.

— Réfléchissons, dit Doug.

— C'est tout réfléchi, lui rétorqua Arlo. Cette bagnole est un vrai char d'assaut. On n'arrivera jamais à la sortir de là. En plus, ajouta-t-il, tirant sur son écharpe, on gèle dehors.

— On est à quelle distance du chalet ? demanda Maura.

— D'après Lola, à quarante kilomètres.

— Et on a parcouru quasiment cinquante kilomètres depuis la

station-service.

— Ouais. On est à peu près à mi-chemin.

— Ça alors ! ironisa Arlo. A croire qu'on l'a fait exprès...

— La ferme ! lui lança Elaine.

— Mais la route derrière nous descend presque jusqu'à la station, reprit Doug. C'est plus facile.

Arlo le regarda d'un air stupéfait.

— Tu veux nous faire marcher cinquante kilomètres dans la tempête ? !

— Vous, vous allez rester ici et remonter à bord du break. Pendant ce temps, j'irai chercher de l'aide à ski.

— Il est déjà presque midi, objecta Maura. La nuit tombe tôt à cette saison, et tu risques un accident en skiant dans l'obscurité.

— Elle a raison, approuva Elaine. Il te faudrait une journée entière pour parcourir une telle distance, voire davantage. La couche de neige est épaisse. Elle te ralentirait.

— C'est moi qui nous ai mis dans le pétrin, c'est à moi de nous en sortir.

— Ne dis pas de bêtises ! Doug, je t'en prie, reste avec nous.

Mais il avait déjà sauté dans le fossé afin de décrocher ses skis du porte-bagages.

— Plus jamais je ne dirai du mal des bâtons de bœuf séché, marmonna Arlo. Si j'avais su, j'en aurais acheté quelques-uns. Au moins, ça nous aurait fourni des protéines.

— Doug, ce serait de la folie, insista Elaine. Il est trop tard pour te mettre en route.

— Je m'arrêterai dès qu'il fera trop sombre et je me creuserai un abri dans la neige pour y passer la nuit.

— Tu as déjà fait ça ?

— Ça ne doit pas être sorcier...

— Tu vas mourir de froid !

— Papa, non ! Je t'en prie...

Grace rejoignit son père et le tira par le bras, tentant de l'éloigner des skis.

Doug leva les yeux vers les trois adultes qui l'observaient depuis la route et leur lança d'un ton exaspéré :

— J'essaie de nous sortir de là, d'accord ? Et on ne peut pas dire que vous m'aidiez beaucoup !

Surpris par cette explosion de colère, tous se turent et restèrent à grelotter de froid près de la voiture. La gravité de leur situation commençait seulement à leur apparaître.

— Il finira bien par passer quelque'un, dit Elaine.

Elle se tourna vers ses compagnons, cherchant leur soutien, avant de poursuivre :

— C'est une route publique, non ? Un chasse-neige devrait bientôt rappliquer. On n'est quand même pas les seuls à l'avoir empruntée aujourd'hui !

— Tu as vu du monde, toi ? Regarde la couche de neige : elle fait pas loin de quarante centimètres, et il en tombe encore. S'ils avaient voulu la dégager, ils l'auraient déjà fait.

— Qu'est-ce que tu racontes, Arlo ?

— On est probablement sur une route saisonnière. C'est pour ça qu'elle ne figure pas sur la carte. Ce foutu GPS nous a fait suivre l'itinéraire le plus court : celui qui passe par le sommet de la montagne !

— Tôt ou tard, il viendra quelqu'un.

— Oui, au printemps. Tu te rappelles cette famille de l'Oregon, il y a quelques années ? Ils croyaient rouler sur une route fréquentée. Ils se sont retrouvés au milieu de nulle part, bloqués par la neige. Personne ne s'est inquiété d'eux. Au bout d'une semaine, le père a tenté de rejoindre la ville la plus proche à pied. Il est mort avant d'y arriver.

— Boucle-la, Arlo, ordonna Doug. Tu fais peur à Grace.

— Il me fiche aussi la trouille ! gémit Elaine.

— J'essaie juste de te faire comprendre qu'on ne va pas se sortir de là en claquant des doigts, se défendit Arlo.

— Je le sais, figure-toi ! Tu me prends pour une idiote ?

Soudain une rafale de neige leur fouetta le visage. Maura ferma les yeux et quand elle les rouvrit ses compagnons n'avaient pas bougé d'un centimètre, paralysés par le froid et le désespoir. En détournant la tête pour se protéger d'une nouvelle rafale, elle aperçut une tache verte qui tranchait sur la blancheur du paysage.

Elle se dirigea vers elle, pataugeant dans la neige qui tentait de la retenir.

— Maura, où est-ce que tu vas ? demanda Doug. Maura ?

En approchant de la tache verte, elle constata qu'il s'agissait d'un panneau. Elle gratta la croûte de neige qui le recouvrait et dégagait une inscription :

*VOIE PRIVÉE RÉSERVÉE AUX RÉSIDENTS
PATROUILLES FRÉQUENTES*

On distinguait à peine un chemin étroit qui serpentait entre les arbres. Une chaîne incrustée de givre en barrait l'entrée.

— Il y a une route ici ! cria-t-elle.

Comme les autres accouraient vers elle, elle leur indiqua le panneau.

— « Réservée aux résidents »... Ça signifie qu'il y a des habitations plus loin.

— Le passage est fermé par une chaîne, observa Arlo. Ça m'étonnerait qu'il y ait quelqu'un.

— Au moins, on pourra s'abriter.

Dans un éclat de rire, Doug referma les bras autour de Maura et la pressa contre lui.

— Quelle vue perçante, docteur Isles ! Je savais que j'avais raison de vouloir t'emmener. Sans toi, on n'aurait jamais vu ce chemin.

Quand il se détacha d'elle, Maura vit qu'Elaine les regardait avec une expression hostile qui la déconcerta. Cela ne dura qu'une seconde, puis la compagne d'Arlo s'éloigna en direction de la voiture.

— Allons chercher nos affaires, proposa-t-elle.

Comme ils ignoraient combien de temps ils allaient devoir marcher, Doug leur suggéra de n'emporter que le strict nécessaire pour la nuit. Maura prit son sac à main ainsi qu'un fourre-tout dans lequel elle glissa sa trousse de toilette et un pull supplémentaire.

— Tu n'as pas l'intention de t'encombrer de cette valise ? demanda Arlo à Elaine.

— C'est juste mon sac de cabine. Il contient mes bijoux, mes produits de maquillage...

— Enfin, on est paumés en pleine cambrousse !

— Il y a d'autres trucs dedans.

— Quels trucs ?

— Des trucs, quoi !

Elle se dirigea vers le chemin d'un pas résolu, les roues de son bagage traçant un double sillon dans la neige.

— Laisse, je m'en occupe.

Avec un soupir, Arlo prit la poignée du sac des mains de sa compagne.

— Vous avez tous ce qu'il vous faut ? demanda Doug.

— Attends ! s'écria Maura. On ferait bien de laisser un mot, au cas où quelqu'un découvrirait le break...

Elle sortit son carnet de son sac et écrivit sur la première page : *Voiture tombée dans le fossé. On a pris le chemin privé. Merci de venir nous chercher.* Puis elle laissa le mot bien en vue derrière le pare-brise et referma la portière.

— Je suis prête, dit-elle en enfilant ses gants.

Ils enjambèrent la chaîne et s'engagèrent dans le chemin. Arlo fermait la marche, traînant le bagage d'Elaine et soufflant comme un bœuf.

— Quand on sera sortis d'affaire, ahana-t-il, tu me devras un gueuleton, Doug. Champagne, caviar, un steak de la taille de Los Angeles... Je veux la totale !

— Arrête, le houspilla Elaine. Tu vas nous donner faim.

— Parce que tu n'as pas déjà faim ?

— Ça n'aide pas d'en parler.

— Nuance : ça ne rassasie pas. Le pire, c'est qu'on va aussi manquer le dîner...

— Pas sûr, répondit Doug. Même dans les maisons de vacances, les gens laissent des provisions dans les placards. Beurre de cacahuète, macaronis...

— Quand on salive à l'idée de manger des macaronis, c'est vraiment qu'on touche le fond.

— Considère ça comme une aventure. Imagine que tu sautes d'un avion et fasses confiance aux courants aériens pour te déposer au sol, indemne...

— Contrairement à toi, je n'ai jamais sauté d'un avion.

— Tu ne sais pas ce que tu as raté.

— Si : le déjeuner.

Malgré le froid vif, Maura transpirait sous sa parka, et chaque inspiration lui brûlait les poumons. Trop fatiguée pour tracer son propre chemin dans la neige, elle mettait ses pas dans ceux de Doug et avançait stoïquement, un pied après l'autre, tâchant d'ignorer les protestations de son corps et le bas de son pantalon trempé.

Ils gravissaient péniblement une côte quand Doug s'arrêta sans prévenir. Maura, qui avait les yeux fixés au sol, faillit se cogner à lui.

— Qu'est-ce que je vous disais ? lança Doug à ses compagnons. On va s'en sortir !

Maura plongeait le regard dans la vallée et aperçut une douzaine de maisons. Aucune des cheminées ne crachait de fumée, et la neige qui recouvrait la route menant au hameau était intacte.

— Pas un signe de vie, constata-t-elle.

— On va probablement devoir entrer par effraction, mais au moins on passera la nuit à l'abri. Il nous reste environ trois kilomètres à marcher...

— Là-bas ! le coupa Arlo.

Il dépassa Doug et Maura de quelques mètres, glissant à cause de la pente, et dégagea un second panneau enfoui sous la neige.

— Qu'est-ce qui est écrit ? demanda Elaine.

Arlo resta silencieux. Il regardait le panneau comme s'il était rédigé dans une langue inconnue de lui.

— Maintenant, je comprends de quoi voulait parler le vieux, à la station, dit-il enfin.

— Comment ça ?

Arlo s'écarta, dévoilant le nom du village, inscrit sur le panneau :

LE ROYAUME DES CIEUX

— Je ne vois aucune ligne électrique, remarqua Arlo.

— Je ne vais pas pouvoir recharger mon iPod ? s'inquiéta Grace.

— Elles sont peut-être enterrées, suggéra Doug. Ou les maisons sont équipées de groupes électrogènes. On est au vingt et unième siècle ; plus personne ne vit sans électricité... Venez, ajouta-t-il, ajustant les sangles de son sac à dos. On a encore une longue marche devant nous.

La descente fut encore plus éprouvante que la montée. Le vent les piquait comme des aiguilles de glace et les congères rendaient leur progression difficile. Doug leur traçait une piste dans la neige vierge. Grace, Elaine et Arlo avançaient en file indienne derrière lui, Maura fermait la marche. Tous gardaient le silence, soucieux d'économiser leurs forces.

Cette journée s'était révélée très différente de ce qu'avait espéré Maura. S'ils avaient ignoré le GPS et fait confiance à la carte, ils auraient déjà atteint leur destination et se seraient délassés en dégustant un verre de vin devant un bon feu de bois. Et si elle avait décliné l'invitation de Doug, elle aurait passé la nuit au chaud à l'hôtel, en sécurité. Toute sa vie, Maura avait privilégié la sécurité, que ce soit en matière de voitures, de voyages ou d'investissements. Les seuls risques qu'elle avait jamais pris concernaient ses relations amoureuses, et elle l'avait chaque fois regretté. D'abord Daniel, puis Doug... Elle se promit d'éviter à l'avenir les hommes dont le prénom commençait par la lettre D. A part ça, tout opposait Daniel et Doug. Ce dernier l'avait séduite par son charme et son côté aventureux, lui donnant envie de dépasser ses propres limites.

Et voilà le résultat ! pensa-t-elle.

Le caractère impulsif de Doug les avait mis dans le pétrin. Pire, il s'était entêté à réfuter la gravité de leur situation, alors même que celle-ci empirait d'heure en heure. Dans le monde merveilleux de Doug Comley, tout finissait toujours pas s'arranger.

Le jour déclinait. Ils avaient parcouru à peine la moitié de la distance qui les séparait du village, et les jambes de Maura lui semblaient peser une tonne. Elle songea que si elle s'écroulait de fatigue ses compagnons ne s'en apercevraient sans doute même pas. Une fois la nuit tombée, personne ne la retrouverait, et au matin la neige l'aurait recouverte. Il était si facile de se perdre dans une tempête de neige, disparaître sous une congère, se fondre dans le

paysage sans laisser de traces... Personne à Boston n'était au courant de ses projets. Pour une fois, elle avait agi spontanément, fonçant tête baissée, comme le lui avait conseillé Doug. Dans le même temps, elle avait sauté sur l'occasion qui lui était offerte de chasser Daniel de son esprit et de se convaincre qu'elle était toujours maîtresse de sa vie.

La bandoulière de son sac glissa de son épaule, et son téléphone portable tomba dans la neige. Elle le ramassa d'un geste vif, brossa les flocons collés à la coque et vérifia s'il captait un signal. Toujours aucune barre de réception. Il lui était inutile dans ces circonstances, pourtant elle l'éteignit pour ne pas vider la batterie. Peut-être Daniel lui avait-il laissé un message et s'inquiéterait-il si elle tardait à le rappeler... A moins qu'il ne s'imagine qu'elle boudait et n'attende qu'elle fasse le premier pas.

Furieuse contre Daniel, contre Doug, contre cette journée de cauchemar, elle se lança à l'assaut d'une congère... et s'enfonça dans la neige jusqu'à la taille. Elle parvint à s'en extraire pour rejoindre ses compagnons. Ceux-ci avaient fait halte pour reprendre haleine, leur souffle visible dans l'air glacé. Les flocons tournoyaient autour d'eux telle une nuée de papillons blancs avant de se poser au sol avec un bruit mat.

Deux rangées de maisons sombres et silencieuses s'étiraient devant eux dans le crépuscule. Toits en pente, garages mitoyens, balancelles abandonnées sur les vérandas : toutes étaient parfaitement identiques, jusqu'au nombre de fenêtres.

— Il y a quelqu'un ? appela Doug.

Les montagnes leur renvoyèrent l'écho de sa voix, puis le silence retomba.

— Nous venons en amis ! cria Arlo. Avec des cartes de crédit !

— Ce n'est pas drôle, protesta Elaine. Je te rappelle qu'on risque de crever de froid.

— Personne ne crèvera de froid, affirma Doug.

Il gravit les marches de la maison la plus proche et frappa à la porte. Il attendit quelques secondes, frappa de nouveau. On n'entendait que les grincements de la balancelle couverte de givre.

— Enfonce la porte, dit Elaine. C'est un cas de force majeure.

Doug actionna la poignée, et la porte s'ouvrit.

— Espérons que personne ne nous attend à l'intérieur, la pétoire à la main, lança-t-il à ses compagnons.

Il faisait à peine moins froid dedans. Tandis qu'ils grelottaient dans la pénombre, soufflant la vapeur comme des locomotives, les dernières lueurs du jour s'effacèrent de la fenêtre.

— Quelqu'un a une lampe de poche ? demanda Arlo.

— Moi ! répondit Maura, fouillant son sac à la recherche de la Mini Maglite qu'elle avait toujours sur elle quand elle était en service.

Et merde, marmonna-t-elle. Ça me revient, je l'ai laissée chez moi, me disant que je n'en aurais pas besoin pendant le congrès...

— Vous voyez un interrupteur quelque part ?

— Pas sur ce mur, dit Elaine.

— Ni prises ni appareils électriques, remarqua Arlo. On dirait que cette maison n'est pas reliée au réseau.

Ils restèrent un moment silencieux, accablés par cette découverte. De fait, ils ne percevaient aucun des bruits familiers – le tic-tac d'une pendule, le ronron d'un réfrigérateur – qui forment habituellement la trame sonore des lieux habités.

Un fracas métallique fit sursauter Maura.

— Pardon, dit Arlo, debout devant la cheminée. J'ai renversé une pelle à cendres... Hé ! Des allumettes.

Il gratta une allumette. Ils aperçurent des bûches empilées près de la cheminée en pierre, puis la minuscule flamme s'éteignit.

— On va faire du feu, décida Doug.

Maura repensa brusquement au journal qu'elle avait acheté à la station-service.

— Tu as besoin de papier pour le faire démarrer ? demanda-t-elle.

— C'est bon, j'ai trouvé des vieux journaux.

Doug farfouilla dans le tas de bois, froissa du papier, puis il gratta une deuxième allumette et la jeta dans l'âtre.

— Que la lumière soit !

Le petit bois s'enflamma aussitôt. Doug ajouta deux bûches, et ils se regroupèrent devant la cheminée, savourant la chaleur et la clarté bienfaisantes du feu.

Des meubles rustiques en bois se profilaient dans la pénombre. Un tapis tressé protégeait le sol devant l'âtre. Les murs ne portaient aucune décoration, hormis une affiche encadrée sur laquelle un homme à l'épaisse chevelure brune et aux yeux noirs perçants levait vers le ciel un regard emplí de dévotion.

— Il y a une lampe à pétrole par ici, indiqua Doug.

Il alluma la mèche et sourit en voyant la pièce s'éclairer.

— On a de la lumière et un bon tas de bois. Si on entretient le feu, la température va rapidement monter.

Des flammes claires dansaient à présent dans l'âtre. Maura considéra avec perplexité les cendres refroidies qui tapissaient celui-ci.

— On n'a pas ouvert le conduit, dit-elle.

— Le feu a bien pris et il ne dégage pas de fumée, observa Doug.

— Justement.

Maura s'accroupit et scruta l'intérieur de la cheminée.

— Le conduit était déjà ouvert, annonça-t-elle. Bizarre.

— Pourquoi ?

— Avant de fermer une maison pour l'hiver, en principe, on

nettoie la cheminée et on obture le conduit, non ? Et on ferme la porte à clé en partant...

Le silence se prolongea, seulement troublé par les crépitements du feu. En voyant ses compagnons jeter des regards inquiets vers les recoins toujours plongés dans l'ombre, Maura devina qu'ils se posaient la même question qu'elle : les occupants de la maison étaient-ils vraiment partis, ou bien... ?

Doug empoigna la lampe à pétrole et annonça :

— Je vais jeter un coup d'œil aux autres pièces...

— Je t'accompagne ! lança Grace.

— Moi aussi, ajouta Elaine.

Aucun d'eux ne voulant rester seul, ils suivirent Doug le long du couloir. La lampe projetait des ombres mouvantes sur les murs. Le plancher de la cuisine était en pin, comme les placards. Une antique cuisinière à bois se dressait dans un angle, et l'évier en pierre était équipé d'une pompe à eau. Mais ce fut surtout la table qui retint leur attention.

Le couvert avait été dressé pour quatre. Le lait avait gelé dans les verres, de même que la nourriture sur les assiettes. Sous une mince couche de givre, on distinguait des boulettes granuleuses ainsi que des montagnes de purée de pomme de terre dures comme du ciment.

Arlo piqua une boulette avec une fourchette.

— On dirait des croquettes de viande, dit-il. A votre avis, laquelle est l'assiette de Petit Ours ?

Personne ne rit.

— Ils ont rempli leurs assiettes, murmura Elaine, leurs verres, puis...

Elle se tut et se tourna vers Doug.

Soudain un courant d'air traversa la pièce, faisant vaciller la flamme de la lampe. Doug se dirigea vers la fenêtre et la referma.

— Ça aussi, c'est bizarre, dit-il, contemplant la neige accumulée dans l'évier. On ne laisse pas ses fenêtres ouvertes alors qu'il gèle dehors !

— Hé ! Venez voir.

Arlo avait ouvert un des placards, révélant des étagères chargées de provisions.

— Il y a de la farine, des haricots secs, du maïs, des pêches en conserve, des pickles... énuméra-t-il. De quoi tenir jusqu'au Jugement dernier !

— Toi, tu ne perds pas le nord, constata Elaine.

— C'est l'instinct du chasseur-cueilleur qui parle en moi. Au moins, on ne risque pas de mourir de faim.

— Avec toi, aucun danger !

— Allumons la cuisinière, proposa Maura. La maison se

réchauffera plus vite ainsi.

— A supposer qu'aucune autre fenêtre ne soit ouverte, dit Doug en regardant vers le plafond. Je vais vérifier.

Encore une fois, aucun d'eux ne voulut rester en arrière. Doug passa la tête à l'intérieur du garage – vide – puis il s'arrêta au pied de l'escalier et leva la lampe. Le sommet se perdait dans l'obscurité. Ils montèrent les uns derrière les autres, Maura fermant la marche. Dans les films d'horreur, c'était toujours le dernier de la file qui mourait le premier, d'un coup de hache ou d'une flèche dans le dos. Nerveuse, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule mais la pénombre était trop dense pour qu'elle aperçoive quelque chose.

Ils entrèrent dans une première chambre, où ils découvrirent un lit-traîneau à deux places fait avec soin. A son pied se trouvait un coffre en bois sur lequel s'étalait un pantalon d'homme en toile de jean avec une ceinture en cuir usé. Le sol était saupoudré de neige. Doug s'approcha de la fenêtre et la ferma.

Maura prit sur la commode une photo dans un cadre en métal tout simple. On y voyait un couple avec deux petites filles aux tresses blondes de neuf ou dix ans. L'homme avait les cheveux plaqués en arrière, et son regard inflexible semblait défier quiconque de braver son autorité. La femme était quelconque, tellement incolore qu'elle semblait se fondre dans l'arrière-plan. Maura l'imaginait sans peine dans la cuisine qu'ils venaient de quitter, chassant de son visage une mèche de cheveux blonds échappés de sa tresse et remplissant quatre assiettes de purée de pommes de terre et de croquettes en sauce.

Que s'était-il passé ensuite ? Qu'est-ce qui avait pu inciter cette famille à quitter précipitamment sa maison en plein repas ?

— Vous avez entendu ? murmura Elaine, agrippant le bras de Doug.

Ils s'immobilisèrent. Maura perçut alors un craquement, comme si quelqu'un s'était déplacé derrière le mur.

Avec précaution, Doug sortit sur le palier et s'approcha de la seconde porte. Sa lampe éclaira l'intérieur d'une autre chambre à coucher.

— Qu'est-ce qu'on est bêtes ! s'esclaffa Elaine, désignant l'armoire dont la porte entrebâillée oscillait dans le courant d'air glacé qui entrait par la fenêtre.

Soulagée, elle se laissa tomber sur un des lits jumeaux.

— Cette maison est vide. Pas de quoi flipper comme des malades !

— Parle pour toi, lui rétorqua Arlo.

— T'as pas vu ta tête !

Maura alla fermer la fenêtre et scruta la nuit du regard. Elle n'aperçut ni lumière ni signe d'une présence humaine, à croire qu'ils étaient seuls au monde. Des manuels scolaires étaient empilés sur un

bureau. Elle souleva la couverture du premier, une méthode d'orthographe niveau sixième. Un nom était écrit à l'intérieur : *Abigail Stratton*. Sans doute une des deux gamines sur la photo. C'était leur chambre. Pourtant, rien n'indiquait que deux préadolescentes vivaient là. On ne voyait aux murs ni posters, ni photos de chanteurs ou de vedettes de cinéma. Seulement deux lits jumeaux, et ces livres.

— On peut considérer que cette maison est à nous, déclara Doug. Il n'y a plus qu'à attendre qu'on vienne nous y chercher.

— Et si personne ne vient ? interrogea Elaine.

— Quelqu'un finira par s'inquiéter de notre absence. Le personnel de la station de ski, par exemple...

— Ils penseront qu'on leur a fait faux bond. Et on n'est censés reprendre le boulot qu'après Thanksgiving, dans neuf jours.

Doug se tourna vers Maura.

— On t'attend demain à Boston, pas vrai ?

— Si, mais je n'ai dit à personne que je partais avec vous. On ne saura pas où commencer les recherches...

— Ce qui est sûr, intervint Arlo, c'est que personne n'aura l'idée de nous chercher dans ce trou. Les routes ne se dégageront pas avant le printemps, ce qui signifie qu'il pourrait s'écouler des mois avant qu'on nous trouve.

Il se laissa tomber sur le lit auprès d'Elaine et prit sa tête dans ses mains.

— Merde, on est foutus !

Doug regarda sa petite troupe découragée et affirma :

— Il n'y a aucune raison de paniquer. Déjà, on est assurés de ne mourir ni de faim ni de froid... Du nerf, vieux ! ajouta-t-il, donnant une tape dans le dos d'Arlo. Dis-toi que ça pourrait être pire.

— Pire comment ? demanda Arlo.

Personne ne lui répondit.

Quand l'inspecteur Jane Rizzoli arriva, les curieux étaient déjà là, attirés par les gyrophares des voitures de patrouille et mus par l'instinct qui draine inmanquablement la foule vers les lieux où viennent de se produire des événements dramatiques. La violence secrète ses propres phéromones, et les personnes qui se pressaient à présent derrière les grilles de l'entreprise de garde-meuble U-Store-More, espérant apercevoir ce qui amenait la police dans leur quartier, les avaient détectées dans l'air.

Jane descendit de voiture et boutonna son manteau. Il avait cessé de pleuvoir et le ciel, en se dégageant, avait entraîné une chute brutale de la température. Elle réalisa qu'elle n'avait pas pris de gants chauds, juste une paire en latex. Elle avait également oublié de remettre la raclette à pare-brise à sa place, sous le tableau de bord. Mais même si elle ne s'était pas préparée à l'accueillir, l'hiver était là, sans le moindre doute.

Elle franchit le portail et s'identifia auprès du policier qui filtrait l'accès au périmètre de sécurité. Les badauds s'empressèrent de photographier la scène avec leurs téléphones portables. Ces gens n'avaient-ils rien à faire de leurs journées ? Les portables continuèrent à la mitrailler tandis qu'elle se dirigeait vers le box 22, prenant garde à ne pas glisser sur le sol gelé. Trois flics en gardaient l'entrée, les mains enfouies dans les poches, la casquette enfoncée sur les oreilles.

— Bonjour, inspecteur, dit l'un d'eux.

— C'est ici ?

— Ouais. L'inspecteur Frost est déjà dedans, avec la gérante.

Le flic tendit la main vers la poignée de la porte en aluminium et souleva celle-ci, révélant un espace exigu et encombré. Le coéquipier de Jane, Barry Frost, était en conversation avec une femme entre deux âges, vêtue d'un anorak blanc tellement ample et rembourré qu'elle paraissait enroulée dans un édredon.

Frost fit les présentations :

— Jane, voici Dottie Dugan, la directrice de l'établissement. Dottie, l'inspecteur Jane Rizzoli, ma coéquipière.

Les deux femmes gardèrent les mains dans les poches, jugeant le froid trop vif pour les politesses d'usage.

— C'est vous qui nous avez appelés ? demanda Jane.

— Oui. Comme je le disais à votre collègue, ça m'a fait un drôle

de choc quand je l'ai trouvé.

Un courant d'air dispersa des débris de papier sur le sol en ciment.

Jane se retourna vers le policier en faction.

— Vous pourriez fermer ?

La porte retomba dans un fracas métallique. Il faisait aussi froid dedans que dehors, mais au moins ils étaient à l'abri du vent. Une unique ampoule pendait d'un fil, projetant une lumière crue qui accentuait les cernes de Dottie Dugan. Même Frost, qui n'avait pas quarante ans, semblait plus âgé et d'une pâleur malade sous cet éclairage. Un minable bric-à-brac s'entassait presque jusqu'au plafond. Jane aperçut un canapé élimé recouvert d'un tissu à fleurs aux couleurs criardes, un transat en skaï taché, ainsi qu'une collection de chaises dépareillées.

— Chaque mois d'octobre, expliqua Dottie Dugan, elle m'envoyait un chèque équivalent à une année de loyer. Et ce box fait dix mètres sur trente. C'est un des plus grands, et des plus chers, que nous ayons.

— Le nom de la locataire ?

— Betty Ann Baumeister, répondit Frost, feuilletant ses notes. Elle était domiciliée à Dorchester.

— « Etait » ?

— Elle est morte, reprit Dottie Dugan. Une crise cardiaque, à ce qu'on m'a dit. C'est arrivé il y a plusieurs mois, mais je ne l'ai su qu'en octobre, quand j'ai voulu récupérer le montant du loyer. En ne voyant pas arriver de chèque, j'avais compris qu'il s'était passé quelque chose. J'ai tenté de contacter sa famille. J'ai juste retrouvé un de ses oncles, un vieux presque sénile, en Caroline du Sud. Sa nièce était originaire de là-bas. Elle parlait d'ailleurs avec un accent traînant, très agréable à l'oreille. Le pauvre était désolé qu'elle ait quitté le Sud pour s'installer à Boston. « C'est terrible, répétait-il. Elle est morte toute seule... » Sur le moment, je me suis fait la même réflexion.

Elle eut un rire sans joie et frissonna.

— C'est fou comme on peut se tromper sur les gens. Une femme aussi charmante... Dire que j'ai culpabilisé d'avoir mis ses affaires en vente ! D'un autre côté, je ne pouvais pas les garder. Pour ce que ça va me rapporter... soupira-t-elle en regardant autour d'elle.

— Où avez-vous trouvé le corps ? interrogea Jane.

— Là-bas, contre ce mur. C'est là qu'il y a la prise.

Ils empruntèrent à sa suite un passage étroit entre deux murs de chaises empilées, jusqu'à un congélateur-coffre volumineux.

— Je pensais qu'elle y conservait des aliments rares et précieux. Sinon, pourquoi l'aurait-elle laissé branché toute l'année ? Si vous permettez, ajouta-t-elle après un silence, je m'éloigne un peu... Je ne tiens pas à revoir ça.

Jane échangea un regard avec Frost, puis elle souleva le couvercle. Un nuage de buée s'échappa du congélateur, masquant son contenu.

Une fois la vapeur dissipée, Jane distingua un visage d'homme jeune à travers une enveloppe de plastique. Une fine couche de givre recouvrait ses cils et ses sourcils. Son corps nu était couché en position fœtale, les genoux repliés sur la poitrine, afin d'occuper moins d'espace. Si ses joues portaient des marques de brûlure dues au froid intense, ses chairs étaient intactes, aussi bien conservées qu'une pièce de viande qu'on aurait emballée et congelée afin de la cuisiner ultérieurement.

— Avant de louer le box, dit Dottie, le visage tourné vers la porte, elle s'était assurée qu'il était correctement alimenté en électricité. Elle ne voulait pas risquer une coupure de courant, disait-elle. Maintenant, je comprends pourquoi.

— Que savez-vous d'autre à propos de Mlle Baumeister ? s'enquit Jane.

— Rien de plus que ce que j'ai déjà dit à votre collègue. Elle payait toujours son loyer à l'heure, jamais de chèque en bois... En général, mes locataires ne font qu'aller et venir ; ils n'ont pas envie de bavarder. Beaucoup ont perdu leur domicile. C'est comme ça que leurs affaires ont atterri chez nous. La plupart du temps, celles-ci n'ont de valeur que pour eux. Comme ici, acheva-t-elle en désignant les meubles fatigués qui s'entassaient contre les murs.

Maura promena lentement son regard sur les objets auxquels Betty Ann Baumeister attachait assez de prix pour vouloir les conserver depuis onze ans. A raison de deux cent cinquante dollars par mois, il lui en avait coûté trois mille dollars par an, soit plus de trente mille au total. Il y avait là de quoi meubler bon marché une maison de quatre pièces. Les commodes et les étagères étaient en aggloméré, les abat-jour jaunis menaçaient de tomber en poussière. Mais peut-être Betty Ann voyait-elle des trésors là où Jane ne voyait qu'un tas de vieilleries bonnes à jeter à la benne.

Et l'homme du congélo, dans quelle catégorie fallait-il le ranger ?

— Vous croyez qu'elle l'a tué ? demanda Dottie Dugan.

— Ça, je l'ignore, répondit Jane. Pour l'heure, on ne sait même pas qui il est. Le rapport du médecin légiste devrait nous en apprendre davantage.

— Si ce n'est pas elle qui l'a tué, pourquoi l'avoir fourré dans un congélateur ?

— Vous n'imaginez pas de quoi les gens sont capables...

Jane rabattit le couvercle, soulagée d'échapper à la vision du visage congelé, de ses cils incrustés de givre.

— Peut-être ne voulait-elle simplement pas le perdre, hasarda-t-

elle.

— Dans votre métier, vous devez en voir, des trucs bizarres...

— Plus qu'on ne l'aimerait, soupira Jane dans un nuage de vapeur.

Elle appréhendait le moment où elle devrait passer le box sordide et glacé au peigne fin. Pour une fois, au moins, le temps ne jouait pas contre eux. Pas plus les indices que la principale suspecte ne risquaient de leur glisser entre les doigts.

Son portable sonna. S'étant excusée, elle s'éloigna afin de répondre.

— Rizzoli.

— Ici Daniel Brophy. Pardon de vous déranger aussi tard, mais je viens de parler à votre mari, et il m'a dit que vous vous trouviez sur une scène d'enquête...

Jane ne fut pas étonnée d'entendre le père Brophy. En tant qu'aumônier de la police de Boston, il intervenait souvent sur des scènes de crime pour offrir un soutien moral aux proches des victimes.

— Inutile de vous déranger, Daniel, dit-elle. Aucune famille n'a besoin de réconfort ici.

— En fait, je vous appelle au sujet de Maura...

Un silence gêné s'installa. La liaison du prêtre avec Maura n'était pas un secret pour Jane et elle tenait à lui faire comprendre qu'elle désapprouvait sa conduite, même si elle n'aurait jamais osé le lui dire en face.

— Elle ne répond pas au téléphone, reprit Daniel. Ça m'inquiète.

— Peut-être est-elle occupée, suggéra Jane.

A moins qu'elle n'ait pas envie de te parler, ajouta-t-elle in petto.

— Je lui ai laissé une dizaine de messages. Je me demandais... De votre côté, vous avez réussi à la joindre ?

— Je n'ai pas essayé.

— Je souhaite juste m'assurer qu'elle va bien.

— Elle assiste à un congrès, non ? Il se pourrait qu'elle ait éteint son portable.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle se trouve ?

— Il me semble qu'elle a parlé du Wyoming...

— En effet, c'est là qu'elle est censée être.

— Vous avez appelé son hôtel ?

— Justement. Elle a rendu sa chambre ce matin.

Jane se tourna vers la porte du box qui venait de s'ouvrir. Le médecin légiste se baissa pour entrer.

— Je suis un peu occupée, là...

— Elle ne devait quitter l'hôtel que demain matin.

— Il faut croire qu'elle a changé d'avis.

— Elle ne m'en a pas averti. Ce qui m'inquiète, c'est que je

n'arrive pas à la joindre.

Jane adressa un signe de la main au médecin légiste, qui se faufila entre deux montagnes de meubles afin de rejoindre Frost près du congélateur. Pressée de retourner travailler, elle lâcha :

— Elle n'a peut-être pas envie qu'on la joigne. Vous n'avez pas envisagé qu'elle puisse avoir besoin d'un peu de solitude ?

Brophy ne répondit pas. Jane regretta aussitôt de s'être montrée brutale. Elle reprit, d'un ton plus aimable :

— Elle a passé une année difficile...

— Je sais.

— Vous avez toutes les cartes en main, Daniel. C'est à vous de choisir.

— Vous croyez que ça rend ma décision plus simple ?

Elle perçut la douleur dans sa voix. Comment deux êtres aussi intelligents et bourrés de qualités avaient-ils pu se laisser piéger ainsi ? Elle l'avait prédit des mois plus tôt : une fois les hormones calmées, l'amour céderait la place aux regrets et à l'amertume.

— Tout ce que je souhaite, poursuivit Brophy, c'est qu'elle aille bien. Jamais je ne vous aurais dérangée si je n'avais pas été inquiet...

— Je ne surveille pas les déplacements de Maura.

— Mais vous voulez bien faire quelque chose pour moi ?

— Quoi ?

— Appelez-la, vous. Il se peut que vous ayez raison et qu'elle filtre mes appels. Notre dernière conversation... Disons que nous ne nous sommes pas quittés dans les meilleurs termes.

— Une dispute ?

— Non, mais je l'ai déçue. Je le sais.

— Ça peut expliquer son silence.

— D'accord, mais ça ne lui ressemble pas de disparaître ainsi.

Il avait raison au moins sur ce point : Maura était trop consciente de ses responsabilités pour rester longtemps hors des écrans radars.

— Je vais l'appeler, promit Jane avant de raccrocher.

Elle se réjouit une fois de plus que sa propre existence soit aussi rangée. Ni larmes, ni drames, ni montagnes russes. Juste la certitude rassurante que son mari et sa fille l'attendaient chez eux, alors même que son entourage subissait les ravages de la passion : son père avait quitté sa mère pour une autre femme, et le mariage de Barry Frost avait sombré quelque temps auparavant. Plus aucun de ses proches ne se comportait selon son habitude, ni comme il l'aurait dû.

Suis-je la seule à avoir gardé la tête sur les épaules ? se demandait-elle tandis qu'elle composait le numéro de Maura.

Le répondeur se déclencha après la quatrième sonnerie : « Ici le Dr Isles. Je ne suis pas disponible pour le moment mais laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible. »

— Salut, toubib ! T'es passée où ? Rappelle-moi, d'accord ?

Ayant raccroché, Jane resta un moment à contempler son portable, songeant à toutes les raisons qui auraient pu empêcher Maura de prendre son appel. Absence de réseau. Batterie déchargée. A moins qu'elle n'ait simplement pris du bon temps dans le Wyoming, loin de Daniel Brophy et de son travail... Loin des relents de mort et de putréfaction.

— Tout va bien ? lui lança Frost.

— Ouais, répondit-elle. Enfin, je crois.

— A votre avis, qu'est-ce qui est arrivé à cette famille ? demanda Elaine d'une voix empâtée par le whiskey.

Ils s'étaient regroupés devant la cheminée, enroulés dans les couvertures qu'ils avaient trouvées dans les chambres glaciales à l'étage. Les restes de leur repas jonchaient le sol autour d'eux : porc et haricots en conserve, macaronis au fromage, biscuits salés et beurre de cacahuète, le tout arrosé d'un mauvais whiskey dont ils avaient déniché une bouteille au fond du garde-manger, derrière des sacs de sucre et de farine.

Maura avala une gorgée qui la brûla, songea à la mère de famille aux traits inexpressifs de la photo. Cette bouteille devait être son secret. Seule une femme aurait eu l'idée de la cacher à cet endroit. Son mari ne risquait pas de l'y découvrir – pas s'il considérait la cuisine comme une affaire purement féminine. Pour quelle raison cette malheureuse cherchait-elle la consolation dans la boisson, à l'insu des siens ?

— Moi, j'ai une explication à leur disparition, annonça Arlo.

Elaine se resservit du whiskey, qu'elle allongea à peine d'eau.

— On t'écoute, dit-elle.

— C'est l'heure du dîner. La femme mal sapée apporte les plats. Ils s'apprêtent à dire le bénédicité, ou un truc dans le genre, quand le père porte une main à sa poitrine et s'écrie : « Je crois que je fais une crise cardiaque ! » Alors ils grimpent tous dans la voiture et filent à l'hosto...

— Sans fermer la porte à clé ?

— Tu voudrais qu'on leur fauche quoi ? répliqua Arlo, désignant le mobilier sommaire. En plus, il n'y a aucun voleur à plusieurs kilomètres à la ronde... à part nous, acheva-t-il, levant son verre comme pour porter un toast.

— On dirait qu'ils sont partis depuis plusieurs jours. Qu'est-ce qui a pu les empêcher de rentrer ?

— L'état de la route, suggéra Maura.

Elle tira de son sac le journal qu'elle avait acheté à la station-service à peine quelques heures plus tôt (il lui semblait que ça faisait une éternité) et l'éta la devant la cheminée, en pleine lumière, pour permettre à ses compagnons de déchiffrer le titre qui lui avait sauté aux yeux quand elle avait réglé son achat à la caisse.

Après une semaine de températures inhabituellement douces pour la saison – en plusieurs endroits, le mercure a dépassé les 15 °C – on annonce le retour du froid, avec des chutes de neige qui pourraient atteindre dix centimètres dans la nuit de mardi à mercredi. Ces chutes devraient se renforcer en fin de semaine avec l'arrivée d'une nouvelle dépression.

— Peut-être sont-ils partis avant la tempête de mardi dernier, quand la route était encore praticable, avança Maura.

— Les températures étaient encore douces à ce moment, enchaîna Doug. Ça expliquerait qu'ils aient laissé les fenêtres ouvertes. Là-dessus, il a commencé à neiger... Qu'est-ce que je vous disais ? ajouta-t-il, désignant Maura. Aucun mystère ne résiste à l'esprit d'analyse du Dr Isles !

— Ça signifie qu'ils comptent revenir une fois la route dégagée, dit Arlo.

— Sauf s'ils changent d'avis entre-temps, objecta Elaine.

— Ils ont laissé leur porte et leurs fenêtres ouvertes. Ils vont sûrement revenir.

— Pour retrouver ça ? Ni électricité ni voisins... Aucune femme sensée ne voudrait vivre dans ces conditions ! Et en parlant des voisins, où sont-ils passés ?

— Je n'aime pas cet endroit, murmura Grace. A leur place, je ne reviendrais pas.

Les quatre adultes se tournèrent vers elle. Emmitouflée dans une couverture qui lui donnait un peu l'apparence d'une momie dans la pénombre, elle était restée à l'écart de la conversation jusque-là. Mais elle avait ôté ses écouteurs de ses oreilles et promenait des yeux hagards autour d'elle.

— J'ai regardé dans l'armoire des parents, poursuivit-elle. J'y ai trouvé seize ceintures en cuir pendues à des crochets. Seize, vous entendez ? Il y avait de la corde, aussi. Pourquoi garder un rouleau de corde dans sa chambre à coucher ?

Arlo eut un rire nerveux.

— Je pourrais avancer quelques raisons, mais tu es trop jeune pour les entendre, dit-il, ce qui lui valut une tape sur le bras de la part d'Elaine.

— L'homme qui vit ici, reprit Grace, scrutant les ombres tapies dans les recoins de la pièce. Je pense qu'il est méchant. Peut-être que sa femme et ses filles ont fui ? Ou alors, il les a tuées, ajouta-t-elle après un silence.

Maura frissonna. L'intervention de Grace avait jeté un froid que même le whiskey ne pouvait dissiper.

— Si on se raconte des histoires qui font peur, dit Arlo, empoignant la bouteille, on va avoir besoin d'un remontant !

— Je te trouve bien assez remonté comme ça ! lui lança Elaine.

— Qui d'autre a une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête ? Maura, tu dois en connaître des tas, non ? Avec ton boulot...

Maura jeta un coup d'œil vers Grace, qui s'était renfermée dans son silence. Si la situation la mettait mal à l'aise, elle devait sembler terrifiante à une gosse de treize ans.

— Je ne crois pas que ce soit vraiment le moment, répliqua-t-elle.

— Des histoires drôles, alors ? Les toubibs sont réputés pour leur humour de carabin.

Maura était consciente qu'Arlo cherchait seulement un dérivatif à l'obscurité et au froid, toutefois elle n'était pas d'humeur à rire.

— Crois-moi, affirma-t-elle, il n'y a rien de drôle dans ce que je fais.

Le silence retomba. S'étant rapprochée de la cheminée, Grace s'abîma dans la contemplation du feu.

— J'aurais préféré rester à l'hôtel, dit-elle. Je n'aime pas cette maison.

— Je partage ton avis, mon chou, acquiesça Elaine. Elle me file les jetons.

— Elle me plaît bien à moi, rétorqua Doug, toujours déterminé à voir l'existence du bon côté. Elle est solide et nous révèle beaucoup sur ceux qui l'habitent.

— Ils ont des goûts épouvantables en matière de déco, par exemple, se moqua Elaine.

— Sans parler de leurs goûts culinaires, ajouta Arlo, désignant la boîte de porc aux haricots vide.

— Ça ne t'a pas empêché de te goinfrer...

— L'instinct de survie, ma chère.

— Et t'as vu les fringues dans les armoires ?

— Attends, attends, dit Arlo, fermant les yeux et appliquant les extrémités de ses doigts contre ses tempes, tel un médium en pleine inspiration. Je capte quelque chose. Je vois...

— Des Américano-gothiques ! acheva Doug.

— Non, la famille de *La Petite Maison dans la prairie* ! renchérit Elaine.

Les trois amis éclatèrent de rire, stimulés par le whiskey et le plaisir de tourner en ridicule des malheureux qu'ils n'avaient jamais rencontrés. Maura resta sur la réserve.

— Et toi, lui demanda Elaine, qu'est-ce que tu vois ?

— A ton tour de jouer, insista Arlo.

Maura considéra les murs nus, à l'exception de l'affiche montrant l'homme au regard hypnotique. Ni rideaux ni bibelots. Les seuls livres

visibles étaient des manuels pratiques : *Comment réparer un moteur diesel, Les Bases de la plomberie, Soignez vous-même vos animaux domestiques...* Rien de féminin dans ce décor.

— C'est l'homme qui règne en maître dans cette maison, déclara-t-elle.

Les autres se taisaient, attendant qu'elle développe.

— Cette pièce est aménagée de façon purement fonctionnelle. Comme si la femme n'avait pas eu son mot à dire, qu'elle était invisible. La seule chose qui lui permettait d'échapper à sa condition, c'était cette bouteille de whiskey.

Soudain elle songea à Daniel et sa vue se brouilla. Elle aussi était soumise, prisonnière d'une relation qu'elle ne parvenait pas à rompre. A sa manière, elle vivait recluse au fond d'une vallée. Elle battit des paupières afin de chasser les larmes et remarqua que ses compagnons avaient tous les yeux fixés sur elle.

— Ouah ! fit Arlo à mi-voix. J'ignorais que tu étais également psy.

— Tu m'as demandé ce que je ressentais.

Maura vida son verre et le reposa brutalement avant d'annoncer :

— Je suis fatiguée. Je voudrais dormir.

— On a tous besoin de sommeil, approuva Doug. Je vais veiller un moment afin d'entretenir le feu. Il va falloir se relayer si on ne veut pas qu'il s'éteigne.

— Je prends le quart suivant, proposa Elaine. Réveille-moi quand ce sera l'heure.

Elle se pelotonna sur le tapis. Le plancher gémit tandis qu'ils cherchaient tous une position aussi confortable que possible. Il faisait toujours froid malgré le feu, et Maura avait gardé sa parka sous sa couverture. Ils avaient descendu les oreillers qu'ils avaient trouvés dans les chambres. Le sien sentait la sueur et l'after-shave.

Le visage enfoui dans cette odeur masculine, elle ne tarda pas à s'endormir. Elle rêva qu'un homme brun au regard dur comme la pierre se penchait au-dessus d'elle et l'observait d'un air menaçant. Paralysée par le sommeil, elle était incapable de se défendre. Elle s'éveilla en sursaut, le cœur battant, et scruta la pénombre sans distinguer aucune présence.

Sa couverture avait glissé, et il régnait un froid glacial dans la pièce. Elle constata qu'il ne restait que des braises dans la cheminée. Le dos appuyé au mur, le menton sur la poitrine, Arlo ronflait.

Maura se leva, frissonnante et courbaturée, et plaça une nouvelle bûche dans l'âtre. Bientôt, des flammes s'élevèrent en crépitant, diffusant une agréable chaleur. Elle lança un regard méprisant à Arlo, qui n'avait pas bougé. On ne pouvait même pas compter sur lui pour entretenir un feu... Elle était fatiguée de ses plaisanteries, des jérémiades de Grace, et l'optimisme inaltérable de Doug l'exaspérait.

Quant à Elaine... Elle ignorait pourquoi, mais elle se sentait mal à l'aise avec elle. Elle revit l'expression de la compagne d'Arlo quand Doug l'avait serrée dans ses bras, sur la route. De toute évidence, Elaine la considérait comme une intruse qui venait troubler l'harmonie de leur petit groupe.

Ayant ranimé le feu, elle jeta un coup d'œil à sa montre, qui indiquait 4 heures. Elle était censée prendre bientôt son tour de garde, aussi décida-t-elle de rester éveillée. En se relevant, elle remarqua un reflet sur le sol, à la limite de la zone éclairée par la cheminée. Elle aperçut d'abord des gouttelettes, puis une traîne scintillante qui s'étirait jusqu'à la porte. Quelqu'un avait ouvert celle-ci, laissant entrer une rafale de neige. En approchant, elle distingua une empreinte de pas dans la mince couche poudreuse.

Elle fit volte-face et compta ses compagnons endormis. Aucun ne manquait à l'appel.

Ils n'avaient pas pris la peine de verrouiller la porte avant de se coucher. De qui auraient-ils pu vouloir se protéger ?

Elle poussa le verrou et se dirigea vers la fenêtre. La pièce commençait à se réchauffer, toutefois elle grelottait sous sa couverture. Le vent gémissait dans la cheminée, la neige ruisselait sur la vitre. Il faisait trop sombre pour discerner quelque chose dehors. En revanche, sa silhouette éclairée à contre-jour était parfaitement visible pour un observateur extérieur.

Elle s'éloigna de la fenêtre et retourna s'asseoir sur le tapis. La neige devant la porte avait commencé à fondre, effaçant la marque de pas. Peut-être un coup de vent avait-il ouvert la porte durant la nuit et l'un d'eux s'était-il levé pour la fermer, laissant l'empreinte de sa semelle – à moins qu'il n'ait voulu s'enquérir du temps ou assouvir un besoin naturel. Parfaitement réveillée à présent, elle regarda l'obscurité céder peu à peu la place au gris de l'aube.

Quand elle se leva de nouveau pour alimenter le feu, elle constata qu'ils n'avaient presque plus de bois. Il y avait d'autres bûches dans l'appentis attenant à la maison, mais elles étaient probablement humides. Quelqu'un allait devoir en rentrer une provision pour leur laisser le temps de sécher. Elle considéra ses compagnons toujours endormis et poussa un soupir résigné.

Ayant enfilé ses bottes et ses gants et enroulé plusieurs fois son écharpe autour de son visage, elle sortit et tira la porte derrière elle. Une bise coupante la saisit sur le seuil. La balancelle faisait entendre des grincements de protestation. Elle n'aperçut aucune autre empreinte dans la neige, mais s'il y en avait eu, le vent les avait certainement effacées. Le thermomètre fixé au mur extérieur indiquait -10 °C, mais la température ressentie était beaucoup plus basse.

L'escalier du perron disparaissait sous la neige. Quand elle posa le

pied sur ce qu'elle croyait être la première marche, elle glissa et tomba en arrière. La douleur remonta le long de sa colonne vertébrale et explosa sous son crâne. Sonnée, elle resta un moment assise à cligner des yeux. Le paysage était d'un blanc presque aveuglant sous le soleil matinal. Comme le vent lui soufflait un peu de neige poudreuse au visage, elle éternua, aggravant son mal de tête.

Enfin, elle se releva et brossa son pantalon. Un tapis immaculé se déroulait entre les deux rangées de maisons, l'invitant à fouler sa surface parfaitement lisse et égale. Elle résista à la tentation et tourna l'angle de la maison, pataugeant dans la neige jusqu'aux genoux. Ayant atteint l'appentis, elle voulut cueillir une bûche au sommet de la pile, mais le froid l'avait collée aux autres. Elle prit appui contre le tas de bois, tira de toutes ses forces. L'écorce gelée céda brusquement. Maura partit en arrière, trébucha sur une aspérité et s'étala de tout son long.

Deux chutes en à peine dix minutes. La journée commençait mal !

En plus du mal de tête, elle se sentait à la fois affamée et barbouillée à cause du whiskey qu'elle avait bu la veille. La perspective d'une nouvelle ration de porc aux haricots n'améliora pas son état. Elle se releva avec difficulté et se mit à chercher la bûche qui lui avait échappé. Comme elle donnait des coups de pied autour d'elle, sa botte rencontra un obstacle. En creusant la neige de ses mains, elle mit au jour une forme allongée – pas la bûche, mais quelque chose de plus gros, qui adhérait au sol. C'était ça qui avait causé sa chute.

Elle acheva de dégager sa découverte et s'immobilisa, choquée. Puis elle se releva d'un bond et battit en retraite vers la maison.

— Ils ont dû le laisser dehors, et il est mort de froid, supposa Elaine.

Rangés en cercle autour du chien comme autour d'une tombe, ils subissaient les assauts du vent glacial. Doug avait agrandi le trou à l'aide d'une pelle, achevant de dégager le berger allemand à la robe scintillante de givre.

— Qui laisserait un animal dehors par ce temps ? objecta Arlo. Quelle cruauté !

Maura s'accroupit près du chien et appliqua une main gantée sur son flanc. Il était aussi dur que la pierre.

— Je ne vois aucune blessure, remarqua-t-elle. Avec ça, il avait l'air bien nourri et portait un collier, ajouta-t-elle, désignant une plaque métallique sur laquelle était gravé un nom : *LUCKY*. Ce n'était pas un chien errant.

— Peut-être s'est-il faulé hors de la maison et ses maîtres ne l'ont-ils pas retrouvé à temps, avança Doug.

Grace leva vers son père un regard plein de tristesse.

— Et ils n'ont pas insisté ? demanda-t-elle.

— Il se peut qu'ils aient dû partir en urgence.

— Quand même...

— Chérie, tu ignores ce qui s'est passé ici.

— Tu vas l'enterrer, dis ?

— Grace, c'est juste un chien...

— On ne peut pas le laisser comme ça !

— D'accord, soupira Doug. Je vais m'en occuper, promis. Pendant ce temps, tu ferais bien de rentrer et de veiller sur le feu.

— Tu as vraiment l'intention d'enterrer ce clébard ? demanda Elaine quand Grace eut disparu à l'intérieur de la maison. Le sol est gelé !

— Tu l'as vue : elle est bouleversée.

— Elle n'est pas la seule, glissa Arlo.

— Je vais seulement le recouvrir. Avec cette épaisseur de neige, elle ne s'apercevra de rien.

— Rentrons, proposa Elaine. Il fait un froid de loup.

— Quelque chose m'échappe, dit Maura, toujours accroupie. Les chiens ne sont pas idiots, surtout les bergers allemands. Celui-ci était bien nourri, avec un poil épais...

S'étant relevée, elle promena son regard sur le paysage, clignant

les yeux à cause de la luminosité.

— Ce mur est exposé au nord, reprit-elle. Comment se fait-il qu'il soit venu mourir ici ?

— Tu aurais préféré qu'il fasse ça au sud ? persifla Elaine.

— Maura a raison, la rabroua Doug.

— Je ne vous suis pas, marmonna Elaine, visiblement dépitée par leur manque d'empressement à l'accompagner à l'intérieur.

— L'instinct des chiens leur dit comment se protéger du froid, expliqua patiemment Doug. Celui-ci aurait pu s'enfouir dans la neige, se réfugier sous la véranda ou chercher un endroit mieux abrité du vent. Mais non, il est resté là, jusqu'au moment où il s'est écroulé.

Ils gardèrent le silence. Une bourrasque s'engouffra entre les maisons en sifflant, soulevant un tourbillon de neige poudreuse. Maura considéra les congères qui moutonnaient autour d'eux telles d'immenses vagues blanches, et elle se demanda quels autres secrets elles dissimulaient.

— On devrait peut-être jeter un coup d'œil aux autres maisons, dit Doug.

Ils se dirigèrent vers la maison voisine, Doug leur traçant un sentier dans la neige, comme toujours, et les autres le suivant à la queue leu leu. La véranda était identique à celle de la maison où ils avaient passé la nuit, jusqu'à la balancelle.

— Vous croyez qu'on leur a fait un prix de gros ? demanda Arlo. Genre : « Une balancelle offerte pour onze achetées » ?

Maura songea à la mère de famille aux yeux éteints de la photo et imagina des dizaines de femmes similaires se balançant machinalement, telles des poupées mécaniques. Une troupe de clones pâles et muets, habitant des clones de maisons.

— Celle-ci aussi est restée ouverte, annonça Doug.

Juste derrière la porte, une chaise renversée leur barrait le chemin. Ils s'arrêtèrent sur le seuil, décontenancés. Puis Doug releva la chaise.

— Bizarre, commenta-t-il.

— Regardez, dit Arlo, se dirigeant vers une affiche encadrée. Le même type qu'à côté !

Un rayon de soleil éclairait en plein le visage de l'homme, comme si Dieu lui manifestait Son approbation. En étudiant le portrait, Maura remarqua des détails qui lui avaient échappé jusque-là : le champ de blé doré à l'arrière-plan, la chemise blanche de l'homme, dont les manches retroussées suggéraient que l'artiste l'avait dépeint en plein labeur, ses yeux d'un noir de jais qui semblaient contempler une lointaine éternité...

— « Et il rassemblera les justes », lut Arlo sur une plaque fixée au cadre. C'est qui, ce rigolo ? Et pourquoi tout le monde ici a-t-il accroché son portrait au mur ?

Maura repéra un épais volume relié en cuir ouvert sur une table basse. Elle le referma et déchiffra le titre doré en relief sur la couverture :

PAROLES DE SAGESSE
Les Enseignements de notre prophète

— Je crois qu'il s'agit d'une communauté religieuse, dit-elle. Et cet homme doit être leur chef spirituel.

— Ça expliquerait l'absence d'électricité et la simplicité de leur mode de vie, remarqua Doug.

— Des amish dans le Wyoming ? s'étonna Arlo.

— Beaucoup aspirent à une existence plus authentique, et cette vallée leur offre de nombreux avantages : la possibilité de produire soi-même sa nourriture, de s'isoler du reste du monde. Ici, pas de télé, pas de tentations extérieures...

— Si l'électricité et les douches chaudes sont l'œuvre du démon, je signe tout de suite pour l'enfer ! plaisanta Elaine.

— Voyons le reste de la maison, proposa Arlo.

La cuisine était le fidèle reflet de celle de la maison voisine, avec ses placards en pin, sa cuisinière à bois et sa pompe manuelle. La fenêtre en était également ouverte, mais un store avait empêché la neige d'entrer, hormis quelques mottes scintillantes. Comme Elaine traversait la pièce afin de la fermer, elle poussa un cri horrifié.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Doug.

— Là ! souffla-t-elle, indiquant l'évier.

Maura s'approcha et aperçut un grand couteau à la lame tachée de sang. Le fond de la cuve était également constellé de sang gelé.

— Des lapins, dit-elle, montrant deux petits corps enveloppés de fourrure grise et un saladier rempli de pommes de terre pelées. Quelqu'un s'apprêtait à les cuisiner.

— Bien joué, Salinger ! se moqua Arlo. C'est malin de nous coller une frousse pareille pour des préparatifs de dîner...

Elaine resta en arrière, comme si elle redoutait que les lapins ne sautent hors de l'évier pour se jeter sur elle.

— Où est passée la cuisinière ? demanda-t-elle. Elle s'apprêtait à dépouiller des lapins. Qu'est-ce qui a pu la pousser à partir en laissant tout en plan ? Si l'un de vous a une explication logique, je prends !

— Peut-être qu'ils sont tous morts, fit une petite voix derrière eux.

Grace se tenait dans l'encadrement de la porte, et elle semblait frigorifiée. Aucun d'eux ne l'avait entendue entrer.

Elle poursuivit :

— Ils sont morts et la neige les a recouverts, comme le chien.
C'est pour ça qu'on ne les voit pas.

— Chérie, tu devrais retourner à côté, lui conseilla Doug.

— Je ne veux pas rester seule.

— Elaine, tu veux bien la raccompagner ?

— Et vous ? interrogea Elaine. Vous allez faire quoi ?

— Raccompagne Grace, ok ?

Il avait parlé d'un ton brusque. Elaine se raidit imperceptiblement.

— C'est bon, dit-elle. Je ferai ce que tu me demandes... comme toujours.

Elle prit Grace par la main et l'entraîna hors de la pièce.

— Ouf ! soupira Doug. Cette histoire devient de plus en plus dingue.

— Et si Grace avait raison ? avança Arlo.

— Tu ne vas pas t'y mettre !

— Dieu sait ce qui se cache sous toute cette neige...

— La ferme, Arlo ! ordonna Doug en se tournant vers la porte du garage.

— « La ferme, Arlo ! » Ma parole, c'est la dernière phrase à la mode !

Doug reprit :

— On va visiter toutes les maisons, l'une après l'autre, pour voir si elles contiennent quoi que ce soit d'utile : émetteur radio, groupe électrogène...

Il s'immobilisa sur le seuil du garage.

— Je crois que j'ai trouvé un moyen de nous sortir d'ici, annonça-t-il.

Ses deux compagnons s'avancèrent à leur tour et découvrirent une Jeep Cherokee.

Doug se précipita vers la portière du conducteur et poussa un cri de triomphe.

— La clé est sur le contact !

— Et là, dit Maura en indiquant une étagère, on dirait des chaînes...

— Si on arrive à conduire ce joujou jusqu'à la route, on pourra peut-être rejoindre la vallée.

— Pourquoi ils ne l'ont pas fait ? demanda Arlo, regardant la Jeep comme si elle n'avait pas sa place dans cet endroit. Les gens qui habitent cette maison, ceux qui s'apprêtaient à manger du lapin au dîner... Pourquoi ont-ils laissé leur voiture ici ?

— Ils en ont probablement une autre.

— Ce garage ne peut contenir qu'un véhicule, Doug.

— Peut-être sont-ils partis avec leurs voisins. On n'a pas trouvé de voiture dans leur garage.

— Tout ça, ce sont des suppositions. Ce que je vois, moi, c'est une maison abandonnée avec une Jeep neuve dans le garage, des lapins morts dans l'évier, et personne nulle part. Où sont passés ces gens ?

— On s'en fout ! Tout ce qui importe, c'est qu'on se tire d'ici. Alors, au travail. Essayons de trouver des pelles dans les autres garages, et une pince assez solide pour couper la chaîne à l'entrée du chemin...

Doug se pencha et souleva la porte coulissante du garage. Succédant à la pénombre, l'éclat du soleil sur la neige les aveugla momentanément.

— Si vous dégotez quoi que ce soit d'utile, ajouta Doug, prenez-le. On dédommagera les propriétaires plus tard.

Arlo remonta son écharpe devant son visage et se dirigea vers la maison d'en face tandis que ses compagnons gagnaient la suivante dans la rangée. Doug dut creuser la neige pour dégager la poignée de la porte du garage, qui s'ouvrit avec un grincement strident.

Ils restèrent pétrifiés sur le seuil : un pick-up était garé à l'intérieur.

— Hé ! leur lança Arlo, de l'autre côté de l'allée. Ici aussi, il y a une bagnole !

— C'est quoi, cette histoire de dingues ? marmonna Doug.

Il courut vers la maison voisine, pataugeant dans la neige jusqu'aux genoux, ouvrit le garage et jeta un bref coup d'œil à l'intérieur avant de passer à la suivante.

— Encore une autre ! leur cria Arlo.

Soudain une rafale de neige déferla sur eux avec la puissance d'un attelage de chevaux blancs au galop. Maura ferma les yeux juste comme le nuage scintillant l'enveloppait, lui criblant le visage de coups d'épingle. Puis le vent retomba, et un silence surnaturel succéda à ses gémissements. La jeune femme rouvrit les yeux et vit une rangée de portes béantes.

Chaque garage abritait un véhicule.

— Je n'ai aucune explication. Tout ce qui m'importe pour le moment, c'est de nous tirer d'ici.

Doug, armé d'une pelle, dégageait la neige à l'arrière de la Jeep afin de pouvoir monter les chaînes sur les pneus.

— Tu te fiches complètement de ce qui a pu arriver à ces gens ?

— Arlo, ce n'est pas le moment de nous disperser !

Doug se redressa, le visage rougi par l'effort, et leva les yeux vers le ciel avant d'ajouter :

— Je veux atteindre la route avant la nuit.

Maura et Arlo, qui l'aidaient à déblayer la neige, firent une pause. Leur haleine formait un écran devant leur visage. Maura chercha du regard le chemin qui serpentait à travers la vallée. Il était encombré de congères, et même s'ils parvenaient à rejoindre la route principale, ils devraient encore rouler une cinquantaine de kilomètres jusqu'au pied de la montagne, en courant le risque de s'égarer de nouveau.

— On peut aussi rester ici, suggéra-t-elle.

Doug eut un grognement dédaigneux.

— Et attendre qu'on vienne nous secourir ? Pas question !

— J'étais censée regagner Boston ce soir. En ne me voyant pas, mes amis, mes collègues comprendront qu'il m'est arrivé quelque chose et ils entameront des recherches...

— Tu as dit que personne ne savait que tu étais partie avec nous.

— En effet, mais on va me chercher. Ici, on est à l'abri et on a assez de provisions pour tenir un siège. Pourquoi nous mettre en danger ?

Doug devint encore plus rouge.

— Maura, c'est moi qui nous ai fourrés dans ce pétrin, c'est à moi de nous en sortir. Aie un peu confiance en moi.

— J'ai confiance en toi, Doug. Simplement, je faisais remarquer qu'une autre possibilité s'offrait à nous...

— C'est-à-dire, poireauter ici jusqu'à Dieu sait quand ?

— Au moins, on est en sécurité.

— Vraiment ?

La question venait d'Arlo. Il promena son regard sur les maisons désertes qui les entouraient et frissonna.

— Même si je suis le seul à m'en soucier, reprit-il, il s'est passé quelque chose d'horrible ici, et rien ne prouve que ce soit terminé. Je vote pour qu'on se tire le plus vite possible.

— Moi aussi, fit la voix de Grace.

Doug se tourna vers Elaine.

— Et toi ?

— A toi de décider, Doug. Je te fais confiance.

Maura songea que c'était précisément leur confiance en Doug qui les avait mis dans cette situation, mais elle garda ses réflexions pour elle. Elle était en minorité, et rien de ce qu'elle pourrait dire ne les ferait changer d'avis. Peut-être avaient-ils raison, après tout. Cet endroit avait été le théâtre d'événements graves ; l'atmosphère en était encore imprégnée.

D'un geste résolu, elle planta sa pelle dans la neige.

En unissant leurs forces, il ne leur fallut que quelques minutes pour déblayer l'arrière de la Jeep. Doug traîna les chaînes jusqu'aux roues arrière et les étala sur le sol.

— Elles ne sont pas de la première jeunesse, observa Arlo.

— On n'en a pas d'autres, lui rétorqua Doug.

— Les maillons sont rongés par la rouille. Ça m'étonnerait qu'ils tiennent longtemps.

— Il faudra qu'ils résistent jusqu'à la station.

Doug monta à bord de la Jeep et tourna la clé de contact. Le moteur démarra au quart de tour.

Il sourit à ses compagnons.

— C'est parti ! Les filles, vous voulez bien rassembler des provisions et tout ce dont on pourrait avoir besoin sur la route ? Arlo et moi, on s'occupe des chaînes.

Quand Maura revint, des couvertures plein les bras, les chaînes étaient en place, Doug avait sorti la Jeep du garage et lui avait fait faire demi-tour dans l'allée.

Ils chargèrent un stock de nourriture, des pelles ainsi qu'un coupe-boulons à l'intérieur avant de s'entasser sur les banquettes. Là, ils respectèrent une minute de silence, comme s'ils priaient pour le succès de leur entreprise.

Doug enclencha la première. Dans un cliquetis de chaînes, la voiture se mit en mouvement et commença à tracer un chemin dans la neige.

— Bon sang, s'exclama Doug, on dirait bien que ça va marcher !

Maura perçut une note d'étonnement dans sa voix. Apparemment, même lui avait douté de leurs chances de réussite.

Il était un peu plus de midi quand ils laissèrent les maisons derrière eux et s'engagèrent sur la route privée qu'ils avaient parcourue à pied la veille. La neige fraîche avait recouvert leurs empreintes et effacé les bas-côtés. Malgré les difficultés du chemin, la Jeep poursuivait son ascension d'une allure régulière. Assis à l'arrière, Arlo murmurait inlassablement le même mot dans une exhortation

rythmée par le choc des chaînes et le frottement de la neige sur le châssis :

— Allez, allez, allez...

Elaine et Grace se joignirent à lui, répétant à l'unisson :

— Allez, allez, allez...

Bientôt des rires se mêlèrent à leur litanie : ils se trouvaient presque à la moitié du chemin. Plus ils avançaient et plus la pente augmentait, plus les virages se resserraient.

— Allez, allez, allez...

Maura se surprit à répéter leur refrain, quoique en pensée, et à espérer. Oui, ils allaient échapper à cette maudite vallée, rejoindre la route principale et rouler jusqu'à Jackson, accompagnés par les claquements des chaînes. Plus tard, quand tout serait terminé, ils s'attireraient un franc succès dans les dîners et les soirées, comme l'avait prédit Doug, en racontant leur mésaventure dans l'étrange village appelé le Royaume des Cieux...

Soudain la Jeep fit une embardée et s'arrêta net. Sa ceinture empêcha Maura d'être projetée en avant.

— Rien de grave, assura Doug. Je vais reculer...

Il enclencha la marche arrière et enfonça l'accélérateur. Le moteur geignit mais la Jeep ne bougea pas.

— Pourquoi ai-je une impression de déjà-vu ? murmura Arlo.

— Sauf que cette fois on a des pelles !

Doug sauta de la voiture et examina le pare-chocs avant.

— On a heurté une congère, expliqua-t-il. On devrait pouvoir se dégager en creusant. Au boulot, tout le monde !

— Ça aussi, je l'ai déjà entendu, marmonna Arlo en empoignant une pelle.

Tandis qu'ils commençaient à creuser, Maura se fit la réflexion que Doug avait sous-estimé la gravité de la situation. La Jeep était sortie du chemin et ses roues arrière ne touchaient plus le sol. Une fois l'avant dégagé, Doug fit une nouvelle tentative pour la redémarrer mais ses roues patinèrent sur la glace.

Il descendit de nouveau et considéra les roues arrière d'un air dépité.

— Maura, prends le volant, dit-il. Je vais pousser avec Arlo.

— Pas jusqu'à Jackson, quand même ? s'inquiéta Arlo.

— Tu as une meilleure idée ?

— Si ça se reproduit trop souvent, on n'a aucune chance d'arriver avant la nuit.

— Tu proposes quoi, alors ?

— Je disais juste...

— Tu veux retourner dans cette baraque et attendre qu'on vienne te secourir, bien assis sur tes deux fesses ?

— Relax, vieux ! Je n'appelle pas à la mutinerie...

— Tu devrais. Tu saurais ce que c'est que d'assumer des responsabilités.

— Hé ! Je ne t'ai jamais demandé...

— Ta passivité ne m'a pas laissé le choix. Ça a toujours été comme ça, moi prenant les décisions et toi me critiquant dans mon dos. Je n'ai pas raison ?

Doug s'était tourné vers Elaine, la prenant à témoin.

— Pourquoi lui demander son avis ? reprit Arlo. On sait tous ce qu'elle va répondre, non ?

— Ça veut dire quoi, ça ? lui lança Elaine, sur la défensive.

— « Tout ce que tu veux, Doug », minauda Arlo. « C'est toi qui décides, Doug. »

— Va te faire foutre, connard ! s'emporta Elaine.

— Et toi, va te faire foutre par Doug !

Un silence choqué suivit cette explosion de fureur. Ils restèrent un moment à s'observer. Le vent soulevait la neige et leur cinglait le visage.

— Je prends le volant, annonça Maura avant de se glisser à la place du conducteur.

Ces trois-là avaient une longue histoire commune ; leurs querelles ne la concernaient pas. Le hasard seul avait voulu qu'elle assiste à un psychodrame qui datait de bien avant leur rencontre.

Quand Doug parla enfin, sa voix ne trahissait aucune émotion :

— Arlo, viens m'aider à pousser. Sans ça, on n'en sortira jamais.

Dans un silence maussade, les deux hommes se placèrent derrière la Jeep, Arlo à droite et Doug à gauche. Sans l'expression mortifiée d'Elaine, Maura aurait pu douter de la réalité de la scène à laquelle elle venait d'assister.

— Envoie les gaz, Maura ! lui cria Doug.

Elle enclencha la première, pressa légèrement l'accélérateur. Les roues geignirent, les chaînes mal ajustées frappèrent le châssis ; la voiture avança de quelques centimètres, mue par la seule force des deux hommes.

— Ça a bougé ! Surtout, ne t'arrête pas ! ordonna Doug.

La Jeep pencha vers l'avant, puis vers l'arrière, sous l'effet de la gravité.

— Plus fort !

Maura aperçut le visage écarlate d'Arlo dans le rétroviseur. L'effort qu'il venait de fournir semblait l'avoir épuisé.

Elle pressa un peu plus l'accélérateur. Le moteur rugit, les roues se mirent à tourner de plus en plus vite, le vacarme des chaînes devint assourdissant. La Jeep eut un soubresaut, et Maura perçut un choc sourd, comme si elle avait heurté une souche.

Puis des cris éclatèrent.

— Arrête le moteur ! hurla Elaine, frappant sa vitre avec les poings. Pour l'amour du ciel, arrête !

Maura s'exécuta.

Les cris, tellement stridents qu'ils n'avaient presque plus rien d'humain, provenaient de Grace. Maura se retourna vers elle sans voir la cause de sa terreur. Les mains plaquées sur les joues, l'adolescente fermait les yeux en plissant les paupières, cherchant à se protéger d'un spectacle insoutenable.

Maura sauta de la voiture. Du sang éclaboussait la neige, y traçant des sillons d'un rouge vif.

— Tiens-le ! ordonna Doug à Elaine. Nom de Dieu, empêche-le de bouger !

Les cris de Grace cédèrent la place à des sanglots étouffés.

Maura courut vers l'arrière de la Jeep. De la fumée s'élevait de la neige rougie. Agenouillés près de la roue droite, Doug et Elaine lui cachaient la source de ce bain de sang. En se penchant par-dessus l'épaule de Doug, elle vit Arlo, étendu sur le dos, sa parka et son pantalon détrempés. Elaine lui plaquait les épaules au sol tandis que Doug lui pressait fortement l'aine avec ses mains glissantes. Son regard s'arrêta alors sur la jambe d'Arlo – ou ce qu'il en restait – et elle recula, prise de nausée.

— Vite, un garrot ! hurla Doug.

D'un geste vif, Maura détacha sa ceinture. Elle se laissa tomber à genoux, sentit la neige fondue imprégner son pantalon. Malgré les efforts de Doug, le sang jaillissait à flots. Une traînée écarlate se répandit sur la manche de sa parka blanche quand elle glissa la ceinture sous la cuisse d'Arlo, fit une boucle et serra. Aussitôt, le débit ralentit. Doug relâcha alors la pression qu'il exerçait sur l'artère et se redressa pour considérer la gravité de la blessure. Un os dépassait des chairs déchirées. La jambe était complètement disloquée, le pied et le genou pointant dans des directions opposées.

— Arlo ? dit Elaine. Arlo ?

Elle le secoua sans qu'il réagisse.

Doug palpa la carotide de son ami et annonça :

— Je sens un pouls. Et il respire toujours. Il est juste évanoui.

Elaine se releva, s'éloigna en titubant, et ils l'entendirent vomir.

Doug regarda ses mains. Avec un frisson, il ramassa une poignée de neige et les frotta frénétiquement, comme pour se laver de l'horreur de la situation.

— Les chaînes, marmonna-t-il. L'une d'elles a dû se détacher, s'accrocher à son pantalon et s'enrouler autour de l'essieu, entraînant sa jambe...

Il poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot.

— Cette foutue chaîne a pété l'essieu... On n'arrivera pas à sortir cette bagnole de là.

— Doug, lui souffla Maura, il faut ramener Arlo.

Il tourna vers elle un visage hagard.

— A la maison ? Il faut l'opérer d'urgence, oui !

— Il est en état de choc hémorragique. On ne peut pas le laisser là, exposé au froid.

Elle regarda autour d'elle. Grace leur tournait le dos, assise à l'écart dans une position fœtale. Accroupie dans la neige, Elaine paraissait incapable de se relever. Ni l'une ni l'autre ne leur seraient d'aucune aide.

— Reste près de lui, dit-elle à Doug. Je reviens.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— J'ai vu un traîneau dans un garage. On pourra transporter Arlo dessus.

Elle partit en courant vers le village, dérapant dans les ornières que la Jeep avait creusées dans la neige. Elle était soulagée de laisser derrière elle cette boucherie et ses compagnons choqués, soulagée de pouvoir se concentrer sur une tâche concrète qui exigeait seulement de la rapidité et de la force physique. Elle redoutait le moment où, de retour dans la maison, ils devraient affronter la réalité de la blessure d'Arlo.

Bon Dieu, dans quelle maison avait-elle vu ce fichu traîneau ?

Elle finit par le retrouver, pendu à un râtelier entre une échelle et un assortiment d'outils. L'homme qui régnait sur ce garage avait le sens du rangement. Elle l'imagina fixant le râtelier au mur à coups de marteau et accrochant ses outils hors de portée de main de ses enfants. Le traîneau, fait en bouleau, ne portait pas de marque de fabricant. Il avait été conçu avec soin, ses patins poncés au papier de verre et graissés en prévision de l'hiver. Maura enregistra machinalement ces détails. L'adrénaline aiguisait sa vision et ses réflexes. Elle promena son regard autour du garage, arrêta son choix sur des bâtons de ski, une corde, un canif et un rouleau de ruban adhésif renforcé.

Le traîneau était lourd. Elle peina pour le tirer jusqu'au sommet de la côte, mais elle aimait mieux ça que de rester à se morfondre auprès d'un ami affreusement blessé. Elle se demandait si Arlo serait encore en vie à son retour quand une petite voix intérieure lui souffla : Il vaudrait mieux qu'il meure. Pour cruelle et choquante qu'elle fût, cette pensée n'en était pas moins cohérente.

Elle tira de plus belle, luttant de toutes ses forces contre la fatigue. Les mains crispées autour de la corde, elle négocia une série de virages en épingle à cheveux, dépassa des pins dont les branches alourdies par la neige lui cachaient le chemin. Il lui semblait qu'elle aurait déjà dû rejoindre ses compagnons, pourtant les traces des roues

de la Jeep s'étiraient toujours à perte de vue et elle distinguait ses propres empreintes.

Soudain un cri lui parvint à travers les arbres ; un hurlement de douleur qui s'acheva sur un sanglot. Non seulement Arlo vivait toujours, mais il avait repris connaissance.

Le chemin fit un nouveau détour, et elle aperçut enfin la voiture. Grace avait les mains plaquées sur les oreilles pour ne pas entendre les plaintes du blessé. Tassée contre la Jeep, Elaine se pliait en deux comme si c'était elle qui souffrait. Doug releva alors la tête et un intense soulagement se peignit sur ses traits à la vue de Maura.

— Tu as rapporté de quoi l'attacher sur le traîneau ?

— J'ai trouvé de la corde et du ruban adhésif.

Elle rangea le traîneau à côté d'Arlo, qui gémissait faiblement.

— Je le prends par les épaules et toi par la taille, dit Doug.

— Il faut d'abord lui poser une attelle. C'est pour ça que j'ai apporté les bâtons de ski.

— Une attelle ? Maura, tu as vu l'état de sa jambe ?

— Justement. On ne peut pas la laisser balloter tout le long du chemin.

Doug posa les yeux sur la blessure d'Arlo mais ne bougea pas. De toute évidence, il répugnait à y toucher.

Maura partageait son hésitation. Ils étaient tous deux habitués à inciser des abdomens et scier des calottes crâniennes. Mais la chair vivante saignait et ressentait la douleur, elle.

A peine l'eut-elle effleuré qu'Arlo recommença à hurler :

— Arrête ! Pitié, non !

Tandis que Doug l'empêchait de se débattre, Maura cala sa jambe avec des couvertures pliées, dissimulant les os fracturés, les ligaments arrachés et les chairs dénudées qui viraient déjà au violet à cause du froid. Elle fabriqua ensuite une attelle à l'aide des bâtons de ski. Quand elle eut terminé, Arlo pleurait en silence. Il n'opposa aucune résistance quand ils le firent glisser sur le traîneau et l'immobilisèrent avec le ruban adhésif. Après toutes les épreuves qu'ils lui avaient fait subir, il avait le teint cireux.

Doug empoigna la corde et ils rebroussèrent chemin en direction de la vallée et du village abandonné.

Quand ils le ramenèrent à l'intérieur de la maison, Arlo avait de nouveau perdu connaissance. C'était préférable, compte tenu de ce qu'ils s'apprêtaient à faire. A l'aide du canif et d'une paire de ciseaux, Doug et Maura découpèrent ce qui restait de ses vêtements. Une âcre odeur d'urine les saisit à la gorge. Laissant le garrot en place, ils ôtèrent avec soin jusqu'au dernier lambeau d'étoffe sanglant, exposant ses parties génitales.

Jugeant que ce n'était pas un spectacle pour une ado, Doug se tourna vers sa fille.

— Grace, il nous faudrait davantage de bois pour le feu. Va en chercher. Grace !

Brusquement tirée de sa stupeur, Grace acquiesça machinalement et sortit. Un courant d'air glacé pénétra dans la maison pendant qu'elle refermait la porte derrière elle.

Doug reporta son attention sur le blessé.

— Bon Dieu, murmura-t-il. On commence par où ?

Maura ne sut quoi répondre. Il ne restait rien de la jambe d'Arlo, juste un amas de cartilages déformés et de muscles déchirés. La cheville avait subi une rotation de presque cent quatre-vingts degrés, mais le pied, quoique bleu, était bizarrement intact. On aurait pu le croire en plastique sans l'épaisse couche calleuse qui couvrait le talon. Le garrot avait coupé la circulation sanguine ; Maura n'eut pas besoin de le toucher pour savoir que le pied était froid et sans pouls.

— Il va perdre sa jambe si on ne desserre pas le garrot, déclara Doug, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Mais il va recommencer à saigner, non ? demanda Elaine.

Réfugiée à une extrémité de la pièce, elle évitait de regarder dans leur direction.

— Il voudrait qu'on sauve sa jambe, Elaine.

— Si vous enlevez le garrot, comment comptez-vous lui éviter de se vider de son sang ?

— On va ligaturer l'artère.

— C'est-à-dire ?

— On va l'isoler et la serrer au moyen d'un lien. Ça bloquera partiellement le flux sanguin, mais la circulation collatérale devrait garder les tissus vivants. Il va nous falloir des instruments. Des pincettes, un couteau aiguisé... Et du fil... On devrait pouvoir trouver une trousse de couture dans cette maison...

— Il a probablement de nombreux vaisseaux rompus, objecta Maura. On ne pourra pas les isoler et les ligaturer tous... Pas sans anesthésie.

— Alors, autant l'amputer tout de suite. C'est ce que tu suggères ?

— Au moins, ça lui sauverait la vie.

— Mais pas la jambe. A sa place, je ne voudrais pas de cette existence.

— Tu ne peux pas décider pour lui.

— Toi non plus, Maura.

Elle baissa les yeux vers la jambe d'Arlo et s'imagina tranchant dans des chairs vivantes et douées de sensations. Elle n'était pas chirurgien. Les sujets qui finissaient sur sa table ne saignaient pas quand elle les incisait. Surtout, ils ne criaient pas.

Leur intervention pourrait bien virer à la boucherie.

— On a deux possibilités, reprit Doug. Soit on essaie de sauver sa jambe, soit on la laisse se nécroser, au risque de le tuer. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas rester les bras croisés.

— Tu as oublié ce qu'on nous a enseigné ? « D'abord, ne pas nuire. » Il me semble que ce précepte s'applique ici.

— Si on ne fait rien, on le regrettera encore plus. On doit au moins tenter quelque chose. Il en va de notre responsabilité.

Au même moment, Arlo prit une inspiration saccadée et gémit.

Seigneur, faites qu'il ne se réveille pas, pensa Maura. Faites qu'il ne hurle pas pendant qu'on le charcutera...

Mais les yeux d'Arlo s'ouvrirent lentement, et il leva un regard confus vers Maura.

— Je... j'aimerais mieux être mort, bredouilla-t-il. Mon Dieu, c'est atroce...

— Hé ! Arlo, dit Doug. On va te filer quelque chose pour calmer la douleur, puis on verra ce qu'on peut faire, d'accord ?

— Par pitié, tuez-moi, sanglota-t-il.

Des larmes coulaient sur son visage, et il tremblait si fort que Maura crut qu'il était pris de convulsions. Mais son regard resta rivé sur eux, les suppliant.

Maura ramena un pan de couverture sur sa nudité. Alimenté par une brassée de bois sec, le feu avait repris et la chaleur renforçait l'odeur d'urine.

— Il y a de l'Advil dans mon sac à main, dit-elle à Doug. Je l'ai laissé dans la Jeep.

— De l'Advil ? Ça n'agira pas sur ce genre de douleur.

— J'ai du Valium, marmonna Arlo. Dans mon sac à dos.

— Il est également resté dans la voiture, remarqua Doug. Je vais retourner chercher nos affaires.

— Pendant ce temps, dit Maura, je vais fouiller les maisons. Il

doit bien y avoir des médicaments quelque part.

— Je t'accompagne, dit Elaine à Doug.

— Non. Toi, tu restes avec lui.

Elaine jeta un regard réticent à Arlo. Apparemment, la dernière chose qu'elle souhaitait était de rester coincée auprès d'un blessé qui sanglotait comme un enfant.

— Et fais bouillir de l'eau, ajouta Doug en passant la porte. On en aura besoin.

Un vent glacial et chargé de flocons cueillit Maura sur le seuil de la maison. Néanmoins, elle fut soulagée de respirer un air qui ne sentait ni le sang ni l'urine. Comme elle se dirigeait vers la maison voisine, elle entendit des pas crisser sur la neige. Elle se retourna et constata que Grace l'avait suivie.

— Je vais t'aider à chercher, proposa l'adolescente.

Maura hésita, craignant que Grace ne la gêne, mais elle céda devant son expression apeurée. Ils ne l'avaient que trop négligée depuis l'accident d'Arlo.

— Bonne idée, dit-elle. Viens !

— Quel genre de médicaments on cherche ? demanda Grace tandis qu'elles montaient l'escalier menant à l'étage.

— Ne perds pas de temps à déchiffrer les notices. Prends tout ce que tu trouveras.

Dans la première chambre, Maura arracha les taies des oreillers et en lança une à Grace.

— Fouille la commode et les tables de nuit. Regarde partout où on peut ranger des comprimés.

Elle se rendit ensuite à la salle de bains et passa en revue le contenu de l'armoire à pharmacie, balançant les flacons dans son sac improvisé. Elle laissa les vitamines mais prit tout ce qui pouvait servir – laxatifs, aspirine, eau oxygénée. Dans la pièce voisine, Grace ouvrait et refermait bruyamment des tiroirs.

Elles passèrent à la maison suivante, traînant les taies d'oreiller dans lesquelles s'entrechoquaient les flacons. Maura entra la première. Le silence était aussi dense que la pénombre. Elle fit halte au seuil du salon et promena son regard autour de la pièce, s'attardant sur l'affiche à présent familière qui décorait le mur.

— Encore le même homme, murmura Grace.

— Oui. Impossible de lui échapper.

Elle fit quelques pas et s'immobilisa.

— Grace ? dit-elle dans un souffle.

— Oui ?

— Apporte les médicaments à Elaine. Arlo en a besoin.

— On n'a pas encore visité cette maison !

— Je m'en charge.

Elle tendit sa taie d'oreiller à l'adolescente et la poussa vers la porte.

— Mais... protesta Grace.

— File !

Maura attendit que la fille de Doug fût sortie pour traverser la pièce. Elle jeta un rapide coup d'œil à la première chose qu'elle avait vue en entrant : une cage à oiseaux au fond tapissé de papier journal, dans laquelle gisait une minuscule boule de plumes jaunes – un canari mort.

Elle dirigea ensuite son regard vers le détail qui l'avait arrêtée net : une longue traînée brunâtre sur le plancher en pin. La trace la conduisit dans le couloir et aboutit à une flaque de sang coagulé au pied de l'escalier.

Elle leva les yeux vers le palier, imaginant la chute d'un corps, un crâne rebondissant de marche en marche et s'écrasant à quelques centimètres de ses pieds dans un craquement sinistre.

Quelqu'un était tombé à cet endroit... Ou on l'avait poussé.

Quand elle regagna la première maison, Doug avait déjà rapporté leurs affaires et répandu le contenu du sac à dos d'Arlo sur la table basse. Elle aperçut des comprimés pour les sinus, un spray nasal, un tube de crème solaire, un stick protecteur pour les lèvres ainsi qu'un large assortiment de produits d'hygiène. Tout ce qu'il fallait à un homme pour soigner son apparence, mais rien pour le maintenir en vie. Puis Doug ouvrit une des poches extérieures du sac et découvrit un flacon de comprimés à l'intérieur.

— « Valium, cinq milligrammes », lut-il tout haut. « A prendre en cas de douleurs dorsales. » Ça devrait le soulager.

— Doug, dit Maura à mi-voix. Dans une des maisons, j'ai vu...

Elle s'interrompt car Grace et Elaine venaient d'entrer.

— Tu as vu quoi ? insista Doug.

— Plus tard.

Doug disposa devant lui sur la table le fruit de leur collecte.

— Tétracycline, amoxicilline... Si la plaie s'infecte, il lui faudra des antibiotiques plus puissants.

— On a aussi trouvé du Percocet, dit Maura, ôtant le bouchon qui fermait le flacon. A peine une douzaine de comprimés... On a d'autres analgésiques ?

Elaine intervint :

— J'ai toujours de la codéine dans mon... Doug, où est mon sac à main ?

— Je n'ai trouvé que celui-ci.

— Il est à Maura. Et le mien ?

- Elaine, je n'en ai pas vu d'autre dans la Jeep.
- Pourtant, il y était. Et il y a de la codéine dedans.
- Je retournerai le chercher plus tard, d'accord ?

Doug s'agenouilla près d'Arlo et lui dit :

- Je vais te filer des comprimés, vieux.
- Je t'en prie, assomme-moi, gémit Arlo. J'ai trop mal...
- Ceci va t'aider à supporter la douleur.

Doug souleva délicatement la tête de son ami, lui glissa dans la bouche deux Valium et deux Percocet qu'il fit descendre avec une rasade de whiskey.

— Et voilà ! On va laisser aux médicaments le temps d'agir avant de passer à la suite...

— Que... quelle suite ? interrogea Arlo.

Le whiskey lui provoqua une quinte de toux, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— On va devoir intervenir sur ta jambe...

— Non, pas ça !

— Le garrot a interrompu la circulation. Si on ne le desserre pas rapidement, elle sera fichue.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Ligaturer l'artère endommagée afin de contrôler l'hémorragie. A mon avis, il s'agit de l'artère tibiale antérieure ou postérieure. Si l'une des deux est intacte, elle devrait suffire à irriguer ta jambe et l'empêcher de se nécroser.

— Vous avez l'intention de trifouiller là-dedans ?

— On doit isoler l'artère blessée...

— Pas question !

— Si c'est l'artère tibiale antérieure, on aura juste à inciser entre les muscles sous le genou...

— Je t'interdis de me toucher !

— J'agis dans ton intérêt. Ça fera un peu mal, mais en définitive...

Arlo eut un rire rauque et désespéré.

— « Un peu » ? Tu te fous de moi ?

— Je sais que c'est douloureux, mais...

— Tu ne sais rien du tout, bordel !

— Arlo, je t'en prie...

— Ne me touche pas, tu entends ? Elaine, empêche-le de me toucher !

— On va te laisser te reposer, dit Doug en se relevant. Grace, tu vas veiller sur lui. Maura, Elaine, venez à côté.

Ils passèrent tous les trois dans la cuisine. L'eau qu'Elaine avait mise à chauffer afin de stériliser les instruments frémissait. A travers la vitre embuée, Maura remarqua que le soleil était déjà bas sur

l'horizon.

— On ne peut pas l'obliger à subir ça, dit-elle.

— C'est pour son bien.

— Une opération sans anesthésie ? !

— Quand le Valium aura agi, il se calmera.

— Mais il sera toujours conscient. Il sentira l'incision.

— Crois-moi, il nous en remerciera plus tard.

Doug s'adressa ensuite à Elaine :

— Toi, tu es de mon avis ? On ne peut pas renoncer à sauver sa jambe.

Elaine hésita, tiraillée entre deux options également inacceptables.

— Je ne sais pas...

— Ligaturer l'artère représente notre seule chance d'ôter le garrot et de rétablir en partie la circulation.

— Tu crois pouvoir y arriver ?

— C'est une procédure classique. Maura et moi, on connaît l'anatomie.

— Il risque de bouger et de perdre encore plus de sang, objecta Maura.

— C'est ça ou sacrifier sa jambe.

— Je crains qu'elle ne soit déjà perdue.

— Je ne suis pas d'accord. Je propose qu'on vote. On essaie de sauver la jambe d'Arlo ou non ?

Elaine prit une profonde inspiration avant de se prononcer.

— Je te suis, Doug.

Le contraire m'aurait étonnée, pensa Maura.

Doug se tourna alors vers elle.

— Ton choix ?

— Tu le connais déjà.

— Le temps nous presse, reprit Doug, jetant un coup d'œil à la fenêtre. Il fera bientôt nuit, et je ne suis pas sûr qu'on puisse opérer à la lumière de la lampe à pétrole. Elaine et moi sommes d'avis de procéder.

— Tu oublies une voix, lui rétorqua Maura. Celle d'Arlo. Il a clairement exprimé sa volonté.

— Il n'est pas en état de prendre une décision.

— C'est sa jambe.

— Et nous avons la possibilité de la sauver. Mais je n'y arriverai pas sans toi...

— Papa ? lança Grace depuis le seuil de la cuisine. Arlo n'a pas l'air bien.

— Comment ça ?

— Il ne dit plus rien, et il ronfle très fort.

— Les médicaments ont fait leur effet, alors. Dépêchons-nous de stériliser les instruments. Il va nous falloir aussi des aiguilles et une bobine de fil. Maura, tu es avec moi ou pas ?

Elle comprit que sa réponse n'importait guère. Il irait au bout de son projet, avec ou sans elle.

— Je vais tâcher de te trouver ça, dit-elle.

Il leur fallut une bonne heure pour réunir et stériliser le matériel dont ils avaient besoin. Quand ils eurent fini, la fenêtre ne laissait plus filtrer qu'une lumière grise de fin de journée. Ils allumèrent la lampe, dont la clarté tremblante creusait les ombres du visage d'Arlo. On aurait dit qu'il se consumait de l'intérieur. Doug écarta sa couverture, libérant une puissante odeur d'urine.

La jambe mutilée avait la pâleur de la viande froide.

Doug et Maura savaient que le savon ne suffirait pas à éliminer les bactéries sur leurs mains, toutefois ils les frottèrent et les rincèrent presque jusqu'à les écorcher. Alors seulement Doug saisit le scalpel – un couteau de cuisine, le plus affilé qu'ils avaient pu trouver, et qu'ils avaient aiguisé avant de le stériliser. Tandis qu'il se plaçait à califourchon au-dessus de la jambe d'Arlo, une lueur de doute – la première – s'alluma dans son regard.

— Prête à desserrer le garrot ? demanda-t-il à Maura.

— Mais tu n'as pas encore ligaturé l'artère !

— Il faut d'abord l'identifier, et pour ça, il faut savoir d'où il saigne. Elaine, tu peux le tenir, s'il te plaît ? Il ne va pas tarder à se réveiller.

Au signe de tête qu'il lui adressa, Maura relâcha le garrot. Le sang jaillit avec une telle force qu'il éclaboussa la joue de Doug.

— C'est bien l'artère tibiale antérieure, annonça celui-ci.

— Resserre la ceinture ! s'écria Elaine d'un ton paniqué. Il se vide de son sang !

Maura s'exécuta.

Doug prit une profonde inspiration avant de pratiquer la première incision. A la seconde où la lame s'enfonçait dans la chair, Arlo se réveilla dans un sursaut en poussant un cri.

— Tiens-le ! ordonna Doug.

Arlo continua à hurler et à se débattre. Les tendons de son cou paraissaient sur le point de se rompre. Si Elaine parvenait à lui plaquer les épaules au sol, elle ne pouvait l'empêcher de décocher des coups de pied et de poing à ses tortionnaires. Maura tentait d'immobiliser ses cuisses, mais le sang et la sueur rendaient sa peau glissante. Elle s'étendit alors en travers de son ventre, pesant de toutes ses forces. Le hurlement d'Arlo la pénétra jusqu'aux os, tellement

strident qu'il lui donnait l'impression de hurler à l'unisson avec lui. Doug prononça quelques mots qu'elle n'entendit pas. En relevant la tête, elle constata qu'il avait reposé le couteau. Il avait l'air harassé, et son visage ruisselait de sueur malgré le froid.

— Ça y est, dit-il en s'essuyant le front sur sa manche. Je crois que je l'ai eue.

— Espèce de salaud... lâcha Arlo dans un sanglot. Allez tous vous faire foutre, merde !

— Arlo, il le fallait. Relâche le garrot, Maura.

Maura desserra lentement la ceinture, craignant un nouveau geyser. Mais il n'y eut même pas un filet de sang.

Doug toucha le pied d'Arlo et annonça :

— Il est toujours froid, mais il me semble qu'il reprend des couleurs.

Maura secoua la tête.

— Je ne vois aucun signe de reperfusion.

— Si, je t'assure... Il se réchauffe.

Maura n'avait constaté aucun changement dans l'aspect du pied, mais elle garda ses impressions pour elle. Doug s'était convaincu que l'opération était un succès, qu'ils avaient agi pour le mieux, et rien ni personne ne le ferait changer d'avis. Dans le monde merveilleux qu'il s'était créé, tout finissait toujours par s'arranger. Il n'y avait qu'à faire confiance à la vie et sauter du train en marche.

A tout le moins, ils avaient enlevé le garrot et arrêté l'hémorragie.

Quand elle se releva, ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur âcre de la sueur du blessé. Celui-ci avait cessé de crier et sombrait dans le sommeil, épuisé par l'épreuve qu'il venait de subir. Massant sa nuque endolorie, elle se dirigea vers la fenêtre, soulagée de pouvoir accorder son attention à autre chose qu'à la jambe d'Arlo.

— Il fera nuit d'ici une heure, remarqua-t-elle. Il est trop tard pour reprendre la route.

— Ce qui est sûr, dit Doug, c'est qu'on ne repartira pas d'ici avec la Jeep.

Il y eut un bruit de flacons entrechoqués, puis il ajouta :

— On a assez de Percocet pour le soulager pendant encore au moins vingt-quatre heures. Et Elaine a dit qu'il y avait de la codéine dans son sac, si j'arrive à remettre la main dessus.

Maura se retourna vers ses compagnons, qui avaient l'air aussi fatigués qu'elle. Elaine s'était laissée glisser sur le sol, le dos calé contre le canapé. Doug contemplait d'un œil morne les flacons alignés. Quant à Grace, il y avait longtemps qu'elle avait fui la pièce.

— Il faut qu'il aille à l'hôpital, déclara-t-elle. C'est urgent.

— Tu as dit que tu étais attendue ce soir à Boston, lui rappela Doug. Et que, ne te voyant pas, tes amis allaient lancer des recherches.

— Le problème, c'est qu'ils ne sauront pas où me chercher.

— Et le vieux, à la station-service ? Celui qui t'a vendu le journal ? Il se souvient certainement de nous. Quand il apprendra que tu as disparu, il appellera la police. Quelqu'un viendra tôt ou tard...

Tôt ou tard, oui, pensa Maura en regardant Arlo à présent inconscient. Mais pour lui, il sera de toute façon trop tard.

— Qu'est-ce que tu voulais me montrer ? demanda Doug.

— Viens avec moi, lui murmura Maura.

Elle s'arrêta sur le seuil de la maison et jeta un coup d'œil à leurs compagnons endormis. Puis elle ramassa la lampe à pétrole et sortit dans la nuit.

La pleine lune s'était levée, le ciel ruisselait d'étoiles. Maura n'avait pas besoin de la lampe pour voir le chemin car la neige semblait émettre sa propre lumière. Le vent était retombé, et la mince couche de givre qui couvrait le sol comme du sucre glace craquait sous leurs pas.

— Tu ne peux même pas me donner un indice ? dit Doug tandis qu'ils remontaient la rangée de maisons vides et silencieuses.

— Je ne voulais pas en parler devant Grace, mais j'ai trouvé quelque chose.

— Quoi donc ?

— C'est ici.

Elle gravit les marches du perron, leva les yeux vers les fenêtres qui ne réfléchissaient ni la lune ni les étoiles, à croire que la nuit qui régnait à l'intérieur de la maison absorbait la moindre lueur, et poussa la porte. Les meubles trapus semblaient les guetter dans l'ombre, à la périphérie du cercle de la lampe. Le cadre au mur jeta un reflet à leur passage, et les yeux de l'homme de l'affiche surgirent de l'obscurité, si expressifs qu'ils paraissaient vivants.

— Voici ce qui a d'abord attiré mon attention, dit Maura en désignant la cage du canari.

— Encore un animal mort, constata Doug.

— Comme le chien.

— Il faut ne pas avoir de cœur pour laisser son canari crever de faim.

— Ce n'est pas ce qui l'a tué.

Maura approcha la lampe de la cage, éclairant une mangeoire remplie de graines et un abreuvoir gelé.

— Dans cette maison aussi, les fenêtres étaient restées ouvertes, expliqua-t-elle.

— La pauvre bête est morte de froid.

— Et ce n'est pas tout...

Elle parcourut le couloir, indiquant à Doug les traces sur le plancher. Dans la faible clarté de la lampe, on aurait dit que quelqu'un

avait traîné un pinceau enduit de peinture sur le sol.

Doug n'avança aucune explication. Il suivit la traînée brunâtre jusqu'au pied de l'escalier et contempla sans un mot le sang séché à ses pieds.

Maura leva la lampe, révélant les taches sombres sur les marches.

— Les éclaboussures apparaissent à la moitié de l'escalier, observa-t-elle. Quelqu'un est tombé et a rebondi de marche en marche avant d'atterrir ici.

Comme elle éclairait le pied de l'escalier, elle remarqua un long fil brillant qui lui avait échappé plus tôt dans l'après-midi. S'étant accroupie, elle identifia un cheveu blond pris dans le sang séché. Une femme... La malheureuse avait survécu à sa chute au moins quelques minutes, le temps qu'une flaque de sang se forme autour de son corps.

— Accident ? suggéra Doug.

— Ou homicide.

Il esquaissa un sourire.

— Là, c'est le médecin légiste qui parle. Mais la présence de sang à cet endroit n'indique pas forcément un meurtre.

— Une quantité importante de sang.

— Mais pas de corps.

— C'est justement cette absence qui m'inquiète.

— Ce serait plus inquiétant si on l'avait trouvé, non ?

— Où cette femme est-elle passée ? Qui l'a déplacée ?

— Sa famille ? Ils l'ont peut-être emmenée à l'hôpital. Ça expliquerait qu'ils aient oublié le canari...

— Ils l'auraient portée, pas traînée sur le sol comme une carcasse de boucherie. Alors qu'un ou des assassins désireux de se débarrasser d'un cadavre...

Doug suivit les traces du regard jusqu'à l'endroit où elles se perdaient dans l'obscurité du couloir.

— Ils seraient revenus nettoyer, non ?

— Peut-être en avaient-ils l'intention et en ont-ils été empêchés...

— Par la tempête, par exemple.

Maura acquiesça. La flamme de la lampe vacilla, comme si un fantôme avait tenté de la souffler.

— Doug, Arlo avait raison. Ce village a été le théâtre d'événements terribles. Les maisons vides, les taches de sang, les animaux morts en témoignent. Depuis le début, on espère que quelqu'un va revenir et nous trouver. Mais imagine qu'ils n'aient pas l'intention de nous secourir...

Doug s'ébroua. Maura eut l'impression qu'il tentait de se défaire du voile sombre qu'elle avait jeté sur son éternel optimisme.

— C'est une communauté entière qui a disparu, Maura. Douze maisonnées, douze familles. Je ne crois pas qu'on puisse dissimuler

une telle tuerie.

— Dans une vallée isolée, si.

Maura scruta les ombres qui les cernaient. Dieu seul savait ce qui rôdait dans la nuit autour d'eux.

— On ne peut pas rester, dit-elle avec un frisson.

— Ce matin, tu insistais pour attendre les secours ici.

— La situation s'est aggravée depuis.

— Je fais mon possible pour nous sortir d'ici.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Mais tu penses que tout est de ma faute, pas vrai ? Vous le pensez tous...

Il poussa un profond soupir avant d'ajouter :

— Je trouverai le moyen de nous tirer d'affaire. Je le promets.

— Je ne te fais aucun reproche.

Elle le vit secouer la tête dans la pénombre.

— Pourtant, tu pourrais.

— Personne ne pouvait prévoir que les choses tourneraient ainsi.

— Maintenant, on est coincés dans ce trou et Arlo va perdre sa jambe, ou pire.

Il lui tournait le dos, comme s'il redoutait d'affronter son regard.

— Je regrette de t'avoir convaincue de nous accompagner, reprit-il. Ce n'était pas le voyage dont je rêvais, surtout avec toi.

Il se retourna alors. La lumière de la lampe creusait ses traits. Ce n'était pas là l'homme dont l'énergie et la foi inébranlable dans l'existence l'avaient séduite au restaurant.

Il poursuivit :

— Tu vas sans doute me trouver égoïste, mais pour moi, pour Arlo, je me réjouis que tu sois là.

Elle parvint à sourire.

— Je crains de ne pouvoir en dire autant !

— En effet, j' imagine que tu aimerais mieux te trouver n'importe où ailleurs. A bord de l'avion qui devait te ramener chez toi, par exemple.

Daniel... A l'heure qu'il était, le vol de Maura avait dû atterrir et il était sans doute fou d'inquiétude. A moins qu'il n'ait pensé qu'elle cherchait à le punir du chagrin qu'il lui avait causé. Non, il la connaissait assez pour savoir qu'elle n'aurait jamais agi ainsi. S'il l'aimait, il comprendrait qu'elle était en danger.

Laissant derrière eux les taches de sang, ils retraversèrent le salon et ressortirent à l'air libre. Le paysage baignait dans la clarté spectrale de la lune et des étoiles. Le feu qui réchauffait la pièce dans laquelle ils avaient laissé leurs compagnons endormis se reflétait dans une fenêtre.

— J'en ai marre de toujours décider à leur place, avoua Doug, le

regard dans le vague. Mais c'est ce qu'ils attendent de moi. Arlo ne prend jamais la moindre initiative. Il préfère me laisser agir et geindre quand ça va mal.

— Et Elaine ?

— Tu l'as entendue : « C'est toi qui choisis, Doug. »

— Elle t'aime, ça crève les yeux.

— Non, je t'assure... On est amis, c'est tout.

— Il n'y a jamais eu davantage entre vous ?

— Pas de mon côté.

— Mais du sien, si. Et Arlo en est conscient.

— Crois-moi, je ne l'ai pas encouragée. Jamais je ne trahirais mon ami. La seule que je désire, ajouta-t-il en se tournant vers elle, c'est toi.

Il tendit le bras et effleura sa manche, l'invitant implicitement à faire le pas suivant, mais elle s'écarta délibérément.

— Il est temps de retourner auprès d'Arlo, dit-elle.

— Alors il n'y a rien entre nous ?

— Il n'y a jamais rien eu.

— Dans ce cas, pourquoi avoir accepté mon invitation ?

— On s'est rencontrés à un moment où je ressentais le besoin de commettre une folie, un acte incontrôlé... C'était une erreur.

La lumière de la lampe se brouilla devant ses yeux. Elle battit des paupières afin de refouler ses larmes.

— Donc, tu n'es pas venue pour moi.

— Non, mais à cause d'un autre.

— Le type dont tu parlais l'autre soir, au restaurant. Celui qui n'est pas libre.

— C'est ça.

— La situation n'a pas changé, Maura.

— Mais moi, si, dit-elle en s'éloignant.

En regagnant la première maison, elle trouva leurs compagnons toujours endormis et le feu languissant. Elle l'alimenta avec une bûche et attendit qu'il reprenne de la vigueur devant la cheminée. Elle entendit Doug refermer la porte, provoquant un courant d'air qui fit trembler et crépiter les flammes.

Arlo ouvrit les yeux et murmura :

— A boire... Pitié, à boire.

— Tout de suite, vieux.

Doug s'agenouilla près de son ami et lui souleva la tête en pressant le bord d'une tasse sur ses lèvres. Arlo but à longs traits, répandant la moitié de l'eau sur son menton. Puis il se laissa retomber sur son oreiller, désaltéré.

— Qu'est-ce que je peux d'autre pour toi ? demanda Doug. Tu as faim ?

— Il fait froid...

Doug cueillit une couverture sur le canapé et l'étala sur Arlo avec des gestes délicats.

— On va remettre du bois dans la cheminée, dit-il.

— J'ai fait des rêves bizarres, marmonna Arlo. Les gens qui vivaient ici... Ils étaient tous là, autour de moi, et ils me regardaient. On aurait dit qu'ils attendaient quelque chose.

— Les narcotiques provoquent des cauchemars.

— Ce n'était pas un cauchemar, juste un rêve étrange. Ce sont peut-être des anges. Des anges drôlement habillés, comme le type sur l'affiche. Ou alors, ce sont des fantômes...

Il dirigea ses yeux lourdement cernés vers Maura, mais ce n'était pas elle qu'il regardait. Il semblait contempler un point au-delà de son épaule.

Elle fit volte-face et vit l'homme devant le champ de blé, cet homme dont le portrait figurait en bonne place dans chacune des maisons du village. Son regard intense paraissait la fixer et le reflet des flammes illuminait son visage, donnant l'impression qu'il brûlait de l'intérieur.

— « Et il rassemblera les justes », reprit Arlo, citant la plaque vissée au cadre. Et si c'était ça, l'explication ? S'il les avait tous rassemblés pour les conduire ailleurs ?

— Tu veux dire, hors de la vallée ?

— Non. Au paradis.

Une bûche craqua dans la cheminée, avec un bruit qui évoquait une détonation d'une manière troublante. Maura songea au tableau au point de croix qu'elle avait aperçu dans une chambre. *Prépare-toi pour l'éternité*, pouvait-on y lire.

— De tous les autoradios qu'on a découverts dans les voitures, aucun ne fonctionnait, leur rappela Arlo. Curieux, non ? Et nos téléphones ne captent aucun signal...

— On se trouve dans une vallée très isolée, rétorqua Doug.

— Tu es sûr que c'est la seule raison ?

— Tu en vois d'autres ?

— Suppose qu'il soit arrivé quelque chose de grave dehors... Une chose dont on n'aurait pas entendu parler, étant coincés ici.

— Tu penses à quoi ? Une attaque nucléaire ?

— Doug, personne n'est venu nous secourir. Ça ne t'étonne pas ?

— On n'a pas encore remarqué notre disparition.

— A moins qu'il n'y ait plus personne dehors. Que tout le monde soit mort.

Arlo promena un regard effaré autour de la pièce, scrutant les ombres qui dansaient le long des murs.

— Les gens qui vivaient ici... Ce sont leurs fantômes que j'ai vus.

Ils attendaient la fin du monde, la « Rapture ». Peut-être a-t-elle eu lieu à notre insu...

Doug éclata de rire.

— Crois-moi, Arlo, ces gens n'ont pas été emmenés par les anges...

— Papa ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

Installée dans un coin, Grace se redressa et resserra sa couverture autour d'elle.

— Les comprimés le rendent confus.

— C'est quoi, la « Rapture » ?

Doug échangea un regard avec Maura avant de répondre :

— Une superstition, chérie. Certaines personnes croient que notre monde va être détruit et qu'en prévision de ce moment Dieu va enlever les bons chrétiens et les emmener au ciel.

— Et les autres, qu'est-ce qu'ils deviendront ?

— Ils resteront sur terre.

— Et ils mourront, murmura Arlo. Les pécheurs seront massacrés, jusqu'au dernier.

— Quoi ?

Grace tourna un regard apeuré vers son père.

— Chérie, ce sont des bêtises. Oublie tout ça.

— Mais il y a des gens qui y croient...

— Et d'autres qui croient aux enlèvements par les extraterrestres. Réfléchis un peu, Grace ! Tu penses vraiment qu'on peut monter au ciel par magie ?

Soudain la fenêtre trembla, comme si quelqu'un ou quelque chose griffait la vitre, cherchant à entrer. Une bourrasque de vent s'engouffra dans la cheminée, dispersant les flammes et refoulant la fumée dans la pièce.

Grace ramena ses genoux contre sa poitrine et leva les yeux vers les ombres au plafond.

— Alors, où sont partis les gens qui habitaient ici ? murmura-t-elle.

— Non ! Pas dodo ! Non ! Non !

Avachis sur le canapé, Jane et Gabriel regardaient leur fille Regina tourner sur elle-même tel un derviche miniature.

— Tu crois qu'elle va tenir combien de temps ? demanda Jane.

— Plus longtemps que nous.

— Elle va peut-être finir par se fatiguer...

— Tu peux toujours rêver.

— Il faudrait que l'un de nous fasse preuve d'autorité.

— Parfaitement d'accord, acquiesça Gabriel, se tournant vers sa femme.

— Quoi ?

— C'est ton tour de jouer le méchant flic.

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est moi qui l'ai couchée ces trois derniers soirs. Et tu es plus persuasive. Moi, elle ne veut pas m'obéir.

— Elle a pigé que sous ton blouson du FBI battait un cœur de marshmallow.

— Jane, il est minuit...

Regina tournoyait toujours comme une toupie. Jane tenta de se rappeler si elle était aussi fatigante à son âge. « Un jour, lui répétait sans cesse sa mère, tu auras une fille qui te ressemblera. » On pouvait dire qu'elle lui avait porté la poisse !

Jane s'arracha du canapé avec un grognement, endossant son costume de méchant flic.

— Regina, il est l'heure d'aller au lit...

— Non !

— Si.

— Non ! Non !

Le diabolin aux boucles noires détala en faisant des bonds. Jane parvint à acculer Regina dans la cuisine et la souleva dans ses bras. La gamine se débattit comme une anguille, lui décochant des coups de poing et de pied.

— Pas dodo ! Pas dodo !

— Si, dodo !

Jane porta sa fille qui luttait de toutes ses forces jusqu'à sa chambre, l'installa dans son petit lit, éteignit la lumière et sortit. Des cris perçants s'élevèrent aussitôt derrière la porte, exprimant non le chagrin mais la fureur.

Le téléphone sonna.

Merde ! pensa Jane. Encore les voisins...

— Dis-leur qu'il n'est pas question qu'on lui file du Valium, lança-t-elle à Gabriel comme il allait répondre.

— C'est nous qui aurions besoin de Valium, lui rétorqua-t-il avant de décrocher. Allô ?

Jane s'arrêta sur le seuil de la cuisine, l'épaule appuyée contre le chambranle, imaginant le torrent de récriminations que le combiné déversait à présent dans l'oreille de son mari. L'appel devait provenir des Windsor-Miller, un couple de trentenaires qui avaient aménagé dans la résidence un mois plus tôt. Ils avaient déjà téléphoné à une dizaine de reprises pour se plaindre, toujours sur le mode : « Votre fille nous réveille toutes les nuits ! Je vous signale qu'on travaille dur tous les deux. Vous ne pourriez pas la contrôler ? »

N'étant pas eux-mêmes parents, les Windsor-Miller ne semblaient pas comprendre qu'il était impossible de mettre un enfant de dix-huit mois en veilleuse, comme un téléviseur. Jane avait aperçu un jour l'intérieur de leur appartement : canapé blanc, tapis blanc, murs blancs... Ils auraient certainement piqué une crise si des petites mains poisseuses s'étaient approchées à moins d'un mètre de leur précieux mobilier...

— C'est pour toi, annonça Gabriel, lui tendant le combiné.

— Les voisins ?

— Non, Daniel Brophy.

Jane jeta un coup d'œil à la pendule murale. Il était plus de minuit. Il devait se passer quelque chose de grave.

Elle prit le combiné.

— Daniel ?

— Elle n'était pas dans l'avion.

— Quoi ?

— Je viens de quitter l'aéroport. Maura ne se trouvait pas à bord du vol pour lequel elle avait réservé. Et elle ne m'a pas appelé. Je ne sais pas ce qui...

Il se tut, et Jane entendit hurler le klaxon d'une voiture.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je viens de pénétrer dans le Summer Tunnel. Nous allons être coupés d'une seconde à l'autre...

— Venez donc chez nous.

— Maintenant ?

— Ni Gabriel ni moi ne sommes couchés. On sera mieux pour parler... Allô ? Allô ?

Le tunnel avait interrompu la liaison. Jane raccrocha et se tourna vers son mari.

— On dirait qu'on a un problème, annonça-t-elle.

Quand le père Daniel Brophy sonna à leur porte, une demi-heure plus tard, Regina avait fini par sombrer dans le sommeil à force de hurler et l'appartement était silencieux. Jane avait maintes fois vu Daniel reconforter des proches de victimes en pleurs. Il émanait de lui une force telle qu'il parvenait à apaiser même les plus désespérés d'un geste ou d'une parole. Mais ce soir-là, manifestement, c'était lui qui avait besoin de réconfort. Quand il ôta son épais manteau noir, elle remarqua qu'il ne portait pas son col romain mais un pull bleu sur une chemise. Ces vêtements laïcs le faisaient paraître plus vulnérable.

— J'ai attendu presque deux heures à l'aéroport, expliqua-t-il. Son vol a atterri et tous les bagages ont été récupérés, mais je ne l'ai pas vue.

— Vous avez pu vous manquer, suggéra Jane.

— Elle m'aurait appelé.

— Et vous, vous l'avez appelée ?

— Plusieurs fois, sans succès. Je n'ai pas réussi à la joindre de tout le week-end. Pas depuis que je vous ai téléphoné.

Jane éprouva une pointe de remords, se rappelant comment elle avait balayé ses inquiétudes d'un revers de main.

— Je vais préparer du café, annonça-t-elle. On va en avoir besoin.

Ils prirent place dans le salon, Jane et Gabriel sur le canapé, Brophy dans le fauteuil. La chaleur qui régnait dans l'appartement n'avait pas suffi à ramener des couleurs sur son visage, et il serrait les poings sur ses cuisses.

Jane prit la parole :

— Vous m'avez dit que la dernière conversation que vous aviez eue avec Maura ne s'était pas très bien passée.

— En effet. Je... je me suis montré un peu abrupt.

— Pourquoi ?

Le prêtre se ferma un peu plus.

— Il s'agit de Maura, pas de moi.

— J'essaie de deviner dans quel état d'esprit elle se trouvait après vous avoir parlé. Vous pensez qu'elle vous en a voulu de lui avoir raccroché au nez ?

— Sans doute, murmura-t-il, les yeux baissés.

— Vous l'avez rappelée ? demanda Gabriel d'un ton neutre.

— Pas ce soir-là. Il était tard. C'est seulement samedi que j'ai tenté de la joindre.

— Et elle n'a pas répondu ?

— Non.

— Peut-être qu'elle vous en veut toujours, suggéra Jane. Elle a passé une année difficile, vous savez. A devoir cacher votre relation...

Gabriel l'interrompt :

— Jane, tu ne nous aides pas, là.

— Je l'ai mérité, soupira Brophy.

C'est vrai, pensa Jane. Tu as rompu tes vœux avant de lui briser le cœur.

— Croyez-vous que l'humeur de Maura puisse expliquer son silence ? reprit Gabriel du même ton professionnel.

Jane l'avait souvent vu afficher une concentration et un calme inébranlables alors que tout et tous partaient en vrille autour de lui. En situation de crise, le père de famille épuisé cédait immédiatement la place au policier d'élite dont elle oubliait parfois l'existence. Si le regard qu'il posait sur Brophy ne trahissait rien de ses sentiments, aucun détail ne lui échappait.

— Etait-elle perturbée au point de se faire du mal, ou pire ?

Brophy secoua la tête.

— Ce n'est pas le genre de Maura.

— Le stress suscite des comportements inhabituels chez certaines personnes...

— Pas chez elle ! Enfin, Gabriel, vous la connaissez... Vous la connaissez tous les deux. Vous la croyez assez immature pour disparaître uniquement pour me punir ?

— Ça ne lui ressemblait pas non plus de tomber amoureuse de vous, lui répliqua Jane.

Une vive rougeur envahit les joues du prêtre.

— Ça ne fait pas d'elle une irresponsable, insista-t-il.

— Peut-être cherche-t-elle juste à prendre un peu de distance.

— Elle avait réservé une place à bord de ce vol. Elle m'avait demandé de venir la chercher à l'aéroport. Quand Maura dit quelque chose, elle s'y tient, et en cas d'empêchement elle prévient. Même en colère contre moi, elle ne dérogerait pas à cette règle. Vous le savez aussi bien que moi, Jane.

— Le désespoir peut pousser à des extrémités, glissa Gabriel.

Jane se tourna vers lui.

— Tu penses à quoi ? A un suicide ?

— Que s'est-il passé récemment entre vous, au juste ? demanda Gabriel.

Brophy baissa les yeux, incapable de soutenir son regard.

— Je crois que nous avons tous les deux réalisé que... que quelque chose avait changé.

— Vous lui avez fait part de votre intention de mettre un terme à votre relation ?

— Non ! J'aime Maura, et elle le sait.

Mais ça ne suffit pas, songea Jane. Ce n'est pas là-dessus qu'on construit une vie à deux.

— Jamais Maura n'attenterait à ses jours, affirma Brophy d'un ton plein de certitude. Et elle ne jouerait pas non plus avec mes nerfs. Il lui est arrivé quelque chose, et je m'étonne que vous ne preniez pas la situation plus au sérieux.

— Détrompez-vous, dit Gabriel, impassible. Nous la prenons très au sérieux, et c'est d'ailleurs pour ça que nous vous interrogeons, Daniel. Les policiers du Wyoming vous poseront les mêmes questions ; ils voudront savoir dans quel état d'esprit se trouvait Maura, si elle avait des raisons de vouloir disparaître... Je tiens à m'assurer que vous saurez quoi leur répondre.

— A quel hôtel était-elle descendue ? s'enquit Jane.

— Au Mountain Lodge, à Teton Village. Je les ai déjà appelés, ils m'ont dit qu'elle avait quitté l'établissement samedi matin. Avec un jour d'avance.

— Ils ont une idée de l'endroit où elle a pu aller ?

— Non.

— Peut-être est-elle rentrée un jour plus tôt à Boston ?

— J'ai téléphoné chez elle. J'y ai même fait un saut en voiture. Elle n'y était pas.

— Que savez-vous d'autre au sujet de son voyage ?

— Je connais le numéro de son vol. Je sais qu'elle a loué une voiture à Jackson. Elle avait l'intention de découvrir un peu la région une fois le congrès terminé.

— Quelle agence de location ?

— Hertz.

— Quelqu'un d'autre que vous lui a-t-il parlé depuis son départ ? Ses collègues, sa secrétaire ?

— J'ai appelé Louise samedi. Elle n'avait aucune nouvelle non plus. Je n'ai pas cherché plus loin, pensant...

Il se tourna vers Jane avant d'achever :

— Je pensais que vous vous en chargeriez.

Il n'y avait aucune note de reproche dans sa voix, toutefois Jane rougit. Il l'avait appelée à l'aide et elle l'avait déçu parce qu'elle avait d'autres problèmes en tête : un cadavre dans un congélateur, une gamine indomptable... Elle avait cru à une banale bouderie consécutive à une querelle d'amoureux. Qui plus est, le fait que Maura ait quitté son hôtel un jour plus tôt excluait un enlèvement et plaidait plutôt pour un changement de programme. Mais rien de tout ça n'excusait la négligence de Jane. Elle s'était bornée à laisser un message sur le répondeur de Maura. Depuis, le délai de quarante-huit heures durant lequel les chances de retrouver une personne disparue et d'identifier l'auteur d'un crime étaient les plus élevées avait expiré.

Gabriel se leva.

— Je vais passer quelques coups de fil, annonça-t-il avant de se

diriger vers la cuisine.

Restés seuls, Jane et Brophy l'entendirent parler du ton ferme et paisible qu'il employait dans les circonstances officielles. A l'écouter, qui aurait cru que cet homme cédait à tous les caprices d'une gamine haute comme trois pommes ? Normalement, ç'aurait été à Jane de passer ces coups de fil, mais elle connaissait l'effet magique du sigle FBI sur les interlocuteurs les moins coopératifs.

— Une femme de quarante-deux ans, je crois. Cheveux noirs, environ un mètre soixante-cinq pour soixante kilos...

— Pourquoi avoir quitté l'hôtel un jour plus tôt ? demanda Brophy.

Très droit dans son fauteuil, il fixait un point devant lui.

— Où est-elle allée ? reprit-il. Dans une autre ville, un autre hôtel ? Qu'est-ce qui a pu l'amener à modifier son programme ?

Elle a peut-être rencontré quelqu'un. Un autre homme...

Jane garda ses réflexions pour elle, mais c'était l'explication la plus évidente, celle qui serait venue à l'esprit de n'importe quel flic. Une femme seule en déplacement professionnel, qui vient d'essuyer une déception de la part de son amant. Survient un séduisant inconnu qui lui suggère une excursion à la montagne. L'occasion rêvée de mettre un peu de piquant dans son existence... Sauf si le prince en question se révélait moins charmant que prévu.

Gabriel revint dans le salon, son portable à la main.

— Il va me rappeler d'une minute à l'autre, dit-il.

— Qui ça ? s'enquit Brophy.

— Un collègue de Jackson. Il dit qu'on ne leur a signalé aucun accident grave ce week-end, ni aucune hospitalisation de patients inconnus.

— Et...

— Et aucun corps non identifié.

Les épaules de Brophy se voûtèrent.

— Au moins, soupira-t-il, on est sûrs qu'elle n'est pas à l'hôpital.

Ou à la morgue, pensa Jane. Elle tenta en vain de repousser l'image de Maura étendue sur une table en marbre. Quiconque a déjà assisté à une autopsie ne peut s'empêcher d'imaginer une connaissance ou un proche à la place du mort. Sans doute Daniel Brophy était-il hanté par la même vision effroyable.

Elle se leva et alla préparer une nouvelle tournée de café. Il devait être 23 heures dans le Wyoming. Le téléphone de Gabriel restait désespérément muet.

— Si ça se trouve, dit Jane avec un rire nerveux en revenant de la cuisine, elle va se pointer demain au boulot, comme si de rien n'était, et nous raconter qu'elle a égaré son portable, ou un truc du même genre...

Son explication ne tenait pas debout, elle le savait. D'ailleurs, aucun des deux hommes ne daigna la commenter.

La sonnerie du portable les fit sursauter. Gabriel prit l'appel. Il prononça à peine quelques mots, se contentant d'écouter avec une expression indéchiffrable. Mais quand il se tourna vers elle, après avoir raccroché, Jane devina qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles.

— Elle n'a pas ramené la voiture à l'agence.

— Ils ont vérifié auprès de Hertz ?

Gabriel acquiesça.

— Elle l'a prise mardi à l'aéroport et devait la rendre ce matin.

— Donc, la voiture a également disparu.

— Exact.

Jane gardait les yeux rivés sur son mari pour ne pas voir la douleur de Brophy.

— Il ne nous reste qu'une chose à faire, reprit Gabriel.

— J'appellerai ma mère demain matin, dit Jane. Je suis sûre qu'elle sera ravie de s'occuper de Regina. On la lui déposera sur le chemin de l'aéroport.

— Vous comptez vous rendre à Jackson ? demanda Brophy.

— Oui, si on peut trouver deux places à bord d'un vol demain.

— Pas deux, trois. Je pars avec vous.

Maura fut tirée du sommeil par les claquements de dents d'Arlo. En ouvrant les yeux, elle vit que le ciel commençait à virer au gris. L'aube était proche. Elle compta ses compagnons endormis à la clarté de la cheminée : Grace, blottie sur le canapé ; Doug et Elaine, étendus presque l'un contre l'autre. Elle devinait sans peine lequel des deux s'était rapproché de l'autre durant la nuit. Les regards qu'elle jetait à Doug, sa façon de le frôler à la moindre occasion, d'acquiescer à tout ce qu'il disait... Maura s'expliquait mieux l'attitude d'Elaine à présent qu'elle avait percé ses sentiments à jour. Arlo gisait à l'écart près de la cheminée, drapé dans sa couverture comme dans un linceul. Ses dents s'entrechoquaient sous l'effet du froid.

Maura se leva, le dos raide, et ajouta du bois dans l'âtre. Le feu reprit aussitôt. Elle resta un moment accroupie à se réchauffer, puis elle se retourna vers Arlo, dont le visage était à présent éclairé par les flammes.

Il avait les cheveux collés par la transpiration et le teint cireux, presque cadavérique. S'il n'avait pas claqué des dents, elle aurait pu le croire mort.

— Arlo ? chuchota-t-elle.

Il ouvrit lentement les yeux. Il sembla à Maura que son regard lui parvenait depuis un gouffre si profond qu'il était à présent hors d'atteinte.

— Froid... murmura-t-il.

— Je viens de raviver le feu. La pièce ne va pas tarder à se réchauffer.

Elle lui toucha le front. Il était brûlant. Elle se dirigea vers la table basse et déchiffra les étiquettes sur les flacons de médicaments à la lueur des flammes. Ayant identifié l'amoxicilline et le paracétamol, elle versa quelques comprimés dans le creux de sa main.

— Tiens, prends ça.

— C'est quoi ? grogna Arlo tandis qu'elle lui soulevait la tête.

— Tu es fiévreux. C'est pour ça que tu as froid. Ça devrait aller mieux avec ceci.

Il déglutit et fut saisi d'un frisson tellement violent que Maura crut à une convulsion. Mais il était conscient et garda les yeux ouverts. Elle lui céda sa couverture et l'étala avec soin sur lui. Elle aurait dû jeter un coup d'œil à sa jambe, mais il faisait encore sombre et elle répugnait à allumer la lampe alors que le reste de leur groupe

dormait. Le ciel s'éclairait peu à peu derrière la vitre. D'ici une heure ou deux, il ferait jour et il serait alors temps de procéder à un examen approfondi. Cependant, elle savait déjà ce qu'elle allait trouver. La fièvre indiquait une infection ; l'amoxicilline n'était pas assez puissante pour enrayer la dissémination de la bactérie, et de toute façon leur provision se limitait à vingt comprimés.

Elle fut tentée de réveiller Doug afin de partager ce fardeau avec lui, mais il dormait si profondément qu'elle renonça. Elle resta donc seule avec Arlo, lui caressant le bras à travers les couvertures. Si son front était brûlant, sa main était anormalement glacée.

Jeune étudiante en médecine, Maura préférait déjà la salle d'autopsie au chevet des malades. Les morts, au moins, n'exigent pas de vous que vous leur fassiez la conversation ou les écoutiez se plaindre tandis qu'ils se tordent de douleur. Ils n'espèrent pas que vous accomplirez des miracles et restent tranquilles jusqu'à ce que vous en ayez terminé avec eux.

Elle attendit l'aube en veillant sur le blessé, sa main glissée dans la sienne. Ses frissons s'apaisèrent peu à peu, sa respiration se fit plus régulière.

— Tu crois aux fantômes ? demanda-t-il dans un souffle, les yeux brillants de fièvre, le visage luisant de sueur.

— Pourquoi cette question ?

— A cause de ton boulot. Tu es bien placée pour en rencontrer.

— Je n'en ai jamais vu.

— Alors, tu n'y crois pas ?

— Non.

Le regard d'Arlo la dépassa, se fixant sur un objet qu'elle ne pouvait voir.

— Pourtant, il y en a dans cette pièce, reprit-il. Ils nous observent.

Elle lui tâta le front. La fièvre était en train de tomber, toutefois il délirait. Ses yeux balayaient l'espace, suivant les déplacements d'êtres immatériels.

Il faisait à présent assez clair pour qu'elle examine sa jambe.

Il ne protesta pas quand elle souleva la couverture. Son pénis recroquevillé disparaissait presque dans sa toison pubienne. Les serviettes qu'ils avaient glissées sous lui la veille étaient trempées d'urine. Elle ôta la gaze qui dissimulait la blessure et étouffa un cri. Son dernier examen, à la clarté de la lampe, remontait à six heures à peine. La lumière du jour révélait des tissus gonflés, les bords noircis de la plaie, et celle-ci exhalait une odeur pestilentielle.

— Parle-moi franchement, dit Arlo. Je veux savoir. Est-ce que je vais mourir ?

Elle s'apprêtait à lui faire une réponse rassurante dont elle ne croyait pas un mot quand une main se posa sur son épaule.

— Bien sûr que non, affirma Doug, debout à ses côtés. Je ne te laisserai pas mourir, Arlo... Même si j'ai parfois été tenté de te tuer de mes propres mains, je l'avoue.

Arlo grimaça un sourire.

— Connard, va, murmura-t-il avant de refermer les yeux.

Doug s'agenouilla et examina la jambe de son ami. Maura lut sur son visage qu'il partageait son diagnostic : la gangrène s'était déclarée.

— Tu viens à côté ? lui dit-il.

Ils passèrent dans la cuisine, où les autres ne pouvaient les entendre. Le ciel était à présent d'un bleu presque aveuglant. La lumière pénétrait à flots par la fenêtre, faisant ressortir les poils gris qui semaient la barbe naissante de Doug.

— Je lui ai donné de l'amoxicilline à mon réveil, le renseigna Maura, mais ça ne suffira pas.

— Non. Il faut l'opérer d'urgence.

— Je suis d'accord. Tu te sens capable de lui couper la jambe ?

— Bon Dieu, non !

Il se mit à marcher de long en large, en proie à une vive agitation.

— C'est une chose de ligaturer une artère, reprit-il. Mais une amputation...

— Et même à supposer qu'on puisse l'amputer, la septicémie menace. Il lui faut des doses massives d'antibiotiques en intraveineuse.

Doug se tourna vers la fenêtre et ferma à demi les yeux, ébloui par le reflet du soleil sur la neige.

— J'ai huit, neuf heures de jour devant moi. En partant tout de suite, j'ai peut-être une chance d'atteindre le pied de la montagne avant la nuit.

— Tu veux faire ça à ski ?

— Oui, à moins que tu n'aies une meilleure idée.

Maura songea à Arlo qui transpirait et grelottait dans la pièce voisine tandis que sa blessure se gangrenait. Elle imagina la bactérie se disséminant dans le sang, envahissant peu à peu l'ensemble des organes. Puis elle repensa au cadavre d'une femme morte d'un choc septique qu'elle avait un jour disséqué, aux hémorragies éparses dans sa peau, son cœur, ses poumons. Un tel choc entraînait une défaillance du cœur, des reins, du cerveau. Arlo était déjà victime d'hallucinations, mais ses reins produisaient toujours de l'urine. Tant qu'ils fonctionnaient, il avait une chance de survivre.

— Je vais te préparer des provisions, dit-elle à Doug. Tu auras aussi besoin d'un sac de couchage, au cas où la nuit te surprendrait en route.

— J'avancerai tant qu'il restera un peu de jour.

Doug jeta un regard vers le salon où agonisait son ami et ajouta :

— Je suis désolé de t'imposer ça, mais tu vas devoir veiller sur

lui.

Au début, Grace ne voulut pas laisser partir son père. Debout à la porte d'entrée, elle se cramponna à lui en pleurant, le suppliant de rester, lui reprochant de l'abandonner comme l'avait fait sa mère...

— Arlo va très mal, chérie, tenta de lui expliquer Doug en détachant sa main de son bras. Si je ne ramène pas de l'aide, il risque de mourir...

— C'est moi qui vais mourir si tu pars !

— Tu n'es pas seule. Elaine et Maura prendront soin de toi.

— Pourquoi est-ce toi qui y vas ? Pourquoi pas elle ?

L'adolescente pointa un index accusateur vers Maura.

— Ça suffit, Grace ! ordonna Doug, la secouant par les épaules. De nous tous, c'est moi qui ai les meilleures chances de réussir. Et Arlo est mon ami.

— Et moi, je suis ta fille !

— Il est temps que tu grandisses et réalises que tu n'es pas le centre du monde, répliqua Doug en ajustant les sangles de son sac à dos. On reparlera de tout ça à mon retour. Maintenant, viens m'embrasser, d'accord ?

Grace recula.

— Je comprends pourquoi maman t'a quitté, lâcha-t-elle avant de s'engouffrer dans la maison.

Doug demeura cloué sur place, à fixer la porte close d'un air incrédule. Maura, en revanche, n'était pas étonnée par la réaction de Grace. Elle l'avait vue réclamer avidement l'attention de son père et le culpabiliser pour mieux le contrôler. Doug semblait sur le point de se précipiter à l'intérieur de la maison à sa suite, ce qu'elle espérait probablement.

— Ne t'inquiète pas pour Grace, dit Maura. Je promets de veiller sur elle. Il ne lui arrivera rien.

— Je sais qu'elle sera en sécurité avec toi.

Puis il la serra dans ses bras.

— Je te demande pardon, murmura-t-il. Je regrette que les choses aient si mal tourné.

Il s'écarta et la dévisagea.

— A Stanford, tu devais me considérer comme un blaireau, pas vrai ? Ce n'est pas aujourd'hui que je te ferai changer d'avis, j'en ai peur.

— Qui sait ? Si tu parviens à nous tirer de là, je pourrais reconsidérer mon avis.

— Tu peux compter sur moi. Docteur Isles, je vous confie le commandement du fort. Je promets de revenir bientôt avec la

cavalerie.

Elle le regarda s'éloigner en direction de la route. La température avait légèrement remonté et on n'apercevait pas un nuage dans le ciel. C'étaient les conditions idéales pour entreprendre une telle expédition.

Soudain la porte s'ouvrit et Elaine sortit en coup de vent. Elle avait déjà dit au revoir à Doug, pourtant elle courut pour le rattraper comme si sa vie en dépendait. Maura n'entendit rien de leur conversation mais elle vit Elaine ôter son écharpe en cachemire et l'enrouler délicatement autour du cou de Doug en guise de cadeau d'adieu. Puis elle le prit dans ses bras, et leur étreinte parut durer une éternité. Enfin, Doug se remit en marche et entreprit d'escalader le chemin creusé d'ornières qui devait le conduire hors de la vallée. Elaine attendit qu'il ait disparu derrière les arbres pour se retourner vers la maison. Elle gravit les marches, dépassa Maura sans lui adresser un mot, rentra et claqua la porte derrière elle.

L'inspecteur Queenan ne s'était pas encore présenté que Jane avait déjà deviné qu'il était flic. Il les attendait sur le parking du Mountain Lodge auprès d'une Toyota couverte de neige, en grande conversation avec un homme et une femme. Quand Jane et ses compagnons descendirent de leur voiture de location et s'approchèrent, il braqua sur eux le regard vigilant du type dont le métier repose sur l'observation. Hormis ce détail, il avait un physique banal : le front dégarni, quelques kilos en trop, une moustache striée de gris.

Gabriel s'adressa à lui :

— Inspecteur Queenan ?

L'homme acquiesça.

— Vous devez être l'agent Dean, supposa-t-il.

— Et moi, l'inspecteur Rizzoli, annonça Jane.

Queenan la considéra avec étonnement.

— Police de Boston ? demanda-t-il.

— Département des homicides.

— Dites, vous n'avez pas l'impression de brûler les étapes ? A l'heure actuelle, rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un homicide...

— Le Dr Isles est une amie, expliqua Jane. Ce n'est pas son genre de manquer le boulot sur un coup de tête. Nous sommes tous très inquiets pour elle.

Queenan se tourna vers Daniel Brophy.

— Vous aussi, vous faites partie de la police de Boston ?

— Non, je suis prêtre.

Queenan éclata de rire.

— Un agent fédéral, une femme inspecteur et un curé... Pas banal, comme équipe !

— Qu'est-ce que vous avez trouvé jusqu'ici ? s'enquit Jane.

— Eh bien, on a trouvé ça.

Queenan lui indiqua la Toyota auprès de laquelle se tenait le couple avec qui il discutait précédemment. L'homme, un dénommé Finch, était vigile à l'hôtel ; la femme travaillait pour l'agence locale de Hertz.

— Cette voiture est garée ici depuis vendredi soir, dit Finch.

— Les caméras de surveillance vous l'ont confirmé ? l'interrogea Jane.

— Euh, non. Cette partie du parking n'est pas couverte.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous permet d'affirmer qu'elle n'a pas bougé depuis vendredi ?

— La couche de neige. Il en est tombé pas loin de soixante centimètres dans la journée de samedi. C'est à peu près l'épaisseur qu'il y a sur le toit et le capot.

— On est sûrs que c'est la voiture de Maura ?

— Ce véhicule a été réservé en ligne il y a trois semaines par une certaine Maura Isles, répondit l'employée de Hertz. Cette personne en a pris possession mardi dernier. Elle a réglé le prix de la location au moyen d'une carte American Express. Elle devait le restituer hier matin à l'aéroport.

— Elle n'a pas appelé pour prolonger la location ? demanda Gabriel.

— Non, monsieur.

La femme sortit un porte-clés de sa poche et le tendit à Queenan.

— Voici le double que vous demandiez, inspecteur.

Queenan enfila une paire de gants en latex avant de déverrouiller la portière du passager avant. Avec précaution, il se pencha et ouvrit la boîte à gants pour en extraire le contrat de location.

— « Maura Isles », lut-il.

Puis il jeta un coup d'œil au compteur kilométrique.

— Elle n'a pas beaucoup roulé, observa-t-il. A peine quinze kilomètres.

— Elle était venue assister à un congrès médical, dit Jane. Je ne pense pas qu'elle ait eu beaucoup de temps pour faire du tourisme.

Elle regarda à travers la vitre, en prenant soin de ne pas la toucher. Hormis un exemplaire de *USA Today* plié sur le siège du passager, l'intérieur de la voiture était parfaitement rangé. Maura était une vraie maniaque de l'ordre ; en dehors d'un paquet de mouchoirs en papier, Jane n'avait jamais vu quoi que ce soit traîner dans sa Lexus.

— Le journal date de quand ? demanda-t-elle.

Queenan déplia l'exemplaire de *USA Today* avant de répondre :

— De mardi dernier.

— Le jour de son arrivée, remarqua Brophy. Elle a dû l'acheter à l'aéroport.

— Voyons si on trouve quelque chose dans le coffre, dit Queenan en se redressant.

Il se dirigea vers l'arrière du véhicule, balaya la neige de la main et pressa la touche de la télécommande qui déverrouillait le coffre. Ils se rapprochèrent tous d'un même mouvement. Queenan marqua une hésitation avant d'ouvrir. Sans doute pensaient-ils tous la même chose à cet instant : une femme disparue... une voiture abandonnée... Jane n'avait que trop l'habitude de ce genre de découverte macabre. Elle se

représenta un corps recroquevillé, tel un fœtus dans un utérus d'acier. Avec le froid, aucune odeur ne risquait d'attirer l'attention sur le contenu du coffre. Elle retint son souffle tandis que Queenan soulevait le hayon.

— Vide et aussi propre qu'un sou neuf ! annonça-t-il avec un soulagement palpable.

Il se tourna ensuite vers Gabriel.

— Une voiture en bon état, et pas de bagages. Où qu'elle soit allée, votre amie a emporté toutes ses affaires. Il semble qu'elle ait organisé son départ...

— Dans ce cas, où est-elle ? l'interrompit Jane. Et pourquoi ne répond-elle pas au téléphone ?

Queenan lui lança un regard agacé.

— Je ne connais pas votre amie. Vous êtes sans doute mieux placée que moi pour répondre à cette question.

— Quand pourrons-nous récupérer la voiture ? s'enquit l'employée de Hertz. Elle fait toujours partie de notre flotte.

— Je crains que nous ne devions la garder quelque temps.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce qu'on sache si oui ou non il y a eu meurtre. Pour le moment, je n'ai aucune certitude.

— Alors, comment expliquez-vous sa disparition ? demanda Jane.

Une lueur irritée traversa de nouveau le regard de Queenan.

— J'ai dit que je n'avais aucune certitude. J'essaie de garder l'esprit ouvert. Je vous suggère d'en faire autant.

— Je ne peux pas dire que je conserve un souvenir précis de cette personne, leur dit Michelle, une employée de la réception du Mountain Lodge. D'un autre côté, on a accueilli deux cents médecins, plus leurs familles, pendant une semaine. Comment voulez-vous que je me rappelle chacun d'eux ?

Ils s'étaient entassés dans le bureau du directeur de l'hôtel. Celui-ci assistait à l'interrogatoire, debout près de la porte, les bras croisés sur la poitrine. Davantage que les questions, sa présence semblait déstabiliser la jeune femme, qui jetait de fréquents coups d'œil dans sa direction, comme pour quêter son approbation.

— Son visage ne vous évoque rien ? insista Queenan en lui tendant la photo officielle que Jane avait trouvée sur le site de la Société de médecine légale du Massachusetts.

Maura y fixait l'objectif avec une expression neutre, très professionnelle. De la part d'une femme dont le métier consistait à découper des cadavres, un sourire aurait certainement paru déplacé.

Michelle examina de nouveau le cliché avec une application

exagérée. Il n'est pas évident de se concentrer sous les regards d'un nombre aussi élevé de personnes, surtout quand votre patron se trouve parmi elles.

— Ça vous ennuerait de sortir ? demanda Jane au directeur.

— C'est mon bureau.

— On ne vous l'empruntera pas longtemps.

— Cette affaire concerne mon établissement, aussi j'estime avoir le droit de savoir de quoi il retourne. Son visage vous dit quelque chose, oui ou non ? ajouta l'homme à l'intention de l'employée.

La jeune femme haussa les épaules.

— Je n'en suis pas sûre... Vous n'auriez pas d'autres photos ?

Il y eut un silence, que Brophy rompit en déclarant :

— Moi, j'en ai une.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste une photo instantanée de Maura dans sa cuisine, un verre de vin rouge posé sur la table devant elle. Les joues rosies par l'alcool, elle avait l'air infiniment plus heureuse que sur son portrait officiel – heureuse et amoureuse. Les coins cornés de la photo indiquaient qu'elle avait été beaucoup manipulée. Sans doute Daniel l'avait-il toujours sur lui et la contemplait-il dans les moments de doute et de solitude. Tirailé entre son devoir et ses sentiments, il avait dû en vivre quelques-uns...

Queenan la tendit à Michelle et demanda :

— Et là ?

— C'est la même femme ? Elle a l'air tellement différente... Oui, son visage me dit quelque chose. Elle était accompagnée de son mari, non ?

— Elle n'est pas mariée, indiqua Jane.

— Oh ! Je dois me tromper, alors.

— Parlez-nous de la femme dont vous vous souvenez.

— Elle était avec un type. Blond, beau gosse...

Jane évita de regarder Brophy.

— Vous vous rappelez autre chose ?

— C'était l'heure du dîner. Ils se sont arrêtés à la réception et l'homme a demandé où se trouvait le restaurant. J'ai supposé qu'ils étaient mariés.

— Pour quelle raison ?

— Il lui a dit un truc du style « Tu vois ? J'ai appris à demander mon chemin ». Le genre de plaisanterie qu'échangent deux personnes en couple, quoi.

— C'était quand ?

— Jeudi soir, je crois. Exact : j'étais en congé vendredi.

— Et samedi matin, au moment où elle a quitté l'hôtel ?

— Je travaillais, mais je ne me rappelle pas l'avoir vue. On était plusieurs à la réception. A la fin du congrès, tous les participants ont

libéré leur chambre en même temps.

— Dans ce cas, elle a dû avoir affaire à l'un de vos collègues...

— En fait, non, intervint le directeur, brandissant une feuille de papier. Je vous ai imprimé une copie de sa facture, comme vous l'aviez demandé. Il semble qu'elle l'ait réglée depuis sa chambre, via le menu « checkout » de son téléviseur. Ainsi, elle n'a pas eu besoin de passer par la réception.

Queenan prit la facture et la parcourut du regard.

— Taxe de séjour... Restaurant... Connexion Internet... Rien qui sorte de l'ordinaire.

— Si elle n'est pas passée par la réception, observa Jane, rien ne permet d'affirmer qu'elle a effectué l'opération elle-même...

— Voilà autre chose ! ricana Queenan. Vous suggérez quoi ? Quelqu'un s'est introduit dans sa chambre, a réglé sa note à sa place et est reparti en emportant ses bagages ? !

— Je faisais juste remarquer qu'on n'avait aucune preuve qu'elle était toujours là samedi matin, au moment supposé de son départ.

— Quel genre de preuve vous faut-il ?

Jane se tourna vers le directeur.

— J'ai aperçu une caméra de surveillance au-dessus du comptoir de la réception. Combien de temps conservez-vous les enregistrements ?

— On doit toujours avoir ceux de la semaine dernière. Mais la caméra enregistre chaque jour des centaines d'allées et venues. Il va vous falloir plusieurs heures pour tout regarder.

— Quelle est l'heure de départ indiquée sur la facture ?

— Voyons... 7 h 54, répondit Queenan après avoir vérifié.

— Commençons par là. Si elle a quitté l'hôtel sur ses deux jambes, on devrait pouvoir la repérer.

Il n'existe pas beaucoup de tâches plus assommantes que le visionnage d'images de surveillance. Au bout d'une demi-heure, Jane avait déjà un début de torticolis. Pour ne rien arranger, Queenan n'arrêtait pas de soupirer et de se tortiller sur sa chaise, pour que chacun comprenne qu'il avait le sentiment de perdre son temps. Jane s'efforçait de l'ignorer pour se concentrer sur l'écran. Des silhouettes traversaient celui-ci d'une démarche sautillante, des groupes se formaient dans le hall de l'hôtel avant de se disperser, de plus en plus nombreux et denses à mesure que le compteur approchait de 8 heures.

— Là ! s'écria soudain Daniel.

Gabriel fit un arrêt sur image. Au moins une vingtaine de personnes occupaient l'écran. La plupart se pressaient devant le comptoir de la réception ; d'autres se tenaient à l'arrière-plan. Deux

hommes consultaient leur montre-bracelet, leur portable collé à l'oreille.

— Je ne la vois nulle part, déclara Queenan.

— Revenez en arrière, dit Daniel. Je suis sûr que c'était elle.

Gabriel repassa la séquence à l'envers, image par image. Ils regardèrent les silhouettes sur l'écran marcher à reculons, les groupes se séparer pour en former de nouveaux. Un des deux hommes qui téléphonaient était agité de secousses, comme s'il dansait sur une musique au rythme saccadé.

— La voici, murmura Daniel.

Une femme brune venait d'apparaître à l'écran. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Jane l'ait manquée la première fois, car une demi-douzaine de personnes se dressaient entre elle et la caméra. Pendant qu'elle se frayait un chemin à travers le hall, deux têtes s'écartèrent, révélant son profil.

— On ne la distingue pas très bien, remarqua Queenan.

— C'est elle, ça ne fait aucun doute, affirma Daniel, dévorant l'écran des yeux. C'est son visage, sa coupe de cheveux... Je connais aussi cet anorak.

— Voyons ce qu'on a d'autre...

Gabriel activa la fonction avance image par image. La chevelure brune de Maura traversa le hall, apparaissant et disparaissant tour à tour. Elle émergea de la foule à la limite de l'écran, vêtue d'un pantalon noir et d'une parka blanche à la capuche doublée de fourrure synthétique. Puis sa tête sortit du champ tandis que la moitié de son torse demeurait visible.

— Regardez ! s'exclama Queenan. Elle a une valise à roulettes. Vous êtes rassurés ? On ne l'a pas traînée hors de cet hôtel ; elle en est sortie de son plein gré, avec ses bagages, samedi dernier, à 8 h 05.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Appelez-moi si vous voyez quoi que ce soit d'intéressant.

— Vous ne restez pas ?

— On a diffusé la photo de votre amie auprès de tous les journaux et de toutes les chaînes de télé de l'Etat. Nos agents étudient tous les appels qui nous parviennent. L'ennui, c'est qu'on nous a déjà signalé sa présence – ou celle d'une femme lui ressemblant – dans des dizaines d'endroits différents.

— Où, exactement ?

— Partout ! Au musée des Dinosaures de Thermopolis, attablée au Irma Hotel de Cody, dans une station-service Grubb's du comté de Sublette... Pour le moment, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus. Je ne connais pas votre amie, mais si vous voulez mon avis, elle a rencontré un type pendant le congrès – peut-être un médecin, comme elle. Elle a fait sa valise, libéré sa chambre avec un jour

d'avance et pris la route avec lui. Puis ils se sont envoyés en l'air jusqu'à en oublier quel jour on était. C'est l'explication la plus plausible, non ?

— Maura ne ferait jamais une chose pareille, répliqua Jane, affreusement gênée pour Daniel.

— Je ne compte plus le nombre de fois où on m'a dit « Mon mari est un brave homme, jamais il ne ferait une chose pareille », ou « Jamais elle ne laisserait ses gosses »... La vérité, inspecteur, c'est qu'on ne connaît pas vraiment les autres.

Jane ne pouvait lui donner tort. A sa place, elle lui aurait probablement tenu le même discours : on ne connaît jamais le véritable visage des gens, même ceux qu'on aime depuis toujours. Elle songea à ses parents, dont le couple avait volé en éclats après trente-cinq ans de mariage. Son père avait eu une liaison et, une fois divorcée, sa mère, cette femme terne et rangée, s'était transformée à la surprise de tous en une bombe sexuelle au décolleté plongeant. Queenan avait raison : souvent, les autres nous étonnent en faisant des choses imprévisibles... et stupides.

Comme tomber amoureuse d'un prêtre catholique.

— Jusqu'ici, reprit Queenan, enfilant sa veste matelassée, on n'a rien trouvé qui laisse croire à un crime. Ni sang ni rien qui indique que votre amie ait agi contre sa volonté.

— Cet homme, celui que l'employée de la réception a vu en compagnie de Maura...

— Eh bien ?

— Si elle est partie avec lui, je voudrais savoir qui il est. On ne pourrait pas visionner au moins les images du jeudi soir ?

Queenan hésita, puis il enleva sa veste.

— D'accord, soupira-t-il. L'employée a dit qu'ils s'apprêtaient à aller dîner. On n'a qu'à commencer à partir de 17 heures.

Cette fois, ils repérèrent plus facilement leur cible. Selon Michelle, le couple lui avait demandé le chemin du restaurant. Ils laissèrent défiler les images en avance rapide, mettant sur « pause » quand ils voyaient quelqu'un s'approcher de la réception. Aux environs de 18 heures, le hall s'emplit d'hommes en pardessus et cravates accompagnés de femmes chargées de bijoux. A 18 h 15, un homme blond surgit face à la caméra et se dirigea vers le comptoir.

— C'est lui ! souffla Jane.

Ses compagnons ne répondirent pas. Tous avaient les yeux braqués sur la femme brune qui venait d'apparaître auprès de l'homme. C'était Maura, sans doute possible, et elle souriait.

— Votre amie ? demanda Queenan.

— Oui.

— Elle n'a pas l'air d'une victime en sursis mais bien d'une femme

sur le point de dîner en bonne compagnie...

Queenan avait une fois de plus raison. Il y avait longtemps que Jane n'avait pas vu Maura aussi radieuse. Au cours des derniers mois, elle s'était progressivement refermée, comme si, en éludant les questions, elle croyait pouvoir se protéger de la vérité : son amour pour Daniel, loin de lui apporter le bonheur, avait aggravé sa solitude.

La cause de ses tourments ne pouvait détacher son regard de l'écran sur lequel Maura souriait à l'inconnu. Ils formaient un beau couple, assurément. Lui, grand et mince, avait un côté presque adolescent avec ses cheveux blonds ébouriffés. Malgré la mauvaise qualité de l'image, Jane décela une lueur de gaieté malicieuse dans ses yeux. Elle comprenait à présent pourquoi l'employée gardait un souvenir aussi précis de leur échange. Un homme pareil ne pouvait qu'attirer l'attention d'une femme.

Soudain, Daniel quitta la pièce.

— J'ai dit un truc qu'il ne fallait pas ? demanda Queenan, surpris.

— Il est inquiet, expliqua Jane. Comme nous, il est venu ici dans l'espoir de trouver des réponses.

— Il me semble que vous l'avez, votre réponse, non ?

Queenan se leva de nouveau et tendit la main vers sa veste.

— On continuera à vérifier les appels qui nous parviendront, ajouta-t-il. En espérant que votre amie finira par se manifester.

— Je voudrais savoir qui est l'homme qu'on voit avec elle, dit Jane.

— Un beau mec. Pas étonnant que votre copine lui fasse de grands sourires.

— S'il est également descendu à l'hôtel, on devrait pouvoir retrouver son nom, remarqua Gabriel.

Le directeur intervint :

— Nos deux cent quarante chambres affichaient complet le week-end dernier.

— Eliminons les femmes et concentrons nos efforts sur les hommes non accompagnés.

— Il s'agissait d'un congrès médical. La plupart des hommes voyageaient seuls.

— Raison de plus pour s'y coller sans attendre, répliqua Gabriel. Il nous faudra les noms, les adresses et les numéros de téléphone.

Le directeur s'adressa alors à Queenan :

— Ils n'ont pas besoin d'un mandat pour ça ? Et le respect de la vie privée ?

— Une femme signalée disparue a été vue pour la dernière fois dans votre établissement en compagnie d'un de vos clients, lui rétorqua Jane. Dans un cas pareil, il n'y a pas de vie privée qui tienne.

Le directeur eut un rire incrédule.

— Enfin, tous ces gens étaient des médecins ! Vous ne croyez quand même pas que...

Voyant Jane se lever et se diriger vers lui, l'homme se plaqua contre le chambranle. Elle s'arrêta à quelques pas, assez près pour voir ses pupilles se dilater.

— Si notre amie a été enlevée, reprit-elle, chaque minute compte. Alors, évitez de nous faire perdre notre temps.

La sonnerie du portable de Queenan rompit le silence. Il prit immédiatement l'appel.

— Allô... Quoi ? Où ça ?

Alertés par le ton de sa voix, tous firent volte-face. Il raccrocha au bout de quelques secondes, la mine sinistre.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Jane, craignant d'avance sa réponse.

— Vous devez vous rendre au ranch Circle B, dans le comté de Sublette. C'est en dehors de ma juridiction, aussi vous aurez affaire au shérif Fahey sur place.

— Pourquoi nous envoyez-vous là-bas ?

— On vient d'y découvrir deux corps. Ceux d'un homme et d'une femme.

Jamais au cours de sa carrière Jane Rizzoli n'avait éprouvé une telle répugnance à pénétrer sur une scène de crime. Depuis leur voiture de location, arrêtée en face du ranch, Gabriel et elle virent un nouveau véhicule de police se garer auprès de ceux qui leur barraient déjà la vue de la réception. Dans l'allée qui menait à celle-ci, une femme s'adressait à une caméra de télévision, un micro à la main, ses cheveux blonds volant au vent. Jane avait l'habitude de jouer des coudes parmi les flics et les journalistes, mais pour l'heure cette simple idée la terrorisait. Heureusement, ils avaient réussi à convaincre Daniel de les attendre à l'hôtel. Il n'était pas utile qu'il s'inflige une telle épreuve.

— Je ne vois pas Maura descendre dans un endroit pareil, remarqua Gabriel.

TARIFS EXCEPTIONNELS À LA SEMAINE ET AU MOIS ! proclamait le panneau planté au bord de la route. Et dessous : *Renseignements à l'accueil*. Ce message évoquait l'appel désespéré d'un entrepreneur au bord de la faillite. Jane avait également beaucoup de mal à imaginer son amie dans un de ces chalets décrépits.

Gabriel lui prit le bras pour l'aider à traverser la route gelée. Il affichait un calme presque surnaturel, et c'était exactement ce dont elle avait besoin en cet instant. Quand elle avait fait sa connaissance, deux ans plus tôt, à l'occasion d'une enquête criminelle, elle l'avait cru distant et dépourvu de sentiments. Elle savait à présent qu'il s'agissait d'un masque qu'il revêtait dans les situations particulièrement difficiles. Elle leva les yeux vers lui, et la détermination qu'elle lut sur son visage l'apaisa aussitôt.

Ils se dirigèrent vers un shérif adjoint, en conversation animée avec une jeune femme.

— Il faut que je parle à Fahey, disait celle-ci d'un ton insistant. Comment voulez-vous qu'on travaille si vous ne nous dites rien ?

— Le shérif est occupé, Kay.

— Cette gosse est sous notre responsabilité. Dites-moi au moins leurs noms. Qui est le parent le plus proche ?

— On vous le dira quand on le saura.

— Le couple venait de la Plaine des Angles, pas vrai ?

— Qui vous a raconté ça ?

— Je garde toujours un œil sur ces gens. Quand ils viennent en ville, je me débrouille pour être au courant...

— Fichez-leur donc la paix !

— Et vous, Bobby, tâchez de faire votre travail. Quand je vous signale un cas, faites au moins semblant d'enquêter.

— Barrez-vous. Ouste !

— Dites au shérif Fahey que je l'appellerai.

Avec un soupir si vigoureux que son visage disparut derrière un nuage de vapeur, la femme tourna les talons et se trouva nez à nez avec Jane et Gabriel.

— Je vous souhaite bonne chance ! leur lança-t-elle avant de s'éloigner.

— Journaliste ? demanda Gabriel, compatissant, au dénommé Bobby.

— Non, assistante sociale. Quelle plaie ! C'est à quel sujet ? demanda Bobby, examinant le nouveau venu de la tête aux pieds.

— Le shérif Fahey nous attend. L'inspecteur Queenan l'a prévenu de notre visite.

— C'est vous qui arrivez de Boston ?

— Oui, monsieur, répondit Gabriel avec humilité. Agent Dean, inspecteur Rizzoli.

La jeunesse de Bobby – on lui donnait à peine vingt-cinq ans – le rendait vulnérable à la flatterie.

— Suivez-moi, leur dit-il.

Ils pénétrèrent dans le chalet de la réception. Le plafond bas aux poutres apparentes faisait paraître l'endroit plus exigu qu'il ne l'était en réalité. Un feu crépitait dans la cheminée. Jane s'en approcha, et son visage engourdi par le froid glacial qui régnait à l'extérieur ne tarda pas à la picoter sous l'effet de la chaleur. Les fouets, les éperons et les portraits de cow-boys aux teintes pisseuses qui décoraient les murs lui donnèrent l'impression d'avoir remonté le temps jusqu'aux années 1960. Deux personnes discutaient dans une arrière-salle – deux hommes, lui sembla-t-il en les entendant. Mais, par l'entrebâillement de la porte, elle aperçut une blonde au teint hâlé et à la voix rauque de fumeuse.

— ... juste eu affaire à lui, disait-elle.

— Vous ne lui avez pas demandé sa carte d'identité ?

— Il a payé cash, et puis on n'est pas en Russie, non ? On est encore libre d'aller et venir à sa guise dans ce pays. En plus, il avait l'air d'un type bien.

— Vous pourriez préciser, Marge ?

— Poli, respectueux. Ils sont arrivés pendant la tempête de samedi dernier, disant qu'ils cherchaient à s'abriter en attendant que la route soit dégagée. Quoi de plus normal ?

— Shérif ? appela Bobby. Les gens de Boston sont là.

Fahey leur adressa un salut de la main.

— J'en ai pour une minute, leur dit-il avant de poursuivre sa conversation avec la propriétaire du ranch : Ça faisait donc deux jours qu'ils étaient là, calcula-t-il. Quand avez-vous fait le ménage dans leur chambre pour la dernière fois ?

— Ils avaient accroché la pancarte « Ne pas déranger » à la poignée de la porte, alors je leur ai fichu la paix. Mais ce matin j'ai constaté qu'elle n'y était plus. Je suis repassée vers 14 heures pour faire le ménage. C'est là que je les ai trouvés...

— Pour résumer, vous n'avez pas revu l'homme vivant depuis son arrivée ?

— Ils ne peuvent pas être morts depuis deux jours. Ils ont décroché la pancarte de la porte... à moins que quelqu'un ne l'ait fait à leur place.

— Je vois, soupira Fahey en fermant sa veste. On a mis le Service de la protection de l'enfance sur le coup. Ils voudront certainement vous interroger.

— Ah ? S'ils veulent passer la nuit ici, j'ai des chambres libres.

La femme fut prise d'une toux grasse tandis que Fahey émergeait de la minuscule pièce. Costaud, la cinquantaine, il arborait la même coupe militaire que son adjoint. Son regard glissa sur Jane pour s'arrêter sur Gabriel.

— C'est vous qui avez signalé la disparition de cette femme ? demanda-t-il.

— Rien ne dit qu'il s'agit de la même.

— Vous êtes sans nouvelles d'elle depuis samedi, c'est ça ?

— En effet. Elle a été vue pour la dernière fois à Teton Village.

— Ça pourrait coller. Le couple qu'on a retrouvé est arrivé ici samedi. Venez avec moi.

Ils dépassèrent à sa suite plusieurs chalets apparemment innocupés. Hormis la réception, un seul bâtiment était éclairé, à la limite du domaine. Le shérif s'arrêta devant le chalet numéro 8 et leur tendit des gants en latex ainsi que des surchaussures en papier – la panoplie indispensable avant de pénétrer sur une scène de crime.

— Avant que vous entriez, dit Fahey, je dois vous avertir : ce n'est pas beau à voir.

— Ça ne l'est jamais, lui rétorqua Gabriel.

— Je veux dire que l'identification ne va pas être facile.

— Les victimes sont défigurées ?

Le calme de Gabriel lui valut un regard interloqué du shérif.

— On peut dire ça comme ça, répondit enfin ce dernier en poussant la porte.

Avant même de franchir le seuil, Jane distingua les éclaboussures écarlates sur le mur, des traces en arc de cercle qui accrurent son angoisse. Elle entra sans prononcer un mot, découvrit aussitôt l'origine

du sang.

Un homme gisait au pied du lit défait. Un peu trop corpulent pour sa taille, le front dégarni, il était vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise blanche et de chaussettes en coton de la même couleur. Le regard de Jane enregistra machinalement ces détails avant de se fixer sur son visage, ou plutôt sur la plaie béante qui en tenait lieu.

— Un accès de rage meurtrière, si vous voulez mon avis, déclara un homme aux cheveux argentés, en tenue civile, qui venait d'émerger de la salle de bains, visiblement ébranlé par l'horreur du carnage. Sinon, comment expliquer un tel déchaînement de violence ? L'assassin s'est acharné sur ce malheureux, lui brisant les os et les dents à coups de marteau, réduisant les chairs et les cartilages en bouillie.

Avec un soupir, il leva une main gantée dans une esquisse de salut.

— Dr Draper, dit-il afin de se présenter.

— Médecin légiste ? demanda Gabriel.

Draper secoua la tête.

— Je ne suis que le coroner du comté. On n'a pas de médecin légiste dans le Wyoming. On en attend un du Colorado.

— Ils sont venus identifier la femme, expliqua Fahey.

Draper indiqua la salle de bains d'un mouvement de tête.

— Par ici !

Comme Jane restait clouée sur place, Gabriel entra le premier et s'arrêta net. Elle se força à s'avancer et sursauta en apercevant son reflet, pâle et crispé, dans le miroir au-dessus du lavabo. Son mari se déplaça alors, lui laissant voir la douche.

La morte était tassée au fond du bac, le dos appuyé au mur carrelé, les jambes largement écartées. La chute du rideau en plastique avait en partie masqué sa nudité. Son menton reposait presque sur sa poitrine, et ses cheveux noirs poissés de sang et de débris de cervelle dissimulaient son visage.

Jane remarqua aussitôt que les cheveux en question étaient plus longs que ceux de Maura. Puis d'autres différences lui apparurent : l'alliance en or que la morte portait à l'annulaire gauche, la cellulite sur ses cuisses, le large grain de beauté sur son avant-bras...

— Ce n'est pas elle... souffla-t-elle.

Elle aurait voulu crier son soulagement.

— Vous en êtes sûre ? demanda Fahey.

Jane s'accroupit et examina le visage de la femme. Le coup qui l'avait tuée avait enfoncé le côté de la boîte crânienne, mais, contrairement à son compagnon, elle n'avait pas subi de mutilations post-mortem. Jane poussa un long soupir et sentit la tension se relâcher.

— Cette femme n'est pas Maura Isles, affirma-t-elle en se relevant. Et cet homme, à côté, ne ressemble pas à celui que nous avons vu sur les images de la caméra de surveillance de l'hôtel.

— Ça signifie que votre amie est toujours introuvable.

Mieux valait ça que morte.

Une fois ses craintes dissipées, Jane considéra la scène d'un œil professionnel et enregistra de nouveaux détails : relents de tabac refroidi, flaques de neige fondue, traces de bottes laissées par les policiers... Elle repéra aussi, dans un angle de la pièce, un lit d'enfant pliant qui aurait dû lui sauter aux yeux dès son entrée.

Elle se tourna vers Fahey.

— Il y avait un bébé dans ce lit ?

— Oui, une petite fille d'environ huit mois, d'après les services sociaux du comté. Ce sont eux qui l'ont prise en charge.

Jane repensa à la jeune femme qu'ils avaient vue en conversation avec le shérif adjoint à leur arrivée. Elle s'expliquait mieux la présence d'une assistante sociale en ces lieux à présent.

— Elle était donc vivante ?

— Oui. Le meurtrier ne l'a pas touchée. Sa couche était mouillée quand on l'a trouvée, sinon elle allait bien.

— Après être restée un ou deux jours sans nourriture ?

— Il y avait quatre biberons vides dans le lit avec elle. Elle ne risquait pas de mourir de soif.

— Elle a dû pleurer et crier, remarqua Gabriel. Personne ne l'a entendue ?

— Ce chalet était le seul occupé. Comme vous avez pu le constater, il est assez isolé. Les fenêtres fermées, on n'entend pas un bruit de l'extérieur.

Jane s'approcha de nouveau du mort et scruta son visage tellement ravagé qu'il n'avait plus rien d'humain.

— Il ne s'est pas défendu, observa-t-elle.

— Le meurtrier a dû le prendre au dépourvu...

— Dans le cas de la femme, c'est probable. Elle se trouvait sous la douche quand on l'a attaquée. Mais l'homme... On a forcé la porte ?

— Ni la porte ni les fenêtres. Soit ils avaient oublié de la verrouiller, soit ils ont ouvert eux-mêmes au tueur.

— Et sous l'effet de la surprise, il s'est laissé massacrer sans réagir ?

— Moi aussi, j'ai trouvé ça troublant, intervint Draper. Rien n'indique qu'il ait tenté de se protéger. Il a ouvert la porte au tueur, lui a tourné le dos, et celui-ci lui a porté le premier coup...

On frappa à la porte, et le shérif adjoint glissa la tête à l'intérieur du chalet.

— On vient de recevoir la confirmation que la plaque

d'immatriculation de la voiture correspond bien au nom et à l'adresse indiqués sur les papiers de l'homme : John Pomeroy, la Plaine des Anges, Idaho.

Un silence suivit cette déclaration.

— Bon sang, soupira Draper. Ils faisaient partie de ces gens...

— Quels gens ? s'enquit Jane.

— L'Assemblée, comme ils s'appellent eux-mêmes. Une sorte de communauté religieuse. Dernièrement, ils se sont implantés dans le comté de Sublette. Le couple devait se rendre au nouveau village, ajouta le coroner à l'adresse du shérif.

— Ça m'étonnerait, dit Bobby.

Draper lui lança un regard étonné.

— Vous semblez bien sûr de vous, Martineau, remarqua-t-il.

— J'ai fait un saut là-bas la semaine dernière. Je n'y ai pas vu un chat. Tous les habitants avaient rassemblé leurs affaires et quitté la vallée en prévision de l'hiver.

— Qu'est-ce que ces deux-là fichaient dans le secteur, alors ? s'interrogea Fahey.

— Tout ce que je peux vous dire, reprit son adjoint, c'est qu'ils n'allaient pas au Royaume des Cieux. La route est fermée depuis samedi, et elle ne rouvrira qu'au printemps.

Maura n'avait plus qu'une préoccupation : faire boire Arlo, encore et encore, pour réguler sa tension artérielle et stimuler la sécrétion d'urine. A chaque verre d'eau, elle ajoutait une pincée de sel et une cuillère à soupe de sucre en poudre. Elle devait régulièrement remplacer sa serviette imprégnée d'urine, mais c'était bon signe : si ses reins cessaient de fonctionner, il serait condamné à court terme.

Même ainsi, songeait-elle tandis qu'il avalait les deux derniers comprimés d'antibiotiques, ses chances de survie paraissaient minces : l'amoxicilline n'agissait pas davantage qu'un charme magique contre l'infection qui lui rongait la jambe. Une odeur nauséabonde s'échappait de la plaie, et le mollet présentait déjà des signes de nécrose. Encore un jour, deux au maximum, et elle n'aurait plus d'autre choix que de sacrifier sa jambe pour tenter de le sauver.

Elle connaissait parfaitement l'anatomie humaine et avait la certitude de trouver les instruments nécessaires dans les cuisines et les garages des maisons voisines. Pour une amputation, elle avait juste besoin d'une scie stérilisée et de plusieurs couteaux bien aiguisés. Ce n'était pas tant l'opération en elle-même qui l'horrifiait que l'idée de procéder sans anesthésie. Elle s'imagina sciant l'os d'un patient qui hurlait et se tordait de douleur, se représenta un couteau à la lame poissée de sang, et adressa une prière muette à Doug : Je t'en supplie, ramène vite de l'aide. Ne m'oblige pas à torturer ce malheureux. Je ne crois pas que j'y arriverai.

— J'ai mal, gémit Arlo.

Elle s'agenouilla près de lui.

— Je crains qu'on n'ait plus de Percocet, lui dit-elle. Mais il reste du paracétamol.

— Ça ne sert à rien...

— Elaine est allée chercher son sac dans la voiture. Elle dit qu'il y a dedans assez de codéine pour te soulager jusqu'à l'arrivée des secours.

— Ils seront là quand ?

— Bientôt. Peut-être même avant ce soir.

Elle leva les yeux vers la fenêtre et vit que le jour déclinait. Doug était parti la veille, dans la matinée. Il devait avoir atteint le pied de la montagne à présent.

— Tu connais Doug, reprit-elle. Il va sans doute rappliquer avec une équipe de journalistes, des caméras...

Arlo eut un rire las.

— Ça lui ressemblerait bien... Notre Doug est né sous une bonne étoile. Il se sort de toutes les situations presque sans une égratignure, tandis que moi... Si je m'en tire, je jure de ne plus jamais mettre un pied hors de chez moi !

Soudain la porte s'ouvrit à la volée et Elaine s'engouffra à l'intérieur en même temps qu'une rafale glacée.

— Où est Grace ? demanda-t-elle, piétinant pour secouer la neige de ses semelles.

— Elle est sortie, répondit Maura.

Ayant repéré le sac à dos de Grace dans un coin de la pièce, Elaine s'en approcha et défit la fermeture à glissière.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Maura.

— Je n'ai pas retrouvé mon sac à main.

— Tu disais l'avoir laissé dans la Jeep...

— C'est ce que je croyais, mais Doug ne l'y a pas trouvé. Je l'ai cherché tout le long du chemin, au cas où je l'aurais laissé tomber.

Elle entreprit de vider le sac à dos, étalant son contenu devant elle : iPod, lunettes de soleil, sweat-shirt, téléphone portable... Puis elle le retourna et le secoua, éparpillant une poignée de pièces de monnaie.

— Nom de Dieu, où est passé mon sac ?

— Tu ne crois quand même pas que Grace...

— Je ne le trouve nulle part. C'est forcément elle qui l'a pris.

— Pourquoi aurait-elle fait ça ?

— Qui peut dire ce qui passe par la tête d'une ado ?

— Tu es sûre de ne pas l'avoir laissé quelque part dans la maison ?

— Oui.

Furieuse, Elaine jeta le sac vide sur le sol.

— Il était avec moi dans la voiture quand on a essayé de rejoindre la route. Après l'accident, on a tous paniqué. La dernière fois que je l'ai vu, il se trouvait sur la banquette arrière, à côté de Grace. Ensuite, j'étais trop préoccupée par Arlo pour m'en soucier.

Elle promena son regard autour de la pièce, cherchant une possible cachette pour un sac à main.

— Elle seule a pu le prendre. Toi, tu es retournée chercher le traîneau pendant que Doug et moi, on tentait d'arrêter l'hémorragie. Pendant ce temps, aucun de nous ne surveillait Grace.

— Il a pu tomber de la Jeep...

— Je te l'ai dit, je l'ai cherché tout le long du chemin.

— La neige l'aura recouvert.

— Il n'a pas reneigé depuis deux jours, et la couche au sol est gelée...

Elaine se figea soudain, agenouillée près du sac vide, et la gêne se peignit sur son visage.

— Qu'est-ce que tu fiches ? demanda Grace, refermant violemment la porte. Tu as fouillé dans mes affaires ?

— Et toi, tu as pris mon sac à main ? lui rétorqua Elaine. Il y avait des comprimés de codéine dedans. Arlo en a absolument besoin. Où est-il passé ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Grace ramassa son sac à dos et entreprit d'y fourrer ses affaires.

— Qui te dit que ce n'est pas *elle* qui l'a ? lança-t-elle sans regarder Maura.

— Je te pose une question, c'est tout.

— Tu parles ! Tu m'as accusée sans même envisager que quelqu'un d'autre ait pu le prendre.

— Je suis trop crevée pour me disputer, soupira Elaine. Si tu sais où est mon sac, dis-le-moi.

— Je n'ai rien à te dire. Et même si c'était le cas, tu ne me croirais pas.

L'adolescente passa la courroie de son sac sur son épaule et se dirigea vers la porte.

— Il y a onze autres maisons dans ce village, dit-elle. J'ai l'embarras du choix.

— Non, Grace, protesta Maura. Il ne faut pas qu'on se sépare. Et j'ai promis à ton père de veiller sur toi.

— Je n'ai rien à faire ici. Je reviens pour vous raconter ce que j'ai vu, et à peine entrée je me fais traiter de voleuse...

— C'est faux ! s'insurgea Elaine.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Maura d'un ton posé.

— Pourquoi je te le dirais ? De toute manière, tu t'en fiches.

— Au contraire, ça m'intéresse beaucoup.

Grace hésita une seconde, tiraillée entre son amour-propre et l'envie de partager sa découverte.

— C'est dehors, déclara-t-elle. Près de la forêt.

Maura enfila sa parka, ses gants, et la suivit à l'extérieur. Le gel avait rendu glissante la neige labourée par leurs allées et venues des jours précédents. Elles progressèrent donc avec précaution jusqu'à l'arrière de la maison et poursuivirent vers les arbres.

— J'ai d'abord vu ça, dit Grace, pointant l'index vers le sol.

Maura estima que les empreintes provenaient d'un coyote, ou peut-être d'un loup. En partie recouvertes de neige poudreuse, elles traçaient une piste rectiligne vers la maison où ils avaient trouvé refuge.

— Elles sont gelées, remarqua Grace. Elles doivent dater de la nuit dernière, ou même de celle d'avant. Mais il y a autre chose...

Elle se remit en marche, suivant la piste en direction d'un monticule qui se fondait dans l'immensité neigeuse où il était impossible de distinguer les buissons des rochers sous leur manteau blanc. En approchant, Maura aperçut du jaune là où Grace avait déblayé la neige avec les mains.

Le monticule cachait un bulldozer.

— On dirait que des gens avaient commencé à creuser et qu'ils se sont interrompus, reprit la fille de Doug.

Maura ouvrit la portière côté conducteur et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cabine. La clé n'était pas sur le contact. Si elles parvenaient à le faire démarrer, le bulldozer pourrait peut-être les conduire jusqu'à la route.

— Tu n'as jamais conduit ce genre d'engin, j'imagine ? demanda-t-elle à Grace.

— Si on avait accès à Google, on saurait comment le faire démarrer en reliant les fils.

— Si on avait accès à Google, on aurait quitté cet endroit depuis longtemps.

Maura fit claquer la portière avec un soupir.

— Tu as vu ? reprit Grace. La piste se poursuit en direction de la forêt.

— On est en pleine nature. Il n'y a rien d'étonnant à trouver des empreintes de bêtes sauvages.

— Celle-ci nous a repérés, insista Grace, jetant des regards inquiets autour d'elle.

— On fermera bien la porte ce soir.

Maura pressa le bras de l'adolescente à travers sa manche afin de la rassurer. Il lui parut si frêle qu'elle prit brusquement conscience de sa vulnérabilité. Ce n'était pas une adulte qu'elle avait à ses côtés mais une gamine de treize ans, privée du réconfort d'une présence paternelle ou maternelle.

— Si un loup essaie de s'introduire dans la maison, je le chasserai, promit-elle.

— Il y en a peut-être toute une meute. S'ils nous attaquent tous ensemble, on ne pourra pas se défendre.

— Ne t'en fais pas. Les loups s'en prennent rarement aux hommes. Ils ont sans doute davantage peur de nous que le contraire.

L'adolescente n'avait pas l'air convaincue. Pour lui démontrer qu'elle n'avait rien à craindre, Maura entreprit de suivre la piste jusqu'aux arbres. Plus elle avançait et plus sa progression devenait difficile. Bientôt elle eut de la neige jusqu'aux genoux. Elle songea que de nombreux cerfs trouvaient la mort ainsi chaque hiver : gênés par leur poids, ils s'empêtraient dans la neige et se retrouvaient alors à la merci des loups, plus rapides et agiles.

— C'est pas moi qui ai pris son sac pourri, tu sais ! lui lança Grace.

Soudain Maura repéra une nouvelle série d'empreintes. Elle s'arrêta à la limite des arbres afin de les examiner. Elles n'avaient pas été faites par des loups, mais par des raquettes, réalisa-t-elle avec un frisson.

— Tu me crois, dis ? insista Grace, debout près du bulldozer. Toi, au moins, tu me traites comme une adulte.

Maura scruta les profondeurs de la forêt, mais les branches pendantes et les fourrés formaient un écran impénétrable. N'importe qui aurait pu l'observer à son insu.

— Elaine fait semblant de s'intéresser à moi devant papa. Ça me donne envie de gerber...

Maura s'éloigna lentement des arbres. Le givre et les brindilles craquaient sous ses pas, augmentant sa nervosité.

Cependant, Grace continuait à jacasser dans son dos :

— Si elle se montre gentille avec moi, c'est uniquement pour lui. Elles sont toutes pareilles : pleines d'attentions au début, puis il leur tarde que je débarrasse le plancher.

— Regagnons la maison, dit Maura d'un ton serein.

— Et papa qui se laisse prendre à cette comédie...

Grace s'interrompit net en voyant l'expression de Maura.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, répondit la jeune femme, lui agrippant le bras. Le temps se refroidit. Rentrons.

— Tu es fâchée contre moi ?

— Non, quelle idée !

— Alors, pourquoi tu me serres aussi fort ?

Maura la lâcha aussitôt.

— On ferait bien de rentrer avant qu'il fasse nuit et que les loups sortent du bois.

— Tu viens de dire qu'ils n'attaquaient pas les gens...

— J'ai promis à ton père de veiller sur toi, et c'est ce que je m'efforce de faire. Viens vite, ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Je vais nous préparer du chocolat chaud.

Ne voulant pas effrayer davantage l'adolescente, Maura ne lui parla pas des traces de raquettes. Mais, à présent qu'elle avait découvert la vérité, elle allait devoir mettre Elaine au courant : elles n'étaient pas seules dans la vallée.

— S'il y a quelqu'un dehors, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu ? objecta Elaine.

Il était tard, mais ni elle ni Maura n'avaient sommeil. Assises dans la semi-obscurité, les deux femmes guettaient le moindre craquement ou frôlement. Grace, profondément endormie sur le canapé, ignorait leurs chuchotements inquiets et leurs interrogations. Quand Maura, après avoir verrouillé la porte de la maison, avait également calé une chaise sous la poignée, l'adolescente avait supposé qu'elle craignait la visite d'un loup, sans se douter qu'elles avaient affaire à un prédateur autrement redoutable.

— Les empreintes remontent à un jour, deux au maximum, insista Maura. Si elles étaient plus anciennes, le vent et la neige les auraient recouvertes.

— On aurait dû en voir d'autres, non ?

— Leur auteur les a peut-être effacées. Ou alors, il nous observe à distance.

— Ça voudrait dire qu'il cherche à nous dissimuler sa présence...

Maura acquiesça de la tête.

Elaine frissonna et dirigea son regard vers la cheminée.

— Lui, en tout cas, sait où on est, remarqua-t-elle. La lumière du feu doit se repérer à cinq cents mètres au moins.

Maura jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— Si ça se trouve, il nous épie en ce moment même, murmura-t-elle.

— A moins que tu ne te sois trompée en croyant reconnaître une trace de raquette...

— Je sais ce que j'ai vu, Elaine.

— Et je devrais te croire sur parole ? Avoue-le : tu as inventé toute cette histoire pour me filer les jetons.

— Jamais je ne ferais une chose pareille !

— Mais elle, si, affirma Elaine, indiquant Grace. Vous vous êtes liguées pour vous payer ma tête, pas vrai ? C'est elle qui en a eu l'idée ? Eh bien, ce n'est pas drôle.

— Je te l'ai dit, elle n'est pas au courant. Je n'ai pas voulu l'alarmer.

— S'il y a vraiment quelqu'un dehors, pourquoi se cache-t-il dans les bois ? Il pourrait venir se présenter. Cette situation nous rend tous cinglés. Arlo voit des fantômes, je n'arrive pas à remettre la main sur

mon sac... Tes yeux ont pu te jouer un tour. Tu as cru reconnaître une empreinte de raquette et tu en as déduit qu'on nous espionnait...

— Je n'ai pas eu d'hallucinations. Il y a quelqu'un d'autre dans cette vallée. Il était là avant nous et il nous a vus arriver.

— « Avant nous » ? Qu'est-ce que tu en sais ? C'est seulement aujourd'hui que tu as trouvé ces prétendues traces de pas...

— Je ne t'ai pas tout dit.

Maura s'assura que Grace ne pouvait pas les entendre avant de poursuivre dans un murmure :

— La première nuit qu'on a passée dans cette maison... A un moment, je me suis réveillée et j'ai trouvé de la neige dans l'entrée, ainsi qu'une empreinte de pied. Quelqu'un avait ouvert la porte, laissant entrer le vent.

— Pourquoi en parler seulement maintenant ?

— Sur le coup, j'ai cru que l'un de nous était sorti pendant la nuit, même si je vous avais trouvés profondément endormis à mon réveil. Au matin, la neige avait fondu, effaçant l'empreinte. J'ai fini par croire que je l'avais imaginée.

— C'était probablement le cas. Tu as cru voir quelque chose, tu t'es fait un film et maintenant tu cherches à me faire peur.

— Non. Je te rapporte juste ce qu'il en est.

— Qui pourrait vivre dehors par ce temps, à part l'abominable homme des neiges ? Et même si quelqu'un s'était introduit dans la maison et rôdait encore dans les parages, comment expliques-tu qu'aucun de nous ne l'ait vu à part toi ?

— Je l'ai vu, moi.

Maura se retourna brusquement et aperçut les yeux éteints d'Arlo qui la fixaient. Il s'était réveillé sans qu'elles s'en aperçoivent.

Elle s'approcha et lui souffla :

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Je vous l'ai dit hier... Enfin, je crois que c'était hier.

Il déglutit avec difficulté et grimaça.

— Je ne me rappelle pas que tu aies dit quoi que ce soit à ce sujet, protesta Elaine.

— Il faisait nuit... Quelqu'un regardait dans la pièce.

— Oh ! soupira Elaine. Il veut parler de ses « fantômes ».

Elle s'agenouilla auprès du blessé et borda sa couverture.

— C'était un cauchemar. La fièvre te donne des hallucinations.

— Je ne l'ai pas imaginé.

— Ou alors, c'est un effet des médicaments. Chéri, personne d'autre n'a rien vu.

Arlo tenta à nouveau de déglutir, mais il avait la bouche trop sèche.

— Il était là, insista-t-il. Je l'ai vu comme je te vois.

— Tu as besoin de boire, dit Maura.

Elle remplit une tasse d'eau et l'approcha des lèvres d'Arlo. Après quelques gorgées, il fut pris d'une quinte de toux. Il repoussa faiblement la tasse, le menton ruisselant, et laissa retomber sa tête sur l'oreiller avec un gémissement.

Maura reposa la tasse, inquiète. Il y avait plusieurs heures qu'il n'avait pas uriné et sa respiration s'était altérée. S'il continuait à s'affaiblir, il deviendrait dangereux de le forcer à boire, mais la déshydratation et le choc septique le menaceraient alors. L'une et l'autre éventualités risquaient de lui être fatales.

— Répète-nous ce que tu as vu, lui dit-elle.

— Des visages.

— Ici, dans la maison ?

Arlo prit une inspiration saccadée avant de répondre :

— Aussi à la fenêtre.

Un frisson glacé parcourut le dos de Maura. Elle fit volte-face vers la fenêtre mais ne vit ni visage fantomatique, ni regard démoniaque fixé sur elle – rien qu'un carré de ciel noir.

Elaine eut un ricanement plein de dédain.

— Ma parole, vous êtes aussi cinglés l'un que l'autre ! On dirait que je suis la seule à avoir encore toute ma tête dans cette baraque !

Maura s'approcha de la fenêtre. L'obscurité dissimulait les secrets de la vallée tel un rideau de velours, mais son imagination comblait les vides en lui inspirant d'horribles visions de carnage. Quelque chose avait poussé les habitants de ces maisons à fuir en laissant leurs portes et fenêtres ouvertes, en abandonnant leurs animaux familiers à la faim et au froid. Le ou les responsables de ce départ précipité rôdaient-ils encore dans les parages, ou était-elle le jouet d'une illusion née de la peur et de l'isolement ?

Elle repensa à l'enchaînement d'aléas qui les avait conduits au Royaume des Cieux : la tempête de neige, leur erreur d'itinéraire, la chute de leur voiture dans le fossé... C'était à croire que le destin leur avait tendu un piège et que tous leurs efforts pour quitter cet endroit maudit ne servaient qu'à aggraver leur infortune. L'accident d'Arlo n'était-il pas le résultat de leur pitoyable tentative d'évasion ? Et Doug ? Il les avait quittés deux jours plus tôt afin d'aller chercher du secours. Il aurait dû être déjà de retour. Le Royaume des Cieux l'avait-il également empêché de fuir ?

Elle se força à détacher les yeux de la fenêtre, furieuse contre elle-même. Même chez les esprits les plus sensés, la tension nerveuse pouvait engendrer des pensées irrationnelles.

Il n'en restait pas moins qu'elle avait vu une empreinte de pas dans la neige. Et Arlo avait aperçu un visage par la vitre.

Elle marcha droit vers la porte, écarta la chaise qu'elle avait calée

sous la poignée et tira le verrou.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Elaine.

— Je veux en avoir le cœur net, répondit Maura en fermant sa parka.

— Tu ne vas quand même pas sortir ? !

— Et pourquoi pas ? Il n'y a pas cinq minutes, tu affirmais que j'étais folle, qu'il n'y avait rien à craindre dehors.

— Tu as l'intention de faire quoi ?

— Arlo prétend avoir vu un visage derrière la vitre. Il n'a pas reneigé depuis notre arrivée. Si quelqu'un a stationné sous la fenêtre, ses empreintes doivent être encore visibles.

— Je t'en prie, reste. Tu n'as rien à me prouver.

— Mais à moi, si.

Maura prit la lampe à pétrole sur la table et s'apprêta à sortir.

Ne fais pas ça ! lui souffla une voix intérieure alors qu'elle refermait la main sur la poignée.

Elle repoussa fermement ses craintes. Personne ne les avait piégés. Seules leurs décisions les avaient mis dans cette situation.

Un silence complet régnait à l'extérieur. Pas un souffle de vent, pas un craquement de branches. Elle n'entendait que les battements sourds de son cœur dans sa poitrine. Soudain la porte se rouvrit dans son dos, livrant passage à Elaine.

— Je t'accompagne, annonça la compagne d'Arlo.

— Tu n'es pas obligée.

— Si tu découvres de nouvelles traces de pas, je veux les voir de mes yeux.

C'était la première fois qu'elles contournaient la maison par le côté correspondant à la fenêtre de la salle principale. Maura examinait le sol en marchant. La neige était intacte, mais, alors qu'elles atteignaient leur destination, la lueur de la lampe révéla une série d'empreintes aisément identifiables.

Maura s'arrêta net. A son tour, Elaine aperçut les traces et étouffa un cri.

— On dirait des loups ! murmura-t-elle.

Comme répondant à un signal, un hurlement lointain déchira la nuit. Un chœur de jappements lui répondit aussitôt. Maura sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Juste sous la fenêtre, remarqua-t-elle.

Elaine éclata d'un rire nerveux.

— Ça explique le visage qu'Arlo a aperçu, dit-elle.

— Comment ça ?

L'hilarité d'Elaine redoubla. Son rire était à présent aussi sauvage et effrayant que les cris qui s'échappaient de la forêt.

— C'est évident, non ? Il a vu un loup-garou !

Les hurlements cessèrent brutalement. Le silence retomba, tellement subit et inexplicable que Maura frissonna de la tête aux pieds.

— Rentrons, souffla-t-elle. Vite !

Elles regagnèrent la maison en courant, puis Maura poussa le verrou et remit la chaise en place. Elles restèrent quelques minutes sans bouger, trop essoufflées pour parler. Dans la cheminée, une bûche tomba dans les braises et des étincelles fusèrent.

Les deux femmes échangèrent un regard terrifié : les hurlements des loups retentissaient de nouveau à travers la vallée.

Le lendemain, avant même le lever du jour, Maura eut la certitude qu'Arlo était en train de mourir. Elle l'entendit au gargouillement qui s'échappait de sa gorge, comme s'il tentait de respirer au moyen d'un tuba bouché. Ses poumons se remplissaient de mucus.

Le bruit était assez fort pour l'avoir réveillée. En se tournant, elle vit Elaine tamponner délicatement le front du blessé avec un gant de toilette, penchée au-dessus de lui.

— C'est aujourd'hui qu'on va nous sortir de là, l'entendit-elle lui murmurer. Je le sens. Les secours vont arriver sitôt qu'il fera jour.

Arlo inspira au prix d'un effort surhumain.

— Doug...

— Je suis certaine qu'il a réussi. Tu le connais : il ne renonce jamais. Mais il va falloir patienter encore quelques heures. Regarde : le ciel s'éclaire déjà.

— Doug... et toi, reprit Arlo d'une voix heurtée. J'ai jamais fait le poids, hein ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je l'ai toujours su. C'est lui que tu aimes.

— Arlo, non ! Ce n'est pas ce que tu crois...

— Je t'en prie. Sois franche, pour une fois.

— Il n'y a jamais rien eu entre Doug et moi. Chéri, je te le promets !

— Mais tu aurais bien voulu.

Le silence qui suivit valait un aveu. Gênée, Maura se retenait de bouger et de faire le moindre bruit. Arlo avait compris que le temps lui était compté et que c'était sa dernière chance de connaître la vérité.

— Ça n'a plus d'importance, soupira-t-il.

— Si, au contraire ! protesta Elaine.

— Je t'aime toujours, reprit Arlo, fermant les yeux. Je voulais que tu le saches.

Elaine mit une main devant sa bouche pour étouffer un sanglot. Dans la clarté du jour naissant, Maura la vit s'agenouiller près d'Arlo, accablée de chagrin et de remords. Tandis qu'elle se relevait, elle s'aperçut que Maura était réveillée et se détourna aussitôt, mortifiée.

Les deux femmes restèrent plusieurs minutes sans parler. La respiration heurtée d'Arlo emplissait la pièce. Même à distance, Maura

constata que les traits du malheureux s'étaient encore creusés et que son teint tirait à présent sur le vert. L'idée d'examiner sa jambe lui répugnait, mais le sens du devoir l'emporta. Après tout, elle était médecin. Que ça lui plaise ou non, Arlo était sous sa responsabilité. Malheureusement, ses connaissances s'étaient révélées inutiles sans médicaments adaptés ni instruments chirurgicaux stérilisés. Mais ce qui lui faisait surtout défaut, c'était la détermination pour commettre l'inévitable et amputer froidement un homme qui hurlerait et se tordrait de douleur. Car il n'y avait pas d'autre solution, elle le savait avant même de soulever la couverture d'Arlo et de sentir la puanteur qui se dégageait de sa jambe.

— Seigneur... gémit Elaine avant de quitter précipitamment la pièce, en quête d'air frais.

Maura entendit la porte de la maison se refermer.

Un simple coup d'œil à la jambe la renseigna sur l'urgence de la situation. Il lui fallait agir sans tarder. Mais pour ça, elle aurait besoin d'aide. Elaine et Grace devaient maintenir Arlo afin de lui permettre de contrôler l'hémorragie. Elle jeta un regard à la fille de Doug, endormie sur le canapé. Pourrait-elle compter sur elle ? Et sur Elaine ? Tiendraient-elles bon malgré les cris et le grincement implacable de la scie ? Si l'une d'elles flanchait, elle risquait de tuer Arlo.

Elle s'arma de sa parka et de ses gants pour rejoindre Elaine à l'extérieur. Elle la trouva sur la véranda, respirant l'air glacé à longs traits.

— Combien de temps crois-tu qu'il lui reste ? demanda Elaine d'une voix éteinte.

— Je refuse de me livrer à ce genre de décompte.

— Mais il va mourir ?

— Si on ne fait rien, oui.

— Doug et toi, vous avez déjà fait quelque chose. Ça n'a servi à rien.

— C'est pourquoi il faut envisager l'étape suivante.

— C'est-à-dire ?

— L'amputation.

Elaine la regarda d'un air incrédule.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— On n'a pas le choix. Les antibiotiques n'agissent pas. Il risque de faire un choc septique.

— Au début, tu ne voulais même pas qu'on touche à sa jambe ! Doug a dû insister pour que tu l'aides à arrêter l'hémorragie.

— Son état s'est beaucoup dégradé depuis. Maintenant il n'est plus question de sauver sa jambe, mais sa vie. Tu vas devoir le tenir.

— Toute seule, je n'y arriverai pas...

— Grace le tiendra avec toi.

— Grace ? Cette gamine trop gâtée ? Tu crois qu'elle lèverait le petit doigt pour aider ?

— On lui expliquera que c'est important.

— Je la connais mieux que toi. Elle tient son père sous sa coupe. Il trouve que rien n'est trop beau pour sa princesse ; il lui passe tous ses caprices pour lui faire oublier que sa mère l'a abandonnée.

— Je te trouve injuste. Ce n'est encore qu'une gosse, mais elle est intelligente. Elle comprendra la gravité de la situation.

— Elle s'en fiche ! Tout ce qui l'intéresse, c'est sa petite personne.

— Dans ce cas, soupira Maura, il va nous falloir de la corde. Pour attacher Arlo sur la table.

— Tu as vraiment l'intention de le faire ?

— Tu préfères le regarder mourir ?

— Si ça se trouve, les secours seront là dans quelques heures...

— Elaine, il faut être réaliste.

— On n'est pas à un jour près... Si personne ne vient aujourd'hui, il sera toujours temps d'en reparler demain, non ?

— Ça fait plus de deux jours que Doug est parti.

Maura fit une pause, répugnant à admettre l'évidence.

— Je ne crois pas qu'il ait réussi à atteindre la vallée, lâcha-t-elle enfin.

Les yeux d'Elaine s'emplirent de larmes, et elle détourna la tête.

— Si tu lui coupes la jambe, quelles sont ses chances de survivre ?

— Pas très bonnes, sans antibiotiques.

— Alors, pourquoi lui infliger ça ? S'il doit mourir de toute manière...

— Parce que je n'ai pas d'autre recours, Elaine. C'est ça ou baisser les bras.

— Doug peut encore ramener des secours...

— Il devrait déjà être de retour.

— Laisse-lui un peu de temps.

— Combien de temps faudra-t-il attendre avant que tu acceptes de voir la vérité en face ? Personne ne viendra.

— Je me fiche du temps que ça prendra ! Merde, tu te rends compte de ce que tu dis ? On parle de sa jambe, là !

Elaine s'appuya à un des poteaux qui soutenaient le toit de la véranda, comme si ses forces l'avaient abandonnée.

— Désolée, murmura-t-elle, mais tu feras ça sans moi.

Maura dirigea son regard vers la route qui menait hors de la vallée. C'était encore une belle journée qui s'annonçait. Déjà, le reflet du soleil sur la neige était éblouissant. Il y avait bien une autre solution ; si elle ne la tentait pas, Arlo mourrait – peut-être pas ce jour-là, ni le lendemain, mais l'odeur qui flottait dans la pièce ne laissait aucun doute quant à une issue fatale.

— Veille à ce qu'il ne se déshydrate pas, dit-elle à Elaine. Tant qu'il est réveillé, donne-lui à boire de petites quantités d'eau sucrée. Et à manger, s'il en a la force. Contre la douleur, on n'a que du paracétamol, mais en quantité.

— Pourquoi me dis-tu tout ça ? s'étonna Elaine.

— Parce que c'est toi qui vas devoir veiller sur lui. Assure-lui le maximum de confort ; c'est tout ce que tu peux faire.

— Et toi ?

— J'ai laissé mes skis sur le toit du break. Je vais emporter quelques affaires au cas où je ne l'atteindrais pas avant la nuit.

— Tu comptes regagner la vallée à ski ? !

— A moins que tu ne veuilles y aller à ma place, oui.

— Si Doug a échoué...

— Peut-être a-t-il eu un accident et est-il coincé quelque part avec une jambe cassée. Raison de plus pour me mettre en route maintenant, alors qu'il est encore tôt.

— Et si tu ne reviens pas non plus ? demanda Elaine avec une note de désespoir dans la voix.

— Grace et toi avez assez de bois de chauffage et de provisions pour tenir plusieurs mois.

Maura s'éloigna, mais Elaine la rappela :

— Attends ! J'ai un truc à te dire...

— Oui ?

— Il n'y a jamais rien eu, entre Doug et moi.

— C'est ce que tu as répondu à Arlo.

— Et c'est la vérité. Je pensais que tu voudrais le savoir.

— Franchement, je m'en moque. Tout ce qui m'importe, c'est qu'on quitte tous cet endroit vivants.

Il lui fallut une heure pour remplir un sac à dos avec des provisions, des chaussettes, des gants et un pull de rechange. Elle avait récupéré dans le garage de la maison une bâche et un sac de couchage dont elle espérait ne pas avoir l'utilité. Avec un peu de chance, elle aurait atteint le pied de la montagne avant la nuit. La batterie de son portable étant déchargée, elle le confia à Elaine ainsi que son sac à main et n'emporta que son argent liquide et ses papiers d'identité. Lors d'une marche de cinquante kilomètres, tout poids superflu pouvait se révéler un handicap.

Le sac lui parut bien lourd quand elle le hissa sur son dos. Les indices de leur malheureuse tentative de fuite étaient encore visibles le long du chemin. Ici, les ornières creusées par la Jeep alors qu'elle peinait à s'extraire de la neige. Là, la piste du traîneau sur lequel ils avaient évacué Arlo. Quelques centaines de mètres plus loin, après

plusieurs virages serrés, elle distingua les premières traces de sang imprimées dans le sol par les semelles de leurs bottes. Au détour suivant, la Jeep apparut, avec sa chaîne cassée.

Elle fit une pause pour souffler et contempla la neige labourée et tachée de sang. Celui-ci présentait différentes nuances de rouge et de rose, comme les glaces à l'eau dont les enfants raffolent en été. Cette vision raviva le souvenir des cris et de la panique qui avaient suivi l'accident. Son cœur se mit à battre plus fort, moins à cause de l'effort qu'elle venait de fournir pour gravir la côte que du malaise que lui causait cette évocation.

Au-delà de la Jeep, on ne voyait plus que les empreintes de Doug. Au cours des trois derniers jours, elles avaient en partie fondu au soleil et redurci sous l'effet du gel. Maura poursuivit son ascension, troublée par l'idée de poser ses pas dans ceux de Doug. Jusqu'où sa piste la conduirait-elle ? Allait-elle brusquement s'interrompre, lui révélant ce qu'il était advenu de lui ? Allait-elle connaître le même sort ?

Plus elle avançait et plus la pente devenait raide. Comme elle transpirait, elle ouvrit sa parka, ôta ses gants et son bonnet. Cette partie du trajet était la plus fatigante. Une fois qu'elle aurait rejoint la route principale, elle n'aurait plus qu'à descendre le flanc de la montagne sur ses skis, du moins en théorie. Pour la première fois, elle se demanda si elle ne s'était pas bercée d'illusions en s'imaginant réussir là où Doug, plus athlétique et entraîné qu'elle, avait échoué.

Elle pouvait encore renoncer, faire demi-tour et regagner la maison. Il y avait là-bas assez de provisions pour attendre le printemps. En se retournant, elle aperçut le village au loin, et le panache de fumée qui s'échappait de la cheminée de leur maison. Elle n'avait pas encore atteint la route qu'elle se sentait déjà épuisée, les jambes flageolantes. Doug avait-il éprouvé la même lassitude qu'elle à ce moment de la montée ? S'était-il également arrêté pour contempler la vallée et s'interroger sur le bien-fondé de son entreprise ?

Sa décision ne faisait aucun doute : la piste poursuivait en direction du sommet.

Maura fit de même, se répétant que la vie d'Arlo était en jeu.

Bientôt, des pins lui cachèrent la vallée. Son sac lui paraissait plus lourd à chaque pas, et elle songea à abandonner une partie de son contenu. Avait-elle vraiment besoin de trois boîtes de sardines ? Le demi-bocal de beurre de cacahuète devrait lui fournir l'énergie nécessaire pour aborder la descente. Elle entendait les boîtes s'entrechoquer dans son sac tandis qu'elle pesait le pour et le contre. Le fait qu'elle envisage de s'en délester après à peine deux heures de marche augurait mal de la suite de son expédition.

Enfin elle vit le panneau signalant la hauteur d'où ils avaient

découvert le hameau. La vallée évoquait à présent une maquette décorée d'arbres et de maisons miniatures et saupoudrée de neige artificielle. Mais la fumée qui s'élevait de la cheminée était bien réelle, de même que les occupants de la maison, et l'un d'eux allait mourir si elle échouait.

Elle se remit en marche, s'immobilisa presque aussitôt. Les pas de Doug traçaient toujours une piste devant elle, mais ils étaient en partie recouverts par une autre série d'empreintes, celles-ci laissées par des raquettes. Quelqu'un était passé à cet endroit, mais combien de temps après Doug ? Plusieurs heures, une journée ? A moins que son mystérieux poursuivant ne l'ait talonné, se rapprochant insensiblement...

Maura fit volte-face. Elle eut l'impression bizarre que les arbres s'étaient rapprochés pendant qu'elle avait le dos tourné. L'éclat du soleil l'empêchait de distinguer ce qui se dissimulait peut-être dans l'ombre des branches basses, et son regard ne parvenait pas à percer l'obscurité des sous-bois. Elle n'entendait aucun son – ni vent, ni bruits de pas, juste sa respiration affolée.

Elle se mit à courir. Doug n'avait pas paniqué, lui ; il avait continué dans la même direction et du même pas régulier, laissant des empreintes profondes dans la neige. A ce moment, il ignorait qu'il était suivi. Sans doute ne pensait-il qu'à la longue descente qui l'attendait après avoir récupéré ses skis.

L'air brûlait les poumons de Maura, et les craquements de la neige gelée sous ses semelles la faisaient sursauter à chaque pas. Elle se sentait aussi bruyante et repérable qu'un éléphant.

Elle finit par apercevoir la chaîne qui barrait l'entrée du chemin privé. Elle touchait au but ! Suivant toujours la piste de Doug, elle franchit rapidement les dernières dizaines de mètres qui l'en séparaient, dépassa le panneau et découvrit le break, toujours couché dans le fossé. Il manquait une paire de skis sur le toit.

Doug était au moins allé jusque-là. Elle vit les traces parallèles de ses skis qui s'éloignaient le long de la route.

Elle sauta dans le fossé et détacha la seconde paire de skis de la galerie, plongée dans la neige jusqu'à mi-cuisses. Ses chaussures se trouvaient à l'intérieur de la voiture, et la position de celle-ci entravait la manœuvre de la portière. L'effort qu'elle fournit pour l'ouvrir la laissa pantelante.

Soudain elle perçut une rumeur au loin. Elle s'immobilisa, le cœur battant, craignant d'être victime de son imagination. Mais non, elle avait bien entendu un bruit de moteur...

Un chasse-neige gravissait la montagne. Doug avait réussi. Ils étaient sauvés !

Elle referma la portière, riant et pleurant à la fois. Elle ne voyait

pas encore l'engin, mais le bruit se rapprochait. Ils allaient bientôt retrouver la civilisation – électricité, eau chaude, téléphone... et surtout hôpitaux. Arlo survivrait !

Elle parvint à s'extraire du fossé et alla se poster sur le bord de la route, pleine d'allégresse. C'est ici que s'achève le cauchemar, pensa-t-elle, savourant la chaleur du soleil sur son visage.

Elle distingua alors un autre bruit, plus discret que le grondement du chasse-neige, juste derrière elle : le craquement de la neige sous des pas humains. Elle prit une brève inspiration qui lui brûla les poumons. Puis elle vit une ombre ramper sur le sol, prête à l'engloutir.

Le guetteur des bois l'avait rattrapée.

Jane trouva Daniel au bar à présent désert de l'hôtel. Les épaules voûtées, il ne releva pas la tête quand elle approcha du box. Apparemment, il souhaitait rester seul.

Elle s'assit quand même en face de lui.

— On ne vous a pas vu au déjeuner, dit-elle. Vous avez mangé ?

— Je n'ai pas faim.

— J'attends des nouvelles de Queenan, mais je ne crois pas qu'il nous apprenne quoi que ce soit de nouveau aujourd'hui.

Il acquiesça sans la regarder. Même dans la pénombre du bar, il semblait abattu et vieilli.

— Daniel, reprit-elle, je ne perds pas espoir. Je vous engage à en faire autant.

— On a sillonné cinq comtés en voiture, accordé des interviews à six stations de radio, visionné des heures et des heures d'images de surveillance...

— On a pu manquer quelque chose, un détail qui nous sautera aux yeux si on les regarde de nouveau...

— Elle avait l'air heureuse sur cette vidéo... avec cet homme.

Il leva vers Jane un visage ravagé par la douleur.

— C'est vrai, admit-elle après un silence.

Les caméras de l'hôtel avaient filmé Maura et son compagnon en plusieurs occasions. Chaque fois, elle ne restait à l'écran que quelques secondes avant de sortir du champ. En visionnant ces enregistrements en boucle, Jane avait eu l'impression de voir un fantôme revivre ses derniers instants sur terre, encore et encore.

— C'est peut-être une vieille connaissance, hasarda-t-elle.

— En tout cas, il la faisait sourire, lui.

— Dans un congrès de spécialistes, la plupart des intervenants se connaissent. Cet homme n'a peut-être rien à voir avec la disparition de Maura.

— A moins que Queenan n'ait raison, et qu'en ce moment même ils ne soient tous les deux dans une chambre d'hôtel, en train de...

— Au moins, ça voudrait dire qu'elle est vivante.

— Oui... vous avez raison.

Le silence retomba. Il était à peine 15 heures – trop tôt pour commander une boisson alcoolisée. Hormis un serveur occupé à empiler des verres derrière le comptoir, ils étaient seuls dans le bar.

— Si Maura est partie avec un autre, reprit Jane d'un ton posé,

vous devez pouvoir comprendre ses raisons.

— Je m'en veux de ne pas être cet homme. Et un doute me taraude.

— Oui ?

— Je me demande si elle avait prévu de le rejoindre quand elle a quitté Boston.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— La façon dont ils se sourient sur les images. Ils ont l'air de bien se connaître.

— Je vous l'ai dit, ce sont peut-être de vieux amis...

Ou de vieux amants, se retint-elle d'ajouter. Daniel avait certainement eu la même pensée, et celle-ci devait le hanter.

Elle enchaîna :

— Ce ne sont que des suppositions. Tout ce que montrent ces images, c'est que Maura a retrouvé cet homme dans le hall de l'hôtel avant d'aller dîner avec lui.

— Et qu'elle lui souriait. Je ne l'ai jamais vue comme ça avec moi. Je ne lui apportais pas ce dont elle avait besoin.

— Pour le moment, elle a surtout besoin qu'on continue à la chercher. Je n'ai pas l'intention de renoncer.

— Vous avez une longue habitude des enquêtes criminelles. Dites-moi le fond de votre pensée.

— Je ne suis pas infallible...

— Si Maura n'était pas votre amie, mais une inconnue, qu'est-ce que vous penseriez de sa disparition ?

Jane hésita. Seul le bruit des verres entrechoqués par le serveur troublait le silence.

— Après tout ce temps, dit-elle enfin, j'envisagerais probablement le pire.

Daniel ne parut pas étonné. Sans doute était-il parvenu à la même conclusion.

Soudain le portable de Jane sonna. Tous deux sursautèrent. Elle jeta un coup d'œil au nom qui s'inscrivait sur l'écran : *Queenan*. Au son de sa voix, elle comprit que son confrère aurait préféré ne pas devoir passer cet appel et qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles.

— Pardon si je vous dérange...

— Qu'y a-t-il ?

— Vous devriez vous mettre en route pour l'hôpital Saint John, à Jackson. Le Dr Draper vous y attend.

— Draper ? Le coroner du comté de Sublette ?

— Ouais. Sa juridiction est également concernée.

Un long silence angoissant suivit cette déclaration, puis Queenan acheva :

— Je crains qu'on n'ait retrouvé votre amie.

— Il est préférable que vous ne la voyiez pas, leur dit Draper, la mine sombre. Que vous gardiez le souvenir d'elle vivante. C'est probablement ce qu'elle aurait souhaité.

L'hôpital Saint John avait été construit pour les vivants, non pour les morts. A travers la porte de la salle de réunion leur parvenaient les échos d'une journée ordinaire dans un établissement hospitalier : la sonnerie d'un téléphone, le tintement des portes des ascenseurs, les pleurs d'un nourrisson emmené aux urgences... A l'extérieur, la vie suivait son cours.

— L'épave du véhicule n'a été retrouvée que ce matin, dans un ravin longeant une route de campagne, poursuivit Draper. On ignore depuis quand elle s'y trouvait. Le corps a été très abîmé par l'incendie, puis par les animaux... C'est une zone sauvage, voyez-vous.

Il n'avait pas besoin de développer. Jane n'ignorait pas que la nature était peuplée de créatures aux becs et aux crocs acérés qui attendaient de festoyer dans l'ombre de la mort. Déjà, dans les parcs de Boston, les cadavres attiraient inmanquablement les chiens, les rats, les ratons laveurs et les vautours auras. Il ne faisait pas de doute que les montagnes de l'ouest du Wyoming abritaient un choix encore plus vaste de charognards armés pour déchiqeter un visage et démembrer un corps. La jeune femme évoqua le teint d'ivoire, les traits finement ciselés de son amie... Draper avait raison : mieux valait qu'elle ne la voie pas dans l'état où on l'avait découverte.

— Si le corps est tellement endommagé, qu'est-ce qui vous a permis de l'identifier ?

Gabriel, au moins, continuait à raisonner en policier et à poser les questions qui s'imposaient.

— On a trouvé assez d'indices sur le lieu de l'accident pour établir l'identité de la victime.

— Quels indices ?

— Un certain nombre d'objets ont été éjectés du véhicule au moment où il plongeait dans le ravin. Des bagages, et d'autres effets personnels qui ont survécu au feu.

Draper souleva le couvercle d'une grande boîte en carton. Une odeur écœurante de fumée et de plastique brûlé s'en échappa, assez puissante pour traverser les pochettes scellées. Il considéra un moment le contenu de la boîte, comme s'il craignait de commettre une erreur en le partageant avec eux, mais il était trop tard pour reculer et leur refuser les preuves qu'il leur avait imprudemment promises. Il déposa une première pochette sur la table.

A travers le plastique, ils distinguèrent une étiquette de bagage en cuir. Draper la retourna, révélant un nom écrit en lettres capitales : *DR*

MAURA ISLES.

— C'est bien son adresse qui figure sous le nom ? demanda-t-il.

— Oui, murmura Jane, évitant de regarder Daniel, assis à côté d'elle.

— Cette étiquette était attachée à une des valises qui ont été éjectées du véhicule. Vous pourrez la voir, si vous le souhaitez. Elle a été confiée au bureau du shérif du comté de Sublette ainsi que les autres objets volumineux.

Il plongea de nouveau la main dans la boîte et en sortit d'autres pochettes qu'il aligna devant lui : deux téléphones portables, dont un brûlé, une autre étiquette de bagage, celle-ci au nom de Douglas Comley, une trousse de toilette pour homme, un flacon de lovastatine prescrite à un dénommé Arlo Zielinski.

— Le break a été loué par un certain Douglas Comley, médecin à San Diego, pour une durée de dix jours. On suppose que c'était lui qui le conduisait quand il a chuté dans le ravin. La route décrit un virage serré à cet endroit. La nuit, ou par temps neigeux, la visibilité est très réduite. Il se peut aussi que le verglas ait joué un rôle dans l'accident.

— L'accident ? releva Gabriel. C'est votre conclusion ?

Le coroner soupira.

— Compte tenu de votre spécialité, agent Dean, il est normal que vous envisagiez toutes les possibilités. Mais le shérif a conclu à un accident. J'ai examiné les radios. Les corps présentent des fractures multiples, ce qui n'a rien d'étonnant, mais je n'ai vu ni fragments de balles ni quoi que ce soit de nature à infirmer cette thèse. Le break a quitté la route et fait une chute de quinze mètres dans un ravin avant de s'enflammer. Aucun des passagers n'aurait pu survivre au choc initial, aussi peut-on affirmer sans crainte de se tromper que votre amie est morte sur le coup.

— Il y a eu une tempête de neige samedi dernier, non ? demanda Gabriel.

— En effet. Pourquoi cette question ?

— L'épaisseur de la couche de neige sur le véhicule pourrait nous renseigner sur le moment de sa destruction.

— Il y en avait très peu, mais elle a pu fondre à la chaleur des flammes.

— A moins que l'accident ne soit plus récent que vous ne le croyez.

— Ce qui soulève une autre question : où se trouvait votre amie ces sept derniers jours ? Il semble presque impossible de déterminer le moment de sa mort. Dans ces cas-là, je base mon estimation sur la dernière fois où on a vu les victimes en vie – en l'occurrence, samedi dernier.

Draper promena son regard autour de la table. Devant leurs

expressions dépitées, il crut bon d'ajouter :

— Je regrette de ne pouvoir vous fournir davantage de précisions. Au moins, vous savez que sa mort a été rapide. Elle n'a probablement pas souffert. Maintenant, vous allez pouvoir rentrer chez vous et entamer votre deuil. Je suis vraiment désolé pour votre amie.

Quand il se leva, il paraissait plus âgé et las que lorsqu'il les avait accueillis, à peine une demi-heure plus tôt. Le simple spectacle de la douleur peut se révéler épuisant, et Draper avait certainement reçu plusieurs fois la dose maximale de chagrin que peut endurer un être humain.

— Je vais vous raccompagner, proposa-t-il.

— Pourrions-nous voir les corps ? demanda Gabriel.

Draper lui lança un regard interloqué.

— Je ne vous le conseille pas.

— Il me semble que c'est notre devoir.

Jane se surprit à espérer que Draper lui épargnerait cette épreuve en refusant d'accéder à la demande de son mari. Quand elle aurait vu Maura affreusement mutilée, plus rien ne pourrait effacer cette vision de son esprit. Elle jeta un coup d'œil à Gabriel et fut étonnée par son calme.

— Je vais vous montrer les radios, déclara Draper. En espérant qu'elles suffiront à vous convaincre.

Gabriel se tourna vers Daniel.

— Il vaut mieux que vous nous attendiez ici, dit-il.

Daniel acquiesça et demeura seul avec sa peine.

Jane se dirigea vers l'ascenseur avec les deux hommes, l'estomac noué par l'appréhension. Mais Gabriel marchait d'un pas résolu devant elle, et sa fierté lui interdisait de flancher. En pénétrant dans la morgue, elle constata avec soulagement que la table d'autopsie était vide et les corps invisibles.

Draper fouilla dans une pile de radios et en fixa plusieurs sur un écran lumineux.

— Comme vous pouvez le constater, commenta-t-il, les traces de traumatismes sont nombreuses : fractures du crâne et de plusieurs côtes, impaction du fémur gauche dans l'articulation coxo-fémorale. Les membres se sont contractés sous l'effet du feu...

Il débitait ses explications du ton froid et professionnel qu'il aurait employé avec des confrères, à croire qu'il avait enfilé son costume de coroner à l'instant où il entra dans la pièce.

— J'ai téléchargé ces clichés par l'intermédiaire du médecin légiste du Colorado. Selon lui, ils correspondent à un individu de sexe féminin entre trente et quarante-cinq ans, d'une taille d'environ un mètre soixante-cinq et nullipare, à en juger par son articulation sacro-iliaque. Ça veut dire qu'elle n'a jamais connu d'accouchement.

Il fit une pause et se tourna vers Jane.

— Votre amie répond-elle à cette description ?

— Oui, murmura-t-elle, hébétée.

— Apparemment, elle prenait grand soin de ses dents. On remarque plusieurs obturations ainsi qu'une couronne à la molaire inférieure droite.

Il regarda de nouveau Jane. Il semblait attendre une confirmation de sa part.

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? pensa la jeune femme, en pleine confusion, contemplant sans la voir la mâchoire qui se détachait sur l'écran lumineux. Elle n'avait pas étudié l'intérieur de la bouche de Maura. Celle-ci était sa collègue, son amie, pas un assemblage d'os et de dents.

— Je vous demande pardon, dit-il. Ça fait beaucoup à assimiler. Je voulais juste vous permettre de l'identifier sans doute possible.

— Ça signifie qu'il n'y aura pas d'autopsie ?

— Mon confrère du Colorado ne voit aucune raison d'en pratiquer une. On a retrouvé l'étiquette de sa valise, et les radios désignent une femme de son âge et de sa taille. Ce type de blessures correspond à celles qu'on relève habituellement sur un passager non attaché soumis à une décélération brutale.

Jane mit quelques secondes à réagir. Elle battit des paupières pour chasser ses larmes et les clichés fixés à l'écran retrouvèrent leur netteté.

— Un passager non attaché... répéta-t-elle. Elle n'avait pas mis sa ceinture de sécurité ? !

— Ni elle ni aucun des autres passagers n'étaient attachés.

— Jamais Maura ne serait montée en voiture sans boucler sa ceinture.

— Je crains que pour une fois elle n'ait négligé cette précaution. Et quand bien même l'aurait-elle mise, ça ne l'aurait pas sauvée. Le choc était trop violent.

— Là n'est pas le problème. Le problème, c'est que ça ne lui ressemble pas.

Avec un soupir las, Draper éteignit l'écran.

— Inspecteur, j' imagine combien il est difficile d'admettre la disparition d'une amie proche. Mais attachée ou pas, elle n'en est pas moins morte.

— Quelles sont les causes de l'accident ?

— Même si on les connaissait, ça ne changerait rien à la situation.

— Pour moi, si. J'ai besoin de comprendre...

— Jane, intervint Gabriel. Parfois, il n'y a rien à comprendre. Il faut juste accepter. Je pense qu'on en a assez vu, ajouta-t-il, lui prenant le bras d'un geste tendre. Retournons à l'hôtel...

— Non ! protesta-t-elle en se dégageant. Avant, je souhaite voir autre chose...

— Si vous insistez, lui dit Draper, je peux vous montrer les corps. Mais je vous préviens, il n'en reste pas grand-chose. Juste des os et des chairs carbonisés. Croyez-moi, il vaut mieux que vous ne la voyiez pas. Contentez-vous de la ramener chez elle.

— Il a raison, approuva Gabriel.

— Je ne veux pas voir son corps mais le lieu de l'accident, lui rétorqua Jane. Là où elle est morte.

Il neigeait faiblement quand Jane et Gabriel garèrent leur voiture le long de la route, le lendemain matin, et s'approchèrent du ravin. Ils contemplèrent en silence l'épave calcinée du break. On distinguait encore la piste sinueuse que les sauveteurs avaient tracée la veille en allant chercher les corps. La remontée des civières avait dû être épuisante.

— Je vais jeter un coup d'œil de plus près, annonça Jane.

— Il n'y a rien à voir.

— Je le dois à Maura.

Elle descendit avec précaution, gardant les yeux rivés sur la piste. Le sol glissait dangereusement sous la neige fraîche, et la pente était escarpée. Elle ne tarda pas à avoir mal aux cuisses. Les flocons qui fondaient sur son visage se mêlaient à la sueur. Bientôt elle repéra des débris divers, éparpillés à flanc de ravin : un morceau de métal tordu, une chaussure de sport, un lambeau de tissu bleu qui disparaissaient en partie sous la neige. Le temps qu'elle rejoigne la carcasse de la voiture, celle-ci était également couverte d'une mince couche poudreuse. Une odeur de brûlé planait encore dans l'air glacé. Tout autour d'elle, branches de pin et buissons noircis témoignaient de la violence de l'incendie. Elle imagina les dernières secondes de Maura, le break dévalant le ravin, les cris de terreur, puis plus rien...

Elle s'arrêta et poussa un soupir tremblant. La neige tombait toujours, dissimulant peu à peu les vestiges hideux de l'accident. Elle entendit des pas et Gabriel apparut à ses côtés.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, lui avoua-t-elle. Tu te réveilles un beau matin, tu montes en voiture avec des amis et, soudain, tout s'arrête. Tes pensées, tes souvenirs, tes sentiments, tout s'efface en une fraction de seconde...

— C'est pourquoi il faut vivre pleinement chaque instant, dit-il, l'attirant contre lui.

Elle passa une main sur le toit du break, dégageant une bande de métal noirci.

— On ne peut jamais prévoir laquelle de nos décisions va changer le cours de notre existence. Si Maura n'avait pas participé à ce congrès, elle n'aurait pas rencontré Douglas Comley et ne serait pas montée à bord de cette voiture.

Jane éloigna brusquement la main de l'épave, comme si celle-ci était encore brûlante. Elle tenta de se représenter la dernière journée

de Maura. Ils avaient eu la confirmation que l'homme qu'on voyait avec elle sur les images de surveillance de l'hôtel était bien Comley. Son nom figurait sur la liste des participants au congrès et on trouvait encore sa photo sur le site de son employeur, l'hôpital de San Diego. Bel homme, quarante-deux ans, père divorcé. Un type séduisant repère une jeune femme tout aussi séduisante. Ils bavardent, dînent ensemble, cèdent à leur attirance mutuelle... N'importe quelle femme, même aussi raisonnable que Maura, se serait laissé tenter. Que pouvait-elle espérer de Daniel Brophy, sinon une relation faite de rencontres clandestines et de déceptions ? Si Daniel lui avait apporté ce qu'elle désirait, elle ne serait jamais allée voir ailleurs et n'aurait pas connu cette fin tragique auprès de Douglas Comley.

Sans doute Daniel ruminait-il les mêmes pensées amères de son côté. Ils l'avaient laissé seul à l'hôtel, sans lui dire où ils comptaient se rendre. Sa place n'était pas là, sur les lieux de l'accident. Jane elle-même se repentait d'avoir insisté pour faire ce pèlerinage. A quoi bon s'infliger le spectacle de la carcasse noircie de la voiture, imaginer son plongeon dans le vide, le pare-brise volant en éclats, l'explosion et les flammes ? Mais il était trop tard pour les regrets.

Tournant le dos à l'épave, ils entreprirent de regagner la route. Le vent s'était levé, faisant tourbillonner les flocons. Jane éternua. Quand elle rouvrit les yeux, quelque chose de bleu voletait devant son visage. Elle l'attrapa et reconnut une pochette de billet d'avion déchirée et noircie sur les bords. Un lambeau de la carte d'embarquement se trouvait toujours à l'intérieur, mais seules les cinq dernières lettres du nom étaient lisibles : *inger*.

— Comment s'appelait l'autre homme qu'on a retrouvé dans la voiture ? demanda-t-elle à Gabriel.

— Zielinski.

— C'est bien ce qu'il me semblait...

Gabriel considéra le morceau de papier d'un air circonspect.

— Jane, le médecin légiste a identifié les quatre corps. Il y avait Comley, sa fille, Zielinski et Maura.

— Dans ce cas, à qui appartenait ce billet ?

— Le précédent locataire de la voiture a pu l'oublier à l'intérieur.

— Ce papier, plus la ceinture de sécurité... Ça fait deux trucs qui ne collent pas avec la version officielle.

— Ça n'a probablement aucun rapport.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? Je n'en reviens pas que tu te résignes aussi facilement.

Gabriel soupira.

— Tu te fais du mal pour rien.

— J'aurais besoin que tu me soutiennes.

— J'essaie.

— En ne prêtant aucune attention à ce que je raconte ?

— Ma chérie...

Il la prit dans ses bras, mais elle se raidit.

— On a fait tout ce qu'on pouvait, ajouta-t-il. Maintenant, il est temps de rentrer chez nous et de reprendre le cours de nos vies.

Sans Maura, pensa-t-elle. Elle eut soudain la conscience douloureuse de toutes les sensations dont son amie ne ferait plus jamais l'expérience : la brûlure de l'air froid dans ses poumons, la chaleur de deux bras d'homme autour d'elle... Si elle était prête à rentrer chez elle, elle n'en avait pas fini avec les doutes et les questions.

— Hé ! fit une voix au-dessus d'eux. Qu'est-ce que vous fichez là ?

Ils levèrent les yeux et aperçurent un homme au bord de la route.

Gabriel agita la main et cria en retour :

— On arrive !

La montée se révéla encore plus délicate que la descente. La neige fraîche leur cachait les parties verglacées de la piste et ils avaient à présent le vent en face. Gabriel fut le premier à atteindre la route tandis que Jane, essoufflée, se démenait derrière lui.

Un pick-up cabossé était garé le long du ravin. A côté, un homme aux cheveux argentés pointait le canon d'un fusil vers le sol. Ses bottes et sa parka usées, son visage creusé de rides témoignaient d'une longue vie au contact de la nature sauvage. S'il paraissait au moins soixante-dix ans, il se tenait aussi droit qu'un pin.

— Y a eu un accident ici, leur dit-il. C'est pas un endroit pour faire du tourisme.

— On le sait, répondit Gabriel.

— C'est aussi une propriété privée... ma propriété.

Il raffermi sa prise sur le fusil. Si celui-ci était toujours dirigé vers le sol, l'attitude du vieil homme indiquait qu'il n'hésiterait pas une seconde à le braquer vers les intrus s'il se sentait menacé.

— J'ai appelé la police, ajouta-t-il.

— Bon sang, c'est ridicule ! soupira Jane, exaspérée.

Le vieux la fixa avec sévérité.

— Je connais les charognards de votre espèce, lança-t-il d'un ton accusateur.

— Nous ne sommes pas des charognards.

— Pas plus tard que la nuit dernière, j'ai viré d'ici une bande de gamins qui cherchaient des « souvenirs ».

— Nous sommes nous-mêmes de la police.

Comme le vieux jetait un regard dubitatif à leur voiture, Jane crut bon de préciser :

— Une des victimes était notre amie. Elle est morte au fond de ce ravin.

Le vieux la dévisagea longuement, comme s'il cherchait à évaluer sa sincérité. Il les avait toujours à l'œil quand un véhicule de police local surgit du virage et s'immobilisa derrière le pick-up.

L'adjoint Martineau, dont ils avaient fait la connaissance au ranch Circle B, en descendit.

— Hé, Monty ! lança-t-il au vieux. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai surpris ces gens sur ma propriété, Bobby. Ils prétendent qu'ils font partie de la police.

— Ils disent la vérité.

— Ah ?

Martineau salua Jane et Gabriel de la tête.

— Agent Dean, c'est ça ? Et madame... Pardon pour ce malentendu, mais M. Loftus n'aime pas beaucoup les intrus. Surtout depuis qu'il a surpris ces gosses, la nuit dernière.

— Vous connaissez ces gens ? demanda Loftus d'un air peu convaincu.

— Je vous dis qu'ils sont réglos, Monty. Fahey les a reçus au Circle B.

Le shérif adjoint se tourna vers eux et ajouta :

— Je suis vraiment désolé, pour votre amie.

— Merci, dit Gabriel.

— Je suppose que je vous dois des excuses, grogna Loftus.

— Vous êtes tout pardonné, assura Gabriel, serrant la main que lui tendait le vieil homme.

— En voyant votre voiture, j'ai cru que ces fichus gamins étaient revenus. Des cinglés, si vous voulez mon avis, obsédés par la mort, les vampires, toutes ces conneries.

Loftus jeta un coup d'œil à l'épave calcinée au fond du ravin avant d'enchaîner :

— Quand j'avais leur âge, les gens respectaient la propriété d'autrui. Maintenant, tout le monde s' imagine qu'il peut venir chasser sur mes terres, en laissant le portail grand ouvert...

A l'expression de Martineau, Jane comprit qu'il avait déjà entendu ce discours des dizaines de fois.

— Et vous arrivez toujours trop tard pour les pincer, Bobby, ajouta le vieux.

— Hé ! Je suis là, non ? protesta Martineau.

— Venez chez moi, et je vous ferai voir dans quel état ils ont laissé mon portail. Ça peut plus durer.

— D'accord, je passerai.

— Je vous attends aujourd'hui.

Loftus grimpa à bord du pick-up. Le moteur toussa puis démarra. Le vieil homme leur adressa un salut réticent de la main.

— Encore désolé ! leur cria-t-il avant de s'éloigner.

— C'est qui, ce type ? demanda Jane.

Martineau éclata de rire.

— Montgomery Loftus, du ranch Double L. A une époque, sa famille possédait des milliers d'hectares dans la région.

— J'ai bien cru qu'il allait nous descendre, avec sa pétoire.

— C'est vrai qu'il n'est pas commode. Vous connaissez les gens de son âge : à les entendre, tout était mieux autrefois.

Ils n'ont pas tort, pensa Jane pendant que Martineau remontait à bord de sa voiture. Sans Maura, plus rien ne sera jamais comme avant, ni ici ni à Boston.

Elle garda les yeux fixés sur sa vitre jusqu'à l'hôtel, songeant à la dernière conversation qu'elle avait eue avec Maura autour d'une table d'autopsie, à la morgue. Tout en opérant, son amie avait évoqué avec elle son départ prochain pour le Wyoming, un Etat qu'elle ne connaissait pas. Elle espérait y voir des élans, des bisons, peut-être même des loups. Elles avaient également parlé de la mère de Jane, du divorce de Barry Frost, des surprises que vous réservait l'existence... « On ne sait jamais ce qui nous attend au coin de la rue », avait dit Maura.

En effet, à ce moment-là, elle était loin de se douter qu'elle regagnerait Boston dans un cercueil.

Gabriel gara la voiture sur le parking et ils s'attardèrent un moment à l'intérieur, moteur éteint. Ils avaient tant à faire d'ici leur départ – passer des coups de fil, signer des papiers, organiser le rapatriement du corps – que Jane se sentait épuisée par avance. Mais, au moins, ils allaient rentrer chez eux et retrouver leur fille.

— Il est à peine midi, je sais, dit Gabriel. Mais je crois qu'un verre nous ferait du bien à tous les deux.

— Bonne idée !

Il neigeait toujours faiblement quand Jane descendit de voiture. Comme ils traversaient le parking en se tenant par la taille, elle se fit la réflexion que la situation aurait été pire si elle n'avait pas eu Gabriel à ses côtés dans cette épreuve. Elle avait encore la chance d'être aimée, de pouvoir envisager l'avenir, tandis que la pauvre Maura avait tout perdu.

Une fois ses yeux habitués à la pénombre du bar de l'hôtel, elle aperçut Daniel Brophy dans un box. Quelqu'un était assis en face de lui, un homme de haute taille, vêtu de noir, qui se leva pour les accueillir. Anthony Sansone s'aventurait rarement hors de chez lui, pourtant il avait pris le risque de venir et d'exposer son chagrin en public.

— Vous auriez dû m'appeler, inspecteur, dit-il à Jane. Je vous aurais offert mon aide.

— Pardon. Je n'y ai pas pensé.

— Maura était aussi mon amie. Si vous m'aviez dit qu'elle avait disparu, je serais aussitôt revenu d'Italie.

— Vous n'auriez rien pu faire. Aucun de nous n'y pouvait rien.

Daniel restait silencieux, le visage fermé. Sansone et lui ne s'étaient jamais appréciés. Toutefois, ils semblaient avoir conclu une trêve en mémoire de Maura.

— Mon jet nous attend à l'aéroport, reprit Sansone. Je me proposais de tous vous ramener à Boston dès qu'on vous aura rendu son corps.

— Ça devrait être fait cet après-midi.

— Dans ce cas, je vais prévenir le pilote. Appelez-moi quand la restitution aura eu lieu, puis nous ramènerons Maura chez elle, acheva Sansone avec un soupir douloureux.

Le jet d'Anthony Sansone volait vers l'est à travers la nuit. Ses quatre passagers n'avaient pas échangé un mot depuis le décollage. Jane supposa qu'ils pensaient comme elle au cercueil que l'appareil transportait dans l'obscurité glacée de sa soute et à son occupante. C'était la première fois qu'elle voyageait à bord d'un avion privé. Dans d'autres circonstances, elle aurait apprécié le confort des fauteuils en cuir moelleux, l'espace pour étendre ses jambes, toutes les commodités dont les gens fortunés ont l'habitude. Mais c'est à peine si elle remarqua le goût du sandwich au rosbif à la cuisson parfaite que le steward lui avait présenté sur une assiette en porcelaine. Elle avait sauté deux repas, pourtant elle mangea sans plaisir, uniquement pour prendre des forces.

Daniel ne toucha même pas à son sandwich. Il regardait fixement le hublot, les épaules voûtées par le chagrin. Le chagrin, et sans doute aussi le remords de n'avoir pas su choisir entre l'amour et le devoir. Mais il était trop tard pour les regrets.

Gabriel rompit le silence :

— Une fois à Boston, on aura des décisions à prendre.

Jane s'étonna une fois de plus du pragmatisme dont faisait preuve son mari même dans les situations les plus pénibles. Sans doute avait-il acquis cette qualité chez les marines.

— Lesquelles ? demanda-t-elle.

— Avis de décès, organisation des funérailles, ce genre de choses. Il faudra aussi prévenir la famille.

— Elle n'avait que sa m...

Daniel s'interrompt, ne pouvant se résoudre à achever sa phrase. Deux ans plus tôt, Maura avait entrepris des démarches pour retrouver sa mère biologique dont elle ignorait même le nom. Sa quête l'avait menée à la prison pour femmes de Framingham et à une certaine

Amalthea Lank, condamnée à perpétuité pour un double meurtre sanglant. Personne n'aurait souhaité une mère telle qu'Amalthea. D'ailleurs, Maura n'en parlait jamais.

— Elle n'avait aucune famille, reprit Daniel d'une voix plus ferme.

Elle n'avait que nous, ses amis, pensa Jane. Elle-même avait un mari, une fille, des parents et des frères. Maura, elle, avait un amant qu'elle ne voyait qu'en secret et des amis qui ne la connaissaient pas vraiment, même si Jane répugnait à l'admettre.

— Et son ex-mari ? s'enquit Sansone. Il me semble qu'il vit toujours en Californie...

— Victor ? fit Daniel avec une grimace de dégoût. Maura le détestait. Elle n'aurait voulu pour rien au monde qu'il assiste à ses funérailles.

— A ce propos, avait-elle exprimé des volontés particulières ? N'étant pas pratiquante, je suppose qu'elle aurait souhaité une cérémonie laïque.

Jane vit Brophy se raidir. Il était peu probable que Sansone ait cherché à le blesser, toutefois sa remarque avait fait resurgir l'animosité entre les deux hommes.

— Elle s'était peut-être éloignée de la religion, répliqua le prêtre d'un ton pincé, mais elle la respectait toujours.

— Maura était une scientifique, lui opposa Sansone. Le respect n'a rien à voir avec la foi. Elle aurait probablement trouvé étrange d'être inhumée suivant le rite catholique. D'ailleurs, en tant qu'athée je ne suis pas sûr qu'elle y aurait droit.

— En effet, concéda Brophy. C'est la ligne officielle de l'Eglise.

— On ignore également si elle souhaitait être enterrée ou incinérée. Avait-elle abordé le sujet avec vous ?

— Elle n'avait aucune raison de le faire. Elle était si jeune ! A quarante-deux ans, on ne se soucie pas de ces choses-là. On est trop occupé à vivre.

La voix de Daniel s'était brisée sur ces derniers mots. Le silence retomba, seulement troublé par les plaintes constantes des moteurs, puis Sansone reprit :

— Donc, nous allons devoir décider à sa place.

La réaction de Brophy fut immédiate :

— « Nous » ?

— J'essaie d'aider, c'est tout. Bien sûr, je prendrai tous les frais à ma charge, quel que soit leur montant.

— Tout ne s'achète pas, vous savez.

— Loin de moi cette idée.

— A d'autres ! C'est pour ça que vous avez débarqué de votre avion privé et tenté de tout régenter. Parce que vous en avez les moyens.

Jane posa une main sur le bras du prêtre.

— Hé ! Relax, Daniel.

— Si je suis venu, c'est en raison de mon attachement pour Maura, se défendit Sansone.

— Attachement dont vous nous avez donné de multiples preuves par le passé, à elle comme à moi.

— Croyez-le, je n'ai jamais douté des sentiments que vous portait Maura. Rien de ce que j'aurais pu faire ou lui offrir ne l'aurait détournée de vous.

— Mais vous attendiez dans l'ombre qu'elle vous laisse une chance.

— Une chance de lui offrir mon aide, oui. Mais elle ne m'a jamais rien demandé de son vivant, hélas. Si elle l'avait fait, j'aurais peut-être pu...

Sansone soupira.

— La sauver ? lui lança Brophy d'un ton de défi.

— On ne réécrit pas le passé. Mais vous savez aussi bien que moi que les choses auraient pu tourner différemment. Elle aurait pu être heureuse.

Brophy rougit violemment. Le constat pouvait paraître brutal, mais tous ceux qui connaissaient Maura savaient qu'il était juste. Au fil des mois, ils l'avaient vue s'émacier et perdre peu à peu son sourire. Elle n'était pas la seule à souffrir : Jane avait perçu la même tristesse teintée de culpabilité dans le regard de Brophy. Malgré son amour, il avait causé le malheur de Maura, et il lui était d'autant plus douloureux de l'entendre de la bouche de Sansone.

Le voyant prêt à s'élancer, les poings serrés, Jane le retint par le bras.

— Ça suffit, tous les deux ! ordonna-t-elle. Enfin, vous jouez à quoi ? Ceci n'est pas un concours pour savoir qui aimait le plus Maura ni avec qui elle aurait été la plus heureuse. Rien ni personne ne la ramènera à la vie.

Brophy s'affaissa dans son fauteuil, sa colère éteinte.

— Elle méritait mieux, murmura-t-il. Mieux que moi.

Puis il tourna son regard vers le hublot, muré dans son chagrin.

Jane tendit la main vers lui, mais Gabriel l'arrêta.

— Laisse-le, lui souffla-t-il.

Abandonnant Daniel à ses regrets, elle alla s'asseoir près de son mari, de l'autre côté du couloir. Sansone se leva à son tour et se dirigea vers le fond de l'appareil, où il s'abîma dans ses propres réflexions. Ils demeurèrent séparés et silencieux durant le reste du vol.

Depuis l'entrée de l'Emmanuel Episcopal Church de Boston, Jane observait le flot continu des visiteurs venus rendre un dernier hommage au Dr Maura Isles. Si celle-ci avait pu assister à la scène, elle aurait été la première étonnée de sa popularité. Étonnée, et sans doute un peu embarrassée. Maura n'avait jamais aimé attirer l'attention sur elle. La plupart des visages étaient connus de Jane car ils appartenaient au même monde que la défunte et elle – celui des experts de la mort. Elle avait déjà repéré les Dr Bristol et Costas, des confrères de la défunte, quand elle adressa un salut discret à Louise, la secrétaire de Maura, et à son assistant, Yoshima. Il y avait aussi de nombreux policiers : le coéquipier de Jane, Barry Frost, ainsi que la plupart des membres de la brigade criminelle qui avaient surnommé Maura « la Reine des Morts ». A présent, la reine avait regagné son royaume.

Mais l'homme que Maura aimait plus que tout n'était pas là. Accablé par le chagrin, Daniel Brophy avait préféré ne pas assister à la cérémonie. Il avait fait ses adieux à Maura en privé et ne se sentait pas la force d'affronter le regard du public, ce que Jane pouvait comprendre.

— On ferait bien de gagner nos places, lui murmura Gabriel. Ça va commencer.

Ils remontèrent l'allée centrale jusqu'au banc qui leur était réservé, au premier rang. Le cercueil fermé leur faisait face entre deux énormes bouquets de lis. Anthony Sansone n'avait pas regardé à la dépense. L'extérieur du cercueil en acajou était tellement poli que Jane y voyait son reflet.

La révérende Gail Harriman fit son entrée. Maura aurait certainement apprécié que ses obsèques soient célébrées par une femme. Elle aurait également aimé cette église, réputée pour sa tolérance. Si elle ne croyait pas en Dieu, elle avait foi dans la fraternité humaine.

Gabriel lui prit la main. La gorge serrée, Jane refoula fièrement ses larmes et parvint à faire bonne figure durant les quarante minutes que dura la cérémonie. Quand celle-ci s'acheva enfin, elle avait les yeux secs mais tout son corps lui faisait mal, comme si elle venait de disputer une bataille.

Les six porteurs, dont Gabriel et Sansone, se levèrent et descendirent lentement l'allée avec le cercueil afin de rejoindre le

corbillard qui attendait à l'extérieur. Pendant que l'assistance s'écoulait vers la sortie, Jane resta assise et tenta d'imaginer le dernier voyage de Maura : le cortège solennel jusqu'au crématorium, le cercueil avalé par les flammes, les os réduits en cendres...

Son portable vibra contre sa hanche, la ramenant brusquement au présent.

Le numéro qui s'affichait sur l'écran était précédé par l'indicatif du Wyoming.

Elle prit l'appel et reconnut la voix de Queenan.

— Est-ce que le nom d'Elaine Salinger vous évoque quelque chose ? demanda-t-il.

— Non. Pourquoi, il devrait ?

— C'est la première fois que vous l'entendez ?

Jane soupira.

— Je viens d'assister au service funéraire de Maura, dit-elle. Aussi, excusez-moi, mais j'ai un peu de mal à saisir l'objet de votre appel.

— On a signalé la disparition d'une certaine Elaine Salinger. Elle devait reprendre le travail hier, à San Diego, mais il semblerait qu'elle ne soit pas rentrée de vacances. Et elle n'a pas embarqué à bord de l'avion qui devait la ramener de Jackson Hole.

San Diego... La ville d'origine de Douglas Comley.

Queenan enchaîna :

— Elaine Salinger, Arlo Zielinski, Douglas Comley... Ils étaient amis et devaient prendre le même vol de retour.

Le sang de Jane battait violemment à ses tempes. Elle revoyait le lambeau de carte d'embarquement qu'elle avait ramassé au fond du ravin et le nom tronqué imprimé dessus : *inger*.

— Cette Elaine Salinger, elle... elle ressemblait à quoi ? Son âge, sa taille...

— Je viens de consacrer une heure à le découvrir. C'était une brune de trente-neuf ans, mesurant un mètre soixante-cinq pour soixante kilos.

Jane se leva d'un bond et se rua vers la sortie, écartant de son chemin les retardataires qui n'avaient pas encore quitté l'église. Elle atteignit la porte juste comme le corbillard s'éloignait.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Gabriel fit volte-face.

— Jane ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Quelqu'un sait-il à quel funérarium ils la conduisent ?

Sansone lui lança un regard interloqué.

— C'est moi qui ai tout organisé. Que se passe-t-il, inspecteur ?

— Appelez-les immédiatement, et dites-leur qu'ils ne doivent pas procéder à l'incinération !

- Pourquoi ?
- Parce qu'un médecin légiste doit examiner le corps.

Le Dr Abe Bristol regarda le corps sur la table sans faire un geste pour soulever le drap qui le couvrait. Ces tergiversations pouvaient surprendre chez un homme qui passait ses journées à découper des cadavres. La plupart des témoins avaient une longue habitude des scènes de crime, pourtant tous hésitaient à affronter la vision du corps étendu devant eux. Seul Yoshima avait posé les yeux dessus, quand il l'avait radiographié à son arrivée. A présent, il s'en tenait éloigné, comme s'il ne voulait plus rien avoir à faire avec.

— Croyez-moi, j'aurais préféré ne pas avoir à pratiquer cette autopsie, dit Bristol.

— Il faut que quelqu'un examine ce corps afin de nous apporter des réponses.

— Malheureusement, je crains que les réponses en question ne soient pas de notre goût.

— Vous n'y avez même pas jeté un coup d'œil !

— Mais je sais lire des radios, répliqua le médecin, désignant le crâne, la colonne vertébrale et le bassin qui s'affichaient sur l'écran lumineux. Ces clichés correspondent parfaitement à une femme de l'âge et de la taille de Maura. De même, les fractures qu'ils mettent en évidence sont conformes à celles qu'on constate habituellement sur les victimes d'accident qui ne portaient pas leur ceinture de sécurité au moment du choc...

— Maura n'aurait jamais oublié de mettre la sienne, lui rétorqua Jane. Elle en faisait un principe.

Elle remarqua alors qu'elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer Maura au passé. C'était la preuve qu'elle n'attendait pas vraiment de révélations de cet examen post-mortem.

— En effet, ça ne lui ressemblait pas, lui concéda Bristol.

Ayant enfilé une paire de gants, il découvrit le cadavre avec réticence.

En sentant la chair brûlée, Jane recula instinctivement, réprimant une nausée. Gabriel avait gardé un visage impassible, mais son regard trahissait un dégoût horrifié. Au prix d'un violent effort, elle posa les yeux sur le corps qu'ils avaient pris pour celui de leur amie.

Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un cadavre calciné. Elle avait même assisté à l'autopsie de deux jeunes enfants et de leur mère, morts dans un incendie. La femme qui gisait sur la table présentait la même position, les membres contractés par la chaleur intense, les bras repliés devant elle comme un boxeur qui cherche à parer les coups.

Elle fit un pas en avant afin d'examiner ce qui restait du visage. Elle s'efforçait en vain de lui trouver la moindre ressemblance avec son amie quand quelqu'un étouffa un cri dans son dos. Louise, la secrétaire de Maura, se tenait sur le seuil, emmitouflée dans un épais manteau, ses cheveux gris saupoudrés de neige. Louise s'aventurerait rarement dans la salle d'autopsie, aussi Jane fut-elle étonnée de l'y voir, surtout à une heure aussi tardive.

— Je vous déconseille d'approcher, Louise, lui dit Bristol.

Trop tard : la secrétaire avait déjà aperçu le corps. Pétrifiée d'effroi, elle n'osait pas entrer.

— Doc... docteur Bristol, bredouilla-t-elle.

— Quoi donc ?

— Vous m'avez demandé qui était le dentiste du Dr Isles, vous vous rappelez ? Plus tard, il m'est revenu qu'elle m'avait chargée de prendre un rendez-vous pour elle, il y a environ six mois, alors j'ai consulté mon agenda...

— Vous avez retrouvé le nom du dentiste ?

— Mieux que ça, répondit Louise, brandissant une enveloppe en papier brun. J'ai ses radios. Quand je lui ai expliqué pourquoi il nous les fallait, il m'a proposé de passer immédiatement à son cabinet pour les récupérer.

Bristol traversa la salle en quelques enjambées et prit l'enveloppe des mains de Louise. Déjà, Yoshima arrachait les précédents clichés de l'écran pour y faire de la place.

Bristol sortit de l'enveloppe une série de radios panoramiques des maxillaires qui, comparées aux clichés de la morgue, paraissaient minuscules entre ses grosses mains. Tandis qu'il les fixait à l'écran, Jane déchiffra le nom de la patiente sur les étiquettes : *ISLES Maura*.

— Ces radios datent toutes de moins de trois ans, remarqua-t-il. On y distingue des éléments qui vont faciliter l'identification : molaires inférieures couronnées des deux côtés, ainsi qu'une dent dévitalisée, ici.

— J'ai radiographié les maxillaires du corps quand on l'a apporté, annonça Yoshima, plaçant d'autres clichés sur l'écran. Regardez !

Ils s'approchèrent tous et comparèrent les deux séries de radios dans un silence total.

Enfin, Bristol déclara :

— La conclusion me semble évidente. La femme étendue sur cette table n'est pas Maura.

Jane poussa un profond soupir tandis que Yoshima s'appuyait à un comptoir, comme s'il craignait que ses forces ne l'abandonnent.

— S'il s'agit du corps d'Elaine Salinger, dit Gabriel, alors où est Maura ?

Jane sortit son portable et tapa un numéro sur le clavier.

Au bout de trois sonneries, on décrocha.

— Inspecteur Queenan, j'écoute...

— Maura Isles est toujours portée disparue. Nous repartons pour le Wyoming.

Maura fut réveillée par les crépitements d'un feu de bois. Elle aperçut de la lumière à travers ses paupières. Ça sentait le porc mijoté avec des haricots, du bacon et de la mélasse. Malgré son immobilité, son ravisseur devina qu'elle ne dormait plus. Elle l'entendit approcher et son ombre l'enveloppa comme il se penchait vers elle.

— Faut manger, marmonna-t-il, lui tendant une cuillerée de haricots.

Elle détourna la tête, écœurée.

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ? murmura-t-elle.

— Pour vous garder en vie.

— Au village, il y a un homme qui a besoin qu'on l'emmène à l'hôpital. Je dois l'aider.

— Vous pouvez rien pour lui.

— Détachez-moi, je vous en supplie !

— Si je fais ça, vous allez vous enfuir.

Renonçant à la nourrir de force, il avala le contenu de la cuillère. Comme il était à contre-jour, Maura ne voyait que les contours de sa tête, qui paraissait monstrueuse avec sa capuche bordée de fourrure. Un geignement jaillit de l'ombre, suivi d'un cliquetis de griffes. Elle sentit une haleine chaude sur sa joue et une langue lui lécha le visage. Elle aperçut alors un énorme chien hirsute dont la silhouette évoquait celle d'un loup. Même s'il semblait amical, elle tenta de s'écarter.

— Grizzly vous aime bien. C'est rare.

— Il cherche peut-être à vous faire comprendre que vous devez me relâcher.

— Trop tôt.

Lui tournant le dos, il s'approcha du feu à croupetons et se mit à engloutir les haricots avec un appétit féroce, puisant dans la casserole avec sa cuillère. A travers la fumée, il ressemblait à quelque créature sauvage et primitive.

— Pourquoi « trop tôt » ?

Il resta concentré sur son repas, aspirant bruyamment la nourriture. Un animal puant la sueur et la fumée, à peine plus civilisé qu'un chien... Les liens de Maura lui entaillaient les poignets, ses cheveux emmêlés étaient infestés de puces. La fumée amassée à l'intérieur de l'abri lui piquait les yeux et la faisait tousser. Tandis qu'elle s'asphyxiait lentement, la créature crasseuse s'empiffrait sans se soucier de son bien-être.

— Bordel ! explosa-t-elle. Relâchez-moi, à la fin !

Le chien se rapprocha de son maître avec un grognement sourd.

L'être accroupi près du feu tourna vers Maura un visage d'autant plus terrifiant qu'elle n'en distinguait pas les traits. Puis il tira de son sac à dos un objet dont la vue la paralysa d'effroi : un couteau de chasse. La lame brillait à la lueur des flammes et des ombres dansaient le long du manche dentelé. Plus d'une fois, elle avait constaté dans son travail les dégâts que pouvait causer ce type d'arme. La lame tranchait dans les chairs, sectionnait les tendons, entaillait parfois même l'os. Instinctivement, elle rentra la tête dans les épaules quand il s'approcha.

D'un geste vif, il coupa les liens qui serraient ses poignets avant de libérer ses chevilles. Le sang afflua aussitôt vers ses extrémités. Vite, elle rampa sur le sol pour se blottir dans l'ombre, le souffle court, le cœur battant à tout rompre. Elle était restée attachée pendant des jours, ne se levant que lorsqu'elle demandait à utiliser le seau hygiénique. L'effort qu'elle venait de fournir l'avait épuisée, et l'abri lui semblait tanguer comme un navire par grosse mer.

Une odeur âcre de laine mouillée envahit ses narines. Relevant la tête, elle vit l'homme dressé au-dessus d'elle, et pour la première fois elle aperçut son visage en pleine lumière : des joues creuses maculées de suie, un menton imberbe, des yeux enfoncés et brûlants de faim... Elle réalisa avec stupeur qu'il avait seize ans tout au plus. Un gamin, mais assez grand et fort pour la tuer d'un seul coup de couteau.

Le chien frotta sa tête contre la jambe de son maître, qui le récompensa d'une caresse. Tous deux restèrent un moment silencieux à contempler l'étrange créature qu'ils avaient capturée.

— Laisse-moi partir, dit Maura, passant instinctivement au tutoiement. On doit me rechercher.

— Plus maintenant.

Le garçon glissa son couteau dans sa ceinture et retourna près du feu qui menaçait de s'éteindre. Déjà, le froid s'insinuait dans l'abri. Il jeta une bûche sur les braises et les flammes bondirent à l'intérieur du cercle de pierres, éclairant le taudis dans lequel Maura venait de passer ces derniers jours. Combien au juste ? Elle l'ignorait. L'absence d'ouvertures empêchait de distinguer le jour de la nuit. Les murs étaient faits de rondins scellés avec de la boue séchée. Son geôlier dormait sur un lit de fortune constitué de branchages et de couvertures. Une casserole était posée près du feu, à côté d'une pyramide de conserves. Maura reconnut parmi celles-ci le bocal de beurre de cacahuète qu'elle avait glissé dans son sac avant de quitter la maison.

— Qu'est-ce que tu me veux ? lança-t-elle.

— J'essaie de vous aider.

— En me gardant enfermée ici ? ! Ma parole, tu es fou ! acheva-t-elle avec un rire dédaigneux.

Le visage du garçon s'assombrit si brusquement qu'elle craignit d'être allée trop loin.

— Je vous ai sauvé la vie, dit-il.

— Les gens vont me chercher. Ils continueront aussi longtemps qu'il le faudra. Si tu ne me relâches pas...

— Personne vous cherche, m'dame. Vous êtes morte.

Ces paroles, prononcées d'un ton impassible, lui glacèrent le sang. Durant une fraction de seconde, elle se demanda si elle n'était pas réellement morte et en enfer, condamnée à passer l'éternité dans cette prison sombre et glaciale auprès d'un compagnon mi-homme mi-enfant. Il la regarda se débattre contre ses doutes sans rien ajouter.

— Comment ça, morte ? murmura-t-elle.

— On a retrouvé votre corps.

— Impossible. Je suis vivante !

— C'est pas ce qu'ils ont dit à la radio.

Il jeta une autre bûche dans le feu. Aussitôt la fumée envahit la pièce, brûlant les yeux et les poumons de Maura. Il se dirigea ensuite vers un tas de sacs et de vêtements jetés dans un coin. Après avoir fouillé, il en tira un petit poste de radio qu'il alluma. Une musique grêle mêlée de grésillements jaillit du haut-parleur : une chanson country, où il était question d'amour et de trahison, interprétée par une femme à la voix plaintive.

— C'est une radio locale, il y a des infos tous les quarts d'heure, dit-il, tendant le poste à Maura.

Mais celle-ci ne l'écoutait pas : sur le tas de guenilles, elle venait de reconnaître le sac qu'elle portait quand elle avait tenté de fuir la vallée, ainsi qu'un autre à l'allure familière.

— C'est toi qui as pris le sac d'Elaine ! s'exclama-t-elle. Espèce de voleur !

— Je voulais savoir à qui j'avais affaire.

— Les traces de raquettes dans la neige... c'était toi aussi. Tu nous as espionnés !

— J'attendais qu'ils reviennent, puis j'ai vu de la lumière dans la maison.

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous trouver, au lieu de rôder autour de nous ?

— Je savais pas si vous étiez avec eux.

— Avec qui ?

— L'Assemblée...

Maura repensa au portrait accroché dans chacune des maisons de la vallée, à l'inscription sur la plaque fixée au cadre – *Et il rassemblera les justes* – et au titre doré en relief sur la couverture de la Bible :

La voix d'un présentateur venait de succéder à la musique. Maura et le garçon se tournèrent vers le poste.

— ... nouveaux éléments dans l'enquête sur l'accident qui a coûté la vie à quatre touristes la semaine dernière, sur Skyview Road. Leur break de location avait quitté la route et fait une chute de quinze mètres au fond d'un ravin. La police est parvenue à identifier les passagers. Il s'agit d'Arlo Zielinski et du Dr Douglas Comley, de San Diego, ainsi que de la fille de ce dernier, Grace, âgée de treize ans. La quatrième victime est le Dr Maura Isles, de Boston. Les Dr Isles et Comley étaient venus dans la région pour assister à un congrès médical. Une chaussée glissante et l'absence de visibilité pendant la tempête de neige de samedi dernier expliquent probablement l'acci...

Le garçon éteignit le poste.

— Le médecin de Boston, c'est vous, pas vrai ? J'ai lu votre nom sur votre permis de conduire, ajouta-t-il, sortant le porte-cartes de Maura de son sac à dos.

— Je ne comprends pas... C'est une méprise. Grace, Elaine, Arlo... Ils étaient vivants quand je les ai quittés.

Le garçon désigna le sac à main d'Elaine.

— Ils la prennent pour vous.

— La voiture n'est pas tombée dans un ravin... J'ai vu les traces des skis de Doug à proximité !

— Il est pas allé loin.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Vous avez entendu les infos : ils l'ont rattrapé avant qu'il atteigne le pied de la montagne. Ils sont tous morts, à part vous. Vous avez eu de la chance qu'ils vous trouvent pas avec les autres...

— C'est faux ! Ces gens venaient nous secourir. J'ai entendu un chasse-neige, juste avant que tu...

Prise de vertige, elle appuya son front sur ses genoux. Le garçon mentait, bien sûr. Il entretenait sa confusion afin de l'effrayer et de la convaincre de rester. Pourtant, le présentateur du bulletin avait évoqué un break accidenté avec quatre corps à l'intérieur, dont celui du Dr Maura Isles, de Boston...

Sa tête lui faisait mal des suites du coup que le garçon lui avait asséné pour la réduire au silence. Il avait surgi derrière elle, plaqué une main sur sa bouche, et comme elle se débattait furieusement il l'avait entraînée vers les arbres, à l'écart de la route inondée de soleil...

Ensuite, c'était le trou noir.

Elle pressa ses tempes douloureuses. Peut-être le coup avait-il provoqué un œdème cérébral et était-elle victime d'hallucinations... Elle devait réfléchir, se concentrer sur ce qu'elle savait avec certitude.

Elle était en vie. Elaine et Gracen n'avaient pas été tuées dans un accident de voiture. Le présentateur s'était trompé. Le garçon mentait.

Elle se leva avec précaution et se tint un instant devant l'adolescent et le chien, flageolant sur ses jambes tel un veau nouveau-né. Quelques pas à peine la séparaient de la porte mal dégrossie, mais la détention l'avait trop affaiblie pour qu'elle ait la moindre chance de fuir.

— A votre place, je ferais pas ça, dit le garçon.

— Tu ne peux pas me garder prisonnière.

— Si vous partez, ils vous trouveront.

— Mais toi, tu ne m'arrêteras pas ?

Il soupira.

— Si vous voulez mourir, ça vous regarde.

Il baissa les yeux vers son chien, comme s'il quêtait du réconfort. L'animal perçut sa tristesse et lui lécha la main.

Maura se dirigea lentement vers la porte, s'attendant à ce que le garçon la rattrape, mais il la regarda sortir dans la nuit noire sans esquisser un geste. Elle trébucha et s'enfonça dans la neige jusqu'à mi-cuisses. Une fois relevée, elle fit face à l'obscurité impénétrable de la forêt. Elle jeta un coup d'œil derrière elle et vit la silhouette du garçon se découper dans la porte, éclairée à contre-jour par le feu. Puis elle se retourna, fit deux pas et s'immobilisa. Elle ignorait où elle allait et ce qui l'attendait dans ces bois. Elle n'apercevait ni route ni véhicule, juste le mur d'arbres qui enserrait la misérable cabane. Elle ne pouvait se trouver très loin du Royaume des Cieux. Sur quelle distance un adolescent sous-alimenté pouvait-il traîner une femme inconsciente ?

— La ville la plus proche est à plus de quarante kilomètres, indiqua-t-il.

— Je retourne au village. C'est là qu'on me cherchera.

— Vous allez vous perdre.

— Je dois rejoindre mes amis.

— En pleine nuit ?

Elle scruta l'obscurité qui l'entourait et lâcha un soupir exaspéré.

— Merde ! On est où ?

— En sécurité.

Elle retourna sur ses pas, déjà plus solide sur ses jambes, se répétant qu'elle avait affaire non à un homme mais à un adolescent. Cette distinction le faisait paraître moins menaçant.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Tu ne veux même pas me dire ton nom ? ajouta-t-elle comme il restait silencieux.

— Ça a pas d'importance.

— Qu'est-ce que tu fais ici tout seul ? Tu n'as pas de famille ?

Il poussa un long soupir avant de répondre :

— Je voudrais bien savoir où elle est.

Maura battit des cils pour chasser les flocons pas plus gros que des grains de poussière qui lui picotaient les yeux et le visage. Le chien jaillit de la cabane et pataugea dans la neige pour la rejoindre. Il lui lécha la main, laissant sur sa peau une traînée de bave aussitôt gelée. Elle caressa sa grosse tête hirsute.

— Si vous voulez mourir de froid, c'est votre affaire ! lui lança le garçon. Moi, je rentre. Ici, Grizzly !

Soudain le chien se figea. Maura sentit sa fourrure se hérissier sous sa paume tandis que tous ses muscles se raidissaient. Puis il se tourna vers les arbres et émit un grognement sourd qui la fit frissonner.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— J'en sais rien. Grizzly ?

Ils fouillèrent la nuit du regard, cherchant ce qui avait pu alerter l'animal, mais ils n'entendirent que le vent dans les branches.

— Rentrez, ordonna le garçon en chaussant une paire de raquettes.

Maura le vit s'enfoncer sous les arbres avec le chien. Si elle attendait trop longtemps, elle aurait du mal à les repérer dans le noir. Après une seconde d'hésitation, elle les suivit.

Au début, elle ne perçut que les crisements des raquettes et les craquements des broussailles piétinées par le chien. Quand ses yeux furent habitués à l'obscurité, elle entrevit deux silhouettes devant elle. Le garçon marchait d'un pas décidé, son chien bondissant à ses côtés. Puis elle aperçut une lueur orangée à travers les sapins et les tourbillons de flocons.

Une odeur de fumée parvint à ses narines.

Elle continua d'avancer malgré la lassitude, craignant de se laisser distancer. Le garçon et le chien poursuivaient à la même allure, apparemment insensibles à la fatigue, creusant peu à peu l'écart. Mais à présent elle ne risquait plus de les perdre car elle savait vers quoi ils se dirigeaient. La clarté de plus en plus vive les attirait comme un aimant.

Quand elle les rattrapa enfin, le garçon contemplait la vallée, immobile.

Le village du Royaume des Cieux était en flammes.

— Mon Dieu, chuchota-t-elle. Que s'est-il passé ?

— Ils sont revenus. Je savais qu'ils le feraient.

Maura regarda les deux rangées de maisons se consumer. Il ne pouvait s'agir d'un accident. Le feu n'avait pu se propager seul d'un côté de l'allée à l'autre. Quelqu'un l'avait volontairement allumé.

Le garçon s'approcha du bord de la corniche, si près que durant une seconde Maura eut peur qu'il ne saute. Il semblait hypnotisé. Cédant à son tour à la fascination du feu, elle imagina les flammes lécher les murs de la maison où elle avait trouvé refuge et la réduire

en cendres. Des larmes coulèrent sur ses joues, se mêlant à la neige fondue. Doug, Arlo, Elaine, Grace... Devant ce spectacle, elle ne pouvait qu'admettre l'évidence de leur disparition.

— Pourquoi les avoir tués ? gémit-elle. Grace n'avait que treize ans. C'était encore une enfant !

— Ils font tout ce qu'il leur demande.

— Qui ?

— Le prophète, Jeremiah.

Le garçon avait craché le nom comme une insulte.

— L'homme du portrait, murmura Maura.

— Et il rassemblera les justes pour les conduire en enfer...

D'un geste rageur, il rabattit la capuche bordée de fourrure de son anorak. Maura distingua son profil et sa mâchoire crispée.

— Ces maisons, à qui appartenaient-elles ? interrogea-t-elle. Qui habitait là ?

— Ma mère. Ma sœur.

La voix brisée, il baissa la tête, pleurant sur le sort du village englouti dans un océan de feu.

— Les élus, ajouta-t-il dans un souffle.

L'équipe de recherche les attendait sur les lieux de l'accident. Jane reconnut le shérif Fahey, son adjoint Martineau ainsi que Montgomery Loftus, le vieil excentrique, qui les salua d'un signe de tête réticent. Cette fois, au moins, il ne brandissait pas son fusil.

— Vous avez apporté des effets personnels ? demanda le shérif.

— On a récupéré des trucs dans son panier à linge, répondit Jane, lui montrant sa sacoche. Des taies d'oreiller et quelques vêtements. Ça devrait suffire.

— Vous voulez bien nous les confier ?

— Gardez-les le temps qu'il faudra.

Fahey tendit la sacoche à Martineau.

— Si votre amie a survécu à l'accident, dit-il, sa piste devrait partir d'ici.

Jane et Gabriel s'approchèrent du ravin. L'épave calcinée disparaissait presque sous la neige à présent. Il semblait incroyable que quelqu'un ait survécu à une telle chute et à plus forte raison soit reparti à pied. Pourtant, la découverte des bagages de Maura dans le périmètre de l'accident plaidait pour sa présence à bord au moment où le break avait plongé dans le vide. Peut-être avait-elle été éjectée du véhicule avant qu'il ne s'embrase et avait-elle atterri sur un tapis de neige moelleux. Elle se serait alors éloignée de l'épave pour errer dans les parages, peut-être frappée d'amnésie. Jane considéra l'immensité sauvage qui l'entourait. Leurs chances de retrouver Maura vivante étaient minces. C'était pour cette raison qu'elle n'avait pas informé Daniel Brophy de leur départ pour le Wyoming. Même si elle avait pu briser le mur qu'il avait dressé entre le monde extérieur et lui, elle n'aurait pu lui promettre une autre issue que celle qu'ils redoutaient depuis le début. Si Maura avait bien pris place à bord du break, elle était presque certainement morte. S'ils étaient venus, c'était surtout pour retrouver son corps.

Les membres de l'équipe de recherche descendirent au fond du ravin, s'arrêtant tous les quelques mètres pour permettre aux chiens de flairer une éventuelle piste. Sansone les suivit mais resta à l'écart de leur groupe, apparemment conscient de ce que son allure sévère et distante pouvait avoir de déconcertant pour eux. Les tragédies successives qu'il avait vécues l'enveloppaient comme une seconde peau.

— Ce type, c'est aussi un curé ?

Jane se tourna vers Loftus. Le vieil homme regardait d'un œil méfiant les intrus qui piétinaient sa propriété.

— Non, juste un ami, répondit-elle.

— L'adjoint Martineau m'a dit que la dernière fois vous étiez avec un curé. Et maintenant, lui... Votre amie fréquentait des gens pas banals.

— Maura n'était pas une personne banale.

— Je vous crois ! N'empêche qu'on finit tous de la même manière, pas vrai ?

Il porta deux doigts à son chapeau pour les saluer et s'éloigna en direction de son pick-up, laissant Jane et Gabriel sur le bord de la route.

— Ça va être dur pour lui quand on aura retrouvé le corps, dit Gabriel, désignant Sansone qui progressait le long de la pente.

— Tu crois qu'elle est là, en bas ?

— Mieux vaut se préparer à l'inévitable. Il était amoureux d'elle, non ?

— A ton avis ? répondit Jane avec un rire sans joie.

— Quels que soient ses motifs, je me réjouis qu'il nous ait accompagnés. Il nous a beaucoup facilité les choses.

— Tout est plus simple quand on a de l'argent.

Le jet privé de Sansone les avait emmenés directement de Boston à Jackson Hole en leur évitant de réserver des billets à la dernière minute, de passer les contrôles de sécurité et de remplir des tonnes de paperasses afin de pouvoir embarquer avec leurs armes. Mais si la richesse ouvrait beaucoup de portes, elle n'était pas pour autant gage de bonheur, songea Jane en observant Sansone. Debout près de l'épave, il donnait l'impression de se recueillir devant une tombe.

Les chiens décrivait à présent des cercles de plus en plus larges autour du break. Au bout d'un moment, Fahey et Martineau remontèrent, rapportant la sacoche qui contenait les affaires de Maura.

— Ils ont trouvé quelque chose ? demanda Gabriel comme les deux hommes reprenaient leur souffle.

— Que dalle !

Martineau jeta la sacoche sur le siège passager de sa voiture et referma la portière à la volée.

— La piste s'est peut-être effacée avec le temps, suggéra Jane.

— Un de ces chiens est entraîné à rechercher les cadavres. Lui non plus n'a rien senti. D'après leur dresseur, c'est l'odeur d'essence et de brûlé qui leur brouille le flair. Sans compter qu'il a neigé par-dessus. Si votre amie est en bas, j'ai peur qu'on ne la retrouve pas avant le printemps, conclut le shérif adjoint en regardant les hommes qui remontaient le sentier afin de les rejoindre.

— Vous n'allez pas renoncer ? ! protesta Jane.

— Qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? Les chiens n'ont rien trouvé.

— Vous allez l'abandonner ici, à la merci des charognards ? !

Fahey eut un soupir las.

— Où voulez-vous qu'on commence à creuser ? Dites-le-nous, et on le fera. Mais comprenez bien ceci : il n'y a plus aucun espoir de la sauver. Même si elle a réchappé de l'accident, elle n'aura pas survécu au froid. Pas aussi longtemps.

Entre-temps, l'équipe de recherche avait rejoint la route. Les hommes avaient le visage rouge et les chiens, l'air aussi dépités que leurs maîtres, n'agitaient plus la queue.

Le dernier à remonter – et le plus désappointé, à en juger par son expression – fut Sansone.

— Ils abandonnent, regretta-t-il.

— Même si les chiens l'avaient trouvée, remarqua Fahey d'un ton impassible, ça n'aurait rien changé pour elle.

— Mais au moins on aurait su, lui répliqua Sansone. On aurait pu l'enterrer.

— Je sais que c'est dur à accepter, monsieur, mais ici, il n'est pas rare qu'un chasseur meure d'une crise cardiaque, qu'un randonneur s'égare, qu'un avion de tourisme s'écrase. Parfois, il s'écoule des mois, voire des années, avant que la nature restitue les corps.

Fahey leva les yeux vers le ciel d'où tombait une fine poudre de neige.

— Je peux vous dire que ce n'est pas aujourd'hui qu'elle rendra celui de votre amie, acheva-t-il.

Il avait seize ans, était né et avait grandi dans le Wyoming. Il avait été déclaré à l'état civil sous le nom de Julian Henry Perkins, mais seuls les adultes – professeurs, familles d'accueil, travailleurs sociaux – l'appelaient ainsi. A l'école, dans leurs bons jours, ses camarades de classe le surnommaient Julie-Ann. Dans leurs mauvais jours, c'était Annie Grosse Pute. Il détestait son prénom, mais c'était celui que sa mère lui avait choisi après avoir vu un film dont le héros s'appelait Julian. Ça lui ressemblait bien, de donner à son fils un nom que personne d'autre ne portait. De se débarrasser de Julian et de sa sœur en les confiant à leur grand-père pour filer avec le batteur d'un groupe minable. De réapparaître dix ans plus tard pour réclamer ses gosses, après avoir « découvert le sens de la vie » auprès d'un prophète, Jeremiah Goode.

Tout ça, Maura l'avait appris de la bouche même du garçon pendant qu'ils se dirigeaient vers le Royaume des Cieux, le chien

trottant à leurs côtés. Une journée s'était écoulée depuis qu'ils avaient assisté à la destruction du village. Le garçon, considérant que la voie était à présent libre, avait confectionné à Maura une paire de raquettes à l'aide d'outils « récupérés » dans une maison de Pinedale dont les propriétaires avaient opportunément oublié de verrouiller la porte. Maura faillit lui faire remarquer qu'il s'agissait de vol, non de récupération, mais elle n'était pas sûre qu'il sache apprécier la différence.

— Comment faut-il t'appeler, puisque tu n'aimes pas ton prénom ? lui demanda-t-elle.

— Je m'en fiche.

— En général, les gens font très attention à ces choses-là.

— Pas moi. Je comprends pas pourquoi on doit avoir un nom.

— C'est pour ça que tu t'obstines à m'appeler « m'dame » ?

— Les animaux ne se donnent pas de nom entre eux et ils ne s'en portent pas plus mal – mieux que la plupart des gens, même.

— Je ne peux pourtant pas continuer à t'appeler « Hé ! Toi ! »...

Ils avancèrent un moment dans un silence ponctué par les crisements de leurs raquettes. Le garçon ouvrait la voie, sa silhouette dépenaillée tranchant sur la blancheur du paysage, et le chien trottait sur ses talons, la langue pendante. Deux créatures sauvages et crasseuses que Maura suivait pourtant de son plein gré. Pour une raison mystérieuse – syndrome de Stockholm ? –, elle avait renoncé à fuir. Elle dépendait entièrement du garçon pour sa nourriture et sa survie, et hormis le coup qu'il lui avait donné sur la tête, le premier jour, il ne lui avait fait subir aucune violence. En réalité, il évitait tout contact avec elle. Surmontant ses réticences initiales, elle s'était donc glissée dans son nouveau rôle d'invitée forcée pour l'accompagner dans la vallée.

— Le Rat, lança-t-il soudain sans se retourner.

— Pardon ?

— C'est comme ça que m'appelait Carrie, ma sœur.

— Ce n'était pas très gentil de sa part...

— Oh ! Ça allait. C'était à cause du film, avec le rat qui fait la cuisine...

— *Ratatouille*, c'est ça ?

— Ouais. Notre grand-père nous avait emmenés le voir. Ça m'avait plu.

— A moi aussi.

— C'est là que Carrie m'a surnommé « le Rat », parce qu'il m'arrivait de lui préparer son petit déjeuner. Il n'y a qu'elle qui m'appelait comme ça. C'est mon nom secret, quoi.

— Alors, je suppose que je n'ai pas le droit de l'utiliser ?

Après un long silence, le garçon s'arrêta et la regarda comme s'il

était parvenu à une décision importante.

— Si. Mais ne le répétez à personne, ajouta-t-il, se remettant en marche.

Même si Maura se sentait plus à l'aise sur ses raquettes, elle avait encore du mal à suivre ses deux compagnons, le Rat et Grizzly.

— Donc, ta mère et ta sœur vivaient ici, dans la vallée, dit-elle. Et ton père ?

— Il est mort quand j'avais quatre ans.

— Oh ! Désolée. Ton grand-père ?

— Mort aussi, l'an dernier.

— Désolée, répéta-t-elle machinalement.

Il se retourna et lui lança :

— Vous êtes pas obligée de dire ça tout le temps.

Pourtant, sa silhouette solitaire perdue dans l'immensité immaculée inspirait une pitié sincère à Maura. Elle regrettait que les deux hommes qui avaient aimé ce garçon soient morts, qu'il n'ait eu une mère que par intermittence et que le seul être sur lequel il pouvait vraiment compter soit un chien.

Tout le long de la descente, ils avaient respiré la puanteur de l'incendie par bouffées. Mais, depuis qu'ils avaient pénétré dans la vallée, les ravages du feu leur paraissaient plus terribles à chaque pas. Il ne restait des maisons que des ruines noircies, comme si une armée d'envahisseurs avait voulu rayer le village de la surface de la terre. Hormis les cris des raquettes et leurs respirations, le silence était complet.

Ils s'arrêtèrent devant les restes de la maison qui avait abrité Maura et ses compagnons. La vision de la jeune femme se brouilla devant les débris de bois brûlé et les éclats de verre qui jonchaient le sol. Il lui semblait sentir la présence de Grace, d'Elaine, d'Arlo et de Douglas, des gens qu'elle n'appréciait pas particulièrement mais avec lesquels elle avait néanmoins tissé des liens. Leurs fantômes flottaient encore parmi les ruines et lui murmuraient des avertissements : *Fuis, tant qu'il en est encore temps...* En baissant les yeux, elle distingua des empreintes de pneus qui prouvaient l'origine criminelle de l'incendie. Pendant que le feu se déchaînait, un camion avait laissé une trace de son passage dans la boue à présent gelée.

Un cri angoissé fusa derrière elle. Elle fit volte-face et vit le Rat agenouillé près d'une des maisons. En approchant, elle aperçut dans ses mains un objet qui lui évoqua un chapelet.

— Jamais elle l'aurait laissé !

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est à Carrie. Un cadeau de grand-père. Elle l'avait toujours sur elle.

Il desserra lentement les mains, faisant apparaître un pendentif en

forme de cœur relié à un morceau de chaîne en or.

— C'est pas normal ! dit-il, fouillant les décombres avec fébrilité.

En quelques secondes, ses gants devinrent noirs de suie.

— Qu'est-ce que tu fais ? l'interrogea Maura.

— C'était notre maison... Enfin, celle de maman et Carrie.

— Ce bijou ne semble pas avoir été exposé au feu.

— On dirait qu'elle l'a laissé tomber...

Avec un grognement, il souleva une poutre carbonisée, faisant voler des cendres.

La chaleur avait provoqué la fonte de la neige et transformé le sol en bourbier. Le pendentif avait pu rester là plusieurs jours, caché sous l'épais tapis blanc. Pendant que le garçon fourrageait parmi les ruines, cherchant des traces de sa mère et de sa sœur, Maura, le regard fixé sur le pendentif, s'efforçait de comprendre comment un bijou tellement aimé avait pu être abandonné dans la neige. Elle repensa à ce qu'elle avait elle-même trouvé dans les maisons : les couverts sur les tables, le canari mort dans sa cage, la flaque de sang gelé au pied de l'escalier, à l'endroit où l'on avait traîné un corps. Ces gens n'étaient pas partis de leur plein gré ; on les avait arrachés à leurs foyers. Dans la précipitation, Carrie n'avait même pas eu le temps de ramasser son collier préféré. En détruisant le village, les incendiaires avaient effacé toute trace de ses habitants et de ce qui leur était arrivé.

Soudain Grizzly émit un grognement sourd. Les oreilles couchées en arrière, il montrait les dents, le regard dirigé vers la route qui menait hors de la vallée.

— Le Rat ! appela Maura.

Le garçon, toujours occupé à fouiller les décombres, ne l'entendit pas.

Le chien grogna de nouveau, plus fort, et ses poils se hérissèrent.

— Le Rat ! répéta Maura.

Enfin le garçon tourna vers eux son visage barbouillé de suie. A la vue du chien, il leva les yeux vers la route. Ils entendirent alors le grondement d'un moteur.

— Ils reviennent ! s'exclama le Rat.

Il saisit Maura par le bras, mais elle se dégagea.

— Attends ! protesta-t-elle. Et si c'était la police qui me cherchait ?

— Croyez-moi, vaut mieux pas qu'on vous trouve ici... Courez !

Il s'éloigna vers les bois. Maura n'aurait jamais cru qu'on pouvait se déplacer aussi vite chaussé de raquettes. Le véhicule en approche leur coupait la retraite la plus sûre pour sortir de la vallée, et une escalade à découvert aurait été suicidaire. Le Rat avait pris la seule direction possible.

Grizzly jeta un regard inquiet à son maître puis leva les yeux vers Maura. Qu'est-ce qu'on attend ? semblait-il dire. La jeune femme hésita. En suivant le Rat, elle prenait le risque de manquer les secours. Mais s'il avait raison, si la mort était en route pour venir la chercher...

Grizzly partit comme une flèche sur les traces de son maître. Sa fuite acheva de décider Maura : quand l'instinct pousse un animal à détalier, ça signifie que le danger est imminent.

Ses raquettes claquaient sur le sol gelé. Passé la dernière maison, un épais tapis neigeux succéda à la boue. Elle vit le Rat s'enfoncer parmi les arbres, loin devant elle. Dans un sursaut désespéré, elle accéléra afin de le rattraper. Comme elle atteignait la limite de la forêt, elle entendit un chien aboyer – pas Grizzly, un autre. Vite, elle plongea derrière un sapin et risqua un œil vers le Royaume des Cieux.

Un 4 × 4 gris s'arrêta entre les deux rangées de maisons incendiées. Un énorme chien sauta à terre, suivi de deux hommes armés de fusils. Si Maura était trop loin pour distinguer leurs traits, elle comprit qu'ils cherchaient quelque chose en les voyant scruter les ruines du regard.

Soudain une patte s'écrasa sur son dos. Etouffant un cri, elle se retourna et se trouva face à Grizzly qui haletait, la langue pendante.

— Vous me croyez, maintenant ? murmura le Rat derrière elle.

— Ce sont peut-être des chasseurs...

— Avec un chien aussi gros ?

Un des hommes se pencha vers l'intérieur du 4 × 4 et en sortit une sacoche dont il présenta le contenu au molosse.

— Il lui fait flairer une piste, commenta le Rat.

Le chien se mit à aller et venir parmi les décombres, le nez collé au sol, apparemment perturbé par l'odeur de brûlé. Il marqua une pause devant les poutres calcinées auprès desquelles Maura et Julian s'étaient attardés un peu plus tôt. Puis il reprit ses déambulations pendant que les hommes élargissaient le périmètre de leurs recherches.

— Hé ! s'écria l'un d'eux. Des empreintes de raquettes !

Maura se sentit tirée par le bras.

— Ils ont repéré nos traces, constata le jeune garçon. Ils n'ont plus besoin de leur chien pour nous retrouver, maintenant. Venez !

— Où ça ?

Mais déjà il s'enfonçait dans les bois, sans se retourner pour vérifier si elle le suivait ni chercher à atténuer le bruit de ses raquettes dans les taillis. Des aboiements furieux s'élevèrent derrière eux, mêlés à des cris humains. Les deux hommes s'étaient lancés à leur poursuite.

Le Rat brisait des branches dans sa fuite, dispersait la neige dans son sillage, tel un cerf affolé. Maura s'efforçait de suivre l'allure qu'il lui imposait, toutefois un doute subsistait dans son esprit : et si, en lui

emboîtant le pas, elle laissait passer sa chance d'être secourue...

La détonation d'un fusil mit fin à son dilemme. Un éclat de tronc vola à quelques centimètres de sa tête. Stimulée par la peur, elle accéléra.

Les aboiements se rapprochaient. Il y eut une deuxième détonation. Là encore, la balle la frôla. Puis un juron retentit, et la balle suivante manqua complètement sa cible.

— Saloperie de neige ! hurla un des hommes.

Maura devina qu'il s'était enfoncé dans une congère. Puis elle l'entendit interpellé son compagnon :

— Lâche le chien !

— Va, mon vieux, va ! Rattrape-la !

Le cœur battant, elle redoubla d'efforts, mais si ses raquettes lui donnaient un avantage sur les deux hommes, elle ne pouvait espérer rivaliser avec un chien. Elle scruta les bois devant elle, espérant apercevoir le Rat. Comment avait-il pu la distancer autant ? Isolée, elle faisait une proie facile. Les broussailles qui s'accrochaient à ses raquettes la ralentissaient tandis que le chien se rapprochait de seconde en seconde.

Elle aperçut une trouée parmi les arbres, fonça à travers un enchevêtrement de branches et déboucha dans une clairière. Son regard engloba les charpentes de trois maisons en construction et une pelleteuse presque enfouie sous la neige. Debout près de l'engin, le Rat agitait frénétiquement le bras pour attirer son attention.

Elle avait parcouru la moitié de la distance qui les séparait quand le chien l'attaqua par-derrière. Elle mit les bras en avant pour amortir sa chute et plongea dans la neige jusqu'aux coudes. Un objet pointu traversa son gant et la paume de sa main. Avec un hoquet, elle voulut se relever, mais elle avait beau se débattre, elle s'enfonçait dans la neige comme dans des sables mouvants.

Le chien fit volte-face, prêt à bondir de nouveau. Elle leva le bras afin de protéger sa gorge et plissa les yeux, attendant que les crocs percent sa chair.

Un éclair gris passa devant elle, et Grizzli percuta violemment le molosse. Un jappement aussi strident qu'un cri humain lui vrilla les tympans. Les deux chiens roulèrent au sol, chacun cherchant la gorge de l'autre, avec des grognements si féroces que Maura en resta tétanisée. Des éclaboussures d'un rouge aveuglant tachaient la neige. Le molosse tentait de se dégager, creusant une tranchée sanglante, mais Grizzly ne lui laissait aucun répit.

— Grizzly, stop !

Le Rat venait d'apparaître aux côtés de Maura, muni d'une branche brisée. Mais le molosse avait eu son compte. A la seconde où Grizzly le relâcha, il battit en retraite vers le 4 × 4, traversant les

broussailles tel un boulet de canon.

— Vous saignez, remarqua le Rat.

Maura arracha son gant trempé et examina sa paume. La coupure, nette et profonde, avait été causée par un objet aussi tranchant qu'un rasoir. Dans la neige labourée, elle aperçut un fouillis de tôle et des conteneurs en métal que les deux chiens avaient exhumés en se battant. Elle réalisa qu'elle se trouvait sur un tas de débris de chantier. L'endroit idéal pour attraper le tétanos...

Un juron la fit sursauter. Les deux hommes n'avaient pas renoncé, eux.

Le Rat l'aida à se relever et ils plongèrent de nouveau sous les arbres. Si leurs traces étaient bien visibles, ils savaient que l'épaisseur de la couche de neige retarderait leurs poursuivants. Grizzly trottnait devant eux, sa fourrure tachée de sang ressortant sur la blancheur du décor. Maura pressait un gant imbibé sur sa blessure, une précaution inspirée par sa crainte irrationnelle des bactéries et de la gangrène.

— Une fois qu'on les aura semés, dit le Rat, on regagnera la cabane.

— Ils nous y retrouveront.

— On n'y restera pas. On prendra toutes les provisions qu'on pourra porter puis on se remettra en route.

— Qui sont ces hommes ?

— Je sais pas.

— Ils appartiennent à l'Assemblée ?

— Je sais pas.

— Merde ! Tu sais quoi, au juste ?

— Je sais comment survivre, lança-t-il par-dessus son épaule.

Ils gravissaient à présent une pente abrupte. Le garçon avançait d'une allure rapide et régulière alors que chaque pas mettait Maura au supplice.

— Il faut que tu me trouves un téléphone, dit-elle soudain. Je vais appeler la police.

— Ils sont avec lui.

— Tu parles de Jeremiah ?

— Personne contrarie le prophète. Personne lui résiste, pas même ma mère. Pas même quand ils l'ont...

Il se tut brusquement et mit toutes ses forces dans la montée.

Maura fit une halte pour reprendre sa respiration.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait à ta mère ? demanda-t-elle.

Il accéléra le pas sans répondre, galvanisé par la colère. Au prix d'un violent effort, Maura parvint à le rattraper.

— Hé ! Ecoute-moi. J'ai des amis, des gens dignes de confiance. Trouve-moi un téléphone, et je préviendrai quelqu'un.

Il s'arrêta net, soufflant des nuages de buée avec la puissance

d'une machine.

— Vous voulez appeler qui ?

Maura pensa immédiatement à Daniel, puis elle se rappela toutes les fois où il n'avait pas décroché, leurs conversations gênées quand il se savait écouté. A présent qu'elle avait un besoin vital de son aide, elle n'était plus certaine de pouvoir compter sur lui, si toutefois elle l'avait jamais pu.

Le Rat insista :

— Cette personne dont vous parlez, c'est qui ?

— Une amie. Elle s'appelle Jane Rizzoli.

Le shérif Fahey se rembrunit à la vue de Jane. Celle-ci eut l'impression qu'une cloison de verre se dressait entre eux à l'instant où elle entrait, comme s'il redoutait de nouvelles exigences de sa part. Il la regarda approcher avec un air résigné depuis le seuil de son bureau. Jane dépassa plusieurs policiers qui ne lui accordèrent qu'une attention distraite – ils s'étaient accoutumés à la présence des visiteurs de Boston. Avant qu'elle ait pu lui poser la moindre question, Fahey lui fit la même réponse que les deux jours précédents :

— On n'a aucun élément nouveau.

— Je m'en doutais.

— Faites-moi confiance, je vous appellerai si on découvre quoi que ce soit. Vous n'avez pas besoin de passer tous les jours...

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune femme et parut étonné de la voir seule.

— Où sont vos deux gardes du corps ?

— A l'hôtel, en train de faire leurs bagages. Je suis venue vous dire au revoir et vous remercier.

— Vous repartez ?

— Pour Boston, cet après-midi.

— J'ai entendu dire que vous voyagiez en jet privé... Ça doit être chouette.

— Il n'est pas à moi.

— A qui, alors ? A l'homme en noir ? Drôle de type.

— Anthony Sansone est très généreux.

— Vous savez, ici, on a l'habitude de voir débarquer des types pleins aux as – des pontes de Hollywood ou des politiciens. Ils achètent quelques hectares de terre, plantent un ranch dessus et s'imaginent que ça leur donne le droit de nous dire comment faire notre boulot.

Jane comprit qu'à travers cet exemple c'était elle qu'il visait – elle et ses amis de Boston, qui s'étaient permis d'accaparer son attention comme s'ils étaient le centre du monde.

— Maura était une amie, lui rappela-t-elle. Il est naturel qu'on ait voulu faire le maximum pour la retrouver.

— Votre amie avait de drôles de fréquentations : un couple de flics, un curé, un rupin... Ça devait être quelqu'un, cette femme.

— En effet.

Le portable de Jane sonna alors. Elle identifia l'indicatif du

Wyoming sur l'écran, mais pas le numéro. Elle s'excusa auprès de Fahey avant de prendre l'appel.

— Inspecteur Rizzoli.

— Jane ? fit une voix au bord des larmes. Dieu merci, tu as décroché !

Jane se figea, le téléphone plaqué contre l'oreille, incapable de proférer le moindre son. Le battement du sang à ses tempes estompait les bruits qui l'environnaient.

Je viens de parler à un fantôme, pensa-t-elle.

— On te croyait morte ! lâcha-t-elle enfin.

— Je suis vivante, et je vais bien.

— Bon Dieu, Maura, on a même célébré une messe pour toi !

Les yeux de Jane s'emplirent de larmes qu'elle essuya d'un geste impatient avant de poursuivre :

— T'étais où, bordel ? Est-ce que tu te rends compte de...

— Ecoute-moi, je t'en supplie !

Jane prit une profonde inspiration.

— Vas-y, raconte.

— Il faut que tu viennes me chercher, au Wyoming.

— On est déjà sur place.

— Quoi ? !

— On a collaboré avec la police pour chercher ton corps.

— La police d'où ?

— Du comté de Sublette. Je me trouve en ce moment même dans le bureau du shérif.

Elle se tourna vers Fahey et lut une foule de questions dans son regard.

— Dis-moi où tu es et on arrive tout de suite.

Seul le silence lui répondit.

— Maura ?

La communication était coupée. Jane chercha le numéro dans le journal des appels.

— Il me faut une adresse dans le Wyoming, dit-elle avant d'énoncer le numéro.

— C'était votre amie ?

— Oui. Elle est vivante !

Jane rappela, mais la sonnerie retentit dans le vide. Elle raccrocha, recommença, sans plus de succès.

Fahey fit une tentative depuis le poste fixe de son bureau. Tout le personnel du service, alerté par leur conversation, avait les yeux braqués sur lui pendant qu'il composait le numéro. Il attendit quelques secondes, pianotant sur le dessus de la table, avant de raccrocher.

— Ça ne répond pas non plus, annonça-t-il.

- Pourtant, elle vient de m'appeler depuis ce numéro !
- Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?
- Elle voulait que je vienne la chercher.
- Elle vous a précisé où elle était et ce qui lui était arrivé ?
- Elle n'en a pas eu le temps. On a été coupées.

Jane considérait son portable muet d'un air de reproche quand un des adjoints du shérif s'écria :

— J'ai l'adresse ! La ligne est au nom d'une Mme Norma Jacqueline Brindell, à Doyle Mountain !

— C'est où ?

— A presque dix kilomètres à l'ouest du lieu de l'accident, répondit Fahey. Comment est-elle arrivée là-bas ?

— Montrez-moi l'emplacement sur la carte.

Fahey se dirigea vers une immense carte du comté punaisée au mur et indiqua une zone isolée dans un coin.

— On ne trouve que quelques chalets là-bas. Je ne crois pas que quelqu'un y vive à cette saison...

— Vous êtes sûr que c'est la bonne adresse ? demanda Jane à l'adjoint.

— L'appel provenait bien de là-bas, madame.

— Rappelez le numéro jusqu'à ce qu'on décroche, dit Fahey.

Puis il se tourna vers la standardiste.

— Voyez qui patrouille dans le secteur en ce moment.

Jane étudia de nouveau la carte, les reliefs accusés, les vastes étendues désertes traversées par de rares routes. Comment Maura s'était-elle retrouvée aussi loin de l'épave du break ? Son regard allait et venait entre le lieu de l'accident et Doyle Mountain. Dix kilomètres de vallées enneigées, de collines escarpées... Un paysage pittoresque, certes, mais sans villages ni restaurants ni quoi que ce soit susceptible d'attirer une touriste de la côte Est.

— L'adjoint Martineau a répondu à mon appel radio, annonça soudain la standardiste. Il est en route pour Doyle Mountain.

Le téléphone sonnait sans relâche dans la cuisine.

— Laisse-moi répondre, supplia Maura.

— Il faut partir, lui opposa le Rat, vidant le contenu d'un placard dans son sac à dos. J'ai vu une pelle derrière la maison. Allez la chercher.

— Mon amie essaie de me rappeler...

— Les flics vont venir.

— Tout va bien, on peut lui faire confiance...

— Mais à eux, non.

Le téléphone sonna de nouveau. Maura voulut décrocher mais le

jeune garçon tira sur le fil, arrachant la prise du mur.

— Vous voulez vous faire tuer ? hurla-t-il.

Maura lâcha le combiné et recula. La panique rendait le garçon effrayant, peut-être même dangereux. Elle regarda le fil arraché qui pendait de sa main – une main assez robuste pour réduire un visage en bouillie ou écraser une trachée.

Il jeta le fil, prit une profonde inspiration.

— Si vous voulez venir avec moi, dit-il, il faut partir maintenant.

— Désolée, mais je ne t'accompagnerai pas. Je vais attendre mon amie ici.

Elle craignait que son refus n'attise la colère du garçon, mais son visage n'exprimait qu'une immense tristesse. Il hissa son sac sur son dos, prit la paire de raquettes qu'il avait confectionnée pour elle – elle n'en aurait plus besoin à présent –, puis se tourna vers la porte sans un mot d'adieu.

— Viens, Grizzly.

Le chien hésita. Son regard allait de l'un à l'autre, comme s'il tentait de comprendre ce qui se passait dans la tête de ces fous d'humains.

— Grizzly !

— Attends, dit Maura. Reste avec moi. On retournera en ville ensemble...

— J'ai pas ma place là-bas. Je l'ai jamais eue.

— Tu ne peux pas continuer à errer seul dans la nature !

— Je suis pas seul. Et puis, je sais où je vais.

Il appela de nouveau Grizzly et cette fois celui-ci obéit.

Maura le regarda franchir le seuil, le chien sur ses talons. Par la vitre brisée de la fenêtre de la cuisine, elle les vit s'éloigner tous deux, l'enfant des bois et son compagnon. Ils disparurent si rapidement parmi les arbres qu'elle se demanda si elle ne les avait pas imaginés pour conjurer la peur et la solitude. Mais non, leurs empreintes étaient bien visibles. Ils étaient réels, tout comme l'était la voix de Jane au téléphone un peu plus tôt. Le monde extérieur ne s'était pas évanoui. Derrière les montagnes qui lui barraient l'horizon, il existait toujours des villes peuplées de gens qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Des gens qui n'étaient pas obligés de se terrer dans la forêt comme des animaux traqués. Les quelques jours passés en compagnie du Rat l'avaient presque convaincue que la vie sauvage était la seule possible.

Il était temps de regagner le monde réel – le monde auquel elle appartenait.

Le fil du téléphone était trop endommagé pour qu'elle puisse le rebrancher, mais elle ne doutait pas que Jane parviendrait néanmoins à la localiser. Quelqu'un viendrait, tôt ou tard. Il ne lui restait plus

qu'à attendre.

Elle gagna le salon et prit place sur le canapé. Le chalet n'était pas chauffé et le froid pénétrait par la vitre brisée, de sorte qu'elle avait gardé sa parka fermée. Elle se sentait responsable de la fenêtre que le Rat avait fracturée pour leur permettre d'entrer, ainsi que du fil arraché et du garde-manger pillé. Dès que possible, elle enverrait un chèque de dédommagement à la propriétaire, avec ses plus plates excuses. Les photos exposées sur les étagères de la bibliothèque montraient trois enfants dans diverses situations ainsi qu'une femme aux cheveux gris brandissant fièrement une truite d'une taille impressionnante. Le choix des livres – Mary Higgins Clark, Danielle Steel – dénotait des goûts plutôt conventionnels. Le genre d'ouvrages qu'une collectionneuse de petits chats en porcelaine lisait en vacances pour se délasser. S'il était probable qu'elle ne rencontrerait jamais cette femme, Maura lui vouerait une reconnaissance éternelle.

On frappa à la porte.

Maura se releva d'un bond. Elle n'avait entendu aucun bruit de moteur, toutefois elle aperçut par la fenêtre un 4 × 4 des services de police du comté de Sublette. Enfin, son cauchemar allait prendre fin. Elle allait rentrer chez elle !

Un jeune type en uniforme de shérif adjoint attendait derrière la porte quand elle ouvrit. Elle déchiffra le nom sur son badge : *MARTINEAU*. Sa coupe militaire et son allure sévère désignaient un homme qui prenait son travail à cœur.

— C'est vous qui avez passé un coup de fil ? demanda-t-il de but en blanc.

— Oui, oui, OUI !

Maura se retint de lui sauter au cou car elle n'était pas sûre qu'il aurait apprécié son geste.

— Vous pouvez me donner votre nom, je vous prie ?

— Je suis le Dr Maura Isles. Il semblerait qu'on m'ait prématurément enterrée, ajouta-t-elle avec un rire presque hystérique.

L'adjoint Martineau jeta un coup d'œil à l'intérieur de la maison.

— Comment êtes-vous entrée ? Quelqu'un vous a ouvert ?

Maura sentit le rouge de la honte lui monter aux joues.

— Je regrette, mais nous avons dû briser une vitre. Je promets de la rembourser, de même que les autres dégâts.

— « Nous » ?

Maura réalisa qu'elle risquait d'attirer des ennuis au Rat en disant la vérité.

— Je n'ai pas eu le choix, prétendit-elle. Il fallait que je trouve un téléphone. C'est pourquoi je me suis introduite dans cette maison. J'espère que ce n'est pas un crime passible de mort dans cet Etat.

Martineau esquisssa un sourire mais son regard resta de marbre.

— Je vais vous ramener en ville, dit-il. Vous nous raconterez tout ça là-bas.

Maura monta à l'arrière du 4 × 4 et Martineau claqua la portière derrière elle. Quelque chose chez lui la mettait mal à l'aise, mais quoi ?

Une grille la séparait de l'avant du véhicule, l'enfermant dans une sorte de cage. Comme Martineau se glissait derrière le volant, son émetteur-récepteur se mit à grésiller.

— Bobby ? fit une voix de femme. Ici Jan. T'es arrivé à Doyle Mountain ?

— Bien reçu, Jan. Je ressors juste de la maison.

— T'as trouvé la femme ? Parce que sa copine, la flic de Boston, est tout le temps sur notre dos...

— Désolé, mais non.

— Y a quelqu'un là-haut ?

— Personne. Sûrement un canular. Je repars. Terminé !

Maura surprit le regard de Martineau dans le rétroviseur et son sang se glaça d'effroi.

— Je suis là ! cria-t-elle. Au secours !

Martineau avait déjà coupé la transmission.

Maura se jeta contre la portière, mais celle-ci n'avait pas de poignée, évidemment. Elle se mit à frapper la vitre avec les poings, indifférente à la douleur. Martineau fit démarrer la voiture. Et ensuite ? Il comptait la conduire dans un endroit isolé, l'exécuter d'une balle et abandonner son corps aux charognards ? Elle se cramponna à la grille, la secoua désespérément, sans parvenir à l'arracher.

Le shérif adjoint effectuait un demi-tour dans l'allée quand il freina brusquement.

— Merde ! s'exclama-t-il. Il sort d'où, ce corniaud ?

Planté devant la voiture, un chien leur bloquait le passage.

Martineau appuya de toutes ses forces sur le klaxon.

— Tu vas foutre le camp, oui ?

Au lieu de déguerpir, Grizzly se dressa sur ses pattes arrière, prenant appui sur le capot, et aboya.

Martineau resta un moment à le regarder, hésitant sans doute à donner un coup d'accélérateur afin de lui rouler dessus.

— Ce serait con de salir le pare-brise, marmonna-t-il avant de descendre.

Grizzly enleva les pattes du capot et s'avança vers l'homme en grondant.

Martineau pointa son arme vers lui et visa. Il était tellement concentré qu'il ne vit pas venir le coup de pelle qui le précipita contre la voiture. Etourdi, il lâcha l'arme, qui tomba dans la neige.

— On tire pas sur mon chien ! dit le Rat. Venez, ajouta-t-il, ouvrant la portière de Maura. On s'en va.

— Attends ! L'émetteur radio... Laisse-moi appeler de l'aide.

— Vous allez m'écouter, pour une fois ?

Comme elle descendait précipitamment de la voiture, elle vit que Martineau s'était redressé sur les genoux et essayait de ramasser son revolver. Le garçon se jeta sur lui et ils roulèrent au sol, chacun s'efforçant d'arracher l'arme à l'autre...

Une détonation retentit, le temps sembla se figer.

Même le chien paraissait pétrifié dans le silence qui suivit. Puis le Rat se releva en titubant. Le devant de sa veste était éclaboussé de sang, mais ce n'était pas le sien.

Maura se laissa tomber auprès de Martineau et lut l'affolement dans ses yeux. Le sang coulait à flots de sa gorge et imprégnait la neige sous lui. Elle tenta de comprimer l'artère, mais déjà son regard devenait vitreux.

— La radio ! cria-t-elle au garçon. Appelle des secours !

— Je... je voulais pas... bafouilla celui-ci. Le coup est parti tout seul...

A cet instant, un râle s'échappa de la poitrine de Martineau, ses muscles se détendirent et le flot de sang se réduisit à un filet. Abasourdie, Maura resta accroupie près de son corps et n'entendit pas le bruit de moteur qui approchait.

Le Rat l'entendit, lui. Comme il la tirait par le bras, elle vit un pick-up s'engager dans l'allée.

Tandis que le Rat ramassait le revolver, il y eut une détonation et le pare-brise du 4 × 4 vola en éclats. Une pluie de verre s'abattit sur Maura, la piquant de mille coups d'aiguille.

Ce n'était pas un tir de sommation. Le nouveau venu avait l'intention de les tuer.

Le Rat fila en direction des arbres, Maura sur ses talons. Le temps que le pick-up se gare derrière la voiture de Martineau, ils se trouvaient à couvert. Maura entendit une nouvelle détonation mais ne se retourna pas. Son regard resta fixé sur le garçon, chargé d'un sac rempli de provisions volées. Il ralentit seulement pour lui tendre une paire de raquettes qu'elle chaussa en quelques secondes.

Puis ils se remirent en marche, s'éloignant toujours davantage de la civilisation.

Jane examinait l'endroit où l'on avait découvert l'adjoint Martineau, s'efforçant de déchiffrer les marques dans la neige. Le corps avait déjà été enlevé. Le bureau du shérif du comté ainsi que la brigade criminelle de l'Etat avaient ratissé le secteur, de sorte qu'on trouvait au moins une demi-douzaine d'empreintes de pas différentes. Mais ce qui avait retenu son attention – et celle des autres enquêteurs –, c'étaient les traces de raquettes. La piste partait de la voiture de l'adjoint et se poursuivait vers les bois. Allant dans la même direction, on discernait aussi les empreintes d'un chien et celles d'une femme – Maura ? – chaussée de bottes taille 38. A l'entrée de la forêt, ces dernières cédaient la place à une seconde série de traces de raquettes. La femme s'était arrêtée sous le couvert des arbres le temps de mettre ses raquettes, puis elle avait recommencé à courir.

Jane s'efforçait de bâtir un scénario expliquant les diverses traces. Elle avait d'abord imaginé que l'assassin de Martineau s'était emparé de son revolver et avait obligé Maura à le suivre, mais les faits contredisaient cette théorie : les empreintes des bottes recouvraient celles des raquettes, ce qui signifiait que Maura marchait derrière son supposé ravisseur et non devant, sous la menace d'une arme. Qu'est-ce qui avait pu l'inciter à suivre un tueur de flic de son plein gré ? Et pourquoi avait-elle d'abord appelé Jane ? A moins qu'elle ne l'ait fait sous la contrainte, et que Martineau ne soit tombé dans un piège...

— C'est truffé d'empreintes digitales, là-dedans, annonça Gabriel en sortant de la maison.

— Où ?

— Partout. Sur la vitre brisée, les placards de la cuisine, le téléphone...

— Celui dont s'est servi Maura pour m'appeler ?

— Oui. Il semblerait que quelqu'un ait interrompu la communication en arrachant le fil. On a aussi retrouvé des empreintes sur la portière de la voiture, ajouta-t-il, désignant le 4 × 4 de Martineau. On devrait savoir rapidement à qui on a affaire.

— Je peux vous dire qu'elle se conduisait pas comme une otage, fit une voix véhémence derrière eux. D'elle-même, elle a couru se cacher sous les arbres.

Jane aperçut Montgomery Loftus en conversation avec un inspecteur de la brigade criminelle de l'Etat. Le vieil homme – c'était lui qui avait signalé le meurtre du shérif adjoint –, visiblement excité,

parlait fort, attirant l'attention sur lui.

— Je les ai vus, penchés au-dessus du corps comme des vautours. Ils étaient deux, un homme et une femme. L'homme a ramassé le revolver et s'est retourné vers moi. J'ai cru qu'il allait tirer sur mon camion, alors j'ai fait feu.

— Pas qu'une fois, remarqua l'inspecteur.

— Bon, admettons que j'ai tiré deux ou trois balles. C'est moi qui ai fait ça, j'en ai peur, ajouta le vieil homme, désignant le pare-brise éclaté du 4 × 4. Mais il fallait bien que je me défende ! En entendant les coups de feu, ils ont détalé en direction des bois.

— La femme semblait agir de son plein gré ou sous la contrainte ? demanda l'inspecteur.

— Elle ? C'était elle qui courait après le type, oui ! Personne l'obligeait à le suivre.

Personne, hormis un vieillard en rogne qui tirait à tort et à travers... Jane n'avait pas apprécié que Loftus présente son amie comme une Bonnie Parker des temps modernes. Et pourtant, les empreintes étaient éloquentes.

— Que faisiez-vous dans le coin, monsieur Loftus ? s'enquit Sansone.

Les regards convergèrent vers lui. Il avait gardé le silence jusque-là, et si sa présence avait paru intriguer la police locale, nul n'avait osé la remettre en cause.

Sansone s'était adressé à lui d'un ton respectueux, toutefois Loftus prit la mouche :

— Vous insinuez quelque chose ?

— Cet endroit semble plutôt isolé, reprit Sansone. Aussi, je me demandais ce qui avait pu vous y attirer...

— Bobby m'a appelé.

— L'adjoint Martineau ?

— Il était en route pour Doyle Mountain. Il craignait qu'il y ait un problème. Comme j'habite pas loin, je lui ai proposé d'y faire un saut, au cas où il aurait eu besoin d'un coup de main.

— Il est fréquent qu'un officier de police sollicite l'aide d'un civil ?

— Je sais pas comment ça se passe chez vous, à Boston, mais ici, quand quelqu'un a des ennuis, tout le monde vole à son secours. Surtout s'il s'agit d'un policier.

Le shérif Fahey intervint :

— M. Loftus pensait agir en bon citoyen, monsieur Sansone. On a un vaste territoire à couvrir. Quand les renforts les plus proches se trouvent à une trentaine de kilomètres, croyez-moi, on se réjouit de pouvoir compter sur des gens comme lui.

— Je n'ai jamais mis en doute la sincérité de M. Loftus, se

défendit Sansone.

— Je vois où vous voulez en venir, dit le vieil homme. Dans une seconde, vous allez me demander si j'ai tué Bobby.

Il se dirigea vers son pick-up, en sortit son fusil et le tendit au policier qui l'avait interrogé plus tôt.

— Tenez, inspecteur Pasternak ! Emportez-le et filez-le au labo.

— Allons, Monty, soupira Fahey. Personne ne vous accuse.

— Ces gens, là... Ils me croient pas.

Jane se glissa dans la conversation :

— Détrompez-vous, monsieur Loftus. On essaie juste de comprendre ce qui s'est passé.

— Je vous l'ai dit : ils ont pris la fuite en laissant Bobby Martineau se vider de son sang.

— Jamais Maura ne ferait une chose pareille.

— Vous n'étiez pas là. Vous ne l'avez pas vue courir vers les bois. Elle avait quelque chose à se reprocher, ça crevait les yeux.

— Vous avez mal interprété sa réaction.

— Je sais ce que j'ai vu.

— Les images filmées par la caméra embarquée du 4 × 4 devraient apporter des réponses à la plupart de ces questions, observa Gabriel.

— J'ai peur qu'il y ait un problème, dit Fahey, subitement mal à l'aise.

— Quel problème ?

— La caméra du véhicule de Martineau n'a rien enregistré.

— Comment est-ce possible ? demanda Jane d'un ton incrédule.

— On n'en sait rien. Elle n'était pas allumée.

— Pourquoi Martineau l'aurait-il éteinte ? C'est contraire au règlement...

— Rien ne prouve que ce soit lui qui l'ait éteinte.

— Ça aussi, vous allez le coller sur le dos de Maura ? !

Fahey rougit violemment.

— Vous n'avez pas cessé de nous rappeler qu'elle travaille avec la police. Elle est donc au courant de l'existence de ces caméras...

— Excusez-moi, intervint l'inspecteur Pasternak. Je suis nouveau sur l'enquête. J'aimerais en savoir davantage au sujet du Dr Maura Isles.

Même s'il s'était présenté, Jane n'avait guère prêté attention à Pasternak jusque-là. Le teint blafard, il reniflait sans cesse, probablement plus habitué au confort d'un bureau qu'à grelotter sous la morsure du vent.

— Je peux vous parler d'elle, se proposa-t-elle.

— Vous la connaissez bien ?

— C'est ma collègue. On a vécu beaucoup de choses ensemble.

— Dressez-m'en un portrait aussi complet que possible.

Jane réfléchit. Si elle insistait sur le professionnalisme de Maura, Pasternak se représenterait une scientifique digne de foi et respectueuse des lois. Mais si elle évoquait des aspects plus troubles de son existence – son ascendance criminelle, sa liaison secrète avec Daniel Brophy –, elle risquait de faire pencher la balance de l'autre côté. Pasternak se forgerait l'image d'une impulsive encline aux passions destructrices. Si elle n'y prenait garde, elle pouvait lui fournir des motifs de soupçonner Maura.

— Je veux tout savoir d'elle, insista l'inspecteur. Une équipe va se lancer sur sa piste demain. Un briefing est prévu tout à l'heure. Le moindre détail peut leur être utile.

— Je peux déjà vous dire que Maura n'est pas habituée à ces conditions extrêmes. Si on ne la retrouve pas rapidement, elle ne tiendra pas longtemps.

— Ça fait presque deux semaines qu'on a signalé sa disparition. Elle a bien réussi à survivre jusqu'ici.

— J'ignore comment.

— Elle le doit peut-être à l'homme qui l'accompagne, suggéra Fahey.

Jane tourna son regard vers la montagne. Déjà les ombres envahissaient les ravins. Quelques minutes plus tôt, le soleil avait plongé derrière la crête, entraînant une chute brutale de la température. Les bras croisés sur la poitrine, Jane frissonna en songeant à Maura qui s'apprêtait à passer une nuit supplémentaire dans cet environnement hostile, exposée au vent glacial, auprès d'un homme dont ils ignoraient tout.

La suite de l'histoire dépendait de lui, apparemment.

— On a identifié le suspect, annonça Fahey aux policiers et aux volontaires qui remplissaient la salle de réunion publique de Pinedale. Ses empreintes figuraient dans le fichier de l'Etat. Il s'appelle Julian Henry Perkins. Son casier est éloquent : vol de voiture, vols avec effraction, vagabondage, ainsi que plusieurs condamnations pour des délits mineurs...

Le shérif leva les yeux de ses notes et promena son regard sur l'assistance avant d'ajouter :

— Nous savons qu'il est maintenant armé, et dangereux.

— Je ne voudrais pas vous paraître blasée, lança Jane, assise au troisième rang, mais il n'a pas le profil d'un tueur de flic.

— Pour ceux qui ne le savent pas, je précise que le suspect a seize ans à peine.

— Un mineur ?

L'inspecteur Pasternak enchaîna :

— On a retrouvé ses empreintes sur les placards de la cuisine ainsi que sur la portière du véhicule de l'adjoint Martineau. On peut en déduire que c'est lui que M. Loftus a aperçu sur la scène de crime.

— Perkins est bien connu de nos services, reprit Fahey. On l'a arrêté de nombreuses fois pour des infractions diverses. Ce qu'on ignore encore, c'est la nature des liens qui l'unissent à la femme.

— Quels liens ? protesta Jane. Enfin, Maura est son otage !

— C'est pas ce que j'ai vu ! ricana Montgomery Loftus au premier rang.

— Ou ce que vous avez cru voir, répliqua Jane.

Le vieux se retourna vers les trois visiteurs de Boston et leur jeta un regard froid.

— Je le répète, vous étiez pas là.

Fahey apporta son appui au vieil homme :

— Madame, tout le monde ici connaît Monty depuis de longues années. Il n'est pas du genre à raconter des histoires.

Il a peut-être besoin de lunettes, alors, se retint de rétorquer Jane. Ses deux compagnons et elle ne faisaient pas le poids face aux dizaines de locaux qui assistaient à la réunion. La mort de Martineau avait provoqué un grand émoi au sein de la population. Les volontaires avaient afflué pour aider la police à coincer son assassin. Des volontaires aux mines sinistres, armés de leur colère vertueuse et de fusils de chasse... Quand Jane jetait des coups d'œil autour d'elle, elle était saisie d'un mauvais pressentiment. L'envie de tuer transparaissait dans les regards de ces hommes, et peu leur importait que leur proie fût un gosse de seize ans.

Soudain une voix de femme s'éleva du fond de la salle :

— Julian Perkins n'est encore qu'un enfant... Vous n'allez quand même pas lâcher une milice armée à ses trousses !

— Un enfant ? s'exclama Fahey. Kay, il a tué un de mes adjoints !

— Je le connais mieux qu'aucun de vous. Je sais qu'il n'a tué personne.

— Excusez-moi, dit Pasternak, mais je ne suis pas d'ici. Vous pourriez vous présenter ?

La femme se leva, et Jane reconnut alors l'assistante sociale qu'ils avaient croisée au ranch Circle B, sur le théâtre du double homicide.

— Kay Weiss, Service de protection de l'enfance du comté de Sublette. Je suis Julian depuis plus d'un an.

— Et vous ne croyez pas qu'il ait tué le shérif adjoint Martineau ?

— En effet, inspecteur.

— Regardez son casier, Kay, reprit Fahey. Il n'a rien d'un ange.

— Ça ne fait pas de lui un monstre. Julian est d'abord une victime, un gamin qui tente de survivre dans un monde où personne

ne veut de lui.

— La plupart des gamins parviennent à survivre sans voler des voitures ni s'introduire chez les gens par effraction...

— Ceux-là n'ont pas eu à subir des sévices de la part d'une secte.

Fahey leva les yeux au plafond.

— C'est reparti ! soupira-t-il.

— Ça fait des années que je vous mets en garde contre l'Assemblée. Depuis qu'ils ont pris pied dans la région et construit leur prétendu village idéal. Vous constatez le résultat à présent. Voilà ce qui arrive quand on refuse de considérer les actes des pédophiles qui agissent juste sous votre nez...

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. On a mené notre enquête. Bobby s'est rendu là-bas à trois reprises. Il n'y a trouvé que des braves gens qui aspiraient simplement à ce qu'on leur fiche la paix.

— Pour qu'ils puissent continuer à abuser tranquillement de leurs enfants...

— On pourrait revenir à l'objet de la réunion ? s'interposa une voix dans l'assistance.

— Ouais ! Vous nous faites perdre notre temps !

Kay Weiss promena son regard autour de la salle, pas le moins du monde intimidée.

— C'est justement l'objet de la réunion, affirma-t-elle. Le gosse que vous êtes tellement impatients de traquer... Où étiez-vous quand il appelait à l'aide ?

Pasternak reprit :

— Mademoiselle Weiss, l'équipe de recherche a besoin d'un maximum de renseignements avant d'entamer sa mission, demain. A vous entendre, vous connaissez bien Julian Perkins. Dites-nous à quoi on peut s'attendre de la part de ce garçon. En ce moment même, il passe la nuit dans les bois, par un froid glacial, avec une femme qu'il retient peut-être en otage. Pensez-vous qu'il puisse survivre ?

— Sans aucun doute.

— Qu'est-ce qui vous rend aussi sûre de vous ?

— Julian est le petit-fils d'Absolem Perkins.

Un murmure approuvateur parcourut la salle.

— Vous voulez bien me dire en quoi cette précision nous importe ici ? interrogea Pasternak, décontenancé.

La réponse lui vint de Montgomery Loftus :

— Le nom d'Absolem Perkins vous dirait quelque chose si vous aviez grandi dans le coin. Il vivait sur les hauteurs de la forêt de Bridger-Teton, dans une cabane qu'il avait construite lui-même. Un vrai sauvage ! Plus d'une fois, je l'ai surpris en train de braconner à proximité de mes terres !

— Julian a vécu la plus grande partie de son enfance avec son grand-père, ajouta Kay. Il lui a appris à survivre en pleine nature en se servant de sa tête. C'est pourquoi je ne me fais pas trop de souci pour lui.

— Qu'est-ce qu'un gosse de son âge fabrique tout seul dans la forêt ? demanda Jane. Il n'est pas scolarisé ?

La question paraissait sensée, pourtant elle déclencha les rires de l'assistance.

Fahey réprima un sourire.

— Julian Perkins, à l'école ? Autant essayer d'enseigner les mathématiques supérieures à une mule !

— J'ai peur que Julian ne garde un mauvais souvenir du temps qu'il a passé ici, en ville, expliqua Kay. A l'école, il était le souffredouleur des autres gosses et s'est trouvé mêlé à plusieurs bagarres. Il a fugué huit fois en treize mois. La dernière, c'était il y a quelques semaines, au moment du redoux. Avant de partir, il a vidé le garde-manger de sa famille d'accueil afin de se constituer des stocks de nourriture...

Fahey entreprit de remonter l'allée, distribuant des feuilles de papier.

— On a imprimé sa photo. Comme ça vous saurez à quoi il ressemble.

Une des feuilles atterrit entre les mains de Jane. Le visage de Julian Perkins s'y détachait sur un fond neutre. Pour l'occasion, le garçon avait mis une chemise blanche et une cravate qui lui donnaient un air emprunté. Quelques mèches rebelles dépassaient de sa chevelure brune soigneusement peignée. Il fixait l'objectif avec le regard méfiant d'un chien prisonnier d'une cage de refuge.

— Cette photo date d'il y a un an. Elle provient de l'annuaire du lycée que le jeune Perkins fréquentait alors. C'est la plus récente qu'on ait trouvée. Depuis, il a dû prendre des muscles et grandir de quelques centimètres.

— Et il a récupéré le revolver de Bobby, ajouta Loftus.

— L'équipe se mettra en route à l'aube, reprit Fahey. D'ici là, chaque volontaire devra s'équiper de manière à pouvoir passer la nuit dehors en cas de besoin. Ça ne va pas être une partie de rigolade, aussi je ne veux voir que les hommes les plus valides.

Le shérif avait accompagné cette dernière recommandation d'un regard appuyé en direction de Loftus. La réaction du vieil homme ne se fit pas attendre :

— Vous essayez de me dissuader de venir ?

— Je n'ai rien dit de tel, Monty.

— Question endurance, je pourrais vous en remontrer à tous, et je connais le secteur comme ma poche.

Loftus se leva. En effet, malgré ses cheveux gris et les rides qui creusaient son visage, il paraissait aussi robuste que n'importe quel homme de l'assistance.

— Dépêchons-nous d'en finir avant que quelqu'un d'autre soit tué, marmonna-t-il.

Puis il enfonça son chapeau sur sa tête et sortit.

Comme la salle commençait à se vider, Jane se dirigea vers l'assistante sociale.

— Mademoiselle Weiss ?

La jeune femme se retourna.

— Oui ?

— Nous n'avons pas été présentées. Inspecteur Jane Rizzoli.

— C'est vous qui venez de Boston. On peut dire que vous avez produit une forte impression sur les gens de cette ville, dit la jeune femme avec un regard en direction de Gabriel et Sansone, qui enfilaient leurs manteaux.

— Pourrait-on aller quelque part et parler de Julian Perkins ?

— Maintenant ?

— Avant que tous ces braves gens le prennent pour cible, ainsi que notre amie.

Kay Weiss jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il y a un café au bout de la rue. Je vous y rejoins dans dix minutes.

En réalité, il s'écoula une vingtaine de minutes avant que Kay Weiss n'entre dans le café, les cheveux ébouriffés par le vent. En respirant l'odeur de tabac qui imprégnait ses vêtements chiffonnés, Jane devina qu'elle venait de tirer quelques bouffées à la sauvette dans sa voiture. Elle se glissa dans le box, visiblement énervée.

— Où sont vos compagnons ? demanda-t-elle.

— Partis acheter du matériel de camping.

— Ils vont participer aux recherches ?

— Je n'ai pas réussi à les en dissuader.

— Vous n'avez aucune idée de ce dont il retourne, affirma Kay après l'avoir longuement étudiée.

— J'espérais que vous me l'apprendriez.

Une serveuse s'approcha, portant une cafetière.

— Je te sers, Kay ?

— Noir et serré, je te prie.

— Comme d'habitude.

Kay attendit que la femme se soit éloignée pour reprendre :

— La situation est compliquée...

— A entendre ce qui s'est dit pendant cette réunion, elle paraît

très simple, au contraire : il n'y a qu'à envoyer la troupe pour débusquer le tueur de flic.

— Ça rassure les gens de croire que les choses sont tout blanc ou tout noir. Dans le cas présent, c'est Julian le méchant.

Kay vida sa tasse d'un trait, sans que l'amertume du café lui arrache une grimace.

— C'est faux, évidemment.

— S'il n'est pas méchant, il est quoi ?

Kay fixa Jane d'un regard perçant.

— Vous avez entendu parler des Garçons perdus ? demanda-t-elle enfin.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion...

— A ces jeunes garçons, pour la plupart adolescents, qui échouent dans la rue, chassés de chez eux par leurs propres familles. Non qu'ils aient fait quoi que ce soit de mal. Mais dans leur société le seul fait de naître garçon vous condamne.

— Parce que les garçons sont plus difficiles à élever ?

— Non. Parce que les hommes plus âgés ne veulent pas de rivaux. Ils désirent garder les femmes et les jeunes filles pour eux.

Un déclic se fit dans l'esprit de Jane.

— Dans les sociétés qui pratiquent la polygamie, vous voulez dire ?

— Tout juste. Ces sectes, qu'il ne faut pas confondre avec les mormons, se forment autour d'un chef charismatique. On en rencontre dans de nombreux Etats : Colorado, Arizona, Utah, Idaho... Egalement ici, dans le comté de Sublette.

— L'Assemblée...

Kay acquiesça.

— Cette secte a à sa tête un soi-disant prophète appelé Jeremiah Goode. Il y a une vingtaine d'années, ses disciples et lui ont fondé une communauté au nord-est d'Idaho Falls : la Plaine des Anges. A l'heure actuelle, celle-ci regroupe environ six cents adeptes. Ils produisent eux-mêmes leur nourriture, élèvent leur bétail, sont autosuffisants. Comme ils n'acceptent pas les visites, il est impossible de savoir ce qui se passe vraiment derrière leurs grilles.

— A vous entendre, ils vivent en prison.

— Tout comme. Le prophète contrôle tous les aspects de leur existence, et ils lui vouent un culte. A l'origine de ces mouvements, on trouve toujours un homme comme lui, qui attire les faibles d'esprit, les nécessiteux, les malheureux en quête de reconnaissance. Il leur offre son amour, son attention, promet de réparer leurs misérables existences – au moins dans un premier temps. Moon, Manson, ils ont tous commencé de la même manière.

— Vous n'allez pas comparer ce Jeremiah Goode à Charles

Manson ? !

— Si. C'est le même profil psychologique, le même mode opératoire. Une fois qu'un adepte a mordu à l'hameçon, il cède tous ses biens au prophète. Celui-ci profite de cette force de travail gratuite pour réaliser d'importants profits dans des secteurs aussi lucratifs que le bâtiment, la fabrication de meubles ou la vente de confitures par correspondance... Aux yeux de l'extérieur, cette organisation peut passer pour une utopie où chacun contribue à la prospérité générale en échange de la satisfaction de ses besoins élémentaires. C'est sans doute ce qu'a cru voir l'adjoint Martineau lors de ses visites au Royaume des Cieux.

— Qu'aurait-il dû voir, selon vous ?

— Une dictature. Tout tourne autour de Jeremiah et de ce qu'il désire.

— C'est-à-dire ?

Le regard de Kay se durcit.

— De la chair fraîche. Telle est l'unique raison d'être de l'Assemblée, inspecteur. Posséder, contrôler et baiser de très jeunes filles.

Dans le box voisin, une femme se retourna et les fusilla du regard, choquée.

Kay attendit d'avoir retrouvé son calme pour poursuivre :

— Pour cette raison, Jeremiah ne peut se permettre de garder trop de jeunes garçons dans son entourage. Il oblige les parents à conduire leurs fils adolescents à la ville la plus proche – Idaho Falls pour la Plaine des Anges, Jackson ou Pinedale pour le Royaume des Cieux – et à les y abandonner.

— Et ils coopèrent ?

— Les femmes sont soumises, les hommes voient leur loyauté récompensée par des unions « spirituelles » – ils les appellent ainsi pour éviter les accusations de polygamie – avec des adolescentes. Chaque homme peut contracter autant de ces unions qu'il le souhaite, et toutes sont bénies par Dieu.

Jane eut un rire incrédule.

— Vous plaisantez, là ?

— Rappelez-vous l'Ancien Testament : Abraham, Jacob, David, Salomon... Tous les patriarches bibliques collectionnaient les épouses et les concubines.

— Et les adeptes de Jeremiah gobent ces bobards ? !

— Oui, parce qu'ils répondent à une nécessité intérieure. J'imagine que les femmes aspirent à la sécurité d'une existence où elles n'ont aucune décision importante à prendre. Quant aux hommes... Eh bien, le bénéfice qu'ils en retirent est évident. En plus de coucher avec des mineures, ils ont l'assurance d'aller au paradis !

— Julian Perkins a été victime de ce système ?

— Sa mère et sa sœur de quatorze ans vivent toujours au Royaume des Cieux. Il avait à peine quatre ans quand son père est mort. J'ai le regret de le dire, mais sa mère, Sharon, est folle à lier. Elle s'est débarrassée de ses gosses parce qu'elle devait « se trouver », disait-elle, ou une connerie du même acabit. Elle les a donc laissés à la garde de leur grand-père, Absolem...

— L'homme des bois.

— Un brave homme, qui a bien pris soin d'eux. Mais au bout de dix ans, qui est-ce qui rapplique ? Sharon, flanquée d'un nouvel homme. En plus, elle prétend avoir découvert Dieu, grâce à Jeremiah Goode. Voilà qu'elle récupère ses gosses et emménage avec eux au Royaume des Cieux, le village que l'Assemblée a entrepris de construire dans le Wyoming. Quelques mois plus tard, Absolem meurt. Sharon est à présent le seul adulte responsable de Julian. Pourtant, elle n'hésitera pas à le trahir.

— Elle l'a chassé de chez elle ?

— Comme un chien, oui. A la demande du prophète.

La serveuse revint avec la cafetière et les deux femmes burent en silence. L'amertume du café attisa la brûlure qui rongait déjà l'estomac de Jane.

— Comment se fait-il que Jeremiah Goode ne soit pas en prison ? s'interrogea-t-elle tout haut.

— Vous pensez que je n'ai pas tout tenté pour l'y envoyer ? Mais vous avez vu les réactions tout à l'heure, pendant la réunion. Les gens d'ici me prennent pour une enquiquineuse, une féministe frustrée. Plus personne ne prête l'oreille à mes histoires de gamines violées... A moins qu'on ne les paie pour les ignorer...

— Vous pensez que Jeremiah achète leur silence ?

— Ça se passait comme ça dans l'Idaho. L'Assemblée dispose de liquidités suffisantes pour arroser des flics et des juges. Leurs villages sont coupés de l'extérieur, sans téléphones ni radios. Même si une de ces gosses voulait appeler à l'aide, elle ne le pourrait pas. Croyez-moi, je n'ai pas de désir plus cher que de voir un jour ce salaud et ses complices derrière les barreaux. Mais je crains que ça n'arrive jamais.

— Julian Perkins partage votre souhait ?

— Il déteste tous ces gens. Il me l'a dit.

— Au point de les tuer ?

Kay se figea brusquement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai vue au ranch Circle B. Le couple qu'on a assassiné là-bas appartenait à l'Assemblée.

— Vous ne soupçonnez quand même pas Julian ? !

— Ça expliquerait sa fuite et le meurtre de l'adjoint Martineau.

Kay secoua énergiquement la tête.

— Je connais bien ce garçon. Il a recueilli un chien errant. Je n'ai jamais vu personne manifester autant d'affection à un animal. Il n'y a pas la moindre trace de violence en lui.

— Elle sommeille en chacun de nous, répliqua Jane. Si on nous pousse à bout...

— A supposer que vous ayez raison et qu'il ait tué ces gens, il aura pensé agir avec justice.

L'abri empestait la sueur, la moisissure et le chien mouillé. Maura n'avait pas pris de bain depuis plus de deux semaines, et le Rat sans doute encore davantage. Mais leur tanière, juste assez grande pour leur permettre de s'allonger sur un matelas de branches, était confortable à sa manière. A la lumière du feu crépitant que le Rat avait allumé, Maura examina sa parka. Blanche à l'origine, elle était à présent souillée de suie et de sang. Elle imagina le choc qu'elle aurait éprouvé en se voyant dans un miroir. Elle avait lu un jour qu'une fois ramenés à la civilisation les enfants élevés par des loups restaient à jamais farouches et indomptables. Il lui semblait avoir déjà franchi la ligne ténue qui séparait l'humain de l'animal. Elle dormait et mangeait par terre, vivait dans sa crasse, dormait chaque nuit blottie dans la chaleur de Grizzly... Bientôt, elle deviendrait méconnaissable, même pour ses proches. Déjà, elle se reconnaissait à peine elle-même.

Le Rat jeta une poignée de brindilles dans les flammes. La fumée envahit l'abri, leur piquant les yeux et la gorge. Maura songea que sans ce garçon son corps serait depuis longtemps sous la neige, parfaitement congelé. Lui, au contraire, semblait parfaitement à l'aise dans cet environnement hostile. Il lui avait fallu moins d'une heure pour leur creuser un abri sur le flanc abrité d'une colline. Puis Maura l'avait aidé à ramasser des branches de sapin et du bois pour le feu, dans une course effrénée contre la nuit et le froid mortel.

A présent, elle écoutait le vent mugir à l'extérieur en regardant le Rat fourrager dans son sac à dos. Il en sortit des sachets de crème dessert en poudre et un paquet de croquettes pour chiens. Il versa dans sa main une poignée de croquettes qu'il lança à Grizzly puis tendit le paquet à Maura.

— C'est pour les chiens ! protesta celle-ci.

— Il se plaint pas, lui, répliqua le garçon, désignant Grizzly qui dévorait son repas. Et c'est toujours mieux qu'un estomac vide.

Résignée, la jeune femme mordit dans une croquette. Pendant quelques minutes, l'abri retentit de leurs bruits de mastication, puis Maura rompit le silence :

— On va devoir se rendre, dit-elle, observant son compagnon à la clarté vacillante des flammes.

Le Rat continua à mastiquer, uniquement préoccupé de s'alimenter.

— Tu sais aussi bien que moi qu'on va nous rechercher, insista

Maura. On ne survivra pas longtemps dehors.

— Je prendrai soin de vous. On s'en sortira.

— En se nourrissant de croquettes pour chiens ? En restant terrés dans un trou ?

— Je connais un endroit, dans la montagne. On pourra y passer tout l'hiver, s'il le faut. Tenez, ajouta le garçon, lui tendant un sachet de crème en poudre. Le dessert.

— Les flics ne renoncent jamais. Pas quand on a tué l'un des leurs.

Maura jeta un regard au revolver de Martineau, que le Rat avait enveloppé dans un chiffon et balancé dans un coin, comme s'il s'agissait d'un rebut qu'il désirait oublier. Elle repensa à l'autopsie qu'elle avait pratiquée un jour sur un homme mort en garde à vue après avoir tué un flic. « Il est devenu dingue, avaient prétendu tous les policiers présents. A croire qu'il avait pris du crack. » Mais les ecchymoses sur le torse du cadavre, son visage entaillé donnaient une tout autre version des faits. Ses yeux se posèrent ensuite sur le jeune garçon et elle l'imagina sur une table en marbre, couvert de sang et défiguré par des poings vengeurs.

— Notre seule chance de les convaincre est de nous rendre ensemble, reprit-elle. Sinon, ils croiront qu'on a tué cet homme avec son propre revolver.

Soudain le Rat lâcha sa croquette et baissa la tête. Maura ne distinguait pas son visage mais, le voyant trembler, elle comprit qu'il pleurait.

— Je leur dirai que c'était un accident, poursuivit-elle. Que tu cherchais juste à me protéger.

Il se mit à trembler de plus belle, les bras croisés sur la poitrine, comme s'il tentait d'étouffer ses sanglots. Grizzly s'approcha en geignant et cala sa grosse tête sur les genoux de son maître.

Maura posa une main sur son épaule.

— Plus on attendra et plus on aura l'air coupables. Tu comprends ça ?

Il ne réagit pas.

— Je saurai les convaincre. Je ne les laisserai pas te coller ça sur le dos, promis. Tu dois me faire confiance, insista-t-elle, le secouant légèrement.

Il se dégagea.

— Fichez-moi la paix.

— Je ne pense qu'à ton bien.

— Me dites pas ce que je dois faire.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

— Vous êtes pas ma mère !

— Justement, tu aurais bien besoin d'une mère en ce moment.

— J'en ai déjà une !

Il releva brusquement la tête. Les larmes traçaient des sillons sur ses joues noires de suie.

— Pour le bien qu'elle m'a fait...

Maura ne sut quoi répondre. Dans le silence qui suivit, il s'essuya le visage d'un geste rageur. Tous les jours précédents, il avait fait de gros efforts pour paraître un homme devant elle. Ses larmes lui rappelaient qu'il n'était encore qu'un gosse, trop fier pour la regarder en face et lui laisser voir sa peur. Pour se donner une contenance, il déchira un sachet de crème en poudre et le vida dans sa bouche.

Maura ouvrit également un sachet. Comme une partie du contenu s'était répandu sur sa main, elle laissa Grizzly lécher celle-ci. Quand il eut terminé, le chien lui donna quelques coups de langue sur le visage, ce qui la fit rire. Elle remarqua que le Rat les observait.

— Ça fait combien de temps que Grizzly vit avec toi ? s'enquit-elle, caressant le pelage épais du chien.

— Quelques mois.

— Tu l'as trouvé où ?

— C'est lui qui m'a trouvé.

Il tendit la main et sourit quand Grizzly retourna près de lui.

— Un jour, à la sortie du lycée, il est venu vers moi et m'a suivi.

— Sans doute cherchait-il un ami.

— Ou alors, il avait senti que j'en cherchais un.

Enfin, il leva les yeux vers elle.

— Vous avez un chien ?

— Non.

— Des enfants ?

Maura marqua un silence avant de répondre :

— Non.

— Vous en vouliez pas ?

— Ça n'est pas arrivé, c'est tout. J'ai une vie... compliquée.

— Je vous crois ! Si vous pouvez même pas vous occuper d'un chien...

Elle éclata de rire.

— Tu as raison, il est urgent que je redéfinisse mes priorités.

Le Rat prit la tête de Grizzly et frotta son visage contre son museau. Maura trouva soudain qu'il faisait beaucoup plus jeune que ses seize ans. Un enfant dans un corps d'homme.

— Tu sais ce que sont devenues ta mère et ta sœur ? demanda-t-elle d'un ton aussi neutre que possible.

Il cessa de caresser le chien.

— Il les a emmenées.

— Le prophète ?

— C'est lui qui décide de tout.

— Mais tu n'étais pas là quand ça s'est passé ?

Il secoua la tête.

— Tu es entré dans les autres maisons ? Tu as vu... le sang ?

— Oui.

Les yeux du garçon plongèrent dans ceux de Maura, et celle-ci y lut que la signification des traces de sang ne lui avait pas échappé. C'est pourquoi je suis toujours en vie, pensa-t-elle. Il savait ce qui m'arriverait si je restais au Royaume des Cieux.

Le Rat étreignit vigoureusement le chien, comme si lui seul pouvait lui apporter du réconfort.

— Elle a que quatorze ans, dit-il. Je dois veiller sur elle.

— Ta sœur ?

— Quand ils m'ont emmené, Carrie a essayé de les en empêcher. Elle criait, criait, mais notre mère la retenait et lui répétait qu'il fallait que je parte.

Il ajouta, serrant les poings :

— C'est pour elle que je suis revenu, pour Carrie. Mais il n'y avait plus personne.

— On la retrouvera.

Maura se rapprocha du Rat et le serra dans ses bras comme lui-même serrait le chien. Ils restèrent ainsi enlacés, cet improbable trio que les épreuves de la vie avaient formé et scellé d'un lien aussi fort que l'amour. Je n'ai pas su protéger Grace, songea Maura, mais je ferai tout pour sauver ce garçon.

— On la retrouvera, répéta-t-elle, et tout se terminera bien. Je te le promets.

Grizzly geignit et ferma les yeux.

— Lui non plus, il vous croit pas, constata le Rat.

Jane regardait son mari remplir méthodiquement un sac à dos à armature interne : sac de couchage, matelas autogonflant, réchaud, aliments lyophilisés et, dans les poches extérieures, boussole, couteau, lampe frontale, corde de parachute, trousse d'urgence. Ni gaspillage de place, ni poids superflu. Sansone et lui avaient acheté leur équipement un peu plus tôt dans la soirée. Gabriel avait ensuite disposé ses affaires sur leur lit d'hôtel, les objets les plus petits rangés dans des sacs, les bouteilles d'eau entourées de ruban adhésif. Il s'était livré aux mêmes préparatifs des centaines de fois, encore adolescent comme randonneur, puis comme marine. Mais ce soir-là le revolver accroché à sa ceinture rappelait cruellement à Jane qu'il ne partait pas en balade.

— Je devrais vous accompagner, dit-elle.

— Non. Tu dois rester ici et surveiller ton portable.

— Et si les choses tournent mal là-bas ?

— Si c'est le cas, je serai soulagé de te savoir en sécurité.

— Je croyais qu'on formait une équipe, toi et moi.

Gabriel reposa son sac et lui adressa un sourire ironique.

— Qui de nous deux est allergique à toute forme de camping ?

— S'il le faut, je m'y plierai.

— Tu n'as jamais campé en hiver.

— Sansone non plus.

— Mais il est plus costaud que toi. Essaie de porter ce sac, pour voir ?

Jane serra les dents et souleva le sac.

— J'y arrive, dit-elle.

— Imagine-toi en train de gravir une montagne avec ce poids sur le dos, pendant des heures, des jours, en altitude. Imagine-toi galérant pour suivre des types ayant vingt-cinq kilos de muscles de plus que toi. Jane, tu sais comme moi que ce n'est pas réaliste.

Elle lâcha le sac, qui heurta le sol avec un bruit sourd.

— Tu ne connais pas le terrain, objecta-t-elle.

— Nous voyagerons avec des gens qui le connaissent, eux.

— Et vous croyez pouvoir vous fier à leur jugement ?

— On le saura bientôt.

Gabriel boucla le sac et le rangea dans un coin de la pièce avant d'ajouter :

— L'important, c'est qu'on soit là, au cas où la gâchette les

démangerait et où Maura surgirait dans leur ligne de tir.

Jane s'assit sur le lit avec un soupir.

— En parlant de Maura, tu pourrais m'expliquer ce qu'elle fout ? Son comportement n'obéit à aucune logique !

— C'est bien pour ça que tu dois rester et surveiller ton téléphone. Elle t'a déjà appelée une fois. Elle pourrait tenter de te joindre à nouveau.

— Et si moi j'ai besoin de te joindre, je fais comment ?

— Sansone emporte un téléphone satellite. On ne va pas subitement disparaître de la surface de la terre.

Pourtant, Jane ne pouvait se défaire de cette impression. Cette nuit-là, elle eut du mal à trouver le sommeil tandis que Gabriel dormait à poings fermés à ses côtés. Alors qu'elle se faisait un sang d'encre, la perspective d'affronter bientôt le froid et la montagne ne semblait pas le troubler le moins du monde. Elle se reprocha amèrement la faiblesse et l'inexpérience qui l'empêchaient de se joindre à lui. Si elle s'était toujours considérée comme l'égale d'un homme, force lui était d'admettre qu'elle n'aurait pu porter longtemps un sac aussi lourd que celui qu'elle avait soupesé. Elle se serait probablement écroulée au bout de quelques kilomètres, se couvrant de ridicule et plombant l'expédition.

Comment Maura avait-elle pu survivre dans un environnement aussi hostile ?

Cette question revint la hanter quand elle se réveilla, peu avant l'aube, et vit la neige tourbillonner à travers la fenêtre. Elle s'imagina exposée au vent cinglant, à la morsure du froid. C'étaient les pires conditions possibles pour entamer des recherches.

Le soleil n'était pas encore levé quand Gabriel, Sansone et elle atteignirent le lieu de rendez-vous. Une douzaine d'hommes accompagnés de chiens sirotaient des cafés fumants dans l'aube grisâtre. Il y avait de l'électricité dans l'air et l'excitation perçait dans leurs voix. Ils transpiraient la testostérone et brûlaient d'entrer en action, comme un commando de flics d'élite juste avant l'assaut.

— Qu'est-ce que vous fabriquez avec ces sacs, tous les deux ? demanda Fahey, apercevant Gabriel et Sansone.

— Vous avez réclamé des volontaires, fit observer Gabriel.

— Des civils, pas un agent fédéral.

— J'ai été formé à négocier avec les preneurs d'otages, et je connais Maura Isles. Elle aura confiance en moi.

— Le terrain n'est pas facile. Je préfère vous avertir avant que vous vous lanciez.

— J'ai servi huit ans dans les marines, où j'ai suivi un

entraînement aux opérations en montagne en hiver. Autre chose ?

A court d'arguments, Fahey se tourna vers Sansone mais, devant l'expression fermée de son visage, il renonça à lui chercher des noises et s'éloigna avec un grognement désapprouvateur.

— Où est Monty Loftus ? cria-t-il à la cantonade. On ne va pas l'attendre cent sept ans !

— Il m'a dit qu'il ne viendrait pas, répondit un des hommes.

— Après le foin qu'il a fait hier soir ? !

— Depuis, il a dû se regarder dans un miroir et voir ses cheveux blancs.

Au milieu des rires, un des dresseurs s'exclama :

— Les chiens ont flairé une piste !

Tandis que le groupe se dirigeait vers les bois, Gabriel se tourna vers Jane et la serra dans ses bras. Après un dernier baiser, il s'éloigna à son tour. Elle admira une fois de plus sa démarche athlétique et pleine d'assurance. Même son sac ne le ralentissait pas.

— Tout ça va mal se terminer, fit une voix dans son dos.

Elle se retourna et vit Kay Weiss secouer tristement la tête.

— Ils vont le traquer comme un animal.

— Moi, c'est pour mon amie, Maura Isles, et mon mari que je m'inquiète, avoua Jane.

Les deux femmes regardèrent les hommes s'enfoncer dans la forêt. L'allée se vidait peu à peu, les véhicules repartant chacun vers sa destination, mais elles attendirent, côte à côte, que le dernier membre de l'équipe ait disparu parmi les arbres.

— Il semble avoir la tête sur les épaules, remarqua Kay.

— En effet, acquiesça Jane. Il n'y a pas plus raisonnable que Gabriel.

— Ces types, eux, sont du genre à tirer d'abord et à poser des questions après... Merde ! Si ça se trouve, Bobby a glissé sur une plaque de glace et le coup est parti tout seul. Personne n'a vu ce qui s'est vraiment passé.

Et la caméra embarquée n'avait rien filmé de la scène. Ce détail à lui seul troublait profondément Jane. L'appareil était en parfait état de marche. Les dernières images qu'il avait enregistrées montraient Martineau roulant vers Doyle Mountain. Le shérif adjoint l'avait volontairement éteint peu avant d'arriver, enfrenant ainsi le règlement.

— Vous connaissiez bien Martineau ? demanda-t-elle à Kay.

— J'ai eu affaire à lui en plusieurs occasions.

Au ton qu'elle avait employé, Jane comprit que les relations de l'assistante sociale avec le défunt étaient tout sauf cordiales.

— Vous auriez des raisons de vous méfier de lui ?

Les deux femmes restèrent un moment face à face, mêlant leurs

haleines dans l'aube glaciale, puis Kay déclara :

— Je commençais à désespérer que quelqu'un me pose un jour cette question.

— Bobby Martineau passe maintenant pour un héros, soupira Kay. Et on n'a pas le droit de dire du mal des héros morts, même s'ils le méritent.

— Je crois comprendre que vous ne l'appréciez pas beaucoup.

— De vous à moi, Bobby était une brute doublée d'un tyran domestique.

Jane, soulagée de ne pas devoir conduire sur ces routes inconnues et enneigées, se réjouissait que l'assistante sociale l'ait invitée à prendre place à bord de son robuste 4 × 4.

— Dans mon boulot, reprit la jeune femme, on repère vite les familles à problèmes. Les couples qui divorcent, les gosses qui manquent un peu trop souvent l'école, les femmes qui se pointent à leur travail avec un œil au beurre noir...

— Celle de Bobby, par exemple ?

— Son ex, Patsy. Elle a été longue à se réveiller, mais il y a deux ans elle s'est enfin décidée à le larguer. Je regrette juste qu'elle n'ait pas engagé de poursuites contre lui avant de partir pour l'Oregon. Les types comme Bobby ne devraient pas avoir le droit de porter l'uniforme...

— Il aurait dû être révoqué, oui !

— Vous savez ce que c'est : personne ici n'a voulu croire qu'un homme aussi honorable que Bobby battait sa femme. Si le gosse l'a réellement descendu, je serais presque tentée de dire qu'il a rendu un fier service à la communauté.

— Vous ne le pensez pas vraiment ?

Kay lui lança un regard appuyé avant de répondre :

— Peut-être un peu. Je côtoie quotidiennement les victimes de types tels que Bobby. J'ai pu constater les ravages de la maltraitance sur un enfant... ou sur une femme.

— J'ai l'impression que vous en faites une affaire personnelle.

— Si vous saviez tout ce que j'ai vu, vous comprendriez. On a beau essayer de se blinder, il est impossible de ne pas se sentir concerné.

— Pour résumer, Bobby était un connard qui frappait sa femme. Ça ne nous dit pas pourquoi il a éteint sa caméra embarquée, comme s'il avait eu quelque chose à cacher...

— Je suis désolée, mais je n'ai pas la réponse à cette question.

— Il connaissait Julian Perkins ?

— Bien sûr ! Presque tous les flics du comté l'ont appréhendé un

jour ou l'autre.

— Donc, il existait un contentieux entre eux.

Kay s'accorda un moment de réflexion. Pendant qu'elles discutaient, les maisons le long de la route s'étaient faites plus rares et espacées.

— Julian n'aime pas la police, mais c'est assez fréquent chez les garçons de son âge. Vous êtes bien placée pour le savoir : le flic, c'est l'ennemi. Ça ne fait pas de lui un meurtrier. Et n'oubliez pas une chose : Bobby a éteint la caméra avant d'arriver à Doyle Mountain et de voir Julian. L'explication de son geste est plutôt à chercher du côté de votre amie, Maura Isles.

Maura, dont le comportement n'était pas moins mystérieux que celui du shérif adjoint.

— On est arrivées, annonça Kay, garant le 4 × 4 sur le bas-côté. Vous vouliez tout savoir de Bobby ? Eh bien, c'est là qu'il habitait.

Jane vit une allée parfaitement dégagée, encadrée de congères derrière lesquelles une maison d'aspect modeste semblait guetter les passants, ses fenêtres dépassant à peine de la neige. Elle paraissait complètement isolée, sans voisins à interroger.

— Il vivait seul ?

— A ma connaissance, oui. En tout cas, on dirait qu'il n'y a personne...

Jane referma sa parka et descendit de voiture. Le vent qui agitait les branches des arbres lui cribla aussitôt le visage de coups d'épingle. Était-ce la raison du frisson qui la secoua alors, ou fallait-il en chercher l'origine dans le malaise diffus que lui inspirait la maison du mort, avec ses fenêtres sombres qui avaient l'air de l'épier par-dessus les congères ? Elle laissa Kay emprunter le couloir de neige tassée qui craquait sous ses pas et resta à proximité de la voiture. Elle n'avait pas de mandat et sa visite n'était motivée que par la curiosité. Martineau était une énigme pour elle, et toute bonne enquête criminelle impliquait d'étudier le profil de la victime. Qu'est-ce qui, dans le passé de cet homme, avait pu conduire à sa mort à Doyle Mountain ? Jusque-là, il n'avait été question que de la personnalité du tueur présumé, Julian Perkins. Il était temps de s'intéresser à Bobby Martineau.

Elle emprunta à son tour l'allée. Quelqu'un avait répandu du sable sur la glace pour la rendre praticable. Quand elle la rejoignit, Kay frappait à la porte.

Comme elles s'y attendaient, personne n'ouvrit.

Jane remarqua la peinture écaillée, les rebords de fenêtre vermoulus. On avait jeté du bois en vrac à l'extrémité de la véranda, au pied d'une rambarde qui menaçait de s'écrouler. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre la plus proche, aperçut un salon sommairement

meublé. Un carton de pizza et deux canettes de bière traînaient sur une table basse. L'intérieur classique d'un homme jeune vivant seul avec un salaire de shérif adjoint.

— Quel taudis ! s'exclama Kay, se tournant vers le garage indépendant dont le toit paraissait ployer sous la neige accumulée.

— Vous savez s'il avait des amis ?

— Sans doute parmi ses collègues, mais ne comptez pas sur eux pour en dire du mal. Je vous le répète : tout flic mort est un héros.

— Ça dépend des circonstances de sa mort.

Jane secoua la poignée, mais la porte était fermée à clé. Elle dirigea ensuite son attention vers le garage. L'allée menant à la porte coulissante était dégagée, et on y distinguait de larges traces de pneus. Elle descendit avec précaution les marches du perron et hésita quelques secondes devant la porte du garage. Elle n'avait pas de mandat et se trouvait à l'extérieur de sa juridiction. D'un autre côté, Bobby Martineau ne risquait pas de porter plainte contre elle pour violation de domicile, et elle agissait uniquement dans un souci de justice – envers Martineau, et envers le garçon accusé de l'avoir tué.

Elle se pencha et saisit la poignée, mais les ornières laissées par les pneus avaient gelé, empêchant de la manœuvrer. Kay s'approcha et en joignant leurs forces elles parvinrent à soulever la porte.

Un énorme pick-up noir étincelait de tous ses chromes dans la pénombre du garage.

— Regardez-moi ça... murmura Kay. Il est tellement neuf qu'il porte encore les plaques du concessionnaire.

Jane contourna le véhicule – un Ford F-450 XLT –, admirant le poli de sa carrosserie.

— Ce bijou coûte au moins cinquante mille dollars, remarqua-t-elle.

— Comment Bobby a-t-il pu se l'offrir ?

Soudain, Jane s'immobilisa.

— Mieux encore, dit-elle, comment a-t-il pu s'offrir ça ?

Elle désignait une moto, une Harley-Davidson V-Rod Muscle noire, apparemment aussi neuve que le pick-up. Si elle ignorait le prix exact d'une telle machine, elle l'estimait à une petite fortune.

— On dirait que le shérif adjoint Martineau avait touché le gros lot, dit-elle d'un air songeur, promenant les yeux autour du garage miteux aux poutres affaissées. Il avait fait un héritage ou quoi ?

Kay, bouche bée devant la moto, secoua lentement la tête.

— D'après mes renseignements, il avait déjà du mal à payer la pension alimentaire de son ex.

— Alors avec quel argent a-t-il acheté cette moto ? Et cette camionnette ? Ça remet en question tout ce qu'on croyait savoir sur Martineau.

— Il était flic. Il touchait peut-être des pots-de-vin.

Jane reporta son attention sur la moto, s'efforçant de comprendre en quoi elle était liée à la mort de Martineau. Il ne faisait plus aucun doute que celui-ci avait volontairement neutralisé la caméra embarquée. Il venait d'apprendre par le standard du bureau du shérif que Maura Isles attendait des secours, seule, à Doyle Mountain. Il s'était alors mis en route et avait éteint la caméra avant d'arriver.

Et ensuite ? A quel moment le garçon était-il intervenu ? Etait-ce lui qui détenait la clé du mystère ?

— A combien sommes-nous du Royaume des Cieux ? demanda-t-elle à Kay.

— A une cinquantaine de kilomètres. Le village est paumé en pleine cambrousse.

— Je propose qu'on y fasse un saut pour parler à la mère de Julian.

— Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un là-bas en ce moment. J'ai entendu dire que les habitants étaient tous partis pour l'hiver.

— Vous vous rappelez qui a dit ça ? Le shérif adjoint qui s'est rendu là-bas à plusieurs reprises et n'y a jamais rien remarqué de suspect...

— Bobby Martineau...

— Ce qu'on vient de trouver ici jette un sérieux doute sur tout ce qu'a jamais pu raconter Martineau. Quelqu'un le soudoyait, c'est évident – quelqu'un qui dispose de beaucoup d'argent.

Ni l'une ni l'autre ne prononça le nom qui leur brûlait pourtant les lèvres : Jeremiah Goode.

— Allons faire une visite au Royaume des Cieux, reprit Jane. Je suis curieuse de découvrir ce qu'on a mis tant de soin à nous cacher.

A travers la vitre du 4 × 4, Jane repéra des mottes brunes qui parsemaient une vaste étendue blanche : des bisons à l'épaisse toison saupoudrée de neige, blottis les uns contre les autres pour se protéger du vent. Des bêtes sauvages, n'appartenant à personne... Une véritable découverte pour une enfant de la grande ville, où tous les animaux étaient domestiqués, tatoués et dûment déclarés. Mais eux, au moins, étaient nourris et soignés, et non livrés à eux-mêmes dans une nature brutale. Tel était le prix à payer pour la liberté, songea-t-elle en contemplant les bisons. Ce prix, Julian Perkins avait accepté de le payer quand il avait fui sa famille d'accueil en n'emportant qu'un sac rempli de provisions. Comment un garçon de seize ans pouvait-il survivre dans un monde aussi impitoyable ? Et Maura ?

Comme si elle lisait dans ses pensées, Kay déclara :

— Si quelqu'un est capable de garder votre amie en vie, c'est bien Julian. Son grand-père lui a enseigné l'autonomie. Absolem Perkins est une véritable légende dans la région. Sa cabane se trouve là-haut, dans les montagnes de Bridger-Teton.

Jane regarda dans la direction qu'indiquait sa compagne et aperçut une suite de pics effroyablement escarpés à travers la poussière de neige soulevée par les roues de la voiture.

— Julian a grandi là-bas ?

— C'est une forêt nationale, maintenant. Mais si vous vous y promenez un jour, vous y trouverez quelques maisons anciennes du même genre que celle d'Absolem. La plupart sont en ruine, mais elles témoignent encore des dures conditions d'existence des gens qui les ont construites. Pour ma part, je ne m'imagine pas vivre une seule journée sans toilettes en dur ni eau chaude.

— Vous voulez rire ? Moi je suis déjà perdue sans Internet !

Elles avaient atteint les contreforts des montagnes, à présent. La route traversait des zones de plus en plus boisées et les habitations avaient disparu. Comme elles dépassaient une station-service, Jane aperçut un panneau indiquant : *BOUTIQUE GRUBB'S - DERNIÈRE POMPE À ESSENCE AVANT LA MONTAGNE.*

Elle jeta un coup d'œil inquiet à l'aiguille de la jauge et constata avec soulagement que le réservoir était aux trois quarts plein.

Il s'écoula une dizaine de minutes avant qu'elle ne réagisse. Elle se rappela Queenan lui énumérant tous les endroits où des témoins prétendaient avoir vu Maura : « Au musée des Dinosaures de

Thermopolis, attablée au Irma Hotel de Cody, dans une station-service Grubb's du comté de Sublette... »

Elle sortit son portable afin de l'appeler. Aucune barre de réception.

— Tiens ! s'exclama Kay comme la voiture quittait la route principale pour une autre, plus étroite. Un chasse-neige est passé par là...

— C'est la route qui mène au Royaume des Cieux ?

— Oui. Si la vallée est déserte, comme l'affirmait Bobby, pourquoi s'être donné la peine de la dégager ?

— Vous l'avez déjà empruntée ?

— Une seule fois, l'été dernier, répondit la jeune femme en négociant un virage serré.

Jane agrippa instinctivement l'accoudoir.

— C'était juste après qu'on m'eut confié le suivi de Julian, reprit Kay. La police venait de l'arrêter à Pinedale. Il était entré par effraction dans une maison dont il avait pillé les réserves.

— C'était après son expulsion de l'Assemblée ?

Kay acquiesça.

— J'étais allée là-bas dans l'espoir de m'entretenir avec sa mère. Je m'inquiétais également pour sa sœur, Carrie. Julian m'avait dit qu'elle avait quatorze ans, et je savais que c'était l'âge où les hommes de... Bref, je n'ai jamais pu atteindre le village.

— Pour quelle raison ?

— Je venais de m'engager dans la voie privée qui mène à la vallée quand un pick-up m'a coupé la route. Ils ont sûrement un système d'alerte qui les prévient dès que quelqu'un pénètre sur leur propriété. Deux hommes équipés de talkies-walkies m'ont demandé la raison de ma visite. Quand je leur ai dit que j'étais assistante sociale, ils m'ont ordonné de faire demi-tour. J'ai juste entrevu le village depuis la route. J'ai compté dix maisons achevées et deux autres encore en construction, avec des bulldozers et des tracteurs qui s'affairaient autour. Apparemment, ils envisageaient une extension, sur le modèle de la Plaine des Anges.

— Donc, vous n'avez pas pu parler à la mère de Julian ?

— Non. Elle ne s'est jamais inquiétée du sort de son fils, non plus. Préférer sa religion à son propre enfant au point de chasser celui-ci... C'est un truc que je n'arrive pas à piger. Et vous ?

Jane pensa à sa fille et se dit qu'elle se serait sacrifiée sans hésiter pour la sauver.

— Moi non plus, je ne comprends pas.

— Maintenant, imaginez ce qu'a pu ressentir le pauvre Julian en voyant sa mère détourner le regard pendant que des hommes l'arrachaient à sa maison...

— Seigneur ! Ça s'est vraiment passé comme ça ?
— En tout cas, c'est ainsi qu'il m'a décrit la scène. Sa sœur et lui pleuraient et criaient, et leur mère n'a pas bronché.
— Quelle salope !
— C'est aussi une victime, ne l'oubliez pas.
— Ça n'excuse pas son comportement. Merde, une mère digne de ce nom se bat pour défendre ses gosses !

— Pas celles de l'Assemblée. A la Plaine des Anges, elles sont des dizaines à avoir remis leurs fils aux hommes chargés de les abandonner en ville. Beaucoup de ces malheureux, traumatisés, deviennent drogués ou se font exploiter par des prédateurs. Ils cherchent désespérément l'amour de quelqu'un, n'importe qui.

— Comment Julian a-t-il réagi ?

— Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver sa famille, comme un chien battu reste fidèle à un maître violent. L'été dernier, il a même volé une voiture afin de retourner voir sa sœur. Il est resté caché trois semaines dans le secteur avant que les gens de l'Assemblée ne l'attrapent et ne le renvoient à Pinedale.

— Il pourrait vouloir y retourner. A combien sommes-nous de l'endroit où Martineau a été tué ?

— Doyle Mountain se trouve juste derrière ces collines. A vol d'oiseau, c'est tout près. La distance est beaucoup plus importante par la route.

— Donc il pourrait s'y rendre à pied.

— Oui, à supposer qu'il en ait l'intention.

— Il vient probablement de tuer un policier, il est aux abois. Il serait logique qu'il cherche à se réfugier au Royaume des Cieux.

Kay réfléchit intensément, puis reprit :

— S'il s'y trouve en ce moment même...

— Il est armé.

— Il ne me ferait pas de mal. Il me connaît.

— Je voulais seulement dire qu'il faut rester prudentes. On ignore ses intentions.

Et il détient Maura, ajouta Jane pour elle-même.

Elles n'avaient croisé aucun véhicule ni aucune habitation depuis presque une heure, et la route grimpait toujours. Enfin, Kay ralentit et Jane aperçut un panneau presque enfoui sous la neige :

*VOIE PRIVÉE RÉSERVÉE AUX RÉSIDENTS
PATROUILLES FRÉQUENTES*

— Accueillant, non ? ironisa Kay.

— C'est à se demander pourquoi ils craignent tant les visites.

— Regardez : la chaîne est décrochée, et cette route aussi a été dégagée...

Bordé des deux côtés par un épais rideau de sapins sur lequel le regard butait, le chemin baignait dans une pénombre oppressante. Le 4 × 4 avançait prudemment sur une couche de neige fraîche. Jane regardait fixement devant elle, redoutant elle ignorait quoi. L'intervention d'une patrouille hostile ? Les coups de feu d'un gamin paniqué ?

Soudain le rideau d'arbres s'écarta, laissant apparaître un ciel d'un bleu aveuglant.

Kay gara la voiture sur une corniche surplombant une vallée et les deux femmes découvrirent avec stupeur ce qui restait du Royaume des Cieux.

— Seigneur... murmura l'assistante sociale. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Deux rangées de ruines noircies tranchaient sur le paysage enneigé. Un animal se déplaçait parmi elles, avec l'allure hautaine d'un propriétaire inspectant son domaine.

— Un coyote, dit Kay.

— Ça n'a pas l'air d'un accident, remarqua Jane. Quelqu'un a volontairement incendié ces maisons... Julian ! ajouta-t-elle, subitement frappée par l'évidence.

— Pourquoi aurait-il fait ça ? !

— Pour se venger de ceux qui l'ont chassé ?

— Vous l'accusez un peu rapidement, je trouve.

— Il ne serait pas le premier gosse à avoir mis le feu à une maison...

— Détruisant du même coup le seul refuge existant à des kilomètres à la ronde ? Et là, on ne parle pas d'une maison mais de tout un village !

Kay passa la marche arrière d'un geste brusque.

— Allons voir ça de plus près, dit-elle.

Pendant la descente, Jane entrevit le village par des trouées entre les arbres, constatant un peu plus à chaque fois l'ampleur du désastre. Le bruit du moteur avait fait fuir le coyote solitaire, mais, comme elles se rapprochaient, Jane repéra des formes sombres dispersées sur la neige. D'autres coyotes, réalisa-t-elle, ceux-ci parfaitement immobiles.

— Bon sang ! dit-elle. On dirait qu'on en a massacré toute une meute...

— Les chasseurs.

— Pourquoi ?

— On n'apprécie pas beaucoup les coyotes, dans les régions d'élevage.

Kay arrêta la voiture près des vestiges de la première maison. Au-delà des cadavres, à la lisière du bois, le coyote survivant observait les deux femmes comme s'il espérait lui aussi des réponses.

— Bizarre, murmura Jane. Je ne vois de sang nulle part. Je ne crois pas que ces pauvres bêtes aient été abattues.

— Comment sont-elles mortes, alors ?

Jane descendit du 4 × 4 et faillit glisser sur une plaque de verglas dissimulée sous une couche de neige poudreuse. De quelque côté qu'elle se tournât, elle distinguait des empreintes de charognards. Elle entendit Kay s'éloigner de la voiture pendant qu'elle promenait son regard sur un fatras de poutres calcinées et de métal fondu d'où émergeaient çà et là des objets familiers : miroir brisé, poignée de porte, évier en céramique rempli d'un fond de glace... Ce tas de cendres et de décombres était tout ce qui restait du village.

Soudain, les montagnes lui renvoyèrent l'écho d'un cri perçant. Elle releva vivement la tête et vit Kay à la limite du champ de ruines. Les yeux rivés au sol, une main devant la bouche, la jeune femme reculait avec des mouvements saccadés de robot.

Jane se précipita vers elle.

— Qu'y a-t-il ?

Kay ne répondit pas. Jane aperçut des touches de couleurs sur le sol – des fragments d'étoffe aux bords effilochés, réalisa-t-elle. Ici du bleu, là du rose... Une fois passée la dernière maison, la neige était plus épaisse et criblée d'empreintes, comme si les coyotes avaient tenu un colloque à cet endroit.

— Kay ?

L'assistante sociale tourna vers elle un visage d'une pâleur mortelle. Incapable d'articuler le moindre mot, elle lui désigna un des coyotes morts.

En approchant, Jane comprit qu'elle ne lui montrait pas le cadavre mais une paire d'os élancés qui jaillissaient de la neige. Elle crut d'abord à la dépouille d'un animal sauvage démembré et dévoré par des prédateurs, puis elle remarqua quelque chose autour des os. S'étant accroupie, elle identifia des perles roses et violettes enfilées sur un élastique : un bracelet d'enfant.

Elle se releva, le cœur battant, dirigea son regard vers les arbres et repéra les cratères creusés par les coyotes en quête de viande fraîche.

— Ils sont toujours là, fit Kay d'une voix blanche, fixant le sol comme si elle s'attendait à voir d'autres horreurs en surgir. Les parents, les enfants... Ils n'ont jamais quitté le Royaume des Cieux.

A la tombée de la nuit, l'équipe du coroner avait extrait quinze cadavres de la fosse commune, où ils gisaient pêle-mêle, les membres rigides, les cils incrustés de givre. La tombe, peu profonde, était recouverte d'une couche de terre si mince que les charognards l'avaient repérée à travers quarante centimètres de neige. Le dernier corps sorti de la fosse était celui d'un bébé d'environ six mois, habillé d'une grenouillère en coton imprimé de minuscules avions – un vêtement d'intérieur. De même que les autres, il ne portait pas d'autres traces de violence que les dégradations post-mortem imputables aux carnivores sauvages. Cette quasi-perfection avait quelque chose de dérangeant.

Ce bébé était le plus parfait de tous. Les yeux clos, il paraissait dormir, et sa peau d'un blanc laiteux évoquait la porcelaine. Quand elle l'avait aperçu dans la fosse, Jane l'avait d'abord pris pour une poupée et elle s'était raccrochée à cet espoir jusqu'à ce que les hommes du coroner, qui avaient gardé leurs parkas sous leurs combinaisons, le remontent à la surface. Parmi tous les corps qu'elle avait vu exhumer ce jour-là, c'était celui-ci qui l'avait le plus bouleversée. L'image du visage de sa fille figé dans la mort s'était aussitôt imposée à son esprit, et c'était en vain qu'elle avait tenté de l'en chasser.

Elle tourna le dos au charnier et se dirigea vers l'endroit où étaient garés tous les véhicules. Kay avait trouvé refuge dans son 4 × 4. Jane se hissa à l'intérieur, qui empestait le tabac. Elle remarqua que le cendrier débordait. Kay alluma une nouvelle cigarette en tremblant et tira une longue bouffée. Les deux femmes restèrent un moment silencieuses. A travers le pare-brise, elles virent un des hommes du coroner placer un minuscule paquet à l'arrière du camion de la morgue et refermer la porte. Il faisait à présent trop sombre pour poursuivre les recherches. Celles-ci reprendraient le lendemain, et il ne faisait aucun doute qu'ils découvriraient d'autres corps. Les ouvriers avaient aperçu un membre d'adulte rigide au fond de la fosse.

— Pas de blessures, ni par balle ni par arme blanche, annonça Jane tandis que le camion s'éloignait. On dirait qu'ils sont tous morts dans leur sommeil.

— Comme à Jonestown, murmura Kay. Vous vous rappelez, le révérend Jim Jones ? Lui et un millier de ses disciples avaient fui la Californie pour le Guyana. Quand les autorités américaines ont voulu

enquêter sur leur communauté, il a donné l'ordre à ses adeptes de se suicider. Plus de neuf cents sont morts.

— Vous croyez qu'on a également affaire à un suicide de masse ?

— Vous voyez une autre explication ?

Kay poursuivit, regardant en direction de la fosse :

— A Jonestown, ils ont d'abord administré le poison aux enfants.

Un mélange de cyanure et de jus de raisin, pour masquer le goût. Vous vous imaginez remplir un biberon de poison, introduire la tétine dans la bouche de votre bébé et le regarder boire, sachant que c'est la dernière fois qu'il lève les yeux vers vous et vous sourit ?

— Jamais je ne pourrais faire une chose pareille !

— Eh bien, c'est ce qui s'est passé à Jonestown. Les parents ont d'abord tué leurs enfants avant de se donner la mort, parce qu'un soi-disant prophète le leur avait demandé...

La jeune femme tourna un visage hagard vers Jane. La pénombre accentuait les cernes sous ses yeux.

— Jeremiah Goode exerce le même ascendant. Il vous convainc de lui céder vos biens et de rompre tous liens avec l'extérieur. Il persuade les parents de lui livrer leurs filles et de chasser leurs fils. S'il vous tend une tasse de poison et vous dit de boire, vous vous exécutez avec le sourire, parce que rien ne vous importe davantage que de lui être agréable.

— Je vous ai déjà posé la question et je pense connaître la réponse : cette affaire revêt pour vous une importance toute personnelle, pas vrai ?

Jane avait parlé d'un ton prudent et mesuré, pourtant Kay se figea. Elle laissa sa cigarette se consumer entièrement avant de l'écraser d'un geste brusque.

— « Une importance toute personnelle » ? répéta-t-elle, plantant son regard dans celui de Jane. Merde, oui !

Jane ne demanda rien, ne fit aucun commentaire. Au bout d'un long moment, la jeune femme détourna la tête et se mit à contempler le crépuscule à travers la vitre.

— Il y a seize ans, commença-t-elle, l'Assemblée m'a pris ma meilleure amie. Elle et moi étions aussi proches que deux sœurs – plus proches encore, même. Les parents de Katie Sheldon habitaient la maison voisine de la nôtre, et nous nous connaissions depuis l'âge de deux ans. Son père exerçait le métier de charpentier, mais il était le plus souvent au chômage. J'ai le souvenir d'un petit homme méchant, qui voulait tout régenter chez lui. Sa mère ne travaillait pas. Elle était tellement transparente que je me la rappelle à peine. Des gens socialement isolés, qui cherchaient un sens à leur existence : les proies rêvées pour Jeremiah Goode. Le père de Katie ne pouvait qu'être séduit par une religion qui lui offrait les pleins pouvoirs sur sa famille,

sans parler des gamines à mettre dans son lit. La polygamie, l'Apocalypse, la fin des temps, il gobait toutes les conneries dont l'abreuvait Jeremiah. Les Sheldon ont quitté la ville pour s'établir dans la Plaine des Anges. Avec Katie, on s'était juré de rester en contact. J'ai tenu promesse. Je lui ai écrit des dizaines de lettres sans jamais obtenir de réponse. Je n'ai cessé de penser à elle, me demandant ce qu'elle était devenue. Puis un jour, des années plus tard, j'ai su.

Kay prit une longue inspiration. Jane attendit en silence un dénouement qu'elle pressentait tragique.

— Je venais de terminer mes études et j'avais trouvé un poste d'assistante sociale dans un hôpital à Idaho Falls. Un jour, on a amené aux urgences une jeune femme de la Plaine des Anges qui faisait une hémorragie après un accouchement. C'était Katie. Elle n'avait que vingt-deux ans quand elle est morte. Sa mère l'avait accompagnée à l'hôpital. Durant l'entretien, elle a laissé échapper que Katie avait déjà cinq enfants. Faites le calcul.

— L'hôpital a alerté les autorités ?

— Oh oui ! Croyez-moi, j'ai fait le nécessaire. La police de l'Etat s'est rendue à la Plaine des Anges et a interrogé les résidents. Mais entre-temps ceux-ci avaient mis leur version de l'histoire au point : j'avais mal compris, c'était le premier enfant de Katie. Pas de grossesses précoces ni d'abus sexuels sur mineurs chez eux. Ils formaient une communauté paisible, où chacun vivait heureux et en bonne santé. Le paradis sur terre, quoi ! Les flics n'ont rien pu faire.

Kay se tourna vers Jane avant de poursuivre :

— Il était trop tard pour Katie, mais je pouvais encore sauver les autres, ces malheureuses gamines prisonnières de la secte. J'ai passé des années à constituer un dossier sur Jeremiah et l'Assemblée. J'ai exhorté les autorités à faire leur boulot et à protéger ces filles. Mais tant que Jeremiah restera vivant et libre, ses disciples lui obéiront aveuglément. Il pourra donner des ordres et lâcher ses sbires contre quiconque osera le défier. En revanche, une fois acculé, il deviendra dangereux. Rappelez-vous ce qui est arrivé à Jonestown et à Waco. Quand Jim Jones et David Koresh ont vu venir la fin, ils ont entraîné tous leurs adeptes dans la mort, hommes, femmes et enfants.

— Mais pourquoi un suicide collectif maintenant ? demanda Jane.

— Peut-être Jeremiah sent-il l'étau se resserrer. Quand vous êtes passible de plusieurs dizaines d'années de prison pour crimes sexuels, vous vous moquez du nombre de vies que vous allez briser. Si vous mourez, vos disciples doivent mourir avec vous.

— Votre théorie comporte une faille, Kay.

— Laquelle ?

— Quelqu'un a traîné les corps de ces gens à l'extérieur et les a jetés dans une fosse. Si Jeremiah les a convaincus de se suicider avec

lui, alors qui les a enterrés ? Qui a incendié ces maisons ?

Kay s'abîma dans ses réflexions. Dehors, les hommes du coroner regagnaient leurs véhicules. Le crépuscule avait transformé le paysage en un dégradé de gris et de blanc. Tapis dans l'obscurité des bois environnants, d'autres prédateurs attendaient certainement le moment de se repaître de la viande empoisonnée qui avait déjà tué leurs compagnons.

— On ne trouvera pas le corps de Jeremiah ici, reprit Jane.

— Vous avez raison, acquiesça sa compagne, contemplant les ruines noircies. Il est toujours vivant.

Des coups discrets contre la portière de Kay les firent sursauter. A travers la vitre, Jane reconnut le visage blafard de l'inspecteur Pasternak.

— Mademoiselle Weiss, dit-il tandis que la jeune femme descendait la vitre, je suis prêt à entendre tout ce que vous avez à dire sur l'Assemblée.

— Enfin, vous me croyez !

— Je regrette sincèrement que personne ne vous ait écoutée plus tôt. Il fait froid. Vous permettez que je m'abrite du vent à l'intérieur ?

— Je vous dirai tout ce que je sais, déclara Kay pendant qu'il prenait place sur la banquette arrière. A une condition.

— Laquelle ?

— Que vous partagiez certaines informations avec nous.

— Par exemple ?

Jane se retourna vers Pasternak.

— Par exemple, que savez-vous sur le shérif adjoint Martineau ? Et où a-t-il trouvé l'argent pour s'offrir une Harley-Davidson et un pick-up flambant neufs ?

Pasternak regarda tour à tour les deux femmes qui l'observaient par-dessus les dossiers de leurs fauteuils avant de répondre :

— Nous enquêtons à ce sujet.

— Où se trouve Jeremiah Goode ? interrogea Kay.

— Nous enquêtons aussi à ce sujet.

— Vous savez qui est le responsable probable de ce massacre. Vous devez bien avoir une idée de l'endroit où il se planque ?

Pasternak hésita avant d'acquiescer.

— On est en contact avec nos collègues de l'Idaho. Ils ont un informateur à l'intérieur de la secte. Celui-ci prétend que Jeremiah Goode ne se trouve pas à la Plaine des Anges en ce moment.

— Et vous lui faites confiance ?

— Moi, je ne sais pas. Mais eux, oui.

Kay eut un grognement méprisant.

— Un conseil, inspecteur : quand il s'agit de l'Assemblée, ne croyez rien de ce qu'on vous dit.

— On a émis un mandat d'arrêt contre Goode et placé la Plaine des Anges sous surveillance.

— Il connaît des gens partout... Des gens susceptibles de le cacher.

— Vous êtes sûre de ce que vous avancez ?

— Oui. Il a assez de relations pour se soustraire aux poursuites pendant des années, et assez d'argent pour soudoyer une armée de Bobby Martineau.

— Nous suivons cette piste aussi. Le compte bancaire du shérif adjoint Martineau a été crédité d'une somme importante il y a environ deux semaines.

— D'où provenait cet argent ? demanda Jane.

— D'un compte appartenant à un certain Groupe Dahlia.

— Certainement une couverture pour Jeremiah, affirma Kay.

— Le problème, c'est qu'on n'a pu établir aucun lien entre ce Groupe Dahlia et l'Assemblée. Le compte est domicilié à Rockville, Maryland.

— L'Assemblée n'est pas implantée dans le Maryland, dit Kay, perplexe. Pas à ma connaissance, du moins.

— Dahlia semble être une société-écran. Reste à découvrir la nature exacte de ses activités. Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour brouiller les pistes.

Jane regardait des ouvriers placer de lourdes planches au-dessus de la fosse commune pour protéger les corps restants des prédateurs, et éviter un empoisonnement à ces derniers.

— C'est pour ça qu'on a acheté Martineau, murmura-t-elle. Pour ne pas divulguer ce qui s'était passé ici.

— Un secret difficile à garder, remarqua Pasternak.

— Ce carnage est peut-être la cause de sa mort, reprit Jane. Dans ce cas, le gosse n'a rien à voir dans cette histoire.

— Je crains que Julian Perkins ne soit le seul à pouvoir élucider ce point.

— Et une meute d'hommes armés est en route pour l'abattre...

Jane dirigea son regard vers les sommets des montagnes. Le ciel s'assombrissait, annonçant une nouvelle nuit glaciale.

— S'ils réussissent, on aura perdu notre unique témoin.

Grizzly fut le premier à réagir.

Pendant la plus grande partie de la matinée, le chien avait trotté loin devant, comme s'il connaissait le chemin, alors que son maître ne l'avait encore jamais emmené dans cette partie de la montagne. Ils avaient cheminé plusieurs heures sans échanger un mot, économisant leur souffle pour la montée. Maura fermait la marche. Chaque pas exigeait d'elle un effort de plus en plus important. Aussi, quand le chien s'immobilisa sur une corniche au-dessus d'eux et poussa un aboiement, elle crut qu'il l'exhortait à accélérer : « Allez, on se dépêche ! Arrête de traîner les pieds ! »

Quand il se mit à grogner, elle releva la tête et constata qu'il avait le regard tourné vers l'est et la vallée qu'ils venaient de quitter. Le Rat s'arrêta à son tour. Les branches des sapins craquaient, la neige tourbillonnait, agitée par les doigts invisibles du vent.

C'est alors qu'ils entendirent les cris de la meute au loin.

— Faut marcher plus vite, dit le Rat.

— Je ne peux pas.

— Je vais vous aider.

Elle considéra la main qu'il lui tendait, puis son visage crasseux aux traits tirés par la fatigue. C'était grâce à lui qu'elle avait survécu jusque-là. Il était temps qu'elle lui rende la pareille.

— Tu iras plus vite sans moi, dit-elle.

— Pas question de vous laisser.

— Il le faut. Pendant que tu partiras en courant, je vais m'asseoir ici et les attendre.

— Vous savez même pas qui sont ces gens !

— Je leur dirai comment le shérif adjoint est mort. Je leur expliquerai tout.

— S'il vous plaît, faites pas ça, supplia-t-il avec des larmes dans la voix. Venez avec moi. Il nous reste juste un sommet à franchir.

— Et après ? Il faudra franchir le suivant, puis un autre encore ?

— Après, on aura encore une journée à marcher avant d'arriver.

— Où ça ?

— Chez moi. A la cabane de mon grand-père.

Le seul endroit où il avait jamais connu l'amour et la sécurité.

Il scruta les minuscules taches noires qui se déplaçaient sur le flanc enneigé de la colline, au-delà de la vallée.

— Y a que là que je peux aller, murmura-t-il, s'essuyant les yeux

sur sa manche sale. On y sera bien. Je vous le jure.

C'était une illusion, bien sûr, mais il s'y raccrochait de toutes ses forces. Plus jamais il ne serait bien nulle part, et il le savait.

Maura regarda le sommet de la montagne. Il leur faudrait encore au moins une demi-journée de marche avant de l'atteindre, mais si les choses tournaient mal, s'ils devaient se battre, leur position élevée leur conférerait un avantage.

— Le Rat, dit-elle, si ces gens nous rattrapent, promets-moi de ne pas m'attendre. Promets-moi que tu me laisseras discuter avec eux.

— Et s'ils veulent pas discuter ?

— Ils appartiennent peut-être à la police.

— Comme l'autre, celui qui est mort.

— Je ne suis pas assez rapide pour leur échapper, mais toi, si. C'est pourquoi je leur parlerai pendant que tu fuiras. Même s'ils ne m'écoutent pas, ça devrait les ralentir un peu.

Le garçon leva vers elle des yeux brillants de larmes.

— C'est vrai, vous feriez ça ? Pour moi ?

Elle lui essuya la joue, étalant la crasse sur son visage.

— Ta mère est folle de t'avoir laissé partir, dit-elle d'une voix douce.

Cependant, Grizzly s'impatiait. Il lança un bref aboiement dans leur direction, de l'air de dire : « Vous venez, oui ? »

Maura sourit. Puis elle obligea ses jambes à lui obéir et ils reprirent leur interminable ascension.

Vers la fin de l'après-midi, ils avaient dépassé la limite des arbres. Leurs poursuivants ne pouvaient les ignorer : trois silhouettes sombres progressant lentement vers le sommet au milieu d'une immensité blanche... A peine une vallée séparait les chasseurs de leurs proies. Maura avait conscience d'avancer beaucoup trop lentement. Une de ses raquettes était mal ajustée, et elle respirait difficilement à cause de l'altitude. Leurs poursuivants rattrapaient peu à peu leur retard. Eux n'étaient pas affamés et épuisés d'avoir passé autant de jours dans cet environnement sauvage ; ils n'avaient pas la condition physique d'une citadine de quarante-deux ans dont la pratique sportive se résumait à une balade occasionnelle dans un parc public. Comment en était-elle arrivée à escalader une montagne avec un chien de race incertaine et un gosse paumé qui ne faisait confiance à personne et avait toutes les raisons pour ça ? Mais ces deux-là étaient ses seuls soutiens, et ils lui avaient apporté maintes preuves de leur loyauté.

Devant elle, le Rat progressait le long du versant abrupt avec l'agilité d'une chèvre des montagnes Rocheuses alors qu'elle avait à peine la force de mettre un pied devant l'autre. Elle s'obligea à

avancer, l'esprit occupé par une confrontation qu'elle savait inévitable. Les hommes les auraient rattrapés avant la nuit. A ce moment, leur destin serait scellé, d'une manière ou d'une autre. Elle jeta un coup d'œil derrière elle, vit leurs poursuivants émerger de la forêt. Déjà !

Bientôt, ils se trouveraient à portée de leurs fusils.

Elle regarda de nouveau le sommet encore lointain et sentit fondre ce qui lui restait de courage.

— Plus vite ! lui lança le Rat.

— Je ne peux pas.

Elle s'appuya à un rocher massif et répéta dans un murmure :

— Je ne peux pas.

Le garçon dévala la pente afin de la rejoindre, faisant voler la neige poudreuse, et lui agrippa le bras.

— Si !

— Tu dois me laisser ici.

— Ils vont vous tuer !

Elle le saisit fermement par les épaules et le secoua.

— Ecoute-moi ! Je me fiche de ce qui peut m'arriver. Mais toi, je veux que tu vives.

— Non !

La voix de l'adolescent se brisa dans un sanglot et une prière ardente jaillit de ses lèvres :

— S'il vous plaît, faites un effort. Je vous en supplie...

Les joues sillonnées de larmes, il se cramponnait à elle avec une telle force qu'elle lui prêta l'intention de l'entraîner vers le sommet, même contre son gré.

Elle fit quelques pas ainsi, se laissant tirer, puis elle entendit un craquement et une douleur fulgurante lui traversa la cheville. Une de ses raquettes venait de se casser. Elle bascula en avant, les bras tendus. Quand elle voulut se relever, son pied droit refusa de bouger.

Le Rat lui passa un bras autour de la taille et tenta de l'extraire de la neige.

— Arrête ! lui cria-t-elle. Mon pied est bloqué.

Il se laissa tomber à genoux et entreprit de creuser frénétiquement sous le regard perplexe de Grizzly.

— Votre botte est coincée entre des rochers. J'arrive pas à la libérer !

Il releva la tête et Maura lut la panique dans ses yeux.

— Je peux peut-être dégager votre pied. Mais ça va faire mal.

D'une minute à l'autre, réfléchit Maura, ils se trouveraient à portée de fusil de leurs poursuivants. Elle ne voulait pas mourir ainsi, comme un animal pris au piège. Elle respira profondément et adressa un signe de tête au gamin.

— Vas-y.

Il noua les mains autour de sa cheville et commença à tirer. Un cri de douleur échappa à Maura. Soudain son pied fut arraché de la botte et elle tomba en arrière.

— Par... pardon, pardon ! balbutia le Rat.

L'odeur de sa sueur parvint aux narines de Maura quand il glissa les mains sous ses aisselles et la souleva en ahanant. Quand elle voulut prendre appui sur son pied droit, tout juste protégé par une chaussette en laine, il s'enfonça dans la neige.

— Reposez-vous sur moi.

Le Rat passa le bras de la jeune femme autour de son cou et l'attrapa par la taille.

— Venez, dit-il d'un ton pressant. Vous en êtes capable. Je le sais.

Mais lui, était-il capable de la soutenir jusqu'au sommet ? A chaque pas, elle le sentait se raidir sous l'effort. Si je devais avoir un fils, pensa-t-elle, j'aimerais qu'il soit aussi loyal et courageux que Julian Perkins. Elle se cramponna à lui et ils reprirent péniblement leur montée, mêlant la chaleur de leurs deux corps. Les épreuves traversées avaient scellé leur union, et elle ne laisserait personne lui faire du mal.

Leurs raquettes craquaient à l'unisson, leurs haleines formaient un seul nuage. La chaussette droite de Maura était déjà trempée et ses orteils engourdis par le froid. Grizzly les distançait sans mal. La jeune femme imagina leurs poursuivants en train d'observer leur progression à découvert.

Tout à coup Grizzly grogna et s'immobilisa, les oreilles couchées en arrière, le cou tendu vers le plateau qui les dominait. Une forme sombre se déplaçait au-dessus d'eux.

Un coup de feu éclata, et son écho se répercuta à travers les montagnes.

Maura sentit le Rat s'affaïsser contre elle. L'épaule qui la soutenait se déroba, le bras qui entourait sa taille glissa. Elle tenta de le rattraper avant qu'il ne touche le sol, mais elle n'était pas assez forte. Tout au plus parvint-elle à amortir sa chute. Il tomba près d'un banc de rochers et resta étendu sur le dos, les bras en croix. Comme il levait vers elle un regard plein d'étonnement, elle remarqua les éclaboussures écarlates sur la neige.

— Non ! cria-t-elle. Mon Dieu, non !

— Partez, lui dit-il dans un souffle.

— Ça va aller, affirma-t-elle, refoulant ses larmes. Je te le promets, mon chéri.

Elle ouvrit l'anorak du jeune garçon et fut horrifiée : une large tache de sang s'étalait à vue d'œil sur sa poitrine. Elle déchira sa chemise, exposant la blessure. Il respirait toujours mais ses jugulaires

saillaient en bleu sous sa peau. Elle perçut au toucher la crépitation de l'air qui infiltrait les tissus mous, provoquant une déformation du visage et du cou. Perforation du poumon droit, diagnostiqua-t-elle.

Grizzly bondit auprès de son maître qui tentait d'articuler quelque chose et lui lécha les joues. Maura repoussa le chien et approcha son oreille de la bouche du garçon.

— Ils arrivent, l'entendit-elle murmurer. Prenez le revolver...

Le regard de Maura tomba sur l'arme de Martineau qu'il avait sortie de sa poche. Voilà, c'est terminé, pensa-t-elle. Il n'y avait eu ni sommations ni tentatives de négociation. Leurs poursuivants ne leur laisseraient aucune chance de se rendre. Ils étaient là pour les exécuter, et la prochaine balle serait pour elle.

Toujours accroupie, elle jeta un coup d'œil par-dessus les rochers. Un homme solitaire venait vers eux en descendant la montagne, un fusil à la main.

Grizzly aboya d'un air menaçant, mais, avant qu'il s'élance au-dessus des rochers, Maura le retint par son collier et ordonna :

— Assis !

Les lèvres du jeune garçon avaient viré au bleu. A chaque respiration, de l'air s'échappait de son poumon perforé, augmentant la pression à l'intérieur de sa cage thoracique.

Elle lui prit son sac à dos et y chercha fébrilement son couteau. Quand elle le déplia, elle distingua des traces de rouille et de saleté sur la lame. Tant pis ! Si elle n'agissait pas immédiatement, il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre.

Grizzly recommença à aboyer, avec une telle véhémence qu'elle se retourna pour voir ce qui l'alarmait ainsi. Une douzaine d'hommes progressaient dans leur direction le long de la pente. Ils étaient pris en tenaille !

Elle chercha des yeux le revolver de Martineau, tombé dans la neige près du garçon. Quand tout serait terminé, quand ils seraient tous les deux morts, leurs assassins présenteraient cette arme comme la preuve qu'ils avaient tué le shérif adjoint, et personne ne connaîtrait jamais la vérité.

— Maman...

C'était à peine un murmure, la supplication d'un enfant dans la bouche d'un jeune homme sur le point de mourir.

Maura se pencha vers lui et lui toucha le visage. Ses yeux se fixèrent sur elle mais il semblait voir quelqu'un d'autre.

Ses lèvres se retroussèrent en un sourire. Des larmes coulaient sur les joues de Maura, presque aussitôt gelées.

— Me voici, chéri. Maman est là.

Une branche craqua à proximité. Elle regarda par-dessus le rocher et vit le tireur solitaire aussi nettement qu'il la voyait. Il l'avait mise

en joue.

L'homme fit feu.

L'impact de la balle projeta de la neige dans les yeux de Maura. Elle se jeta sur le sol auprès de son compagnon mourant.

Ni sommations ni négociations...

Dans un sursaut de résistance – pas question de se laisser abattre comme du gibier ! –, elle empoigna le revolver et fit feu vers le ciel, en guise d'avertissement.

Cependant, la petite troupe poursuivait sa progression, les chiens aboyant, les hommes criant, et elle n'avait nulle part où s'abriter de leurs tirs.

— Je m'appelle Maura Isles ! Je souhaite me rendre ! Mon ami est blessé...

Soudain une ombre s'abattit sur elle. Elle releva la tête et se trouva face au canon d'un fusil.

— File-moi ce flingue, ordonna l'homme qui tenait celui-ci.

— Je me rends ! Je m'appelle Maura Isles et...

— Le flingue, j'ai dit !

L'homme, âgé, avait parlé d'une voix posée mais pleine d'autorité, et Maura lut dans son regard que toute discussion était inutile.

— Tends-le-moi. Lentement.

Tandis qu'elle obtempérait, elle réalisa qu'elle commettait une grave erreur. En la voyant tendre le bras, le revolver à la main, le groupe qui approchait se méprendrait sur son geste. Elle lâcha aussitôt l'arme, mais déjà l'homme s'apprêtait à tirer. Il avait prémédité sa mort, sans aucun doute.

Le bruit de la détonation la fit sursauter. Elle se recroquevilla dans la neige près du Rat, se demandant pourquoi elle ne ressentait aucune douleur, ne voyait nulle trace de sang. Était-elle déjà morte ?

Le vieil homme debout sur le rocher laissa échapper son fusil.

— Qui m'a tiré dessus ? hurla-t-il.

Un ordre fusa derrière Maura :

— Eloignez-vous, Loftus !

— Elle allait me tuer ! J'ai fait que me défendre !

— Reculez, j'ai dit !

Maura reconnut alors la voix de Gabriel Dean. Deux silhouettes familières venaient dans sa direction. Pendant que Gabriel gardait son arme pointée sur le vieux, Anthony Sansone accourut vers elle.

— Vous n'avez rien ? lui demanda-t-il.

Mais elle n'avait pas de temps à perdre en bavardages, ni à s'interroger sur l'intervention miraculeuse des deux hommes.

— Il va mourir, sanglota-t-elle. Aidez-moi à le sauver.

Sansone s'agenouilla près du jeune garçon.

— Dites-moi ce que je peux faire...

— Je dois l'intuber d'urgence ! Pour ça, j'ai besoin d'une sonde. N'importe quel objet creux et allongé fera l'affaire, même un stylo-bille !

Elle considéra la poitrine étroite du Rat, ses côtes saillantes, et rassembla son courage. Malgré le froid, sa main transpirait sur le manche du couteau.

S'étant repérée, elle appuya la pointe de la lame sur la peau pâle du jeune garçon et l'incisa.

— Il m'aurait tuée, assura Maura. Si Gabriel et Sansone ne l'en avaient pas empêché, il m'aurait abattue de sang-froid, comme le Rat. Il n'a posé aucune question !

Jane jeta un regard à son mari. Debout près de la fenêtre, Gabriel semblait surveiller le parking de l'hôpital. Il s'était montré étrangement réservé pendant le récit de Maura, sans confirmer ni infirmer ses propos. Sans le ronronnement du poste de télévision, dont le niveau était réglé au minimum, la salle de visites du service de soins intensifs aurait été parfaitement silencieuse.

— Ce qui s'est passé là-haut n'a aucun sens, reprit enfin Maura. Ce type était déterminé à nous tuer. Pourquoi ?

Jane avait du mal à reconnaître son amie. Le visage de Maura était émacié et meurtri, sa peau d'ordinaire parfaite sillonnée d'éraflures. Elle flottait dans le pull neuf qu'ils lui avaient apporté et ses clavicules ressortaient. Sans vêtements élégants ni maquillage, Maura paraissait terriblement vulnérable, et cette révélation ébranlait Jane. Si les épreuves qu'elle avait vécues avaient tellement abîmé une femme de la trempe de Maura Isles, alors n'importe qui pouvait subir la même déchéance... Même elle.

— Un shérif adjoint a été tué, rappela-t-elle à Maura. Comme tu le sais, ce genre de crime entraîne des réactions parfois... excessives.

Elle se tourna de nouveau vers Gabriel, attendant un commentaire de sa part, mais il regardait fixement le ciel, plissant les paupières pour protéger ses yeux fatigués du soleil radieux. S'il s'était douché et rasé au retour de son expédition montagnarde, il avait toujours l'air épuisé.

— Ça n'a rien à voir, protesta Maura. Le vieux était là dans l'intention de nous descendre, comme le shérif adjoint à Doyle Mountain. A mon avis, tout ça est lié au Royaume des Cieux. J'ai vu là-bas des choses qui auraient dû rester cachées...

— Elles ne le sont plus, observa Jane.

La veille, ils avaient exhumé de nouveaux corps de la fosse commune. Il y en avait quarante et un au total – douze hommes, dix-neuf femmes et dix enfants, dont une majorité de filles. Si la plupart des victimes ne portaient aucune marque de violence, Maura avait la certitude qu'on les avait conduites de force au bord de leur tombe. Le sang au pied de l'escalier, les traces d'un départ précipité, les animaux domestiques livrés à leur sort, tout plaidait pour un meurtre collectif.

— Ils ne pouvaient pas vous laisser en vie, reprit Jane. Pas après ce que vous aviez vu au village.

— Le jour où j'ai tenté de rejoindre la vallée, j'ai entendu un chasse-neige. J'ai cru que les secours arrivaient enfin. S'ils m'avaient trouvée avec les autres...

— Tu aurais fini comme eux, acheva Jane. Le crâne fracassé, dans une épave calcinée. Ils n'ont eu qu'à balancer la voiture du haut du ravin et y mettre le feu. Un groupe de malheureux touristes, morts dans un accident : la police n'aurait pas cherché plus loin. J'ai peur d'avoir un peu compliqué ta situation, ajouta-t-elle après une pause.

— Comment ?

— En les forçant à admettre que tu étais toujours disparue. Je leur ai fourni des vêtements qu'ils ont fait renifler aux chiens. Sans le vouloir, c'est moi qui les ai mis sur ta piste.

— Sans le garçon, je serais morte à l'heure qu'il est, murmura Maura.

— Il pourrait en dire autant à ton sujet, tu ne crois pas ?

Jane tendit une main hésitante vers Maura et pressa la sienne. En temps normal, l'attitude du Dr Isles n'incitait pas à la familiarité, mais elle ne broncha même pas, trop épuisée pour réagir.

— Ça prendra du temps, mais je suis certaine qu'on finira par réunir des preuves contre l'Assemblée.

— Et contre Jeremiah Goode.

— En effet, approuva Jane. Rien de tout ça ne serait arrivé s'il ne l'avait pas ordonné. Même si ces gens ont bu le poison de leur plein gré, ça n'en reste pas moins un meurtre de masse. Les enfants, eux, n'ont pas eu le choix.

— La mère de Julian, et sa sœur... ?

— Si elles résidaient au Royaume des Cieux, elles figurent probablement parmi les morts. On n'a encore identifié ni l'une ni l'autre. La première des autopsies aura lieu aujourd'hui. Tout le monde parie sur le cyanure.

— Comme à Jonestown...

Jane acquiesça.

— Rapide, efficace, facilement disponible.

— Mais pourquoi Jeremiah Goode aurait-il subitement décidé la mort de ses disciples ? Ils lui étaient entièrement dévoués...

— Lui seul pourrait répondre à cette question. Et pour l'heure, on ignore où il se trouve.

La porte s'ouvrit, et une infirmière passa la tête à l'intérieur.

— Docteur Isles ? La police vient de partir, et le jeune homme vous réclame à nouveau.

— Quand vont-ils fiche la paix à ce gosse ? soupira Maura en se soulevant de son fauteuil. Je leur ai déjà tout dit.

Elle vacilla dangereusement, mais elle parvint à rétablir son équilibre et sortit derrière l'infirmière.

Sitôt la porte refermée, Jane s'adressa à son mari :

— Dis-moi ce qui te tracasse.

— Tout, répondit Gabriel avec un soupir.

— Tu pourrais être plus précis ?

— Maura a raison : Montgomery Loftus avait bien l'intention de les tuer, le gosse et elle. Il ne s'est pas joint à l'équipe de recherche. Il avait deviné que le gosse tenterait de rejoindre la cabane de son grand-père, alors il a loué les services d'un pilote d'hélico qui l'a déposé sur le chemin. Il leur a tendu une embuscade.

— Pourquoi ?

— Il prétend qu'il voulait s'assurer que justice soit faite, et personne ici ne remet cette version en question. Ces gens sont ses amis, ses voisins.

Et nous, pensa Jane, nous sommes des intrus, des casse-pieds qui fourrent leur nez partout...

Par la fenêtre, elle vit Sansone promener Grizzly sur le parking de l'hôpital. Ils formaient un drôle de couple, le grand chien hirsute et le millionnaire en manteau de cachemire, mais Grizzly paraissait en confiance. Il sauta sans hésiter dans la voiture quand Sansone lui ouvrit la portière pour le reconduire à l'hôtel.

— Qu'est-ce qui lie Loftus à Martineau ? demanda-t-elle.

— Le lien est peut-être financier. Si Martineau était rémunéré par le mystérieux Groupe Dahlia...

— J'ai entendu dire que Monty Loftus avait de sérieux problèmes d'argent. Il a le plus grand mal à entretenir son ranch. Il était mûr pour se laisser acheter.

— De là à assassiner de sang-froid une femme et un gosse de seize ans...

— On lui a peut-être offert une très grosse somme, auquel cas il ne devrait pas être très difficile d'en retrouver la trace.

Gabriel jeta un coup d'œil à sa montre et déclara :

— Il est temps que je fasse un saut à Denver.

— A la Direction régionale du FBI ?

— Une société-écran basée au Maryland qui distribue le fric par poignées, ça devrait intéresser les pontes.

— Davantage que quarante et un cadavres ?

— J'ai peur que ces malheureux ne soient que la partie émergée de l'iceberg, répliqua Gabriel d'un air sinistre.

Maura fit une pause au seuil du box, troublée par le fouillis de tuyaux, de câbles et de cathéters qui enveloppaient le Rat. Aucun gosse de seize ans n'aurait dû avoir à subir une telle invasion. Mais sa courbe de fréquence cardiaque était d'une régularité rassurante, et il respirait à présent sans assistance.

Ayant senti sa présence, il ouvrit les yeux et lui sourit.

— Salut, m'dame !

Elle soupira.

— Quand vas-tu cesser de m'appeler ainsi ?

— Vous voulez que je vous appelle comment ?

Une fois, il l'avait appelée « maman ». Ce souvenir fit monter les larmes aux yeux de Maura. Sa véritable mère figurait probablement parmi les morts qu'on avait exhumés de la fosse commune, mais elle ne se sentait pas le cœur de lui annoncer la nouvelle.

Elle parvint à lui retourner son sourire.

— Comme tu voudras. Mais mon nom, c'est Maura.

S'étant assise à son chevet, elle prit sa main calleuse et couverte d'égratignures, aux ongles obstinément endeuillés, entre les siennes. Il était rare qu'elle touche spontanément quelqu'un, mais dans ces circonstances son geste lui semblait parfaitement naturel et justifié.

— Comment va Grizzly ? demanda le jeune garçon.

— Tu verrais comment il s'empiffre ! Tu vas devoir le rebaptiser Glouton.

— Il se porte bien, alors ?

— Mes amis l'ont gâté pourri. Et ta famille d'accueil a promis de prendre soin de lui jusqu'à ton retour.

Le Rat détourna le regard.

— Oh ! Ceux-là... Il va falloir que j'habite chez eux, sans doute.

A l'évidence, cette perspective ne l'enchantait pas. Mais qu'avait-elle d'autre à lui offrir ? Partager la vie d'une divorcée sans aucune expérience des adolescents et qui entretenait une liaison clandestine ? Quel piètre exemple elle lui aurait donné ! Son existence était déjà assez compliquée comme ça. Pourtant, elle brûlait de lui proposer de partir avec elle, de lui promettre le bonheur qu'il n'avait jamais connu... Lui promettre de remplacer sa mère. Mais une fois qu'elle aurait prononcé ces mots, rien ne pourrait les effacer. Sois raisonnable, se dit-elle. Tu n'es déjà pas capable d'élever un chat, alors, un ado... En outre, elle n'avait aucune chance d'obtenir la garde

du garçon. Celui-ci avait déjà connu trop de déceptions ; il aurait été cruel de lui faire des promesses qu'elle ne pourrait tenir.

Alors elle préféra se taire. Elle lui tint la main jusqu'à ce qu'il se rendorme. L'infirmière entra pour remplacer la poche de sa perfusion et s'éclipsa discrètement. Maura resta, s'efforçant d'imaginer l'avenir du garçon et le rôle qu'elle pouvait espérer jouer dans sa vie. Si elle avait une certitude, c'était qu'elle ne l'abandonnerait jamais. Elle ferait toujours en sorte qu'il se sache aimé.

Un coup frappé contre la porte vitrée la tira de ses réflexions. Jane lui faisait signe de la rejoindre.

Elle se leva à contrecœur et sortit.

— La première autopsie va commencer, lui annonça Jane.

— Un des morts du Royaume des Cieux ?

Jane hocha la tête.

— Le médecin légiste vient d'arriver du Colorado. Il te connaît, et il te propose d'y assister. Il opère en bas, à la morgue de l'hôpital.

Maura jeta un coup d'œil à travers la vitre. Le Rat, le garçon perdu qui attendait toujours que quelqu'un le réclame, dormait paisiblement.

Je reviendrai, pensa-t-elle. Je te le promets.

Les observateurs, parmi lesquels le shérif Fahey et l'inspecteur Pasternak, se pressaient dans l'antichambre de la morgue. Une dizaine de policiers et de représentants du comté et de l'Etat s'étaient également déplacés.

Apercevant Maura, le Dr Fred Gruber leva une main épaisse pour la saluer. La jeune femme et lui avaient fait connaissance deux ans plus tôt, dans le Maine, à l'occasion d'un congrès de médecine légale.

— Docteur Isles ! lança-t-il d'une voix tonitruante. J'aurai certainement besoin d'un œil aussi expert que le vôtre. Voulez-vous passer une blouse et m'accompagner ?

— Je ne crois pas que ce soit approprié, objecta Fahey.

— Le Dr Isles est médecin légiste.

— Elle ne travaille pas pour l'Etat du Wyoming. Cette affaire est placée sous haute surveillance. Sa participation pourrait donner lieu à des litiges.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle s'est aussi trouvée dans cette vallée. On pourrait la soupçonner d'avoir falsifié ou contaminé des preuves...

— Je suis juste venue observer le déroulement de l'autopsie, intervint Maura. Je peux très bien le faire d'ici. On doit pouvoir la suivre là-dessus ? s'enquit-elle, désignant l'écran fixé au mur de l'antichambre.

— Je vais brancher la caméra, dit Gruber. Je demande à tous les observateurs de bien vouloir rester dans cette pièce, porte fermée. Il est possible qu'on ait affaire à un empoisonnement au cyanure.

— Je croyais qu'on n'était affecté que si on ingérait cette cochonnerie ? s'étonna un des représentants de l'Etat.

— On ne peut exclure le risque que je libère accidentellement du gaz de cyanure en ouvrant l'estomac. Mon assistant et moi-même serons équipés de respirateurs, et je disséquerais l'estomac sous hotte. Nous avons également apporté un détecteur qui nous alertera immédiatement en cas de dégagement d'acide cyanhydrique. Si le résultat est négatif, je vous autoriserai peut-être à pénétrer dans la salle, mais vous devrez d'abord vous équiper de blouses et de masques.

Gruber enfila sa blouse ainsi qu'une cagoule respiratoire avant de passer le seuil du laboratoire où l'attendait son assistant, vêtu d'un équipement similaire. Une fois la caméra branchée, la table de dissection vide apparut sur l'écran. Les deux hommes sortirent un corps enveloppé de plastique d'un caisson réfrigéré et le firent glisser sur la table.

Gruber ouvrit le linceul en plastique. Le corps était celui d'une très jeune fille dans les douze ou treize ans. Son visage d'une pâleur spectrale était aurolé de boucles blondes et humides. Les deux hommes lui ôtèrent ses vêtements avec des gestes pleins de retenue : une robe longue en coton, une combinaison jusqu'aux genoux, une culotte blanche toute simple. Le corps mince et élancé était d'une beauté presque surnaturelle malgré son séjour dans la fosse. Les températures glaciales de la vallée l'avaient préservé, et il n'avait pas eu le temps de s'altérer depuis son exhumation.

Les hommes massés dans l'antichambre se rapprochèrent de l'écran et s'imprégnèrent de la nudité de l'adolescente pendant que Gruber prélevait des échantillons de sang, d'urine et d'humeur vitrée. Maura eut l'impression pénible d'assister à un viol.

La voix de Gruber jaillit d'un haut-parleur :

— La peau est d'une pâleur indiscutable.

— C'est important ? demanda Pasternak à Maura.

— Un empoisonnement au cyanure donne parfois une coloration rouge vif à la peau. Mais ce corps est resté congelé pendant plusieurs jours. J'ignore dans quelle mesure ça a pu modifier son état.

— Quels autres signes peut-on trouver ?

— Si le poison a été administré par voie orale, des lésions de la bouche et des lèvres. On verra ça à l'examen des membranes muqueuses.

Déjà, Gruber avait introduit un doigt dans la cavité buccale de la morte et s'était penché afin de l'inspecter.

— Les muqueuses sont sèches mais ne présentent aucune particularité.

Il se tourna ensuite vers la vitre qui le séparait de son public.

— Vous voyez bien sur l'écran ?

Maura lui fit signe que oui.

— Aucune lésion ? demanda-t-elle par l'interphone.

— Aucune.

Jane intervint :

— Je croyais que l'odeur du cyanure rappelait celle de l'amande amère ?

— Avec leurs respirateurs, ils ne peuvent pas la sentir.

Gruber incisa le thorax et saisit un couteau. Par le haut-parleur, ils l'entendirent sectionner les côtes. Maura remarqua que plusieurs des fonctionnaires détournaient les yeux de l'écran pour les fixer sur le mur. Gruber souleva ensuite le sternum et les côtes et plongea la main dans la cage thoracique afin de réséquer les poumons.

— Lourd, commenta-t-il, soupesant un lobe ruisselant de sang. Et j'aperçois une mousse rosâtre...

D'un coup de scalpel, il ouvrit le poumon, qui se mit à suinter.

— Œdème pulmonaire, annonça Maura.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Pasternak.

— Ce n'est pas un signe spécifique. L'œdème peut être dû à différentes substances ou toxines.

Pendant que Gruber pesait le cœur et les poumons, la caméra continua à filmer le torse béant. Ce n'était plus une jeune fille nubile qu'ils avaient sous les yeux, mais une vulgaire carcasse de boucherie.

Les mains gantées du médecin légiste réapparurent à l'écran, tenant un couteau.

— Cette fichue visière n'arrête pas de s'embuer, se plaignit-il. Je disséquerais le cœur et les poumons plus tard. Ce qui me préoccupe pour le moment, c'est ce qu'on va trouver dans l'estomac.

— Que dit votre détecteur ? s'enquit Maura.

— Rien, répondit l'assistant. Il n'a encore décelé aucune trace de cyanure.

— C'est ici que ça se complique, reprit Gruber, s'adressant à son auditoire. En temps normal, je me contenterais de prélever, peser et ouvrir les organes abdominaux. Mais à cause du risque que représente le cyanure, je vais clamber l'estomac avant de le réséquer en totalité.

— Il va le placer sous hotte avant de l'ouvrir, expliqua Maura à Jane. Par précaution.

— C'est si dangereux que ça ?

— Exposés à l'acide gastrique, les sels de cyanure peuvent former un gaz toxique. En ouvrant l'estomac, tu risques de libérer celui-ci dans l'atmosphère. D'où les cagoules.

A travers la vitre, ils regardèrent Gruber extraire l'estomac clampé de l'abdomen et le porter jusqu'à la hotte.

— Toujours rien du côté du détecteur ? demanda-t-il à son assistant.

— Aucune réaction.

— Bien. Approchez-le de la hotte.

Gruber contempla un moment l'estomac luisant, comme s'il pesait les conséquences du geste qu'il s'apprêtait à accomplir. De l'incision elle-même, Maura ne vit rien – juste le profil de Gruber, son expression concentrée tandis qu'il se penchait au-dessus de l'estomac.

Puis il se redressa et interrogea l'assistant.

— Eh bien ?

— Rien. L'appareil ne détecte ni cyanure, ni chlore, ni ammoniac.

Gruber se tourna ensuite vers la vitre. Sa visière embuée empêchait de discerner ses traits.

— Aucune lésion des muqueuses, aucune atteinte corrosive de l'estomac, déclara-t-il. Ma conclusion : nous ne sommes pas en présence d'un cas d'empoisonnement au cyanure.

— Alors, qu'est-ce qui a tué cette malheureuse ? demanda Pasternak.

— A ce stade de l'autopsie, inspecteur, j'en suis réduit aux suppositions. Elle pourrait avoir ingéré de la strychnine, sauf que le corps ne présente aucun signe d'opisthotonos...

— De quoi ?

— Une hyperextension du dos accompagnée d'une rigidité anormale.

— Et ce que vous avez trouvé dans ses poumons ?

— Un œdème pulmonaire peut être dû à quantité de choses, depuis les opiacées jusqu'au phosgène. J'ai peur qu'il ne faille attendre les résultats des analyses toxicologiques.

Gruber arracha son respirateur et poussa un profond soupir, visiblement soulagé d'être libéré de ce masque étouffant.

— Pour le moment, ajouta-t-il, je penche pour une intoxication médicamenteuse.

— Vous avez trouvé des traces de gélules dans l'estomac ? s'enquit Maura.

— Le produit a pu être ingéré sous forme liquide. A moins que la victime n'ait subi une sédation préalable à une asphyxie.

— Heaven's Gate, fit quelqu'un dans le dos de Maura.

— Exactement, acquiesça Gruber. Comme lors du suicide collectif de la secte Heaven's Gate, à San Diego. Dans ce cas précis, les adeptes avaient ingéré du phénobarbital avant de nouer un sac plastique autour de leur tête. Ils se sont endormis et ne se sont jamais réveillés. A présent que le risque d'un dégagement de gaz de cyanure est écarté,

ajouta-t-il en se retournant vers la table, je vais prendre mon temps. Si vous craignez de vous ennuyer, vous êtes libres de partir.

— Combien de temps va durer l'autopsie de ce premier corps ? demanda un des fonctionnaires. Je vous rappelle qu'il y en a quarante autres qui attendent au congélateur...

— Et je n'en décongèlerai aucun avant d'en avoir terminé avec cette jeune fille.

Gruber posa un regard plein de gravité sur l'adolescente dont l'abdomen béant laissait voir les entrailles luisantes. Une eau teintée de rose s'écoulait de ses chairs décongelées dans le bac sous la table. Mais c'était le visage de la morte, si pâle et innocent, qui semblait le fasciner. Le visage d'une vierge de glace, à jamais figée au seuil de l'âge adulte.

— Docteur Gruber ? dit l'assistant d'une voix inquiète. Vous vous sentez bien ?

Maura détacha les yeux de l'écran. A travers la vitre, elle vit Gruber vaciller. Il tenta de se retenir au bord de la table, mais ses jambes se dérobèrent sous lui et il renversa un plateau dans sa chute. Les instruments s'éparpillèrent sur le sol dans un fracas métallique.

— Il fait une attaque ! s'écria l'assistant, s'agenouillant près de Gruber.

Maura décrocha le téléphone le plus proche et composa le numéro du standard.

— On a une urgence au labo d'autopsie !

Ayant raccroché, elle constata que trois des observateurs s'étaient déjà rués vers le labo, laissant la porte de séparation ouverte. Comme Jane s'apprêtait à les suivre, elle la retint par le bras.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Reste ici.

Maura attrapa une blouse d'autopsie sur une étagère et passa une paire de gants de dissection en latex épais.

— Ne laisse personne d'autre entrer dans le labo, dit-elle à son amie.

— Gruber est en train de faire une attaque !

— Ça lui a pris après avoir enlevé son respirateur.

Elle chercha fébrilement une cagoule des yeux, mais il n'y en avait pas dans l'antichambre. Tant pis, elle devrait agir vite. Elle inspira et expira trois fois avant de franchir le seuil du labo. Gruber avait posé sa cagoule sur la hotte. Elle s'en empara et l'enfila en hâte. Un bruit la fit se retourner. Un des hommes venait de s'affaïsser contre l'évier. Elle le rattrapa avant qu'il ne tombe et l'aida à gagner la porte.

— Que tout le monde sorte ! hurla-t-elle. Cette pièce est contaminée !

L'assistant lui lança un regard effaré à travers sa visière.

— Je ne comprends pas... Le détecteur n'a pas réagi !

Maura glissa les mains sous les aisselles de Gruber et essaya de le relever, mais il était trop lourd.

— Prenez ses jambes ! ordonna-t-elle à l'assistant.

En joignant leurs forces, ils parvinrent à éloigner Gruber de la table et le traînèrent sur le carrelage jonché d'instruments. Le temps qu'ils rejoignent l'antichambre, une équipe médicale était arrivée et équipait trois hommes livides de masques à oxygène.

Maura regarda Gruber, dont le teint virait au bleu.

— Il ne respire plus ! s'affola-t-elle.

Comme le médecin et les deux infirmiers convergeaient vers le patient inconscient, elle recula afin de ne pas les gêner. Il ne leur fallut que quelques secondes pour lui insuffler de l'oxygène et placer des électrodes sur sa poitrine. Un tracé s'afficha aussitôt sur le moniteur ECG.

— On a un rythme sinusal avec une fréquence de cinquante...

— Je ne trouve pas de pression artérielle !

— Commencez les compressions !

— Il a été exposé à une substance toxique, tenta d'expliquer Maura. Dans le labo.

On aurait dit que sa voix était inaudible. Le sang battait violemment à ses tempes. Elle ôta la cagoule et cligna les yeux, éblouie par la luminosité. La poitrine de Fred Gruber était exposée aux regards et son ventre ballonné tressautait d'une façon humiliante à chaque compression. Une âcre odeur d'urine flottait autour de lui.

— Qu'est-ce qu'on sait de ses antécédents ? demanda le médecin.

— Il s'est écroulé pendant qu'il pratiquait une autopsie, expliqua Jane.

— Il présente une surcharge pondérale importante. Je parie qu'il a fait un infarctus.

— Il s'est uriné dessus, remarqua Maura.

Cette fois encore, on l'ignora, comme si elle était devenue aussi transparente qu'un fantôme. Elle pressa les mains sur ses tempes où le sang battait de plus en plus fort et s'efforça de réfléchir. Enfin, elle parvint à se frayer un chemin jusqu'à Gruber, s'agenouilla près de son visage et souleva une de ses paupières. La pupille tranchait sur le bleu délavé de l'iris, pas plus grosse qu'une tête d'épingle.

Soudain, un bruit lui fit lever les yeux. A l'autre extrémité de la pièce, l'assistant vomissait dans un évier.

— De l'atropine, dit-elle.

— La perf est en place, annonça un infirmier.

— Toujours pas de pression artérielle.

— Je vous passe une ampoule de dopamine ?

— Il lui faut de l'atropine, répéta Maura, plus fort.

Pour la première fois, le médecin parut lui prêter attention.

— Pourquoi ? La fréquence cardiaque est normale.

— Il a les pupilles rétractées et s'est uriné dessus.

— Il a eu une attaque, je vous rappelle.

— Toux ceux qui sont entrés dans le labo ont été malades, répliqua Maura, désignant l'assistant, penché au-dessus de l'évier. Si vous ne lui administrez pas immédiatement de l'atropine, on va le perdre.

A son tour, le médecin souleva la paupière de Gruber, examina sa pupille, puis il ordonna :

— Deux milligrammes d'atropine !

— Il faudrait également faire venir une équipe spécialisée dans les matières dangereuses et fermer hermétiquement le labo, reprit Maura. En attendant, on devrait tous sortir dans le couloir, pour nous en éloigner le plus possible.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? demanda Jane.

Maura se retourna, et la pièce se mit à tanguer autour d'elle.

— On a été exposés à une substance chimique dangereuse à l'intérieur du labo, répondit-elle.

— Mais les mesures du détecteur étaient négatives !

— Il n'était pas programmé pour déceler l'agent qui nous a intoxiqués.

— Cette substance, tu l'as identifiée ? Tu sais ce qui a tué ces gens ?

Maura acquiesça.

— Je connais la cause exacte de leur mort.

— Les composés organophosphorés comptent parmi les plus toxiques des pesticides employés par l'industrie agricole, expliqua Maura. Ils pénètrent dans l'organisme par presque toutes les voies d'entrée, y compris par inhalation et les pores. Le Dr Gruber y a probablement été exposé quand il a ôté sa cagoule dans le labo. Heureusement, il a reçu un traitement approprié à temps.

Elle se retint d'ajouter que c'était elle qui avait établi le diagnostic et sauvé la vie de Gruber. Les policiers et professionnels de santé assis autour de la table le savaient déjà, et tous s'adressaient à elle avec une nuance de respect dans la voix.

— Le fait de pratiquer une autopsie sur une victime intoxiquée par cet agent suffit à tuer ? interrogea l'inspecteur Pasternak.

— Oui, si vous êtes exposé à une dose létale. Les organophosphorés inhibent l'enzyme responsable de la dégradation d'un neurotransmetteur appelé acétylcholine. Celui-ci s'accumule alors dans l'organisme, déclenchant une véritable tempête synaptique à travers le système nerveux parasympathique. Le patient transpire et salive abondamment ; il ne contrôle plus sa vessie ni ses intestins. Ses pupilles se rétractent et ses poumons se remplissent d'eau. Surviennent ensuite les convulsions et la perte de connaissance.

— Un truc m'échappe, dit Fahey. Le Dr Gruber a eu un malaise environ une demi-heure après le début de l'autopsie. Mais les hommes du coroner ont exhumé quarante et un corps, les ont glissés dans des housses puis déchargés dans un hangar d'aéroport, et aucun d'eux ne s'est retrouvé à l'hôpital...

Drapeer prit la parole :

— Je dois vous faire un aveu. Quatre des membres de mon équipe présentent les symptômes d'une gastro-entérite. Je l'ai appris hier, mais sur le moment je n'y ai accordé aucune importance.

— Aucun n'est mort, toutefois.

— Sans doute parce qu'ils n'ont manipulé que des cadavres congelés. Et ils portaient des vêtements d'hiver sous leurs combinaisons protectrices. Le corps dans la salle d'autopsie est le seul à avoir été décongelé.

— Ça fait une grosse différence ? demanda Pasternak.

Tous les regards convergèrent vers Maura, qui acquiesça.

— Les composés toxiques se diffusent plus aisément à températures élevées. Le Dr Gruber a probablement accéléré le

processus quand il a ouvert le corps, exposant les liquides biologiques et les organes internes à l'air libre. Il ne serait pas le premier praticien à être tombé malade après exposition à des toxines provenant d'un patient.

— Ça me rappelle quelque chose, dit Jane. Il n'y a pas eu un cas similaire en Californie ?

— Tu veux parler de l'affaire Gloria Ramirez, au milieu des années 1990, j'imagine. On a beaucoup commenté ce cas dans les congrès de médecine légale.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Pasternak.

— Gloria Ramirez était atteinte d'un cancer quand elle s'est présentée au service des urgences d'un hôpital, se plaignant de douleurs à l'estomac. Elle a fait un arrêt cardiaque sur place. Les membres de l'équipe médicale qui l'avait prise en charge ont commencé à se sentir mal. Plusieurs ont même perdu connaissance.

— A cause de la même substance ?

— C'est ce qu'on a supposé à l'époque. Les médecins qui ont pratiqué l'autopsie portaient un équipement de protection. Ils n'ont pu identifier la toxine. Mais là où ça devient intéressant, c'est que les infirmiers qui avaient perdu connaissance pendant qu'ils soignaient Gloria Ramirez ont été traités avec succès par une injection d'atropine.

— Comme Gruber.

— Exactement.

— Vous êtes certaine qu'on a affaire ici à ces composés organophosphorés ?

— Les analyses toxicologiques devront le confirmer, mais on a un tableau clinique classique. Gruber a réagi favorablement à l'atropine, et les analyses ont mis en évidence une diminution significative de l'activité des cholinestérases. Ces résultats concordent avec une intoxication aux organophosphorés.

— C'est une certitude ?

— Pas loin.

Maura balaya l'assistance du regard. Hormis Jane, combien de ces gens étaient-ils prêts à lui accorder leur confiance ? Quelques jours plus tôt, on la soupçonnait encore de complicité dans l'assassinat du shérif adjoint Martineau. Sans doute subsistait-il des doutes dans leurs esprits, même s'ils ne l'auraient jamais avoué.

— L'hypothèse la plus plausible est que les résidents du Royaume des Cieux ont été intoxiqués par un composé organophosphoré, affirma-t-elle. Ce qu'on ignore, c'est s'il s'agit d'un suicide collectif, d'homicides ou d'un accident.

— « Un accident » ? répéta Kay Weiss d'un ton incrédule.

D'elle-même, l'assistante sociale s'était assise au fond de la salle, consciente de ne pas faire partie de leur équipe, même si Pasternak

l'avait invitée à assister à la réunion.

Elle enchaîna :

— Ces quarante et une personnes sont mortes parce qu'on leur a donné l'ordre de boire ce poison.

— A moins qu'on ne l'ait versé dans le puits d'où ils tiraient leur eau, objecta Draper, auquel cas c'était un homicide.

— Qu'il s'agisse d'un homicide ou d'un suicide, je ne doute pas une seconde que Jeremiah Goode l'ait décidé.

— N'importe qui aurait pu empoisonner l'eau, rétorqua Fahey. Un adepte mécontent, par exemple... ou Julian Perkins.

— Jamais il ne ferait ça ! protesta Maura.

— Ces gens l'avaient chassé de leur communauté, non ? Il avait toutes les raisons de leur en vouloir.

— Après, reprit Kay, il a traîné ses quarante et une victimes à l'extérieur des maisons et les a ensevelies à l'aide d'un bulldozer ? ! Pas mal, pour un gosse de seize ans !

Elle n'avait fait aucun effort pour dissimuler le mépris que lui inspirait Fahey. Celui-ci la regarda, puis il se tourna vers Maura et lâcha d'un ton dédaigneux :

— Mesdames, laissez-moi vous dire que vous n'avez pas idée de ce dont est capable un gosse de seize ans...

— Peut-être, répondit Kay du tac au tac, mais je sais de quoi Jeremiah Goode est capable, lui.

La sonnerie du portable de Pasternak mit un terme à la discussion. Il jeta un coup d'œil au numéro et se leva précipitamment.

— Veuillez m'excuser, dit-il avant de sortir.

Jane prit l'initiative de briser le silence crispé qui s'était installé :

— Qui que soit le coupable, il s'est procuré une quantité de pesticide suffisante pour décimer une communauté. On devrait pouvoir trouver une trace de la transaction...

— La communauté de la Plaine des Anges, dans l'Idaho, pratique l'autosuffisance alimentaire, indiqua Kay. Je suppose qu'ils constituent des stocks de pesticides.

— Ça ne fait pas d'eux des coupables, répliqua Fahey.

— Ils disposent du poison. Ils ont accès au Royaume des Cieux et à ses réserves d'eau.

— Et le mobile ? Pour quelle raison Jeremiah Goode aurait-il planifié la mort de quarante et un de ses disciples ?

— C'est à lui qu'il faut le demander.

— Eh bien, dites-nous où il est, et on lui posera la question.

— En réalité, intervint Pasternak depuis le seuil de la salle de réunion, nous savons où le trouver. Je viens de recevoir un appel de la police de l'Etat d'Idaho. Selon leur informateur, on a repéré Jeremiah Goode à l'intérieur de la Plaine des Anges. Une équipe d'intervention

s'y rendra à l'aube.

— Il va s'écouler sept heures d'ici là, remarqua Jane. Pourquoi attendre aussi longtemps ?

— Ils doivent d'abord renforcer leurs effectifs. Pas uniquement avec des policiers, mais aussi des représentants du Service de la protection de l'enfance et des assistantes sociales, pour prendre en charge les femmes et les enfants. S'ils rencontrent une résistance, ça peut devenir dangereux... C'est là que vous intervenez, mademoiselle Weiss, ajouta Pasternak à l'intention de Kay.

— Comment ça ?

— Vous semblez connaître l'Assemblée mieux que quiconque.

— Et ça fait des années que j'essaie de mettre les autorités en garde contre eux !

— Maintenant, vous avez toute notre attention. J'ai besoin de savoir comment ces gens réagiraient à un assaut. Par la violence ? A quoi doit-on s'attendre ? L'Idaho sollicite notre aide. Il faut qu'on soit tous mobilisés avant le lever du jour.

— Je serai prête à me mettre en route d'ici une heure, dit Kay.

— Parfait. C'est moi qui vous emmènerai. Considérez-vous comme ma nouvelle meilleure amie.

La voiture roulait vers la Plaine des Anges dans la nuit.

Pasternak conduisait, Kay occupait le siège du passager et Jane avait pris place sur la banquette arrière, seule. Maura ne pouvait participer à ce genre d'opération, et Kay était l'unique civile invitée.

— Ni les femmes ni les enfants n'accepteront de vous parler, expliquait-elle. On les a conditionnés à garder le silence en présence d'étrangers. Aussi n'espérez pas qu'ils coopèrent, même à l'extérieur.

— Et les hommes ?

— Jeremiah a certainement désigné des porte-parole, dont il récompense la loyauté en leur accordant des privilèges.

— Lesquels ?

— Des jeunes filles, inspecteur. Plus un homme a la faveur du prophète, plus il possède d'épouses.

— Seigneur !

— Tous les cultes sont fondés sur un système de punitions et de gratifications. Donnez satisfaction au prophète et il vous autorisera à prendre une nouvelle femme. Mécontentez-le et vous serez banni. Ces porte-parole jouissent de la confiance de Jeremiah et ils connaissent la loi sur le bout des doigts. Vous pouvez compter sur eux pour vous faire poireauter à la porte et passer votre mandat au peigne fin.

— Ils seront armés ?

— Oui.

— Et probablement dangereux, murmura Jane.

Kay opina.

— Probablement. N'oubliez pas qu'ils risquent de lourdes peines d'emprisonnement pour viols sur mineures. J'espère que vous êtes tous prêts à les affronter.

— A combien s'élèveront les effectifs sur place ? demanda Jane.

— L'Idaho a demandé des renforts à différentes juridictions, au niveau local aussi bien que fédéral, répondit Pasternak. L'équipe est placée sous le commandement du lieutenant David MacAfee, de la police de l'Idaho. Il m'a garanti un important déploiement de forces.

— Enfin, ça va se terminer, soupira Kay.

— A vous entendre, ça fait longtemps que vous attendez ce moment, remarqua Pasternak.

— Très longtemps. Je me réjouis de pouvoir assister à la chute de Jeremiah.

— Il est hors de question que vous participiez activement à l'opération, je vous le rappelle. Je ne veux vous faire courir aucun danger. Il vaudrait mieux que vous restiez également en dehors, ajouta Pasternak, jetant un coup d'œil à Jane dans le rétroviseur.

— Mais j'appartiens à la police !

— De Boston.

— J'étais sur cette affaire avant vous.

— Inutile de sortir les griffes. Ce que j'essaie de vous dire, c'est qu'on ne sera pas chez nous. Les collègues de l'Idaho vous ont invitée pour les conseiller et leur prêter main-forte si nécessaire. S'ils préfèrent vous laisser sur la touche, c'est eux que ça regarde. C'est la règle du jeu, inspecteur Rizzoli.

— D'accord, soupira Jane. Mais je vous signale que j'ai mon arme de service.

— Alors, gardez-la au chaud dans son holster. Si tout se passe bien, on n'aura pas à recourir à la force. L'objectif, c'est de placer les femmes et les enfants sous protection judiciaire.

— Et Jeremiah ? intervint Kay. Vous allez l'arrêter, non ?

— Dans un premier temps, on se contentera de l'interroger.

— Quarante et un cadavres, ça ne vous suffit pas pour l'inculper ?

— On n'a pas prouvé qu'il est responsable de ces morts.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ?

— Pour pouvoir l'impliquer, il nous faut des témoignages. Pour ça, j'ai besoin que vous parliez à ces femmes, que vous les convainchiez de coopérer.

— Ce ne sera pas facile.

— Faites-leur comprendre qu'elles sont elles-mêmes des victimes.

— Vous vous rappelez les femmes de Charles Manson ? Même après des années d'emprisonnement, elles lui étaient toujours

soumises. Ce n'est pas en quelques jours qu'on peut effacer ce qu'on vous a fourré dans la tête pendant des années. Et si elles insistent pour regagner la communauté, vous ne pourrez pas les retenir éternellement.

Jane prit la parole :

— On pourrait tenter une autre approche : pratiquer des tests ADN sur les bébés afin de déterminer qui sont les pères, vérifier l'âge des mères au moment de la naissance...

— Ce n'est pas en sciant ses branches qu'on tue un arbre, objecta Kay. Pour ça, il faut attaquer directement ses racines.

— Autrement dit, Jeremiah, traduisit Pasternak.

Kay approuva.

— La solution, c'est de l'enfermer et de jeter la clé. Privée de son prophète, la secte implosera. L'Assemblée n'existe qu'à travers Jeremiah Goode.

La troupe attendait, rassemblée derrière un rideau de neige mouvant. Jane battait la semelle pour se réchauffer. Elle ne sentait plus ses orteils et le gobelet de café brûlant qu'elle venait d'avaler n'avait pas suffi à dissiper le froid vif de l'aube. Si elle avait fait partie de l'équipe d'intervention, la montée d'adrénaline lui aurait évité cet inconfort. Mais son statut de simple observatrice la condamnait à l'inactivité et à se geler les os. A ses côtés, Kay paraissait insensible au vent glacial. L'excitation perçait dans les voix, la tension était presque palpable.

Pasternak s'écarta du groupe des officiers et rejoignit les deux femmes en quelques enjambées. Il tendit un émetteur-récepteur à Jane.

— On passera à l'action dès qu'ils auront ouvert les grilles. Vous, vous restez ici avec Kay. On aura besoin de ses conseils une fois dedans. Je vous charge de veiller à sa sécurité.

Tandis que Jane accrochait l'appareil à sa ceinture, un avertissement jaillit du haut-parleur :

— On signale une activité à l'intérieur du village. Deux hommes en approche.

A travers les flocons, Jane distingua deux silhouettes vêtues à l'identique de longs manteaux noirs qui se dirigeaient vers les policiers d'un pas résolu. A son grand étonnement, l'un d'eux produisit un trousseau de clés et ouvrit la grille.

Le chef des policiers s'avança.

— Lieutenant MacAfee, police de l'Idaho. Nous avons un mandat de perquisition.

— Vous n'en avez pas besoin, répondit l'homme. Vous êtes les bienvenus. Tous.

MacAfee jeta un coup d'œil à ses subordonnés, visiblement étonné.

— Nous nous sommes rassemblés dans le temple, reprit l'homme, afin de tous vous accueillir. Tout ce que nous vous demandons, c'est de laisser vos armes dans leurs étuis, pour la sécurité des femmes et des enfants. Je vous en prie, insista-t-il, écartant les bras comme s'il invitait le monde entier à entrer. Vous verrez que nous n'avons rien à cacher.

— Merde ! marmonna Kay. Ils savaient qu'on allait venir. Ils se sont préparés.

— Comment l'ont-ils appris ? demanda Jane.

— Jeremiah a des yeux et des oreilles partout. Ici un flic, là un politicien. Vous comprenez pourquoi il ne devra jamais répondre de ses actes devant la justice.

— Aucun homme n'est intouchable, Kay.

— Si, lui. Il l'a toujours été.

Kay tourna de nouveau son regard vers la grille ouverte. Déjà, les silhouettes des policiers s'estompaient derrière le rideau de neige.

Quelques minutes passèrent. Par le biais de l'émetteur-récepteur, Jane pouvait maintenant entendre les échos d'une conversation où se mêlaient des voix calmes :

— Rien de suspect dans le premier bâtiment...

— Bâtiment trois : RAS !

— Il va une fois de plus s'en tirer, soupira Kay. Ils ne savent pas où chercher. Les preuves sont sous leurs yeux, et ils ne les voient pas !

Une autre voix dans l'émetteur-récepteur :

— Aucune trace d'armes...

La jeune femme ne quittait pas des yeux les silhouettes à présent presque indistinctes. Du temps s'écoula encore. Alors, sans un mot, elle se dirigea à son tour vers la grille.

Jane la suivit.

Elles s'avancèrent entre deux rangées de maisons sombres et silencieuses, se guidant sur les empreintes des policiers, et aperçurent bientôt de la lumière à travers les fenêtres du temple. Un chœur chantait un hymne, une mélodie éthérée qui s'élevait vers le ciel, portée par des voix pures d'enfants. Une agréable odeur de feu de bois les poussa vers le bâtiment.

Une multitude de bougies éclairaient l'intérieur de celui-ci. Plusieurs centaines de fidèles se pressaient, assis sur des bancs cirés de part et d'autre de l'allée centrale, d'un côté les femmes et les filles composant une mosaïque de robes pastel, de l'autre les hommes et les garçons, uniformément vêtus de chemises blanches et de pantalons noirs. Une dizaine de policiers, debout au fond de la nef, jetaient des coups d'œil gênés autour d'eux, ne sachant comment se comporter.

L'hymne s'acheva sur une cascade de notes aiguës. Dans le silence qui suivit, un homme aux cheveux noirs s'avança devant l'autel. Il ne portait ni soutane, ni chasuble brodée, ni aucun autre signe distinctif. Les manches de sa chemise blanches étaient roulées jusqu'aux coudes, comme s'il se préparait à une journée de labeur. Mais il n'avait besoin d'aucun effet pour attirer l'attention. Son regard intense et magnétique suffisait à captiver un auditoire.

Voici donc le fameux Jeremiah Goode, pensa Jane.

Quoique mêlée d'argent, l'épaisse chevelure brune qui lui tombait presque aux épaules avait conservé l'éclat et la vigueur de la jeunesse.

Le prophète semblait émettre une chaleur et une lumière aussi vives que celles des flammes qui bondissaient dans l'immense cheminée. Après avoir balayé l'assistance, son regard se fixa sur les policiers.

— Chers amis, dit-il, je vous demande de vous lever pour souhaiter la bienvenue à nos visiteurs...

Tous les fidèles obtempérèrent et se tournèrent vers les nouveaux venus.

— Bienvenue ! clamèrent-ils d'une même voix.

Les visages roses, les yeux brillants respiraient la santé et l'innocence. Tout concourait à donner l'image d'une communauté unie et harmonieuse.

Tous se rassirent ensuite, dans un ensemble aussi parfait qu'inquiétant et un concert de craquements.

— Jeremiah Goode ? lança le lieutenant MacAfee.

L'homme acquiesça d'un air solennel.

— C'est moi.

— Lieutenant David MacAfee, police de l'Idaho. Vous voulez bien nous suivre, monsieur ?

— Puis-je connaître la raison d'un tel déploiement de force, surtout dans un moment d'affliction ?

— D'affliction ?

— A cause des atrocités qui ont été commises contre nos malheureux frères et sœurs du Royaume des Cieux. N'est-ce pas la raison de votre présence ?

Jeremiah Goode considéra tristement l'assemblée avant de poursuivre :

— Car nous savons. N'est-ce pas, mes amis ? La terrible nouvelle nous est parvenue hier. Hélas ! Nos frères ont été tués en raison de ce qu'ils étaient et de leurs croyances.

Quelques hochements de tête et murmures approuvateurs saluèrent cette affirmation.

— Monsieur Goode, reprit MacAfee, je vous demande à nouveau de nous accompagner.

— Pour quoi faire ?

— Pour répondre à quelques questions.

— Dans ce cas, posez-les-moi ici même, afin que chacun entende mes réponses.

Jeremiah tendit les bras vers l'assistance dans un geste digne du grand acteur qu'il était. A n'en pas douter, le temple était un théâtre à la dimension de son talent, et la lumière qui tombait des fenêtres voûtées l'éclairait comme un projecteur.

— Je n'ai aucun secret pour les miens, ajouta-t-il.

— Il s'agit d'une enquête criminelle, protesta MacAfee, pas d'un sujet dont on puisse débattre en public.

Jeremiah Goode posa sur lui son regard incandescent.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? Nos frères ont été immolés tels des agneaux et leurs dépouilles abandonnées aux bêtes sauvages !

— C'est ce qu'on vous a rapporté ?

— N'est-ce pas la vérité ? Ces quarante et un justes, hommes, femmes et enfants, n'ont-ils pas subi le martyre en raison de leur foi ? Et vous voici, avec vos armes et le mépris dont vous accablez ceux qui ne partagent pas vos croyances. Pourtant, nous vous avons ouvert nos portes !

MacAfee s'agita. La sueur perlait à son front.

— Pour la dernière fois, monsieur Goode : soit vous nous accompagnez de votre plein gré, soit vous nous obligez à vous arrêter.

— N'ai-je pas dit que j'acceptais de répondre à vos questions ? Tout ce que je souhaite, c'est que vous les posiez ici, au vu de tous. A moins que vous ne vouliez cacher la vérité au monde ?

Jeremiah s'adressa ensuite à ses disciples :

— Mes amis, mes protecteurs, je vous prends à témoin.

Un homme se leva et lança d'une voix forte aux policiers :

— De quoi avez-vous peur ? Posez vos questions ici.

L'ensemble de la communauté se joignit à lui :

— Oui, oui, il a raison !

— Parlez maintenant !

Il y eut des remous, d'autres hommes se levèrent, faisant craquer les bancs et suscitant la nervosité des policiers.

— Vous refusez de coopérer ? demanda MacAfee.

— Au contraire. Mais si vous êtes venus m'interroger sur le Royaume des Cieux, je crains de ne pouvoir vous répondre.

— Vous appelez ça coopérer ?

— N'ayant pas assisté aux événements, je n'ai rien à vous dire.

— A quand remonte votre dernier séjour là-bas ?

— A octobre. En quittant la vallée, j'ai laissé une communauté prospère. Nos frères avaient constitué des stocks pour l'hiver et creusaient les fondations de six nouvelles maisons.

Jeremiah s'adressa à nouveau à l'assemblée :

— Ai-je dit la vérité ? Quelqu'un ici souhaite-t-il me contredire ?

Des dizaines de voix s'élevèrent pour prendre sa défense :

— Le prophète n'a pas menti !

— Satisfait, lieutenant ? reprit Jeremiah.

— Loin de là, rétorqua MacAfee.

Jeremiah secoua la tête avec un soupir attristé.

— Vous voyez, mes amis ? Ils profanent la maison de Dieu avec leurs armes, mais seuls les faibles ont recours à la force. Vous vous sentez plus grand, à présent, lieutenant ?

Piqué au vif, MacAfee se raidit.

— Jeremiah Goode, vous êtes en état d'arrestation. Par mesure de protection, ces enfants seront escortés hors de cette propriété jusqu'aux cars qui les emmèneront.

Une clameur stupéfaite monta de l'assistance, suivie par les pleurs des femmes et les protestations véhémentes des hommes. En quelques secondes, MacAfee perdit le contrôle de la situation. Jane vit que ses confrères portaient la main à leur arme. Elle les imita instinctivement, craignant un déchaînement de violence.

Mais la voix de Jeremiah s'éleva, dominant le vacarme :

— Mes amis ! Je vous en prie, calmez-vous.

Il leva les bras et le silence retomba.

— Le monde connaîtra la vérité bien assez tôt. Chacun saura que nous nous sommes comportés dignement. Que nous avons répondu à la force brutale par la compassion. Hélas ! Nous n'avons d'autre choix que de nous soumettre à la volonté de ces hommes. Je vous demande seulement de ne jamais oublier ce à quoi vous avez assisté aujourd'hui : la douleur des familles déchirées.

Il leva les yeux vers le plafond, comme s'il prenait Dieu à témoin. Jane remarqua alors qu'un disciple filmait toute la scène avec un caméscope depuis la galerie supérieure. Une fois ces images diffusées par les médias, le monde entier serait au courant du traitement injuste infligé à cette communauté pacifique.

— N'oubliez jamais ! tonna Jeremiah.

— Jamais ! fit l'assistance en écho.

Le prophète descendit alors les marches de l'autel et se dirigea vers les policiers, accompagné par les plaintes et les gémissements de ses disciples accablés. Toutefois son visage n'exprimait pas l'affliction mais le triomphe. Il avait orchestré cette confrontation dont les images passeraient bientôt en boucle sur tous les écrans de télévision du pays. Le prophète plein d'humilité, marchant dignement vers ses persécuteurs... Aucun jury ne condamnerait un homme que les apparences désignaient comme une victime.

Jeremiah Goode était en train de remporter une bataille décisive, sinon la guerre.

Il s'arrêta devant MacAfee et lui tendit ses poignets dans un geste éminemment symbolique. Le déclic des menottes rendit un écho sinistre.

— Vous comptez tous nous exterminer ? demanda-t-il.

— Fermez-la, bougonna MacAfee.

— Vous savez très bien que je n'ai rien à voir avec ce qui est arrivé au Royaume des Cieux.

— Ça, on est déterminés à le découvrir.

— Vraiment ? Je ne crois pas que vous cherchiez la vérité. Vous avez déjà choisi votre coupable.

La tête haute, Jeremiah Goode remonta le rang des policiers. Mais, alors qu'il allait atteindre la porte, il s'immobilisa. Ses yeux se posèrent sur Kay Weiss et ses lèvres se retroussèrent dans un sourire.

— Katie Sheldon, dit-il. Tu as fini par revenir...

Jane se tourna vers la jeune femme, qui était devenue effroyablement pâle.

— Mais... vous m'avez dit que Katie Sheldon était votre amie !

Kay ne parut pas l'entendre.

— Cette fois, c'est terminé, murmura-t-elle en regardant Jeremiah.

Celui-ci secoua la tête.

— Terminé ? Au contraire. Aux yeux du public, j'apparaîtrai comme un martyr.

Il considéra les cheveux décoiffés, le visage défait de la jeune femme, et son expression se teinta de pitié.

— Le monde extérieur n'a pas été clément avec toi, dirait-on. C'est vraiment dommage que tu sois partie... Mais chacun doit suivre sa voie, pas vrai ? ajouta-t-il en se détournant.

— Jeremiah ! cria Kay, les bras tendus devant elle.

— Kay, non ! hurla Jane, dégainant son revolver. Lâchez ça, tout de suite !

Jeremiah se retourna calmement et son regard tomba sur le revolver que la jeune femme pointait sur sa poitrine. Son visage ne trahit aucune émotion. Jane avait à peine conscience des bruits de course et des cris derrière elle. Son attention était dirigée sur les mains gercées de Kay qui serraient la crosse du revolver. Elle supposa que ses collègues la tenaient également en respect, mais aucun n'osait tirer. A aucun moment ils n'avaient soupçonné que l'assistante sociale était armée.

— Kay, je vous en prie, dit-elle d'un ton apaisant.

Elle était presque assez proche de la jeune femme pour lui prendre son arme si elle acceptait de la lui tendre.

— Vous ne résoudrez rien en le tuant, enchaîna-t-elle.

— Si. Je l'empêcherai de continuer à faire du mal.

— Ça, c'est le rôle des tribunaux.

Kay eut un rire amer.

— Les tribunaux ? Jamais ils ne le condamneront !

Kay redressa brusquement le revolver. Jeremiah ne broncha même pas. Il paraissait serein, presque ironique.

— Vous voyez ? dit-il, prenant l'assistance à témoin. Voilà à quoi nous sommes sans cesse confrontés : la colère, la haine...

Il ajouta, à l'intention de Kay :

— Tu as besoin d'aide, c'est évident. Moi, je ne ressens que de l'amour à ton égard. Je n'ai jamais rien ressenti d'autre.

— De l'amour ? murmura Kay tandis qu'il se détournait de nouveau. De l'amour ?

Jane vit le doigt de la jeune femme se crispier sur la détente mais elle resta paralysée, incapable de tirer.

Elle entendit une détonation et Jeremiah tomba à genoux, touché au milieu du dos.

Un tonnerre de coups de feu éclata. Kay tressaillit sous les balles et lâcha son arme avant de s'écrouler face contre terre auprès du corps de Jeremiah.

— Cessez le feu ! hurla MacAfee.

Le silence retomba.

Jane s'agenouilla sur le sol sanglant près de Kay. Soudain une femme poussa une plainte tellement stridente qu'elle n'avait presque rien d'humain. En l'espace de quelques secondes, plusieurs centaines de voix se joignirent à la sienne, formant un chœur de lamentations assourdissant. Tous pleuraient leur prophète défunt. Nul ne versa une larme sur Kay Weiss, nul ne prononça même son nom. Jane, toujours penchée au-dessus d'elle, vit son regard s'éteindre à l'instant où la vie la quittait.

— Traîtresse ! hurla quelqu'un. Elle l'a tué !

Jane scruta le visage de Jeremiah Goode. Même mort, il souriait.

— Son vrai nom était Katie Sheldon, expliqua Jane tandis que Maura et elle roulaient en direction de Jackson. A treize ans, elle est devenue une des prétendues « épouses spirituelles » de Jeremiah Goode. Elle lui a appartenu pendant six ans avant de trouver le courage de fuir l'Assemblée.

— C'est alors qu'elle a changé de nom ?

Jane acquiesça.

— Elle a commencé à se faire appeler Kay Sheldon Weiss et a décidé de consacrer son existence à confondre Jeremiah. Le problème, c'est que personne n'a voulu l'écouter.

Maura regardait à travers le pare-brise la route à présent familière qui conduisait à l'hôpital. Le lendemain, elle s'envolerait pour Boston. Ce serait la dernière visite qu'elle ferait au Rat, et elle redoutait le moment des adieux. Elle ne savait toujours pas quel avenir elle pouvait raisonnablement lui offrir. L'Assemblée avait infligé à Katie Sheldon des dommages irrémédiables. Pouvait-elle prendre le risque d'introduire dans sa vie un être tout aussi meurtri ?

— Au moins, ça élucide certains points de l'affaire, reprit Jane.

— Lesquels ?

— Le double homicide du ranch Circle B. Tu sais, le couple qu'on a retrouvé mort dans un chalet ? Il n'y a pas eu effraction. Le tueur est entré et a commencé à frapper l'homme à la tête, jusqu'à le défigurer.

— Un accès de rage meurtrière ?

— Tout juste. On a découvert l'arme du crime – un marteau – dans le garage de Kay.

— Sa culpabilité ne fait donc aucun doute.

— Un détail me chiffonnait : la présence d'un bébé, une petite fille, sur la scène de crime. Non seulement elle était indemne, mais quelqu'un avait déposé quatre biberons dans son berceau. L'assassin tenait tellement à ce qu'elle vive qu'il avait ôté la pancarte « Ne pas déranger » pour que la femme de ménage entre et découvre les corps. Seul quelqu'un qui se soucie sincèrement des enfants pouvait faire une chose pareille.

— Une assistante sociale, par exemple...

— Kay exerçait une surveillance de tous les instants sur l'Assemblée. Dès qu'un membre de la secte apparaissait en ville, elle en était informée. Il se peut qu'elle ait tué ce couple dans un moment de fureur aveugle... A moins qu'elle n'ait voulu sauver la petite.

Paradoxalement, elle a sauvé de nombreuses vies. Les femmes commencent à quitter la Plaine des Anges, et les enfants ont tous été placés. L'Assemblée ne survivra pas à son prophète, comme elle l'avait prédit.

— Mais pour ça, elle devait le tuer.

— Ce n'est pas moi qui la condamnerai. Pense à toutes les vies que ce type a détruites... dont celle de Julian.

— Il n'a plus personne à présent, murmura Maura.

— Tu es consciente que ce gosse est bourré de problèmes, dis ?

— Oui.

— Un casier judiciaire, ballotté de foyers en familles d'accueil... Et maintenant, il n'a plus ni mère ni sœur.

— Pourquoi mets-tu cette question sur le tapis ?

— Parce que je sais que tu envisages de l'adopter.

— Je ne veux que son bien.

— Tu vis seule, tu exerce un boulot prenant...

— Il m'a sauvée. Il mérite mieux que ce qu'il a.

— Tu te sens prête à lui servir de mère ?

— Je n'en sais rien, soupira Maura. Mon unique certitude, c'est que je veux lui rendre la vie meilleure.

— Et Daniel ? Quelle place y aurait-il pour un gamin dans votre relation ?

Maura se tut. Elle ignorait même quelle place Daniel occupait encore dans son existence.

Au moment où elle garait la voiture sur le parking de l'hôpital, le portable de Jane sonna. Elle jeta un coup d'œil au numéro avant de répondre.

— Oui, chéri ?

« Chéri »... Avec quelle simplicité elle avait prononcé ce mot. C'était ainsi qu'un homme et une femme qui partageaient non seulement le même lit mais la même vie s'adressaient l'un à l'autre, y compris devant des tiers. Ils n'avaient pas à chuchoter ni à s'éloigner furtivement pour se parler. Ils pouvaient laisser leur amour éclater à la face du monde.

— Le labo est certain du résultat ? demanda Jane au bout de quelques secondes. Ça contredit les conclusions de Maura.

— Quel résultat ? s'enquit celle-ci.

— OK, je lui dirai. Elle trouvera peut-être une explication. On vous retrouve pour dîner, comme convenu.

Ayant raccroché, Jane se tourna vers son amie.

— Gabriel vient de parler au type du labo de toxicologie de Denver. Ils ont analysé le contenu de l'estomac de cette pauvre gosse.

— Ils y ont trouvé des traces de pesticides ?

— Non.

— Quoi ? s'exclama Maura. Pourtant, on avait tous les signes cliniques d'une intoxication aux organophosphorés !

— Mais ce n'est pas ce qui l'a tuée.

— On peut également absorber la dose fatale par voie transcutanée, reprit Maura après un silence.

— Tu veux dire qu'on aurait vaporisé le truc sur quarante et une personnes ? Ça te paraît vraisemblable ?

— L'analyse gastrique est forcément erronée.

— L'estomac va être transmis à un labo du FBI pour des analyses plus approfondies. Mais pour le moment on dirait bien que tu t'es trompée...

Une camionnette de livraison vint se ranger le long de leur voiture. Maura tenta de chasser de son esprit le ronronnement du moteur et le fracas de la porte latérale quand les deux passagers la firent coulisser et commencèrent à décharger des bouteilles d'oxygène.

— Gruber avait les pupilles rétractées, et il a réagi positivement à l'atropine, insista-t-elle. Mon diagnostic est forcément correct.

— Existe-t-il un autre poison susceptible de provoquer les mêmes symptômes ? demanda Jane. Une substance qui aurait pu échapper au labo ?

Déconcentrée par le vacarme extérieur, Maura jeta un regard agacé aux deux livreurs. La vision des bouteilles d'oxygène alignées sur un chariot tels des missiles fit surgir de sa mémoire le souvenir d'un conteneur cylindrique gris et couvert de givre qu'elle avait aperçu au Royaume des Cieux. Sur le moment, elle ne lui avait pas accordé d'importance. Puis elle repensa au malaise de Gruber dans la salle d'autopsie, à ses pupilles, à la manière dont il avait réagi à l'atropine...

Son diagnostic était presque exact.

Presque.

Jane ouvrit sa portière et descendit.

— Hé ! dit-elle, voyant que Maura ne bougeait pas. Le gosse nous attend...

— Il faut qu'on retourne au Royaume des Cieux.

— Quoi ? !

— En partant maintenant, on a des chances d'arriver avant la nuit. Mais on devra s'arrêter dans une quincaillerie en chemin.

— Une quincaillerie ? Pour quoi faire ?

— Je voudrais acheter une pelle.

— Mais tous les corps ont été exhumés. On ne trouvera rien là-bas.

— Pas sûr. Remonte vite, le temps presse.

Jane s'exécuta avec un soupir.

— On va être en retard pour le dîner, remarqua-t-elle. Et je n'ai

pas commencé à faire mes bagages.

— C'est notre dernière chance de revoir la vallée et d'apprendre comment ces gens sont morts.

— Je croyais que tu avais déjà une idée sur la question ?

Maura secoua la tête.

— Je me trompais.

Elles roulaient en direction de la vallée, sur cette même route que Maura avait empruntée avec Doug et ses compagnons en cette journée fatale. Elle entendait encore leurs voix à l'intérieur du break, revoyait Grace boudier et Doug affirmer avec son optimisme coutumier que tout allait bien se terminer, qu'il suffisait de faire confiance à la vie... Leurs fantômes hanteraient à jamais ces lieux et sa mémoire.

Depuis leur passage, la route avait été dégagée. Ce jour-là, on la distinguait à peine derrière un rideau blanc et mouvant. C'était là, dans ce virage, qu'ils avaient envisagé pour la première fois de faire demi-tour. Si seulement ils s'étaient rendus à la raison et avaient regagné Jackson... Ils auraient déjeuné dans un bon restaurant et se seraient dit au revoir avant de reprendre chacun le cours de son existence. Peut-être avaient-ils fait ce choix dans un univers alternatif, et Doug, Grace, Arlo et Elaine étaient-ils toujours vivants.

Le panneau *VOIE PRIVÉE* était bien visible sur le bas-côté. Cette fois, il n'y avait ni congères ni chaîne pour empêcher la voiture de s'engager dans le chemin. Maura se revit avancer péniblement derrière Doug et Arlo qui traînait la valise à roulettes d'Elaine. Les flocons lui picotaient le visage et l'ombre des sapins les enveloppait...

Cet endroit aussi était hanté.

Elles dépassèrent bientôt le panneau annonçant le Royaume des Cieux. Comme elles descendaient vers la vallée, Maura aperçut les ruines calcinées et la fosse béante d'où on avait retiré les quarante et un cadavres. Les rubans abandonnés par la police tremblaient au vent, striant la neige de jaune.

La glace crissa sous les pneus de la voiture quand celle-ci s'approcha des restes de la première maison.

— Les corps étaient enterrés tous ensemble, lui rappela Jane, montrant la fosse. En admettant qu'il reste quelque chose à découvrir, il va falloir attendre le printemps...

Maura descendit et tira du coffre la pelle qu'elles avaient achetée en chemin.

— Je te l'ai dit, on a passé les environs de la fosse au peigne fin, lui dit Jane.

— Mais les bois, non.

Portant la pelle sur l'épaule, Maura remonta l'allée entre les

maisons. Les multiples traces de pas et de pneus sur la neige, les mégots de cigarette et lambeaux de papier témoignaient d'une activité policière récente. Comme la lumière déclinait rapidement, elle allongea le pas, laissant les ruines derrière elle.

— Attends-moi ! lui cria Jane.

Maura avait oublié l'endroit exact où le Rat et elle avaient pénétré dans le bois en fuyant les deux hommes et le molosse, et leurs empreintes s'étaient effacées depuis. Sans raquettes, elle s'enfonçait dans la neige à chaque pas. Ignorant les plaintes véhémentes de Jane, elle continua à avancer, tirant la pelle derrière elle. Était-elle allée trop loin ? Avait-elle manqué la clairière ?

Soudain les arbres s'écartèrent devant elle et elle reconnut les monticules de débris recouverts de neige, les charpentes des maisons en construction et la pelleteuse garée à proximité. C'était là que le chien l'avait attaquée et qu'elle était tombée. Les battements de son cœur s'accéléchèrent tandis qu'elle revivait la scène : le molosse sur le point de bondir, son cri de surprise quand Grizzly l'avait percuté...

Si les traces du combat qui avait opposé les deux chiens s'étaient effacées, une légère dépression dans la neige indiquait toujours l'endroit de sa chute.

Juste comme elle plongeait sa pelle dans un tas de débris, Jane la rattrapa et demanda, essoufflée :

— Pourquoi tu creuses ici ?

— J'ai repéré quelque chose l'autre jour. Ce n'est peut-être rien, mais qui sait ?

— Me voilà bien renseignée !

— Je l'ai à peine entrevu, reprit Maura, rejetant une pelletée de neige. Mais si c'est ce que je crois...

Tout à coup, la pelle heurta un objet qui rendit un son métallique. Maura tomba à genoux et agrandit le trou avec les mains, dégageant peu à peu un cylindre gris au sommet arrondi. La base adhéra à une couche de débris gelés, de sorte qu'elle ne pouvait l'extraire, mais l'extrémité qui dépassait du sol était peinte de deux bandes, l'une verte et l'autre jaune, et portait une inscription au pochoir : *D568*.

— C'est quoi ? interrogea Jane.

Comme Maura ne répondait pas, elle s'agenouilla et l'aida à creuser. D'autres nombres apparurent, imprimés en vert sur le flanc du cylindre.

2011-42-114

155H

M12TAT

— Tu as une idée de la signification de ces nombres ? demanda Jane.

— Des numéros de série, sans doute.
La dentelle de givre se brisa, révélant une suite de lettres :

GAZ VX

La stupeur se peignit sur le visage de Jane.

— VX... C'est pas une sorte de gaz innervant ?

— Si.

Maura dirigea son regard vers la pelleteuse en bordure de la clairière. Pendant que les colons abattaient des arbres et creusaient les fondations des maisons destinées à accueillir les futurs résidents du Royaume des Cieux, soupçonnaient-ils la présence d'une véritable bombe à retardement sous leurs pieds ? Sans doute que non.

— Ce n'est pas un pesticide qui a tué ces malheureux, affirma-t-elle.

— Mais tu as dit que les signes cliniques correspondaient...

— Le gaz VX agit exactement de la même manière que les organophosphorés. Il inactive les mêmes enzymes, provoque les mêmes symptômes, mais il est beaucoup plus puissant. Libéré dans l'air, le contenu de cette bouteille suffirait à empoisonner toute la vallée...

Le grondement d'un moteur de camion les fit sursauter. Maura songea qu'elles avaient laissé leur véhicule stationné en évidence.

— Tu as ton arme ? demanda-t-elle à Jane. Je t'en prie, dis-moi que tu l'as...

— Elle est dans le coffre de la voiture...

— Va la chercher.

— Enfin, qu'est-ce qui te prend ?

— Voilà ce qui me prend ! répliqua Maura, désignant le conteneur de gaz. Ce n'était pas un suicide collectif, mais un accident. Ces armes chimiques auraient dû être détruites. Ça fait probablement des années qu'elles sont enterrées ici.

— Mais alors, l'Assemblée... Jeremiah Goode...

— Il n'avait rien à voir avec la mort de ces gens.

— Le mystérieux Groupe Dahlia, la société-écran qui rémunérait Martineau... Ils sont derrière tout ça, pas vrai ?

Une branche craqua à proximité.

— Vite, cachons-nous ! souffla Maura.

Elles plongèrent sous le couvert des arbres et s'accroupirent au pied d'un sapin juste comme Montgomery Loftus débouchait dans la clairière. Le canon de son fusil dirigé vers le sol, il se déplaçait du pas tranquille du chasseur qui n'a pas encore repéré sa proie. Les empreintes des deux femmes se détachaient nettement sur la neige ; il n'avait qu'à les suivre pour les débusquer. Mais il s'approcha du trou que venait de creuser Maura et considéra le cylindre ainsi que la pelle

abandonnée.

— Quand une bouteille comme celle-ci reste enterrée pendant trente ans, le métal se corrode ! lança-t-il à la cantonade. Si vous roulez dessus par inadvertance ou la frappez contre un rocher, elle s'effrite...

Il éleva la voix, comme s'il s'adressait aux arbres :

— A votre avis, qu'est-ce qui va se passer si je tire ?

Maura réalisa alors qu'il pointait son fusil vers le conteneur. Du coin de l'œil, elle vit Jane ramper vers l'intérieur du bois, mais elle n'osait ni bouger ni même respirer.

— Le gaz VX tue presque immédiatement, reprit Loftus. C'est ce que m'a dit l'industriel qui m'a payé pour le faire disparaître, il y a trente ans. Il lui faudrait peut-être un peu plus de temps pour se diffuser par une journée comme celle-ci, mais par temps chaud... Porté par le vent, il entrera par les fenêtres ouvertes...

Il releva son fusil et visa le conteneur.

Le cœur de Maura fit un bond. Si Loftus tirait, elles n'avaient aucune chance d'échapper au nuage toxique qui se répandrait dans l'atmosphère. Les résidents du Royaume des Cieux non plus n'avaient pas eu le temps de fuir. Ce jour-là, ils avaient ouvert grands leurs fenêtres et leurs poumons afin de profiter de la douceur exceptionnelle pour un mois de novembre. Il n'avait fallu que quelques minutes à la mort pour s'introduire dans les maisons et faucher les enfants qui jouaient, les familles rassemblées autour du repas... Une femme surprise dans un escalier s'était blessée dans sa chute et son sang avait taché le bas des marches.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça !

Maura surgit de derrière le sapin. Si elle ignorait où se trouvait Jane, elle savait que Loftus avait repéré sa présence et qu'elle n'avait aucune chance non plus d'échapper à ses balles. Mais le canon du fusil était toujours pointé vers le conteneur.

— C'est du suicide ! plaida-t-elle.

Loftus eut un sourire ironique.

— C'est le but, ma petite. Je vois pas comment je pourrais me sortir de ce merdier, et je préfère encore la mort à la prison.

Il jeta un regard vers le village détruit et ajouta :

— Quand ils auront fini d'autopsier les corps, ils sauront ce qui a tué ces gens. Ils reviendront alors et retourneront la vallée, jusqu'à tomber sur ce qui aurait dû rester enterré à jamais. Après, il leur faudra pas longtemps pour remonter jusqu'à moi. Si on m'avait dit ça, il y a trente ans...

Il poussa un profond soupir et approcha un peu plus le fusil du conteneur.

— Tout n'est pas perdu, monsieur Loftus, dit Maura, s'efforçant de

réprimer les tremblements de sa voix. Vous pouvez aller trouver la police et leur dire la vérité.

— La vérité, rétorqua le vieil homme avec une grimace, c'est que j'avais besoin de ce foutu fric pour mon ranch. L'industriel, lui, cherchait un moyen rapide et bon marché de se débarrasser de cette saloperie.

— En transformant la vallée en décharge toxique ?

— C'est avec notre argent qu'on a fabriqué ces armes. Le mien, et celui de tous les contribuables américains. Mais maintenant qu'on peut plus les utiliser, on en fait quoi ?

— Il aurait fallu les incinérer...

— Vous croyez que les entreprises qui avaient passé des contrats avec l'Etat ont construit les incinérateurs promis ? Ça coûtait moins cher d'enfouir les stocks. Avant, y avait rien ici. Juste une vallée déserte, desservie par un chemin de terre. Jamais j'aurais imaginé que des gens viendraient s'y installer. Ils avaient pas idée de ce qui dormait sous leurs pieds. Il a suffi d'un seul conteneur pour tous les tuer. Quand je les ai trouvés, mon premier réflexe, ça a été de les faire disparaître.

— Alors vous les avez enterrés...

— Pas moi. L'industriel a envoyé des types pour le faire. Mais la tempête est arrivée...

La même tempête de neige qui avait poussé Maura et ses compagnons à se réfugier au Royaume des Cieux. Un groupe de touristes égarés, qui avaient découvert une ville fantôme et se seraient empressés de rapporter aux autorités ce qu'ils y avaient vu...

Loftus visa de nouveau le conteneur.

Maura fit un pas dans sa direction, affolée.

— Vous pourriez demander l'immunité ! plaida-t-elle.

— Y a pas d'immunité pour ceux qui tuent des innocents.

— Si vous acceptez de témoigner contre cette entreprise...

— Ils ont du fric. Des avocats.

— Vous pouvez juste donner leurs noms.

— C'est fait. J'ai laissé une lettre dans mon pick-up avec les dates, les noms, tous les détails dont je me souviens. J'espère que ça suffira à les faire plonger.

Le vieil homme raffermi sa prise sur la crosse du fusil, et Maura sentit son sang se glacer.

Jane, où es-tu ?

Des branches bruissèrent dans le sous-bois. Loftus les entendit également. Ses dernières hésitations parurent s'évanouir et son doigt se crispa sur la détente.

— Ça ne résoudra rien, Monty, dit Maura dans une tentative désespérée pour l'arrêter.

— Si.

Au même moment, Jane surgit de derrière un arbre.

— Posez ce fusil, ordonna-t-elle, pointant son arme vers le vieux fermier.

Le visage de Loftus ne trahit aucune émotion. Apparemment, il avait cessé de se préoccuper de ce qui pourrait lui arriver.

— Allez-y, tirez, l'encouragea-t-il. Vous deviendrez une héroïne.

Jane s'avança vers lui sans cesser de le viser.

— Ne m'obligez pas à faire ça, dit-elle.

Sans répondre, Loftus se tourna vers le conteneur.

Une détonation éclata, du sang éclaboussa la neige. Loftus s'immobilisa, tel un plongeur au bord du vide, puis il lâcha le fusil et bascula en avant, comme au ralenti.

Maura se laissa tomber à genoux près du vieil homme et le retourna sur le dos. Il était encore conscient et la regarda comme s'il s'efforçait de graver ses traits dans sa mémoire. Ce fut son image qu'il emporta dans la mort.

— Merde, murmura Jane, abaissant son arme. Il ne m'a pas laissé le choix.

Maura dirigea les yeux vers les ruines du village et songea aux quarante et une victimes. Elles non plus n'avaient pas eu le choix, pas plus que Doug, Grace, Elaine ou Arlo. La plupart des hommes traversent l'existence sans savoir quand ou comment la mort les cueillera.

Montgomery Loftus, lui, avait décidé du jour et du lieu de sa mort, fauché par la balle d'un flic.

Maura se releva et soupira. Un nuage blanc s'échappa de sa bouche et s'étira lentement dans le crépuscule, rejoignant les âmes enchaînées à cette vallée de larmes.

Daniel attendait sur le tarmac quand le jet de Sansone s'immobilisa devant l'aérogare privée. Les vents violents qui avaient retardé leur vol soulevaient son manteau noir et ébouriffaient ses cheveux, pourtant il resta stoïque tandis qu'on abaissait la passerelle.

Maura fut la première à descendre. A peine eut-elle pris pied sur la piste qu'elle se jeta dans ses bras. Quelques semaines plus tôt, ils se seraient contentés d'un baiser discret sur la joue, d'une chaste étreinte, et auraient attendu d'être seuls derrière des portes closes pour s'enlacer. Là, pour fêter son retour d'entre les morts, il l'attira contre lui sans la moindre hésitation. Pourtant, alors même qu'il la couvrait de baisers, elle ressentait douloureusement la présence de ses amis et le fait d'exposer à leurs regards ce qu'elle leur avait si longtemps caché.

Cette sensation, plus encore que la morsure du vent, l'arracha aux bras de Daniel. Du coin de l'œil, elle aperçut l'expression indéchiffrable de Sansone et vit Jane détourner le visage, gênée. Les épreuves que Maura avait traversées ne l'avaient pas changée. Elle était toujours la même, et Daniel aussi.

Ce fut lui qui la ramena chez elle. Dans l'obscurité de sa chambre, ils se dévêtirent mutuellement, comme ils l'avaient si souvent fait auparavant. Il posa les lèvres sur ses ecchymoses et ses cicatrices, caressa les os qui saillaient sous sa peau. Il lui dit combien elle avait maigri, lui répéta qu'elle lui avait manqué, qu'il l'avait pleurée.

Il ne faisait pas encore jour quand elle se réveilla. Assise dans le lit, elle le regarda dormir tandis que le ciel s'éclairait lentement derrière la vitre. Elle grava ses traits dans sa mémoire, s'imprégna de son odeur, de sa respiration. Depuis le début de leur liaison, chaque fois qu'ils passaient la nuit ensemble, elle appréhendait le moment où il la quitterait. Ce matin-là, cette angoisse revêtait une telle acuité qu'elle se demanda si elle serait encore capable d'assister au lever du jour sans éprouver une pointe de désespoir.

Elle alla préparer du café à la cuisine et le but devant la fenêtre. L'aube naissante illuminait la dentelle de givre de la pelouse. Le silence et cette vision lui rappelèrent les levers de soleil sur le Royaume des Cieux. C'était là qu'elle avait affronté pour la première fois la réalité de son existence : elle était prisonnière de la vallée enneigée qu'elle avait elle-même créée, et le seul secours qu'elle pouvait espérer se trouvait en elle-même.

Elle regagna la chambre, s'assit au bord du lit, attendit que Daniel ouvre les yeux et lui sourie.

— Je t'aime, Daniel, lui dit-elle. Je t'aimerai toute ma vie. Mais il est temps de nous dire au revoir.

Quatre mois plus tard

Julian Perkins balaya du regard la salle de la cafétéria, cherchant une table vide où poser son plateau. Les autres élèves lui jetaient des coups d'œil curieux avant de courber la tête au-dessus de leurs assiettes, craignant qu'il n'interprète leur attitude comme une invitation. Des ricanements, des chuchotements parvenaient à ses oreilles.

— Il est trop zarbi...

— Les types de la secte ont dû lui bouffer le cerveau...

— Ma mère dit que sa place est en prison...

Il finit par repérer une chaise vide. Quand il s'assit, les autres occupants de la table s'écartèrent, comme s'ils le croyaient radioactif. Peut-être l'était-il, après tout. Peut-être émettait-il un rayon qui tuait tous ceux qui l'aimaient et qu'il aimait. Il avala sa portion de dinde et de riz en quelques bouchées rapides, tel un animal sauvage qui a peur qu'on lui arrache sa nourriture.

— Julian Perkins ? Est-ce que Julian Perkins est ici ?

Tous les regards convergèrent vers lui, quelques index se pointèrent dans sa direction. Il aurait aimé pouvoir plonger sous la table et s'y cacher. Quand un prof se met à gueuler votre nom en pleine cafétéria, ça n'annonce rien de bon. M. Hazeldean s'approcha, arborant son éternel nœud papillon, l'air renfrogné.

— Perkins !

Julian rentra instinctivement la tête dans les épaules.

— Monsieur ?

— Dans le bureau du proviseur, tout de suite !

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ça, vous le savez sûrement mieux que moi.

— Non, m'sieur.

— Eh bien, vous n'allez pas tarder à le découvrir.

Abandonnant à regret son pudding au chocolat, Julian alla déposer son plateau sur le tapis roulant et emprunta le couloir qui conduisait au bureau du proviseur. Si ses précédentes convocations ne l'avaient pas étonné – d'accord, il n'aurait pas dû apporter son couteau de chasse en classe, ni prendre la voiture de Mme Pribble –, cette fois, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'on lui reprochait.

Il répéta mentalement les excuses qu'il avait mises au point pour ce genre de circonstance : « Je sais, monsieur. C'était idiot. Je

recommencerais pas. S'il vous plaît, n'appellez pas la police. Pas encore... »

La secrétaire de Gorchinski ne releva même pas la tête et continua à taper sur son clavier.

— Entre, Julian, dit-elle. Ces messieurs dames t'attendent.

« Ces messieurs dames » ? De pire en pire ! Julian fit une pause devant la porte du bureau, se préparant à l'inévitable. Sans doute avait-il mérité d'être puni.

— Ah, Julian ! s'exclama le proviseur, tout sourire, en le voyant. Tu as de la visite.

Gorchinski lui souriait ! Ça, c'était nouveau.

Le jeune garçon regarda les trois personnes qui faisaient face à Gorchinski. La seule qu'il connaissait était Beverly Cupido, sa nouvelle assistante sociale. Elle aussi lui souriait. Ce détail excita la méfiance de Julian. Il savait d'expérience que les coups les plus cruels sont ceux qu'on vous assène avec le sourire.

— Julian, attaqua-t-elle, nous savons tous que tu as vécu des choses difficiles ces derniers mois. La perte de ta mère et de ta sœur, les soupçons qui ont pesé sur toi après la mort du shérif adjoint, ta déception quand le Dr Isles s'est vu refuser ta garde...

— Elle voulait que j'aille vivre avec elle à Boston. Elle me l'a dit.

— La situation n'aurait été tenable ni pour toi ni pour elle. Crois-moi, seul ton intérêt guide nos décisions. Le Dr Isles vit seule, son travail l'oblige à s'absenter souvent, parfois même la nuit. Tu aurais été livré à toi-même. Cette existence ne convient pas à un garçon tel que toi.

« Un garçon tel que toi serait mieux à sa place en prison », traduisit Julian in petto.

— C'est pourquoi ces messieurs dames sont ici, reprit l'assistante sociale, désignant les deux visiteurs qui s'étaient levés à son entrée. Pour te proposer une autre solution. Ils représentent Evensong School, un établissement scolaire du Maine... très réputé, dois-je préciser.

Julian reconnut alors l'homme. Celui-ci était venu le voir à l'hôpital. A l'époque, il avait l'esprit confus à cause des médicaments, et c'était un défilé perpétuel dans sa chambre : flics, infirmières, travailleurs sociaux... Ça expliquait qu'il n'ait pas retenu le nom du visiteur. En revanche, il n'avait pas oublié son regard, qui semblait le fouiller jusqu'à l'âme et percer ses secrets les plus intimes. Embarrassé, Julian reporta son attention sur la femme : la trentaine, mince, des cheveux bruns qui lui tombaient aux épaules, sacrement canon, même en tailleur gris strict. Son attitude – une hanche fléchie, la tête légèrement inclinée – dénotait un curieux mélange de malice et de provocation.

— Bonjour, Julian.

Elle lui tendit la main avec un grand sourire, comme si elle s'adressait à un égal – un adulte !

— Je m'appelle Lily Saul et j'enseigne la culture classique... Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle devant son air atone.

— Désolé, mais non.

— La littérature et l'histoire de la Rome et de la Grèce antiques. C'est fascinant.

— J'suis nul en histoire.

— Ça peut changer. Es-tu monté à bord d'un char tiré par des chevaux, ou as-tu déjà manié un glaive romain ?

— On fait ça dans votre école ?

— Ça, et bien d'autres choses.

Décelant une lueur d'intérêt dans le regard de Julian, elle éclata de rire.

— Tu vois ? L'histoire peut être amusante, quand elle parle de la vie des gens et ne se borne pas à énumérer les dates et les traités. Outre ses méthodes d'enseignement, notre école se distingue des autres par son environnement de champs et de bois. Si tu le souhaites, tu pourras emmener ton chien... Grizzly, c'est ça ?

— Oui, m'dame.

— Elle bénéficie également d'une bibliothèque digne d'une université et ses professeurs, recrutés dans le monde entier, figurent parmi les meilleurs dans leurs domaines respectifs. Elle a été conçue pour accueillir des élèves possédant des talents particuliers...

A court de mots, Julian jeta un coup d'œil à Gorchinski et Cupido, qui approuvaient vigoureusement.

— Penses-tu que tu t'y plairais ? reprit Lily Saul.

— Pardon, mais... vous êtes sûre de parler à la bonne personne ? Y a un autre Perkins, Billy, au lycée.

— Je suis certaine de m'adresser au bon Perkins, affirma la jeune femme avec un sourire amusé. Qu'est-ce qui te fait croire que nous nous sommes trompés ?

— Pour être franc, soupira Julian, j'ai pas de trop bonnes notes.

— Je sais. Nous avons consulté ton dossier.

Il regarda de nouveau Cupido à la dérobée. Pourquoi cette proposition aussi soudaine qu'extravagante ? Où était le piège ?

— C'est une chance qui ne se représentera pas, déclara l'assistante sociale. Une bourse complète pour un établissement d'excellence. Le nombre d'élèves est limité à cinquante, afin d'assurer un suivi personnalisé.

— Pourquoi ils me veulent, moi ?

La question, prononcée d'un ton plaintif, demeura quelques secondes sans réponse, puis le compagnon de Lily Saul prit la parole :

— Tu te souviens de moi, Julian ? Nous nous sommes déjà

rencontrés.

Une fois de plus, le garçon eut l'impression de se ratatiner sous le regard perçant de l'homme.

— Oui, m'sieur. Vous êtes venu me voir à l'hôpital.

— J'appartiens au conseil d'administration d'Evensong. Je crois fermement à ce concept : une école réservée à des jeunes gens ayant démontré des talents exceptionnels.

Julian eut un rire incrédule.

— J'suis un voleur. On vous l'a pas dit ?

— Je sais.

— Je rentre dans les maisons pour piquer des trucs.

— Je sais.

— J'ai tué un shérif adjoint.

— En état de légitime défense. Il faut du talent pour survivre, tu le sais, ça ?

Julian dirigea les yeux vers la fenêtre. Dehors, les lycéens se pressaient dans la cour par petits groupes, battant la semelle pour se réchauffer, échangeant plaisanteries et potins. Il se sentait déplacé parmi eux. Mais avait-il sa place quelque part dans ce monde ?

— Même pas un pour cent des garçons de ton âge auraient survécu à tout ce que tu as traversé, poursuivit l'homme en noir. Et grâce à toi, mon amie Maura est toujours en vie.

Un déclic se fit dans l'esprit de Julian.

— C'est elle qui vous envoie, pas vrai ?

— Oui. Mais je suis persuadé que tu représenterais un atout pour Evensong et pour...

L'homme se tut. Julian eut l'intuition que son silence dissimulait la véritable raison de sa présence.

— Mais je ne me suis pas présenté, reprit l'homme en lui tendant la main. Je m'appelle Anthony Sansone. Nous feras-tu l'honneur d'accepter notre invitation ?

Julian plongea son regard dans celui de l'homme en noir, s'efforçant d'y découvrir ce qu'il lui cachait. Gorchinski et Cupido souriaient toujours, ignorant apparemment les vrais enjeux de la situation. Pourtant, une tension presque palpable s'était installée tandis qu'il pesait sa réponse, le renforçant dans la certitude que Lily Saul et Anthony Sansone ne lui avaient pas tout dit, et que la décision qu'il s'appropriait à prendre allait changer le cours de son existence.

— Alors, Julian ? interrogea Sansone.

— Appelez-moi « le Rat », répondit le garçon en lui serrant la main.

Remerciements

L'écriture est un travail solitaire, même si je suis loin de travailler seule. J'ai le privilège d'être aidée et soutenue par mon mari, Jacob, mon agent, Meg Ruley, et mon éditrice, Linda Marrow. Je remercie également Selina Walker, de Transworld, Brian McLendon, Libby McGuire et Kim Hovey, de Ballantine Books, ainsi que la formidable équipe de l'agence Jane Rotrosen.

Titre original : *Ice Cold*

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2010 by Tess Gerritsen

Edition originale : Ballantine Books, New York

© Presses de la Cité, 2013 pour la traduction française

Couverture : Thierry Sestier. Photos : © plainpicture, © Henry Steadman, Gettyimages.

EAN 978-2-258-10292-7



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Table des matières

Du même auteur

Titre

Dédicace

Chapitre 1

La Plaine des Anges, Idaho

Chapitre 2

Seize ans plus tard

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Quatre mois plus tard

Remerciements

Copyright